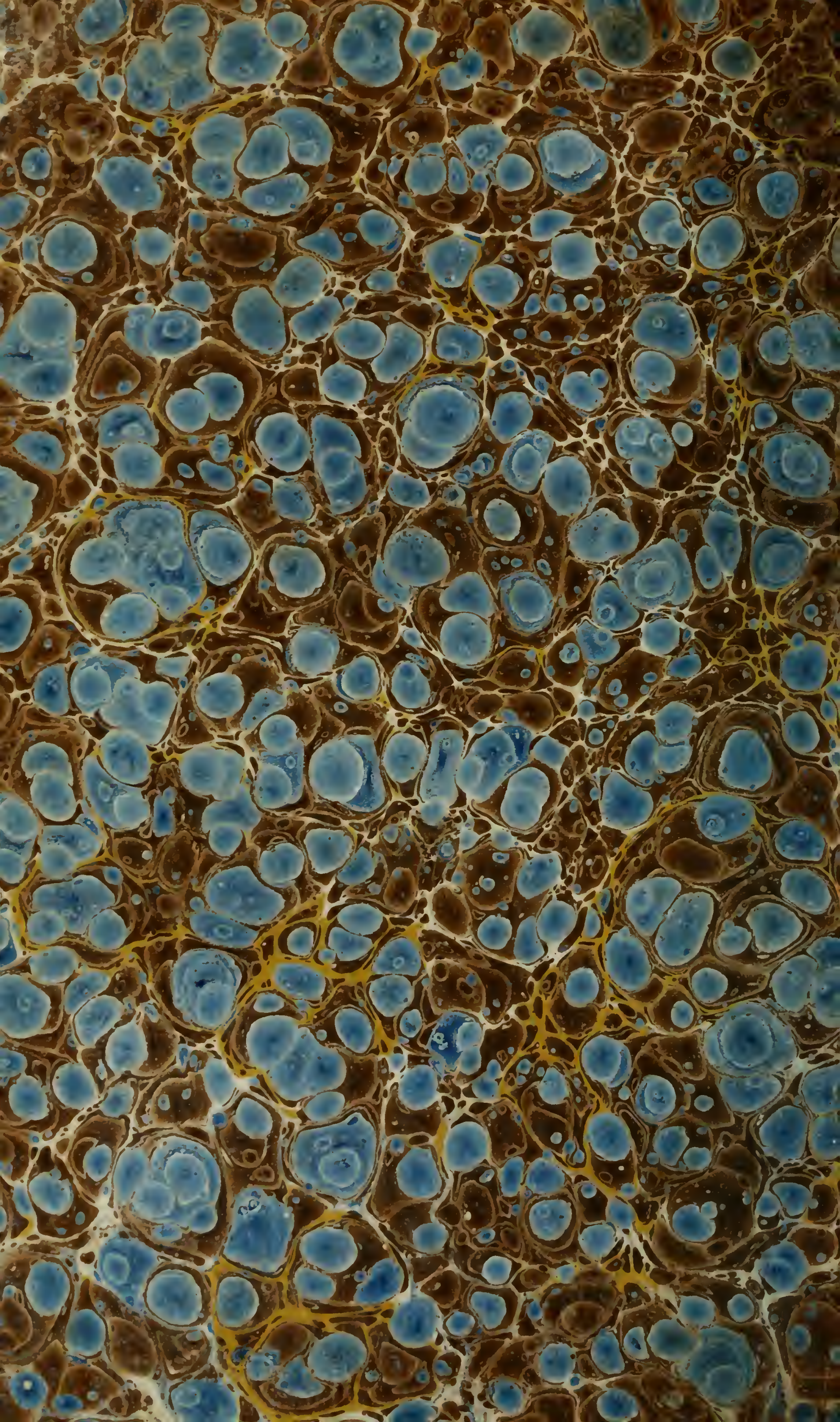
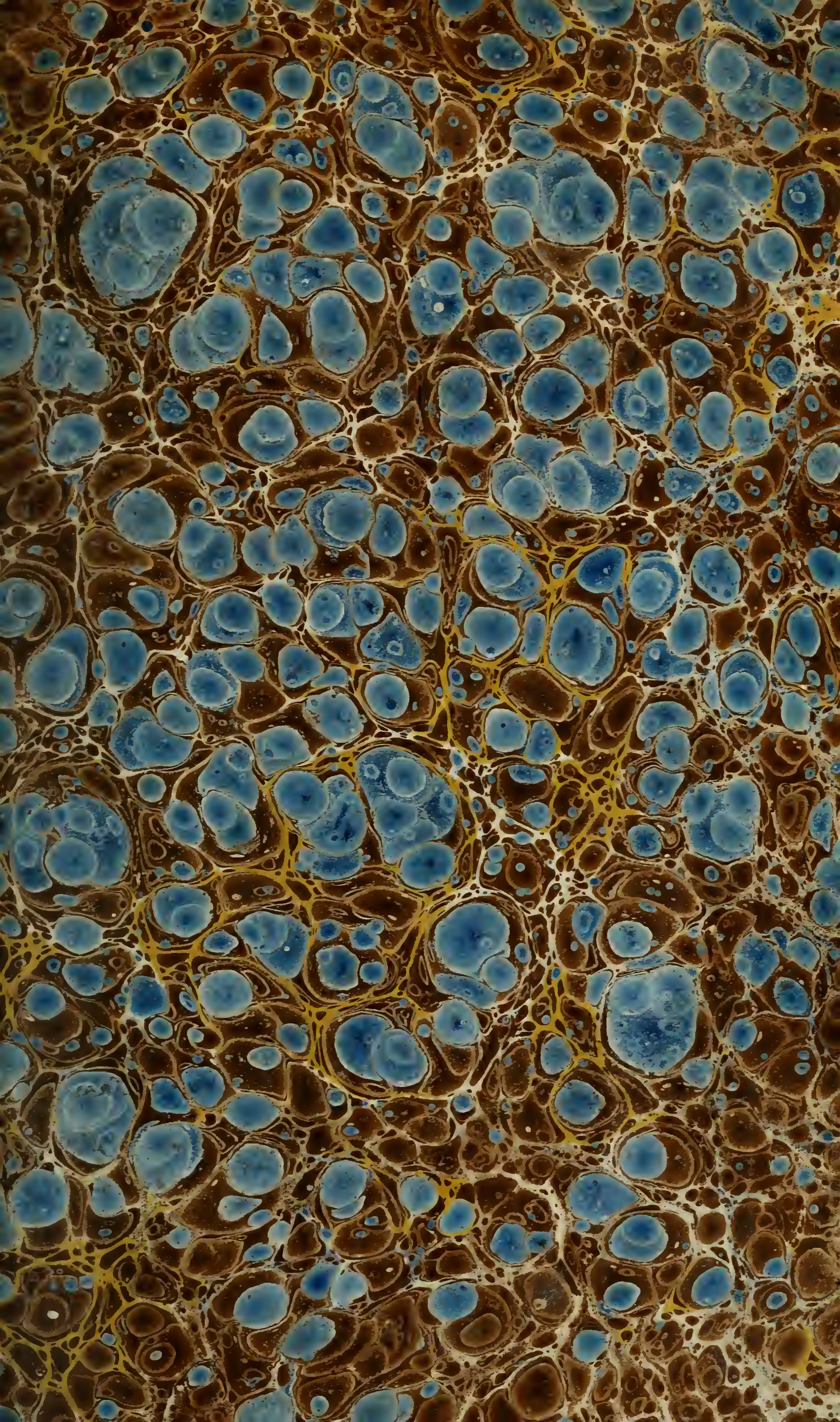






REVUE
BRITANNIQUE.

REVUE BRITANNIQUE,

OU

CHOIX D'ARTICLES

TRADUITS DES MEILLEURS ÉCRITS PÉRIODIQUES

De la Grande-Bretagne,

SUR LA LITTÉRATURE, LES BEAUX-ARTS, LES ARTS INDUSTRIELS, L'AGRICULTURE, LA GÉOGRAPHIE, LE COMMERCE, L'ÉCONOMIE POLITIQUE, LES FINANCES, LA LÉGISLATION, ETC., ETC.;

Par MM. SAULNIER Fils, ancien préfet, de la Société Asiatique, directeur de la *Revue Britannique*; DONDEY-DUPRÉ Fils, de la Société Asiatique; CHARLES COQUEREL; PH. CHASLES; L. AM. SÉDILLOT; WEST, Docteur en Médecine (*pour les articles relatifs aux sciences médicales*), etc., etc.

Tome Dix-Neuvième.

Paris,

AU BUREAU DU JOURNAL, RUE DE GRENELLE-ST.-HONORÉ, N° 29;

Chez DONDEY-DUPRÉ PÈRE ET FILS, IMP.-LIB.,

Rue Richelieu, N° 47 *bis*, ou rue Saint-Louis, N° 46, au Marais.

1828.

IMPRIMERIE DE DONDEY-DUPRÉ.

JUILLET 1828.

REVUE BRITANNIQUE.

Philosophie.

NÉCESSITÉ D'UNE ÉDUCATION SCIENTIFIQUE POUR LES CLASSES SUPÉRIEURES ET MOYENNES.

Nous établissions dernièrement, par des faits difficiles ou impossibles à récuser, l'importance des sciences positives pour ces classes de la société que l'on nomme inférieures, parce qu'elles sont laborieuses. Nous avons soigneusement évité de mêler l'aigreur de la dispute au développement de nos preuves, et la violence de l'esprit de parti à notre sincère investigation de la vérité : cependant de véhémentes colères se sont soulevées contre nous. Sans nous abaisser jusqu'à entrer dans une lice de déclamations et d'insultes, continuons, avec la même audace et le même scrupule, la recherche dont notre impartialité s'est chargée ; et, bravant les irritations auxquelles ce courage philosophique nous expose, examinons quel genre d'éducation reçoivent, en général, les classes supérieures et moyennes de l'ordre social ; si cette éducation atteint le but qu'elle se propose ; si elle est utile au gouvernement, utile à l'administration, utile aux individus ; enfin si, dans toutes ses branches, dans sa plus vaste étendue, comme dans ses moin-

dres détails, elle ne réclame pas une réforme urgente, actuelle et complète.

La seule manière dont je pose la question va, je le sens, exciter une révolte générale : un cri universel s'élève ; et la solution d'un tel problème semblera inutile à la plupart de mes lecteurs. L'éducation actuelle n'a-t-elle pas produit des hommes distingués? La société ne marche-t-elle pas sous l'empire de ce système? A quoi bon révoquer en doute ce dont la preuve est évidente à tous les yeux?

Ceux qui m'opposent de telles objections ont passé, dans un collége, sept années de leur jeunesse à décliner du grec, à conjuguer du latin, à scander des dactyles, à retourner des hexamètres : leurs préjugés et leurs habitudes militent contre moi ; aussi je les récuse. C'est leur préjugé même que je combats, c'est cette fausse opinion, d'après laquelle l'*érudition* antique usurpe tous les honneurs, enlevés au *savoir ;* opinion d'après laquelle un chimiste est rangé, parmi nous, dans une classe presque voisine de celle des artisans, tandis qu'un annotateur d'Euripide, père d'un volume in-4° sur l'accent doux ou rude, marche d'un pas rapide à la considération, à la gloire et à la fortune.

Pour que l'éducation fût raisonnable, et servît au bien-être de la société, il faudrait qu'une révolution totale détrônât l'*érudition*, et mît le *savoir* à sa place ; que le jeune homme apprît, non plus comme autrefois, quelques mots d'une langue morte, mais les sciences qui lui seront nécessaires pendant tout le cours de sa vie. Tel est le système que nous soutenons, et nous avouons à notre honte qu'il heurte de front toutes les coutumes, tous les souvenirs, une immense masse d'intérêts, une masse non moins redoutable de préjugés.

C'est surtout en Angleterre que l'homme voué à l'étude des sciences positives rencontre des obstacles insurmon-

tables, et se trouve absolument isolé. Ou il applique à son intérêt propre ses connaissances acquises : alors on le place au nombre des commercans et des entrepreneurs ; ou bien il devient professeur : ce qui est encore un métier et un commerce ; ou enfin, il se contente de publier ses vues théoriques, et, au lieu de le considérer comme un homme supérieur, on le classe aussitôt parmi ces gens de cabinet, qui ne comprennent rien aux affaires. Expliquez Virgile, traduisez Sophocle ; les facultés de votre intelligence sont démontrées : les hommes du monde vous sourient, les savans vous écoutent, les femmes même vous estiment. Soyez géomètre, chimiste ou mécanicien ; vous retombez au rang de ces personnages hétérogènes, bannis de la société qui ne les comprend pas, ou soufferts par son humiliante bienveillance. Il résulte de ce dédain prodigué au véritable *savoir*, de ces honneurs accordés à l'*érudition*, réelle ou fausse, que les études scientifiques deviennent chaque jour plus incomplètes et plus rares.

L'insuffisance de l'éducation scientifique en elle-même est donc absolument prouvée. J'ai montré les causes de cette insuffisance. Pour être applaudi, honoré, accueilli ; pour devenir évêque, archevêque, précepteur de roi, il faut être ce qu'on appelle un homme *instruit*, lire du grec, et citer Horace. Quant à la science, on n'en fait point de cas : la regarderait-on comme inutile ?

C'est le contraire que nous allons essayer d'établir. Voyons si la science, dans le sens le plus sévère à la fois et le plus étendu, est utile, est nécessaire aux hommes qui gouvernent ; de quelle espèce de science ils peuvent avoir besoin ; et dans quel cas elle leur est indispensable. Afin de rendre la question plus claire, plaçons-nous au sein du conseil des ministres ; examinons leurs attributions et leurs devoirs. Aucune intention hostile n'est la nôtre : pouvoir exécutif, judiciaire, administratif, législatif, corps de

l'état, fonctionnaires publics, nous embrassons du même respect tout ce qui constitue la longue hiérarchie des autorités. Nous ne prétendons pas leur faire un crime de ce système d'éducation que les siècles leur ont légué, et qui, émané des cloîtres, nous domine encore : nous reconnaissons même qu'ils ont tenté récemment quelques efforts pour corriger les vices de ce système antique et ridicule. Nous ne voulons atteindre qu'un but, nous ne voulons prouver qu'un fait, c'est que l'adoption d'une autre méthode d'éducation est devenue absolument nécessaire ; et nous avons plus de pitié que de mécontentement pour ceux qui, soumis encore à la routine, repousseraient ou dédaigneraient de reconnaître la vérité simple et naïve de nos assertions.

Les détails nous sont ici indispensables : sans eux, nous ne pourrions démontrer que l'économie, le bon ordre, la bonne exécution, en un mot le bon gouvernement, dépendent des connaissances plus ou moins positives, plus ou moins approfondies, que possèdent les membres du petit sénat dont nous parlons. Le trésor, l'armée, la marine, les colonies, les intérêts même de l'église ne s'y trouvent-ils pas réunis et confondus? Comment, sans connaissances réelles, faire mouvoir, guider, surveiller, réformer le service de l'artillerie, et la construction des vaisseaux? Forteresses à élever, navires à lancer en mer, ports à creuser, monumens à ériger, domaines à faire valoir, établissemens d'économie rurale à créer, manufactures à régir, fabriques de canons, de munitions, de voitures de transport, de poudres, de draps, de toiles, à diriger : quelle immense responsabilité placée sur un petit nombre de têtes! et quelle encyclopédie de connaissances positives une telle administration exige! Il s'agit, non-seulement de fabriquer les objets nécessaires à la consommation, mais d'acheter, mais de vendre, mais de soutenir un commerce gigantesque; de

brocanter avec les pays qui ne paient qu'en nature, de faire le courtage, d'agioter sur les fonds étrangers, et d'être à la fois, sous peine de compromettre les intérêts publics, manufacturier, négociant, fabricant, ingénieur, artilleur, fondeur, architecte, ingénieur hydraulique, mécanicien, marin, homme de guerre, banquier, courtier de bourse et teneur de livres.

Ce n'est pas tout : le gouvernement imprime à ses frais, grave à son compte, publie à son bénéfice, la carte universelle des trois royaumes. Il est graveur, imprimeur, libraire, marchand d'estampes. On sait qu'il est propriétaire de plusieurs bourgs, électeur par conséquent; c'est en outre (et que l'on ne s'étonne pas de voir s'allier ici les qualifications les plus hétérogènes) un patron de barques, un maître d'équitation, un chef d'hôpitaux, un vétérinaire, un pédagogue, un directeur de spectacles, un antiquaire, un amateur des beaux-arts, un homme de loi, un marchand de musique, voire même un adepte en pyrotechnie, dans les nuits de réjouissance publique. Toutes ces attributions lui appartiennent; il les exerce sur l'échelle la plus large. Il envoie le docteur Meyrick à la recherche des médailles antiques, juge du mérite des danseurs et des chanteuses, décide l'achat ou le rejet des tambours et des trompettes, commande d'immenses remontes de chevaux; et que ne fait-il pas? Et quel est le jour, quelle est l'heure où il n'est pas forcé de mettre en œuvre cette instruction technique et multipliée, ces connaissances de tout genre, dont nous ne l'accusons pas de manquer, mais qui, comme nous venons de le prouver, lui sont absolument nécessaires? Dans chacun des détails qui composent cet ensemble colossal, le conseil des ministres, et le président du conseil en particulier, n'ont que leur volonté pour loi. Les cinq membres ou le chef suprême qui les dirige peuvent, avec une égale facilité,

fixer le prix et la qualité d'une livre de chandelles et l'élévation d'une citadelle. Sans doute la plupart des fonctions subalternes sont remplies par des gens qui connaissent leur métier; mais, si les chefs eux-mêmes ne savent pas surveiller leurs subordonnés, de combien d'erreurs le bien public ne doit-il pas être victime! Prouver la nécessité, pour les hommes qui gouvernent, d'une surveillance sévère exercée sur les instrumens du pouvoir, ce serait perdre ses paroles; mais, si les premiers ignoraient ce dont les seconds s'occupent, comment le contrôleraient-ils?

Je conclus de ces prémisses que, sans une éducation spécialement scientifique, les membres composant le conseil privé sont inhabiles, et que surtout le chef de ce conseil est inhabile à faire mouvoir des ressorts si compliqués, des rouages si nombreux, dont le moindre est important pour le bien de l'état, et exige, chez ceux qui le dirigent, l'étude des hautes sciences et des arts industriels. Or, comme il est incontestable que la machine entière du gouvernement marche et se développe avec une admirable et parfaite régularité, il faut également conclure que les moteurs de ce grand ensemble ont reçu, dès la jeunesse, cette éducation de la science que nous réclamons pour les chefs de l'administration et pour les chefs élevés de la société.

Le contester, ce serait jeter des doutes sur la manière dont les affaires publiques sont gérées : loin de nous cette intention. Nous admettons le gouvernement actuel comme excellent; nous rendons justice aux hommes qui disposent et des deniers et de la force publique. Sans nous enquérir des moyens mystérieux et des secrètes voies de la providence, qui a su accumuler sur la tête du premier ministre, par exemple, toute la science infuse dont il a besoin, nous avouons ingénument qu'il réunit ces qualités précieuses et ces connaissances variées, sans lesquelles le poste qu'il occupe serait usurpé mais non rempli. J'aime à reconnaître

en lui le général d'armée, le chef du matériel, l'ingénieur militaire, le diplomate profond, l'homme versé dans la subtile interprétation des traités anciens et modernes, le chancelier de toutes les universités, le chef des écoles militaires, celui des écoles d'architecture, le négociant accompli, le juge impartial et instruit des meilleurs moyens de fabriquer, et de disposer des produits divers donnés par les manufactures; le banquier et le financier; l'homme de lettres; l'homme de science, capable de distinguer une amélioration projetée, d'une spéculation hasardeuse et fausse; en un mot, l'homme de détail et le théoricien, le savant et l'artiste, l'homme fait pour embrasser, dans sa pensée, les généralités les plus vastes, et pour surveiller, dans leurs minuties, les plus petits élémens de la force et de la richesse nationale.

Que l'on ne dise pas que ces détails peuvent s'exécuter au moyen des subordonnés; ils auraient peu d'intérêt à s'acquitter complètement bien de leur office, et les affaires de l'état péricliteraient sans cesse. Que de fautes! que d'erreurs! que d'imperfections il nous serait aisé de signaler comme résultant d'un tel système, si nous n'avions résolu d'écarter de la thèse que nous soutenons tout ce qui pourrait exciter l'aigreur ou ressembler à la satire! Oui, nos ministres accomplissent, dans leur plus grande étendue, les devoirs de leur poste, nous nous empressons de le proclamer! Et cette raison même nous porte à craindre qu'un jour des chefs moins heureux ou moins habiles ne leur succèdent, et que, privés de ces hautes connaissances, que nous reconnaissons chez les ministres actuels, ils ne jettent le vaisseau de l'état sur des écueils imprévus et redoutables.

L'administration n'est-elle pas mobile? les ministres ne sont-ils pas mortels? D'autres administrateurs remplaceront ceux qui nous régissent: choisis dans ces classes de la

société qui savent le latin, le grec et l'arithmétique, comment ces nouveaux chefs de l'état pourront-ils acquérir les connaissances usuelles et pratiques dont la nécessité m'est démontrée, et doit être évidente à mes lecteurs? Faudra-t-il, ou que les affaires cessent de marcher, ou que, dirigées par des gens qui n'y connaissent rien, elles aillent tant bien que mal? Dilemme bizarre, auquel il est impossible d'échapper.

Si, au lieu d'être bornée à l'étude des langues mortes, l'éducation des riches s'étendait aux objets dont j'ai donné plus haut les minutieux détails; si les sciences, les arts utiles et pratiques, l'industrie dans toutes ses branches, occupaient la place que Cicéron et Démosthènes remplissent; les sommités sociales présenteraient une masse considérable, à laquelle nulle des connaissances positives ne serait étrangère, et dans le sein de laquelle il serait aisé de choisir d'habiles administrateurs, déjà au fait de tout ce qui doit attirer l'attention des gouvernans. La science, que le mépris n'atteindrait plus, exercerait ainsi une bienfaisante influence sur le corps politique; l'économie suivrait une surveillance exacte, et résulterait de l'emploi calculé des moyens les plus prompts et les plus efficaces de produire les plus grands effets. Au lieu de travailler dans l'ombre et de commander au hasard des réformes ou des travaux qu'eux-mêmes sont incapables de juger, les gouvernans auraient du moins le plaisir de voir, comme dit le peuple, *clair à ce qu'ils feraient*. Toutes leurs démarches, toutes leurs décisions auraient un but dont ils pourraient se rendre compte. Leur orgueil en serait flatté, leur honneur même se trouverait satisfait, le sentiment du devoir accompli les consolerait des ennuis et des embarras de leur office; ils gagneraient à ce changement la considération et l'estime. Enfin, ce grand mouvement d'affaires, aujourd'hui si difficile à diriger, ne serait plus pour eux qu'un jeu facile;

sûrs d'échapper à la fraude, à la déception, aux erreurs de tous genres qui circonviennent l'ignorance, ils béniraient cette nouvelle tendance de l'éducation, tendance que nous provoquons sans espérer le succès de nos efforts, et qui seule peut les mettre à même d'éviter les écueils et les peines dont les hautes charges de l'état sont environnées.

Tels sont (et dans l'énumération précédente nous nous sommes tenus en garde contre toute exagération), tels sont les immenses avantages que l'éducation scientifique des classes supérieures procurerait au gouvernement. Je m'arrête peu sur l'extension que ce nouveau système donnerait à la science elle-même, et sur l'amélioration du sort des savans : qu'un homme de mérite meure de faim, ou vive dans l'aisance, peu importe, je l'avoue ; mais il importe à l'état que ses manufactures soient bien dirigées, que ses arsenaux soient exactement surveillés, que ses commandes et ses achats ne soient pas des marchés de dupe. En employant des hommes versés dans chacune des parties que le gouvernement régit, l'état est sûr que ses affaires sont mieux administrées. Or, plus les sciences positives seront estimées, plus s'augmentera le nombre des gens distingués qui s'y livreront. Au lieu d'être rares et clairsemés comme aujourd'hui, les gens que vous cherchez s'offriront à vous de toutes parts; le public, les hommes d'état, les gens d'affaires, les savans, tout le monde doit y gagner. Vous assurerez le bien-être de ces hommes, d'ailleurs dignes d'estime ; et servir leurs intérêts, ce sera veiller aux vôtres.

Le gouvernement est infaillible et irréprochable; cette maxime, je l'ai posée plus haut, et je ne m'en dépars point. Cependant, s'il fallait prêter l'oreille aux plaintes de quelques hommes de science, d'ailleurs récusables en cette matière, on serait tenté de croire qu'en consultant un peu davantage les progrès de la science actuelle, l'administration eût pu dépenser moins d'argent, exécuter plus rapidement,

construire plus solidement, employer de meilleurs matériaux, et faire le service avec plus d'exactitude. Les *docks*, ou ports intérieurs, les manufactures du gouvernement, fourniraient plus d'une preuve de ce que j'avance. Ces perfectionnemens modernes, qui facilitent les travaux et diminuent les dépenses, n'y sont pas admis; on connaît la répugnance des hommes d'état pour tout ce qui porte le caractère de l'innovation. Aussi, l'antique grue, la scie ordinaire, le vieux cabestan, tous instrumens que l'industrie moderne a répudiés, sont-ils encore employés dans les manufactures et les chantiers du gouvernement, sous leur forme la plus vieille, la plus grossière et la plus incommode. Il n'est pas d'entrepreneur qui ne cherche à s'approprier les inventions les plus utiles; mais l'administration, pour peu qu'elle manque de ces lumières qu'une éducation scientifique et industrielle est seule apte à donner, ne peut que suivre à pas tardifs les améliorations progressives introduites dans le domaine des arts. Comment jugerait-elle de ce qu'elle ignore? Une fois seulement elle a, contre son usage, tenté une innovation, et employé le talent de M. Brunel dans les travaux du port de Portsmouth. On sait quels immenses bénéfices elle a recueillis de cette exception à sa règle commune; mais on sait aussi que, pendant la longue guerre que l'Angleterre a récemment soutenue, il n'y avait pas une seule machine à vapeur dans les chantiers de l'état, tant le gouvernement était resté en arrière de l'industrie privée.

Ne permettons pas aux passions politiques et à l'amertume du libelle de se mêler aux preuves que nous offrons: blâmer le gouvernement serait injuste. Élevés pour les affaires, accoutumés à considérer l'activité, l'exactitude, le talent de l'élocution, comme les seules qualités requises chez les hommes d'état, les hommes politiques ne savent même pas que la science règle tout ce qu'ils ont à faire,

que de leurs propres connaissances dans les parties que nous avons indiquées dépendent leur mérite, leur utilité, leur efficacité, leur économie. Les antécédens ne leur permettent que routine, ils s'y attachent; les hommes à projets et les spéculateurs se pressent autour d'eux, ils les repoussent. Ils font comme on a fait, choisissent le passé pour règle unique de leur conduite, n'admettent aucune amélioration, de peur de se tromper, en donnant accès à des fripons ou à des fous, et se contentent de régir avec intégrité, et de diriger de leur mieux cette vieille machine gothique, que son propre poids ralentit, et qui creuse sous la roue qui la traîne une ornière plus profonde de jour en jour.

Gardons-nous bien toutefois de n'écouter que les hommes de science, parties intéressées dans cette affaire; rendons justice aux bonnes intentions de la plupart des gouvernemens de l'Europe civilisée : ceux qui les dirigent voudraient le bien, quelquefois ils l'essaient, mais les lumières leur manquent, et ces lumières ne pourraient leur venir que de l'éducation. Que leur jeunesse soit imbue des doctrines positives que nous prêchons, qu'ils n'arrivent au pouvoir que versés dans ces études utiles, fortes et applicables : alors on les verra provoquer les perfectionnemens, rechercher les améliorations, trouver, par leur moyen, l'économie, le succès, la richesse, l'activité du service. Alors la science sera estimée à son prix; et, quand bien même les chefs de l'état n'auraient pas approfondi, avec une exactitude laborieuse et, pour ainsi dire, technique, chacune des parties dépendantes de leur ressort, du moins la protection accordée aux hommes pratiques, la connaissance de leur indispensable nécessité suppléeraient en grande partie à une instruction d'ailleurs incomplète de la part des gouvernans. Souvent, pour opérer le mieux, il suffit d'avoir senti le mal; aujourd'hui, au contraire, les progrès de la science

n'arrivent à l'administration qu'à travers mille obstacles. Les perfectionnemens ne lui parviennent que par hasard, que par ricochets, pour ainsi dire. Une amélioration, triomphant de tous les préjugés, parvient-elle à bon port? c'est à l'insu de ceux qui en profitent. Elle semble avoir jailli de terre; vous diriez qu'elle s'est faite d'elle-même, qu'elle est née spontanément comme les soldats de Cadmus; que, de toute éternité, la vapeur, mue par le génie, a opéré ses prodiges; que la construction des vaisseaux fut la même du tems des Argonautes qu'aujourd'hui : tant il y a d'ingratitude envers la science et ses bienfaits, tant on observe peu sa marche lente, progressive, mais éternelle et victorieuse!

Nous remplirions sans peine un volume des inconvéniens qui résultent, pour l'administration, de cette ignorance systématique, de cette exclusive prépondérance accordée à l'éducation classique, exploitée au profit d'une puérile vanité. Sans elle, des millions resteraient dans les caisses de l'état; tout s'opérerait avec facilité, rapidité, énergie, économie. Croira-t-on atteindre ce but en plaçant aujourd'hui à la tête du gouvernement des hommes de science? Erreur : la constitution de notre pays et celle des contrées voisines exigent que les hauts fonctionnaires soient choisis dans une certaine classe de la société, dans certaines familles privilégiées même. Il ne faut ni s'attendre à une réforme si complète, ni la réclamer. Quel parti reste donc à prendre? Ennoblir la position de la science, l'entourer d'honneurs, l'associer à toutes les idées de fortune et de gloire, en faire la clef de la voûte de l'éducation publique : créer ainsi, dans la génération prochaine, une masse d'idées positives, justes et fécondes, qui portera ses fruits dans l'avenir. Peu à peu, l'on verra se former les capacités nécessaires et pour surveiller l'exécution générale, et pour remplir les plus minutieux offices de cette vaste machine scientifique. Tout se modèlera d'après le nouveau système

que je viens de proposer et de développer; enfin, des bénéfices incalculables compenseront la calamité publique qu'entraînera une culture devenue plus modeste et moins universelle de la langue latine et des racines grecques.

Dans l'état actuel des choses, ce n'est pas assez de l'ignorance que j'ai signalée chez les chefs de l'état, ignorance qui s'étend à toutes les branches de l'éducation scientifique, et dont je suis loin de leur faire un reproche personnel; tous les instrumens et tous les moteurs de l'administration la partagent : souvent il est arrivé que l'homme spécial, chargé en dernière analyse de l'exécution purement mécanique et matérielle, n'a pas été plus éclairé que ses maîtres, n'a pas rempli avec plus de talent et d'efficacité l'office subalterne, mais unique et important, dont il était investi.

Le savoir manque donc à tous les degrés de la hiérarchie: depuis le premier ministre jusqu'au surintendant des ouvriers du gouvernement, s'établit une grande chaîne électrique d'ignorance, qui embrasse et le cabinet du prince et les dernières ramifications du pouvoir. Comment en serait-il autrement? La seule éducation en usage pour les sciences industrielles est celle de l'habitude et de la routine. J'ai prouvé, dans un précédent article, que les classes inférieures de la société ne doivent leurs lumières qu'à une pratique machinale, que la science n'éclaire jamais. Les manufactures et le commerce se trouvent entre les mains d'hommes opulens, secondés par des ouvriers routiniers; les uns n'ont d'études que celles du comptoir, les autres n'ont de principes que leur servile adhérence aux idées, ou plutôt aux habitudes acquises pendant leur apprentissage. Il ne se forme point de population éclairée, laborieuse, qui sache à la fois recueillir la science et l'appliquer. Également étrangers à la théorie et

à l'application des connaissances usuelles, maîtres et subalternes la dédaignent comme spéculative, la repoussent comme stérile. Dans tous les postes du gouvernement, on ne voit qu'hommes d'affaire et d'administration, commis actifs et vigilans, espèces d'hommes-machines, répétant avec régularité leur leçon, remplissant leur tâche avec scrupule. Dresser des tableaux, faire la correspondance, tenir des registres ,écrire avec vitesse, rédiger passablement, voilà tout leur talent : le reste va comme il peut (1).

Aussi, rien ne peut suppléer au système d'éducation que nous désirons voir s'introduire. L'autorité, quand bien même elle aurait la volonté de choisir dans les rangs inférieurs des hommes capables de surveiller les travaux qu'elle commande, ne les trouverait pas. Il ne se présenterait à elle que des ouvriers, sans éducation spéciale, guidés par une aveugle routine, privés de vues générales et d'étendue dans l'esprit. Les fabricans, mus par leur intérêt personnel, corrigent autant qu'il est en eux ce défaut majeur ; ils sont économes, attentifs, vigilans : il y va de leur fortune. Mais le gouvernement ne peut apporter dans sa gestion la même surveillance ; il subit tous les désavantages de sa position, tous ceux auxquels le soumet le défaut de moyens à employer. Gérés comme les établissemens

(1) NOTE DU TR. Nous avons sous nos yeux un exemple frappant des grands avantages d'une instruction scientifique, dans les hommes chargés des hauts emplois de l'administration publique. Avant d'être préfet de la Seine, M. de Chabrol avait été élève de l'Ecole Polytechnique et ingénieur des ponts-et-chaussées ; c'est sans contredit à cette circonstance que Paris est redevable de tant d'embellissemens et de travaux utiles entrepris sous son administration ; mais c'est là une exception trop rare. Quelle pitié de voir, en général, parmi nous, les hommes les plus étrangers aux arts et aux sciences, être les distributeurs des grâces que le roi leur accorde, et se maintenir dans ces hautes positions, après que leur incapacité a été constatée par les plus étranges et les plus ridicules bévues!

particuliers, ses établissemens lui coûtent nécessairement beaucoup plus, et lui rapportent beaucoup moins.

Le gouvernement ignore tout cela : ignorance qui est à la fois son excuse et son écueil. Comment réformerait-il ce qu'il ne connaît pas! Si les hommes qui le dirigent se doutaient seulement du tort que le système actuel fait à l'état, ils s'empresseraient ou de le réformer, ou d'en corriger les vices. Au lieu de livrer à des artisans inhabiles la gestion des parties les plus importantes de l'industrie publique, ils chercheraient parmi les hommes de la science des gens de talent et de capacité, chargés de régulariser, de diriger sur un plan vaste et uniforme, de simplifier et d'améliorer ces travaux. Un seul établissement de ce genre a été fondé : c'est le bureau des longitudes. Il a déjà produit de grands résultats, qui viennent à l'appui de notre opinion, et font mieux sentir encore l'immense lacune qui se trouve, dans les autres rapports, entre la science et le gouvernement. Vouloir que les travaux industriels que l'état commande soient régis et surveillés autrement que par un corps scientifique, c'est comme si l'on confiait la rédaction des dépêches diplomatiques à un bureau dont les employés ne sauraient pas l'alphabet.

Tout nous ramène donc à notre premier axiome, la nécessité d'une éducation scientifique pour les hautes classes du corps social : c'est là le seul remède d'un mal invétéré; c'est par là que la réforme réclamée se fera sans secousse, sans efforts et comme d'elle-même. Fonctionnaires suprêmes et administrateurs du second ordre posséderont d'avance, sinon tout le savoir dont ils auront besoin, du moins la conviction de la nécessité de ce savoir. Nous ne bannirons pas le rudiment et la syntaxe; mais la fabrication d'iambes et d'hexamètres ne sera plus la base d'une éducation libérale. L'instruction reposera sur de plus larges et plus solides fondemens; le savoir aura ses protec-

teurs comme les lettres grecques et romaines. On verra disparaître cette ridicule ligne de démarcation qui sépare l'esprit des affaires du génie des sciences, et s'évanouir la mutuelle envie, le dédain égal et réciproque que se portent les hommes d'état et les hommes de savoir.

Si nous voulions prouver le nécessité de la science pour les législateurs, ce nouvel argument, que nous nous engagerions à soutenir, nous entraînerait dans des détails sans bornes. Tous ceux qui ont la plus légère connaissance des matières dont s'occupe la Chambre des Communes savent que la plupart de ses décisions ont rapport à des objets intimement liés avec les sciences soit spéculatives, soit applicables et industrielles. Il y a des lois à porter sur la plupart de ces matières : elles intéressent la nation en masse, règlent et jugent des débats soit particuliers, soit publics, et tranchent les questions les plus importantes. Sans études scientifiques préliminaires, comment procéder à la formation de ces lois, comment leur appliquer la règle d'une équité consciencieuse et d'une scrupuleuse utilité ?

Cependant le public frivole ne juge pas la science nécessaire, ou même utile à ceux qui font les lois. Les législateurs eux-mêmes ne prétendent pas à un mérite dont ils se croient dispensés. Une loi passe : elle est relative à la dessication d'un marais, à l'ouverture d'une mine, à la construction d'une jetée, aux réparations d'un port ; des ingénieurs peuvent seuls en comprendre le sens et en apprécier l'utilité : et le comité qui l'a préparée, et la chambre qui l'a votée, n'y entendent absolument rien ! Que dis-je ? le rapporteur lui-même n'est que l'écho des opinions du dehors, opinions intéressées et souvent factices qu'il répète à l'aventure !

Il faut cependant que justice se fasse. Des hommes de science sont appelés. Préalablement avertis, quelquefois gagnés, et souvent mêlés, par leur intérêt personnel, aux

intérêts de l'une ou de l'autre partie, tantôt ils répondent d'après leurs préventions, tantôt d'après les inspirations de ceux qui ont su les corrompre. Les membres du comité les écoutent sans les comprendre : il n'y a ni vérification de preuves, ni confrontation de témoins. Tout le monde agit à l'aveugle; en vain on cherche à attirer la lumière sur des questions que leur nature place loin de la portée commune : plus on avance, plus le tems se perd, plus l'affaire se complique, plus l'obscurité redouble. Innocens de tout le mal qui s'opère, incapables de le guérir, de l'arrêter ou de l'entrevoir, les législateurs jettent leur vote au hasard; les lueurs qui les ont guidés sont presque toujours trompeuses, et le pays souffre en définitive, sans que l'on puisse les accuser d'oubli, de négligence, encore moins de félonie.

Parlerai-je des lois pénales, municipales, etc.? Combien de fois, faute des connaissances pratiques que je réclame, n'ont-elles pas entraîné de longs délais, d'énormes dépenses! Que d'erreurs! que de fautes! que de bévues! que d'arrêts inexécutables ou contradictoires! Tantôt les dispositions sanctionnées par la législature entravent, par les articles même qu'elles contiennent, leur propre exécution : tantôt elles fulminent, pour ainsi dire, la ruine de quelques individus qui, pour échapper à leur perte, éludent la loi; tantôt elles ordonnent ce qui est déjà fait, préviennent ce qu'elles ne peuvent empêcher, commandent ce qui ne peut s'exécuter. Il me serait facile de remplir des volumes d'exemples de ces diverses espèces de lois, si mon intention était hostile ou même satirique envers la législature.

Avec l'éducation scientifique, dont j'ai développé les principes, souffrirait-on que la formation même des lois fût aussi incomplète, aussi incohérente, et que ce dont le bonheur d'un peuple dépend fût entaché d'irrégularité dès son berceau? Créateurs, rédacteurs, correcteurs de la loi, témoins appelés pour la défendre ou l'attaquer, mem-

bres de comités, orateurs pour et contre, auteurs d'amendemens à la Chambre haute et basse, tous ignorent au même degré s'il est vrai que la construction de telle machine soit utile, que l'adoption de tel système commercial soit nécessaire. On raisonne, on déraisonne, on se gourme, on s'échauffe, on discute : les coups portent au hasard; c'est un feu roulant d'éloquence et de dialectique. Chacun a modifié à sa guise la loi dont il comprenait à peine le sujet. Ainsi mutilée et torturée, refondue et métamorphosée, d'abord par les comités, ensuite par les partis politiques, en quel état sort-elle de cette fournaise ardente où nous l'avons vue plongée? Est-ce bien elle-même? Son auteur la reconnaîtra-t-il? Conserve-t-elle la force qu'on lui attribue, l'action propre dont on prétendait la doter?

Certes, si cette manière de fabriquer les lois était soumise à l'examen et au jugement d'un peuple sauvage encore et doué de son bon sens primitif, il condamnerait comme des insensés, ces aveugles assemblés pour décider des couleurs et choisir les nuances, ces hommes qui conviennent eux-mêmes de l'ignorance où ils sont des matières discutées par eux. Nos ancêtres nommaient *Wittenagemot, assemblée de sages*, la réunion qui devait décider des destinées du peuple, en faisant ou modifiant ses lois. Telle a toujours été l'idée attachée à ce mot d'Assemblée représentative, de Chambre des Communes, de Parlement. Pour y siéger, il faut être homme *sage*, homme versé dans la connaissance des choses et des faits. La science législative se compose de deux élémens, de l'étude scientifique et positive, indispensable pour diriger les mouvemens et régler les intérêts d'une nation; et du don de prophétie, de cet art qui lit l'avenir dans le passé, du merveilleux talent de combiner les probabilités, de préjuger les événemens, de n'agir sur le présent que pour influencer le tems futur. Or on ne réunit ces qualités, on n'est législateur véri-

table que par la plus intime et la plus haute étude de la science, dans ses profondeurs, comme dans ses résultats.

Le Parlement d'Angleterre renferme des membres dont les connaissances sont aussi vastes que positives, quant aux lois de propriété, de transmission, d'héritage, quant au code criminel et civil; mais souvent des questions d'autre nature se présentent devant lui : les lois qui se rapportent à des matières purement scientifiques sont aussi nombreuses qu'importantes.

Offenserons-nous les députés de l'Angleterre, et non-seulement eux, mais tous les faiseurs de lois qui existent en Europe, en affirmant qu'il leur arrive presque constamment de juger, en maîtres, des choses dont ils n'ont qu'une très-imparfaite idée? C'est cependant un fait évident; eux-mêmes ils l'attestent, en consultant des hommes spéciaux sur ces matières, au risque d'être induits en erreur. Il n'y avait à la Chambre des Pairs qu'un seul homme dont le *savoir* égalât l'*érudition* : c'était lord Stanhope. J'ai entendu plusieurs de ses collègues regretter amèrement la perte d'un homme qui, seul, jetait quelques rayons de lumière sur les questions difficiles. Dans l'autre chambre, le même défaut se fait sentir; et quand même l'on admettrait que cinq ou six membres possèdent les connaissances requises, suffisent-ils pour convaincre une immense majorité, pour l'entraîner à leur opinion, pour débattre et arrêter définitivement la rédaction des lois?

Le public et le tems, deux juges sévères, décident de la valeur réelle de ces lois incomplètes ou dangereuses. Les erreurs de fait sont bientôt reconnues; souvent la législature est forcée de revenir sur ses pas, de corriger ses propres fautes, de suppléer à ses omissions et de porter témoignage de sa propre insuffisance dans ces matières. Sans appuyer long-tems sur des observations dangereuses en elles-mêmes, et qui sembleraient dictées par un esprit

de critique amère, fort éloigné de nos intentions, nous pourrons spécialiser, et citer en preuve des assertions que nous venons d'émettre, les divers bills sur l'entretien des grandes routes, sur l'éclairage par le gaz, sur les monopoles, sur les canaux d'Écosse, sur le passage du Pôle Nord : toutes questions résolues de la manière la plus incomplète, souvent d'une manière différente, *e semprè benè!* Comment les électeurs et les bourgs libres, avertis par ces résultats, n'ont-ils pas résolu d'envoyer au Parlement un certain nombre d'hommes de science, capables de défendre les intérêts les plus vitaux de l'agriculture, de l'industrie et du commerce? Ce serait au moins un remède temporaire.

Mais ici se représente encore le vice fondamental, la source et l'origine de tout le mal signalé par nous : l'éducation classique domine ceux même aux intérêts desquels elle est contraire. Le commerçant nourrit un beau respect, une vénération d'habitude pour l'instruction collégiale. Il préfère à l'homme utile, qui sait la mécanique, qui connaît la dynamique et les ponts-et-chaussées, le jeune noble qui a remporté deux prix à Oxford, ou brillé dans les concours de Cambridge. Quand cet orateur, tout imbu des souvenirs d'Eschine, devra parler des machines à vapeur, de l'utilité ou des dangers du gaz, comme moyen d'éclairage, du pavage des routes, de l'acide nitreux, des poids et mesures, comment s'y prendra-t-il? je le laisse à deviner. Rien ne prouve mieux l'oubli et le dédain dont la science est victime, que cette rareté des membres du Parlement capables d'en défendre les intérêts. Nos élections sont une espèce de loterie; et si, parmi tant de choix du hasard, à peine deux ou trois des membres élus possèdent les connaissances dont nous parlons, c'est qu'elles sont bien peu répandues et bien peu estimées.

J'ai dit qu'une éducation scientifique était nécessaire aux hommes du gouvernement, aux élus du pays, char-

gés du contrôle des lois ou de leur création, aux administrateurs de tous les ordres; je l'ai montrée indispensable aux ministres, compagne et promotrice de toutes les améliorations, de toutes les économies; j'ai fait voir que, sans son concours, dans les assemblées politiques et dans le conseil privé, le bien-être de la nation se trouvait à chaque instant compromis. J'ai prouvé que se charger de la direction de notre commerce, de la garantie de notre tranquillité, de la gestion de notre richesse, du commandement de nos troupes, de la conservation de nos produits, sans réunir pour ces diverses attributions les connaissances les plus variées et les plus précises, c'est assumer une responsabilité terrible, immense, et que le remords doit suivre, s'il arrive que l'on compromette par ignorance de si grands intérêts. Enfin, il me semble avoir établi et énuméré avec une exactitude minutieuse, les avantages que les hauts fonctionnaires et les principaux membres de l'état doivent retirer d'une éducation de ce genre. Démontrons maintenant que la plupart des professions libérales ont besoin des mêmes études; que rien ne peut s'opérer sans exiger leur secours; enfin que, sans elles, nul des actes du corps social ne peut s'exécuter avec facilité, aucun de ses ressorts ne peut suivre avec exactitude le mouvement qu'on attend de lui.

Si l'on se contentait d'énoncer sans application et sans preuves le principe sur lequel toute cette argumentation repose, sa vérité trop naïve et son évidence trop niaise feraient naître le sourire sur les lèvres du lecteur. « Que, pour remplir un devoir ou se charger d'un office, il faut être habile à s'en acquitter. » Cet axiome ne mérite pas même d'être énoncé. Ce sont pourtant les conséquences strictes et inévitables de ce même axiome, que je vais développer, et que l'on méconnaît généralement. Peu de personnes savent à quoi chaque profession oblige, et sous combien de formes se reproduit la nécessité impérieuse de

la science, toujours indispensable, toujours négligée. On ignore que d'elle seule dépendent la santé, la prospérité, le bien-être, l'opulence, le repos de la société. Faute de s'occuper des détails et d'observer dans leur enchaînement les devoirs imposés à chacune des professions libérales, on finit par considérer chacune d'elles comme le résultat d'une habitude routinière et la facile application d'un certain nombre d'expériences ou de coutumes. Essayons de passer en revue cette longue chaîne d'erreurs qui ont acquis force de loi.

On conviendra aisément que l'éducation scientifique la plus étendue est nécessaire à nos officiers de marine. J'ajoute qu'elle ne l'est pas moins à nos simples matelots. Que d'hommes eussent échappé à la mort, si l'ignorance avait été bannie, avec la routine, du service de mer! que de traversées et de voyages auraient été ou plus utiles ou moins funestes!

Quant à l'armée, dont les mœurs rudes et illétrées sont devenues proverbiales, le gouvernement lui-même commence à reconnaître l'avantage d'un mode d'instruction à peu près conforme à nos principes. Ces progrès vers une éducation meilleure sont sans doute très-lents et ces améliorations très-imparfaites; mais l'on s'aperçoit enfin que la science peut s'appliquer de mille manières à la conduite des armées et à la tenue des troupes. Avancer que, dans l'artillerie et dans le génie militaire, cette nécessité s'étend même aux simples soldats, c'est prouver ce qui est clair jusqu'à l'évidence, et indiquer ce qui manque encore au système d'éducation militaire que le gouvernement semble vouloir adopter.

Il n'en est pas de même de la profession d'avocat. Concentrée dans l'étude des formalités, des antécédens et des ordonnances, elle reste étrangère à toute autre investigation scientifique; non-seulement on l'excuse, mais on la loue

de cette adhérence étroite à la spécialité la plus rigoureuse. Un avocat ne peut étudier que les lois ; à peine, nous dit-on, sa vie suffit-elle à ses travaux. Sans citer une éclatante exception à cette prétendue règle, sans démontrer par ce grand exemple (1) la possibilité de réunir le savoir le plus étendu à l'instruction la plus spéciale, nous ferons observer qu'un avocat a bien des causes à plaider où il est question d'intérêts positifs, qui se rapportent aux sciences et à l'industrie. C'est un pont à construire, c'est une discussion d'intérêts financiers, c'est un procès relatif aux produits et à l'exploitation d'une mine. Comment nos avocats se tirent-ils de ces questions? Je le demande à eux-mêmes. Quand la connaissance de la chimie et de l'art médical fait partie intégrante de la discussion dans une cause criminelle, qu'attendre d'un homme renfermé dans la sphère de ses études de jurisconsulte ? Les médecins appelés dans ces circonstances peuvent répondre à la question que je pose.

Mais le juge, mais le jury lui-même ! Citerai-je des autorités à l'appui de ma plainte ? Rapporterai-je ces jugemens qui m'ont frappé de surprise ? Non, c'est un office dangereux; je le récuse, et ne veux point exposer l'avocat de la science aux coups d'une Thémis vengeresse. Il est facile de reconnaître que le juge et le jury, dénués d'un savoir réel et positif sur les matières industrielles ou scientifiques, soumises à leur sentence, peuvent se tromper avec les meilleures intentions du monde. Quelle garantie offrira la justice, quelle exactitude et quelle impartialité peut-on espérer de la procédure criminelle ou civile ? Que de fausses lueurs vont égarer les maîtres de notre fortune et de notre

(1) Note du Tr. M. Brougham, dont l'auteur rappelle ici le nom illustre, sans le citer, joint en effet la connaissance la plus étendue des sciences positives, à celle des lois et à la plus rare éloquence. Voyez, dans le 21e numéro de la *Revue Britannique*, le portrait de cet homme éminent.

vie! Comment penser sans effroi à cette incertitude attachée à l'institution la plus haute, la plus importante, la plus redoutable dans ses erreurs! Si par hasard un avocat est homme de science, comment cette supériorité fortuite n'entraînerait-elle pas le gain de sa cause, même mauvaise? Heureusement, avocats et juges se trouvent absolument de niveau : les uns parlent de ce qu'ils ignorent ; les autres décident de ce qu'ils ne savent pas ; et la cause est entendue, plaidée, discutée, défendue, examinée, débattue et jugée, comme sous la présidence aveugle du bon Bridoye, *par le sort des dés.*

La médecine s'est élevée au rang de science ; mais telle qu'on la pratique trop souvent, ce n'est qu'un empirisme. Un certain nombre de recettes et de cas prévus ; des observations isolées, des faits détachés de l'ensemble ; peu d'analogies, peu de généralisations, un dédain singulier du raisonnement, caractérisent l'exercice de l'art médical en Angleterre et dans presque toute l'Europe. La philosophie de Bacon semble ne pas être encore parvenue jusqu'à nos médecins (1). L'étude la plus approfondie de la chimie et de la physique leur est indispensable ; ils se contentent d'en effleurer les sommités. Que d'ouvrages médicaux, où les idées d'Hippocrate et d'Aristote se retrouvent dans leur état primitif, où rien n'est observé dans ses causes et dans sa forme, où les classifications les plus arbitraires semblent introduire dans la nosologie l'ordre symétrique et faux qui préside à l'arrangement d'une collection d'insectes! Les médecins sont encore, comme du tems de Paracelse, les astrologues du corps humain.

(1) NOTE DU TR. Il est impossible de ne pas récuser, quant à la médecine française, la critique de l'auteur. Les grands médecins français, que le commencement de ce siècle a vus briller, se sont distingués à la fois par une haute philosophie et une admirable sagacité d'observations. En France, la classe des médecins est incontestablement la plus éclairée de toutes et celle où il y a le plus de véritable philosophie.

Nous arrivons au clergé. A-t-il besoin d'une éducation scientifique? L'opinion contraire est enracinée dans le public; et nous désespérerions de communiquer à nos lecteurs notre propre pensée à ce sujet, si, depuis que nous avons pris la plume pour défendre les droits méconnus de la science, le sentiment de l'inutilité de nos efforts avait pu nous arrêter dans l'accomplissement d'un devoir. Continuons donc : pour être utiles un jour, il faut souvent se résoudre à n'être pas compris de ceux qui nous écoutent.

Le clergé est en général bien élevé, dans le sens restreint de l'éducation classique. De ses rangs sortent nos commentateurs, nos traducteurs, nos annotateurs, troupe nombreuse et brillante que je ne prétends pas ravaler. Quant aux sciences physiques et morales, il les ignore entièrement, ne s'en occupe pas et les méprise. La théologie constitue sa métaphysique; les formules de l'ancienne logique des écoles, aujourd'hui si décriées, sont toujours les guides de son intelligence. De cette éducation si limitée résultent des vues étroites, peu de développement dans la pensée, beaucoup d'idées fausses, incomplètes, bornées, qui, jointes aux habitudes monastiques, aux sentimens peu généreux, aux préjugés de caste, enfin à *l'esprit de corps*, nuisent au bonheur, à la puissance et à l'estime dont ce ministère sacré devrait jouir. Voulez-vous donner de la vigueur à ces intelligences, élever leur essor, étendre leur capacité? joignez à l'étude des langues celle des sciences usuelles; la logique pratique qui résultera de cette étude corrigera insensiblement les défauts que nous déplorons. L'horizon de la pensée s'élargira pour ces hommes si influens, intermédiaires entre Dieu et l'humanité; chaque rayon de lumière effacera un de leurs préjugés, les guidera vers la tolérance et les rendra plus dignes de leurs nobles fonctions.

Pour rendre nos observations plus palpables, choisis-

sons, comme exemple, un prêtre de village. Souvent c'est le seul homme instruit du canton. Ami, conseiller, protecteur de ses ouailles, roi de son troupeau, c'est à lui que l'on s'adresse, c'est lui que l'on consulte dans toutes les circonstances importantes. Quelqu'un est-il malade? on va chez le curé; le médecin demeure trop loin. Une discussion s'est élevée? le curé peut la terminer sans frais, et arracher les parties aux griffes avides des Harpagons de la chicane. Un testament à faire, une question d'héritage à décider, un partage à établir : ces circonstances, qui se reproduisent sans cesse, exigent, chez le bon prêtre qui veut économiser l'argent des villageois, quelque connaissance des formes et des dispositions légales. S'il n'ignore pas les principes de l'agriculture pratique, s'il est versé dans les arts mécaniques, ne sera-t-il pas un dieu bienfaisant, un objet de vénération et d'amour pour ses paroissiens, dont ses conseils gratuits augmenteront la richesse? Seul, il aura sur eux assez d'influence pour leur faire adopter ces innovations utiles auxquelles on se refuse toujours dans les campagnes. Quel admirable enchaînement de devoirs à remplir, et de bienfaits à répandre! que d'occasions de contribuer sans peine au bonheur des hommes! La charité, ce caractère distinctif de la loi chrétienne, n'ordonne-t-elle pas aux prêtres chrétiens de ne négliger aucun des moyens d'accomplir, dans toute sa latitude, ce sublime et doux office, si fécond en faciles vertus? Je doute que la poésie et le roman aient jamais inventé, dans leurs fictions idéales, un caractère plus beau, plus simple et plus noble que celui que j'indique.

J'en appelle ici à tous ces hommes charitables qui, revêtus d'un caractère sacré, essaient de remplir les devoirs religieux et humains dont je viens de tracer la liste incomplète. N'ont-ils pas été souvent arrêtés par le sentiment de leur impuissance et de leur ignorance? n'ont-ils pas

laissé échapper plus d'une précieuse occasion de faire le bien? n'ont-ils pas mille fois regretté d'ignorer les principes de la médecine, de la chimie, de l'agriculture et de l'architecture?

Et sans une éducation scientifique, comment être fidèle à ce caractère, comment remplir ces devoirs? La bonne volonté ne suffit pas; souvent des idées fausses de religion, une sensibilité peu éclairée, au lieu de servir les intérêts de l'homme des champs, lui portent préjudice. On sait combien de fois est-il arrivé que des notions erronées, en fait d'économie politique, ont produit des résultats désastreux. Des prêtres instruits en corrigeraient l'effet funeste. Leur position les rapproche de l'artisan, de l'ouvrier, du pauvre, du laboureur. C'est à eux et à eux seuls que l'on peut devoir des renseignemens vrais et utiles sur le prix du travail, sur la dispensation de la charité publique, sur la répartition des impôts, sur l'accroissement de la population; toutes ces questions majeures ne peuvent être éclaircies que par eux. Les abus qui s'introduisent, les vices, les préjugés, les erreurs qui germent parmi le peuple, n'ont pas d'autre remède que les conseils salutaires du prêtre, homme instruit. Et sa causerie avec les gens des classes inférieures, et les discours prononcés par lui dans la tribune sacrée seront les antidotes d'une foule de maux, d'autant plus terribles qu'ils sont inaperçus.

Un prêtre instruit, dans chaque paroisse, serait plus utile à la réforme des mœurs, aux améliorations que le gouvernement veut introduire, plus bienfaisant dans son influence, que ne peuvent jamais le devenir tous les dons charitables faits aux classes secondaires par tous les comités et toutes les associations instituées à cet effet. Il détruirait le *paupérisme*, cette plaie toujours saignante des sociétés civilisées; il fournirait à l'indigent des moyens de soutenir son indigence, à l'homme industrieux des res-

sources d'économie, au riche bienfaisant des instructions nécessaires pour que l'emploi de sa charité soit toujours utile et bien placé.

Nous disons plus : si le clergé ne reçoit pas une éducation scientifique, il est difficile de prévoir l'époque où le reste de la société quittera la route battue de l'instruction classique et se jettera dans la voie des sciences utiles. C'est au clergé qu'appartient le privilége de l'éducation universelle. Rien à espérer, tant que la réforme n'aura pas commencé par lui. Chargé du monopole de l'instruction, il ne peut apprendre aux autres que ce qu'il sait, le grec et le latin. Un précepteur ou un professeur, constamment choisis dans les rangs ecclésiastiques, élèvent la jeunesse comme eux-mêmes ont été élevés. Ils donnent ce que l'on appelle une éducation libérale; de génération en génération, le préjugé se propage. Le système monastique, la vénération pour les racines grecques continuent de régner; le ridicule, le mépris ou du moins l'oubli sont les seuls apanages des sciences utiles : honneur, gloire et fortune attendent les érudits et les beaux-esprits, nourris des leçons d'Isocrate, de Longin et de Quintilien, fardeaux à la fois pesans et frivoles de la société dont ils se disent les ornemens.

Si, par hasard, la mode venait à changer, si un caprice du public embrassait tout à coup les autels de la science, le clergé se trouverait dans un étrange embarras. Incapable de communiquer à ses élèves les connaissances nouvelles que lui-même il n'a pas, il verrait ses écoles désertes et sa puissance morale déchoir. Que le clergé, d'ailleurs respectable par ses mœurs, et digne de se trouver à la tête de l'instruction publique, étudie donc non-seulement les langues mortes, mais les sciences. Il n'aura point à craindre que le monopole de l'instruction lui échappe jamais. Il dominera par une bienfaisante influence la société tout entière;

son pouvoir sera double, car la science c'est la puissance; sa fortune y gagnera : argument qui mérite sans contredit d'être pesé avec attention, dans un siècle où la dernière et la plus simple expression des désirs, des besoins, de l'enthousiasme et de la vertu sociale, c'est l'argent.

Les vérités que j'avance sont tellement nouvelles, et leur évidence me frappe avec tant de force, que j'accumulerais sans peine un volume de preuves à leur appui, si je ne sentais la nécessité de serrer les voiles et de cingler vers le port. L'espace me manque, et je ne puis m'occuper, avec autant de soin et d'étendue que je voudrais, de la profession des négocians et des manufacturiers, dans ses rapports avec la science, rapports aussi nombreux que méconnus.

Quelle est la substance dont l'industrie et le commerce ne se sont pas emparés? L'histoire naturelle tout entière est donc du ressort du négociant. La plupart des procédés, des spéculations, des opérations que le fabricant et le négociant mettent en œuvre ou accomplissent, rentrent dans la physique, la mécanique et la chimie. Souvent on les voit recourir à des chimistes, à des mécaniciens, à des physiciens de profession, et payer cher leur ignorance; souvent aussi ils ne consultent personne, négligence qui leur coûte mille fois plus cher. Pour bâtir leur fabrique, disposer leurs ateliers, creuser leurs canaux, construire leurs navires, simplifier leurs machines, à qui s'adresseront-ils? à qui se fieront-ils? souvent à la fraude, à l'imprudence, à l'incapacité. S'ils ne prennent conseil que de leur propre ignorance, des pertes plus graves encore punissent cette présomption ridicule. Ont-ils appris le latin à l'université? le latin ne leur est d'aucun secours : un peu de géométrie, les bases de la géographie leur auraient été beaucoup plus utiles. Un grand négociant ne peut se passer de l'étude de la géographie : non-seulement l'his-

toire naturelle, physique et politique des diverses contrées doit lui être connue, mais il ne sera de vraiment bonnes affaires, que s'il est versé dans la *géographie morale :* que l'on nous passe cette expression qui n'a pas d'équivalent, et dont la nécessité excuse la bizarrerie néologique.

Les mêmes argumens s'appliquent avec une double force aux chefs de fabrique; leur richesse, leurs progrès, leur succès, leur ruine, dépendent de la manière dont ils comprennent et exécutent les entreprises toutes scientifiques qu'ils dirigent. Savoir ou ne pas savoir, est pour eux réussir ou tomber, c'est vivre ou ne pas vivre. Voyez cependant quel étrange travers! Ils déprécient ce savoir même, sous le nom de théorie, comme si l'on pouvait mettre en pratique ce dont on ignore l'essence, et marcher droit lorsqu'on est aveugle. Aussi, quelles bévues! quelles fautes! quels malheurs! quelles banqueroutes! que de spéculations avortées! que d'argent perdu, ou que d'argent dont le gain leur échappe! J'ai déjà dans un autre article développé mes idées sur l'état des manufactures, et je n'ai plus qu'à renouveler ici, de la manière la plus énergique, mon étonnement de cet inexplicable préjugé qui prive de la seule éducation qui leur soit utile ces hommes auxquels tout le savoir d'un Davy ou d'un Thénard ne serait point superflu. Inspirez de bonne heure aux jeunes gens destinés au commerce le goût des sciences; ne vous contentez plus de leur faire apprendre à lire, à écrire, un peu de latin et les quatre règles de l'arithmétique : vous verrez vos machines se simplifier, vos rapports commerciaux primer tous ceux des autres peuples, vos produits s'accroître en s'améliorant, les fortunes s'asseoir sur des bases solides. Plus de ces opérations fausses, entraînant de si grandes dépenses, fondées sur des erreurs de fait, et précipitant des sociétés tout entières de négocians dans un abîme de désastres. Dès que la connaissance ou du moins l'amour des

sciences positives succèdera à cette profonde ignorance et à ce barbare mépris, on verra l'activité sociale redoubler de fécondité, d'efficacité et d'énergie.

Si nous voulions pousser plus loin nos remarques, une seule classe de la société leur échapperait-elle? je ne le crois pas. L'agriculture, qui n'a eu, jusqu'à ce moment, pour guide et pour règle qu'une aveugle pratique, dépend absolument de la chimie, de la mécanique, de l'architecture, de la botanique; le propriétaire agricole a des bois à couper, des terres à mesurer, des plans à lever, des canaux à tracer: pour tout cela, il paie des hommes spéciaux; souvent ces stipendiés se trompent. Arrivent les gens de loi, les arbitres pour régler les comptes, les avoués et les avocats: sangsues de la propriété qui s'attachent à elle et en dévorent le revenu le plus net. Avec un peu de savoir, rien de tout cela ne fût arrivé: le propriétaire, dirigeant ses travaux et se suffisant à lui-même, eût exercé sur eux une surveillance assidue, économisé son tems, épargné son argent et vécu paisible.

Cette classe nombreuse de propriétaires qui demeurent à la campagne (1) dans leurs petits châteaux, au milieu de leurs terres, sont sans cesse les dupes des fermiers, des laboureurs, des vignerons, des entrepreneurs, de tous les ouvriers qu'ils emploient. La fraude dont le propriétaire est la victime s'organise, se régularise, devient systématique: vous diriez un droit établi. Veut-il ouvrir une mine, exploiter un carrière? le mineur s'enrichit, le carrier le vole: il recueille à peine l'intérêt de l'argent qu'il a déboursé. Le même désappointement, la même déconvenue l'attendent, s'il se mêle de pavage, d'éclairage, de régler les attributions et les intérêts des maisons de refuge et de cha-

(1) Ceux qu'on nomme les *country gentlemen*.

rité ; de faire construire un port, tracer un chemin, creuser un canal, réparer une église.

Devient-il maire ou membre du conseil de la mairie? toutes les fonctions qu'il doit remplir sont d'une nature si opposée à l'éducation qu'il a reçue, que chacune de ses démarches est une faute. Pourquoi nos plus belles cathédrales gothiques tombent-elles en ruines? c'est que ni les corps municipaux ni les chapitres n'entendent rien à l'architecture, et que le premier maçon venu est chargé des réparations les plus importantes. Autrefois, le clergé se composait de la partie la plus éclairée de la société : c'étaient des musiciens, des artistes, des gens de lettres, des architectes, qui remplissaient les chapitres. Ils ont fait élever ces beaux monumens dont nous voyons les débris; et certes, ils étaient loin de croire que ceux qui leur succéderaient un jour souffriraient ou hâteraient, par ignorance, la destruction de ces édifices, preuves incontestables de l'ancienne splendeur du corps ecclésiastique, de son amour pour les arts, et de sa connaissance approfondie des sciences utiles.

De quelque côté que nos regards se portent, ils découvrent la même erreur suivie des mêmes résultats. La science peut seule activer les entreprises établies, les régler, les diriger utilement : seule elle découvre les ressources cachées aux regards aveugles de l'ignorance. Si vos domaines contiennent une mine ou une carrière, comment le devinerez-vous? La propriété privée comme la propriété publique ont le même intérêt à ce que la science industrielle et positive domine enfin l'éducation. Si nos chemins vicinaux sont en mauvais état, si la construction des édifices publics s'achève lentement, si l'éclairage et le pavage, si l'entretien des canaux, si la voirie et le balayage des villes sont presque toujours négligés, on doit attribuer

à la même cause cette négligence à laquelle on essaierait en vain d'apposer aujourd'hui un remède.

L'architecture, qui est à la fois un art et un métier, m'offrirait aussi plus d'une preuve de ce que j'avance. Tantôt des entrepreneurs ignorans achèvent de ruiner ou prétendent réparer les édifices antiques dont ils se chargent de rajeunir la vétusté : tantôt de grotesques caprices, fruits d'une imagination déréglée, d'un goût dépravé et d'une complète ignorance, s'élèvent à grands frais dans tous les cantons du sol britannique. Cette dépense exorbitante et ces ridicules chefs-d'œuvre cesseraient d'être en usage, si les propriétaires savaient comment sont construites les maisons qu'ils possèdent. L'art de dessiner et de disposer les parcs et les jardins n'est pas exposé à de moins graves abus. La science et le goût sont des qualités économiques : qu'un homme qui veut faire bâtir sache les principes de l'art; il dépensera trois fois moins et exécutera trois fois mieux : et pour m'exprimer avec la populaire et laconique éloquence du bonhomme Richard : « Un grain de savoir lui épargnera cent livres d'or. »

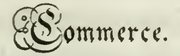
Certes de tels raisonnemens ou plutôt de si fortes preuves devraient sembler imposans pour un peuple essentiellement mercantile, dont le commerce a fait la fortune et où l'or règne en souverain. Cependant, par une bizarrerie assez fréquente dans les sociétés humaines, il donne des millions à ses professeurs de grec, et laisse végéter dans l'oubli ceux qui pourraient répandre et enseigner des sciences réellement utiles.

Qu'ajouterions-nous de plus? n'avons-nous pas prouvé l'utilité, l'économie, la nécessité de la science, pour ceux qui gouvernent et pour ceux qui sont gouvernés? Que la génération prochaine mette à profit nos observations, si la génération présente les repousse. Que l'on assigne enfin

aux sciences, une place proportionnée à leurs avantages et à leurs bienfaits. Que le rudiment n'accapare plus toute l'éducation : il nous faut des hommes d'état, des fabricans, des marins, des artilleurs : nous aurons toujours un assez grand nombre de grammairiens, de philologues et de lexicographes.

Que si l'on consulte les probabilités sur la question de savoir si cette grande réforme s'opérera ou non, ces probabilités, je l'avouerai, se présentent en petit nombre. Peut-être (et telle est notre principale espérance) les classes inférieures de la société, sentant les premières l'indispensable nécessité de la science, et favorisées dans leurs efforts par tout ce que nous possédons de hautes intelligences et de nobles cœurs, atteindront-elles d'abord le but indiqué par nous. Les classes supérieures se verront dépassées, et honteuses d'avoir si long-tems négligé ce *savoir* réel qui élève l'homme, quadruple ses forces et multiplie ses ressources, honteuses de l'avoir négligé pour une instruction frivole et de pur agrément, peut-être elles se tourneront enfin vers la vraie science, vers l'industrie, vers les arts positifs et utiles. Alors cette vieille usurpation de l'éducation latine et grecque sera reléguée parmi les folies pédantesques sorties des cloîtres; l'utilité publique présidera à l'instruction publique, et nous n'aurons pas écrit en vain.

(*Westminster Review.*)



EXPÉDITION PROJETÉE AUX ÉTATS-UNIS, POUR L'EXPLORATION DES RESSOURCES COMMERCIALES DES ILES DE LA MER DU SUD (1).

Les États-Unis possèdent aujourd'hui cent cinquante lieues de côtes sur le Grand Océan ou *Mer du Sud*. Un seul grand fleuve y porte ses eaux ; mais son cours de plus de trois cents lieues, ses nombreux et puissans affluens, et la pente assez régulière du terrain, le rendent très-propre à la navigation. Les côtes échues en partage à l'Angleterre, au nord de celles des États-Unis, sont plus étendues, mais beaucoup moins favorisées par le climat et par la distribution des eaux. Quant à l'Amérique russe, le tems où la statistique devra s'en occuper est encore très-éloigné. Il serait également superflu de jeter les yeux sur les côtes des anciennes possessions de l'Espagne : elles sont affranchies, mais elles attendent toujours des habitans industrieux, des lois, un gouvernement sage et stable. Les nouvelles républiques américaines ont trop d'affaires chez elles pour songer à des spéculations commerciales dans des pays éloignés. L'Angleterre et les États-Unis auront tout envahi avant qu'ils puissent avoir des concurrens au Mexique, dans la Colombie, et même dans cette *république centrale* sur laquelle tout le monde commerçant porte des regards inquiets, de-

(1) Note du Tr. Au moment où le commerce français se plaint surtout, dans ses embarras, du défaut de débouchés, nous avons pensé qu'il ne serait pas inutile de lui présenter le tableau de ceux que le commerce américain se dispose à s'ouvrir ; car rien ne s'opposera à ce que nos navires suivent la trace des navigateurs des Etats-Unis dans la Mer du Sud. On fera bien, pour la parfaite intelligence de cet article, de jeter les yeux sur le *Tableau statistique de l'Australie*, ou Océanie, inséré dans notre 28e numéro.

puis que l'on a conçu l'espoir d'établir, entre les deux océans, la voie navigable la plus courte et la plus commode qui puisse traverser l'Amérique (1). L'ouverture de cette voie est bien plus importante que celle qui unit autrefois la Mer Rouge à la Méditerranée. On traverserait l'Amérique, on naviguerait entre les archipels de la Polynésie pour arriver à la Chine et aux Indes; pour le retour, on suivrait la route ordinaire, et on doublerait le cap de Bonne-Espérance.

Les négocians des États-Unis ne pouvaient rester tranquilles spectateurs de l'extension des établissemens anglais dans le Grand Océan. Les premiers essais, pour glaner sur les pas de ces diligens moissonneurs, n'ont point répondu à l'attente des spéculateurs; on a senti la nécessité de mieux connaître les ressources et les moyens d'en profiter. Le gouvernement central a reçu des pétitions; elles ont été l'objet d'un examen attentif, de mûres délibérations, dont le résultat est le projet d'une exploration générale faite sur des vaisseaux de l'état, aux frais du gouvernement et des négocians intéressés. Les motifs, le but et le plan de cette expédition sont développés avec ordre et clarté dans une lettre adressée par M. Reynolds, auteur du projet, à M. Hoffman, président du comité de l'amirauté. Nous allons transcrire ce mémoire plein de faits et de grandes vues, sans en retrancher rien de ce qui peut contribuer à le rendre plus utile ou plus intéressant.

« Conformément à votre demande, je vais développer mes vues sur l'extension, la nature et les avantages du commerce que notre pays peut entretenir avec les îles de l'Océanie. J'y ajouterai quelques essais de calculs fondés sur les données les plus exactes qu'il m'ait été possible de recueillir. Comme je n'ai point à ma disposition les documens officiels que les registres de la douane auraient pu

(1) Voy., sur cette entreprise de géant, l'article inséré dans notre 2e numéro.

fournir, il faut que je commence par vous indiquer les sources où j'ai puisé, afin que vous jugiez si elles méritent la confiance que je leur accorde. Je déclare, et j'insiste sur ce point, que, loin de rien exagérer, et d'enfler mes calculs de tout ce que l'on peut considérer comme devant y être compris, je me suis tenu constamment au-dessous du résultat fourni par mes données, et qu'en vérifiant mon travail, on trouvera plus que ce que j'annonce. J'exposerai d'abord les faits; ensuite j'en déduirai les conséquences, et je les discuterai.

» Les documens dont j'ai fait usage viennent, 1° de mes entretiens avec les hommes les plus instruits sur cette matière, les navigateurs qui ont parcouru l'Océan Pacifique, et les négocians qui ont étendu leurs spéculations dans ces parages.

» 2° J'ai consulté ensuite les livres de route des capitaines de navires, leurs journaux et leurs notes; j'ai eu le bonheur de m'adresser à des hommes habiles, et de rassembler des faits dont les dates comprennent un espace de sept ans avant la guerre, et un plus grand nombre d'années de paix.

» 3° J'ai profité des discussions juridiques livrées à la publicité, relativement au commerce sur les côtes nord-ouest. Les renseignemens qu'elles m'ont fournies paraissent ainsi sous la garantie des tribunaux, et proviennent non-seulement des capitaines de navires, mais des agens et facteurs des négocians.

» 4° Le département de la marine m'a ouvert ses archives, et secondé mes recherches, selon son usage dont il ne s'écarte jamais, lors même qu'il ne s'agit que d'intérêts particuliers. J'ai trouvé d'excellens renseignemens dans les instructions remises aux commandans des vaisseaux chargés de protéger notre commerce dans l'Océan Pacifique.

» Mes investigations ont eu pour objet : 1° la pêche de

la baleine, les profits que l'on peut en tirer, son importance pour notre pays; 2° le commerce des peaux de veau marin, objet de spéculations encore nouvelles pour nous; 3° les fourrures de diverses espèces de ces animaux; 4° le commerce du bois de sandal; 5° l'ivoire que fournissent les dents d'éléphans de mer; 6° les fourrures d'animaux terrestres; 7° les plumes. Aux informations recueillies sur ces diverses branches de commerce, j'ai joint l'indication de ce que notre sol et notre industrie peuvent offrir en échange, et l'estimation des bénéfices, sans faire entrer dans mon calcul l'accroissement de la richesse publique, parce qu'elle est toujours proportionnelle à la fortune des citoyens.

» Les matériaux les plus importans pour l'histoire de la pêche de la baleine, en Amérique, sont déposés dans les archives de l'état de Massachusetts. Avant les guerres de l'indépendance, la ville de Nantucket était la seule qui se livrât à cette exploitation. Lorsque les hostilités furent commencées entre notre pays et la Grande-Bretagne, les croiseurs anglais firent cesser les expéditions. Avant cette époque, le produit annuel de la pêche était, terme moyen, de 1,000 barils d'huile, et de 160 tonneaux de spermacéti (blanc de baleine). Au retour de la paix, comme les baleines étaient devenues rares sur les côtes du Brésil, qui étaient, depuis quelque tems, le rendez-vous des pêcheurs, les industrieux baleiniers de Nantucket profitèrent des indications données depuis près d'un demi-siècle par Cook, et plus anciennement encore par Vancouver : ils doublèrent le cap Horn, et transportèrent leurs pêcheries dans la Mer du Sud. L'entreprise paraissait audacieuse; mais le succès la justifia. La carrière était ouverte; on y vit bientôt accourir d'autres spéculateurs, dont le nombre augmenta graduellement. On construisit pour les baleiniers de la Mer du Sud des vaisseaux assez grands pour contenir 2,000 barils d'huile, ainsi que les autres produits de la pêche :

Nantucket en expédia 70, New-Bedford 60, New-York, Boston, Stornington, New-London, etc., 20 en tout, ce qui forme un total de 150 vaisseaux. En supposant que le produit moyen de la pêche ait été de 1,800 barils par vaisseau, comme le voyage est à peu près de deux ans, et emploie deux saisons, on verra que les 150 vaisseaux mettent annuellement dans le commerce 135,000 barils d'huile ou 4,050,000 gallons, et 1,674,000 livres de blanc de baleine.

» Chaque vaisseau baleinier est monté par 25 marins, mousses ou matelots. Voilà donc de l'emploi pour 3,750 hommes, tous envoyés à une école d'où ils reviennent parfaitement instruits dans leur profession, comme on l'a remarqué depuis long-tems; de plus, ces voyages sont bien payés, les marins reviennent riches, laissent dans leur pays tout ce qu'ils ont acquis, sans rien consommer au dehors.

» Mais cette branche de commerce épuise assez promptement ses ressources : il faut qu'elle change souvent de place; qu'elle suive les baleines dans leurs migrations; qu'elle cherche des lieux où ces animaux n'ont pas encore appris à fuir le harpon. Cependant les demandes deviennent plus considérables; il faut de l'huile pour la fabrication du gaz éclairant. On n'exige pas, pour cet emploi, que l'huile soit très-pure : on prendra tout ce que les vaisseaux en apporteront. Ainsi, le moment des explorations est arrivé : les îles, les moindres îlots doivent être visités; il faut savoir si des cétacés les entourent, si des animaux à chair huileuse les fréquentent; il faut épier dans toutes leurs retraites les phoques et surtout les éléphans de mer. D'autres pêcheries peuvent être établies avec avantage aux hautes latitudes, et particulièrement celles du saumon et de la morue, dont l'Amérique du Sud s'accommode très-bien, et réitère fréquemment la demande. Et qui empêcherait que l'on ne transportât aussi dans la Mer du Sud la pêche du maque-

reau qui a pris tant d'extension, et si bien profité aux états de Massachusetts et du Maine? On a constaté, non sans étonnement, que 30,000 barils de ce poisson salé sont vendus tous les ans sur les marchés du Massachusetts. Suivant le rapport de l'inspecteur général, 197,600 barils furent enregistrés l'année dernière, sans que cette énorme quantité fît baisser les prix. C'est ainsi qu'une active industrie tire annuellement du sein de la mer un demi-million de dollars (environ 2,450,000 fr.), et l'aisance d'un grand nombre d'hommes occupés à des travaux aussi sains que lucratifs. On ne peut douter que les pêcheries de ce poisson ne réussissent également bien dans la Mer du Sud; les consommateurs sont tout à portée, et ne demanderont pas mieux que d'associer à leur régime, presque entièrement végétal, un aliment plus substantiel. On sait que l'Espagne, l'Italie et les Antilles consommaient une grande partie des pêches du grand banc de Terre-Neuve et du Labrador : en 1744, on envoya de la Nouvelle-Angleterre en Europe 40,000 quintaux de morue, qui fut trouvée d'une qualité supérieure, et, aux Indes-Occidentales, 3,020 bariques d'une qualité inférieure, mais *passable* : c'était pour les nègres. Assez souvent, ces fournitures étaient payées en espèces.

» Les peaux de loutres de mer sont une branche de commerce qui procura de très-grands bénéfices aux premiers navigateurs qui l'entreprirent; mais son état présent et ses ressources futures sont autant de mystères que les Anglais ont voilés avec soin. Au commencement, une peau, qui n'avait coûté qu'un peu de drap rouge, ou quelques verroteries, était vendue à la Chine au prix de 70 dollars; mais, depuis le tems de Cook jusqu'à nos jours, les choses ont dû changer : ce commerce est donc encore un sujet d'exploration. On assure que, lors de sa plus grande prospérité, les ventes s'élevaient jusqu'à 20,000,000 de dollars

(environ 109,000,000 fr.) En réduisant le terme moyen à 10,000,000, dont la plus grande partie est le bénéfice des armateurs, je ne crains point de nuire à l'intérêt que cet objet doit attirer. L'habitation des loutres de mer est entre 44° et 6° de latitude nord : jusqu'à présent, on n'en a point trouvé hors de ces limites. Ici, des questions d'une autre nature exigeront peut-être le concours des naturalistes : ces animaux ont-ils besoin des alimens que la mer leur fournit, et ne peuvent-ils point s'éloigner des côtes? L'hémisphère austral ne leur conviendrait-il pas aussi bien que celui où la nature les a placés en plus grand nombre? Est-il certain que leur espèce soit confinée vers le nord? Serait-il possible de préparer leurs migrations, de les établir dans des lieux où ils multiplieraient sous la protection et par les soins de l'homme?

» On a plus de données sur le commerce du bois de sandal. On savait depuis long-tems que ce bois est un produit des îles de la Mer du Sud; mais on ignorait en quels lieux il abonde, avant que les capitaines Davis et Windship eussent découvert cet arbre dans les forêts des îles Sandwich. On en coupe aujourd'hui pour 300,000 dollars par an dans la métropole de ces îles, et, en y joignant ce que les autres fournissent, on peut estimer cette branche de commerce à un demi-million de dollars. Mais la consommation est plus grande que la reproduction : les arbres deviennent rares; il est peut-être tems de songer à la conservation de ces précieux végétaux, en leur donnant un asile dans notre pays. Les Florides se présentent fort à propos, et offrent à ces nouveaux habitans de leurs forêts le climat natal, un sol qui leur convient, et l'air de la mer mitigé par un trajet de quelques lieues sur la terre. Ils se trouveraient, sans doute, aussi bien dans la Floride occidentale qu'aux lieux où ils étalent tout le luxe de leur végétation.

» Les marins les plus au fait de ce qui concerne le commerce des pelleteries de veaux-marins estiment à 7,000,000 de dollars la part que nous y avons prise. Presque toutes les peaux sont portées à Canton, et vendues de 2 à 3 dollars chacune ; on en rapporte aussi un petit nombre dont on trouve le débit dans notre pays. *Le Télégraphe*, journal de Stornington, contient des documens très-précis et très-remarquables sur l'activité et les bénéfices du commerce des pelleteries dans ce petit port. Dans l'espace de huit ans, de 1819 à 1827, soixante-dix-sept vaisseaux ont été expédiés dans la Mer du Sud, et ont joint, à une cargaison d'une autre nature, des peaux de veaux-marins, presque tous pris vers le cercle polaire antarctique, et dont la vente à l'encan a produit 310,747 dollars et 8 centièmes; et cet article n'était pas le but principal des expéditions : ce n'était qu'un moyen de trafic avec les Chinois, qui ont fait leurs paiemens en thés. Au retour, les droits de douanes, perçus sur de riches cargaisons, ont augmenté le revenu public.

» La diminution du nombre de ces phoques à fourrures est déjà très-sensible; mais les Chinois en demandent plus que jamais. En ceci, les intérêts du commerce sont liés aux progrès de la géographie, et dépendent de la découverte d'îles dont les phoques aient été jusqu'alors les seuls et paisibles habitans. A l'arrivée des baleiniers et des chasseurs, ils prennent la fuite, cherchent d'autres retraites, et n'en trouvent pas toujours; beaucoup d'individus, des hordes entières, périssent sans doute dans ces émigrations aventureuses. S'ils rencontrent une terre où ils puissent prendre un peu de repos, ils s'y entassent en si grand nombre, que le chasseur peut y choisir sa proie, et ne craint point d'en manquer. Ces races persécutées ne trouvent plus guère d'asile que dans les régions polaires; le capitaine Parry les a vues, les Anglais sont avertis, et ils en profiteront: cherchons aussi, et soyons assurés que nos

marins ne seront ni moins heureux ni moins habiles que ceux de la Grande-Bretagne. Les expéditions vers le nord, si souvent blâmées comme inutiles, ont eu au moins pour résultat de faire connaître les parages les plus avantageux pour les pêcheries et les chasses. Suivant le capitaine Parry, les baleines sont en nombre prodigieux à l'ouest du Groënland; dans l'espace de trois heures, on pouvait en compter plus de cinquante, et l'habile navigateur a tracé la route pour arriver à cette station. Le capitaine Franklin s'est complu dans la description des courses, des manœuvres, des évolutions des troupes de phoques qui environnent chacun des îlots de l'Océan Arctique, et dont l'homme n'avait point encore troublé les innocens ébats. En dirigeant nos recherches vers le sud, nous y trouverons vraisemblablement des îles d'une certaine étendue, et propres aux expéditions des chasseurs de phoques ainsi qu'aux baleiniers. Diverses indications semblent certifier l'existence de ces terres : les courans, les glaces flottantes, toutes les observations nautiques sont d'accord sur ce point, et, je ne crains pas de le répéter, la découverte de quelques îles dans ces parages serait très-précieuse pour notre pays.

» On ne s'est presque point adonné, jusqu'à présent, au commerce de fourrures d'animaux terrestres : dans leurs courses lointaines, nos compatriotes ont borné leurs spéculations aux côtes; mais ils sentent maintenant que l'intérieur des terres peut aussi donner lieu à d'importantes opérations commerciales. La compagnie de la baie d'Hudson s'est formée; elle est instituée pour 159 ans, et les étonnans succès qu'elle a obtenus sont attestés par les annales du commerce. Mais, malgré ses efforts pour tout soumettre à son monopole, il est encore beaucoup de lieux où de nouveaux établissemens ne réussiraient pas moins bien, et pourraient être formés sans grandes dépenses. Nos com-

patriotes jetteront les yeux sur la côte nord-ouest, et n'abandonneront pas à nos rivaux les ressources qu'elle semble avoir réservées pour notre usage. *Il y a, dans ce pays, assez de fourrures pour toute l'Europe*, disait Robson, agent principal de lord Selkirk.

» Depuis qu'on fait la chasse des éléphans de mer pour extraire l'huile de leur chair, l'ivoire marin est devenu plus commun : voilà donc encore une branche de commerce susceptible d'accroissement, et disposée à fructifier. Il est vrai que ces grands phoques deviennent rares, ainsi que ceux des mers arctiques, dont l'ivoire est si vanté : cette considération n'arrêtera point les spéculateurs, parce que l'ivoire n'est ici qu'un objet secondaire, et que l'huile est l'article principal. Les fabriques de gaz en consommeront de plus en plus; après avoir considérablement diminué toutes les espèces de grands cétacés, on attaquera les petits; on leur déclarera une guerre éternelle, et sans trèves. Des pêcheries de marsouins sont établies sur nos côtes nord-est, où elles prospèrent : dans la Mer du Sud, les pêcheurs trouveront encore plus de facilités, une plus grande abondance de ces animaux, assez d'avantages pour compenser les inconvéniens de la difficulté des transports, du tems qu'ils absorbent, et des frais de navigation jusqu'en Europe.

» Les plumes sont un article de commerce beaucoup plus important que l'ivoire, et dont la demande va toujours croissant, surtout dans notre pays : afin de répondre le mieux possible aux sollicitations des consommateurs, c'est encore à l'ouest qu'il faut faire les approvisionnemens. L'Océan Pacifique est couvert de légions d'oiseaux dont plusieurs espèces sont revêtues d'un duvet aussi léger, aussi chaud, aussi doux que l'édredon d'Europe. La méthode hollandaise pour la préparation des plumes est également facile à apprendre et à pratiquer; dès le premier voyage,

un matelot s'en acquitte assez bien. Si nos compatriotes veulent se livrer à ce commerce, ils conserveront pour la circulation intérieure un demi-million de dollars que nous payons annuellement à la Russie et à d'autres nations de l'Europe, pour nous fournir une matière qui est à notre portée, et qu'il ne tient qu'à nous de nous procurer à moindres frais.

» En échange des marchandises que nos vaisseaux apporteraient de la Mer du Sud, nous donnerions du riz, du tabac, du rum, de l'eau-de-vie, des étoffes communes de laine et de coton, etc.; nos fabriques se tiendraient au niveau des progrès de notre commerce. Tout ce que l'on débite aujourd'hui sur les marchés des îles Sandwich (1) peut être introduit avec le même bénéfice dans les autres archipels du Grand Océan. Peu à peu le luxe même s'y glissera; déjà quelques-uns de nos meubles sont placés dans les habitations des Sandwichois : le tems approche où l'homme civilisé ne verra plus, dans ces îles, aucune trace de l'ancienne barbarie : ces heureuses métamorphoses sont opérées par le commerce; il est donc équitable qu'elles soient à son profit.

» Je ne dois pas omettre une considération qui fait disparaître, au moins en partie, les reproches que l'on peut faire aux spéculations qui embrassent à la fois toutes les régions commerçantes. On conservera l'usage établi depuis l'origine de notre commerce dans la Mer du Sud : de petits bâtimens, partis des côtes du nord-ouest, prendront leur chargement dans les îles de l'Océanie, iront à la Chine, et déposeront leurs marchandises à bord de grands navires, partis de nos ports de l'Atlantique pour se rendre à Canton par la route des Indes. C'est encore un moyen

(1) Voyez, sur les îles Sandwich et les progrès que la civilisation a faits dans ces îles naguères si sauvages, le grand article inséré dans notre 11e numéro.

d'empêcher que notre numéraire soit enlevé par le commerce extérieur.

» Dans l'état actuel des choses, le commerce de la Mer du Sud a été l'origine de fortunes rapides et considérables, et on ne cite presque point de spéculateurs qui aient échoué dans leurs entreprises. On prétend aujourd'hui qu'il est tems de s'arrêter, que l'on n'a déjà que trop entrepris : on sait quels sont les intérêts qui tiennent ce langage; ils redoutent la concurrence, et tentent tous les moyens de l'écarter. C'est par des calculs qu'il faut repousser ces insinuations décourageantes : je profiterai des rapports du capitaine Hull, commandant l'expédition chargée de protéger notre commerce dans ces parages. Il rapporte que, du 30 mars 1824 au 1er décembre 1825, il aborda 232 vaisseaux dont le tonnage s'élevait à 43,502 tonneaux, et sur lesquels il compta 2,352 marins, et 295 canons; mais il ne rencontra peut-être pas la moitié des bâtimens de notre nation qui naviguent dans l'Océan Pacifique.

» Au mois de novembre 1827, le capitaine Jones vit dans le port de Wouhou (le meilleur de tout l'archipel des îles Sandwich) 19 vaisseaux dont le tonnage formait un total de 5,650 tonneaux, et les équipages 378 hommes. Quatre de ces bâtimens étaient chargés de peaux, etc. : les autres étaient des baleiniers auxquels il ne manquait plus que 320 barils d'huile pour compléter leur chargement; ils en avaient déjà 28,080.

» Le succès des spéculations commerciales, dans la Mer du Sud, dépend surtout de l'activité et de l'intelligence de ceux qui sont chargés de les diriger, et des hommes qu'ils emploient. Depuis le capitaine du navire jusqu'au dernier des matelots, chacun fait de son mieux; la concurrence est un stimulant beaucoup plus efficace que les primes et les encouragemens, sous quelque forme qu'ils soient offerts. Les voyages durent long-tems, la navigation

est difficile, la mer peu traitable, les bâtimens très-grands, et les équipages peu nombreux; on est continuellement aux prises avec les difficultés de toutes espèces, on surmonte la fatigue et les périls : au retour, le jeune mousse est devenu matelot, pilote, canonnier.

» Depuis que les ports de l'Amérique du Sud nous sont ouverts, nos affaires commerciales ont changé de face; et, quoiqu'elles soient devenues plus actives dans tous les ports des nouvelles républiques, c'est principalement à l'ouest que ces améliorations se font sentir : mais, pour consolider et rendre encore plus avantageuses nos relations avec les autres états de l'Amérique, il faut, sur l'un et l'autre Océan, une force protectrice. Le gouvernement de l'Union est, sans doute, bien convaincu de cette vérité : il sait que la protection accordée au commerce, au dehors comme au dedans, le soin de lui ouvrir de nouveaux débouchés, d'éclairer et d'aider ses entreprises, sont des moyens de faire entrer des millions dans le trésor public; que ce n'est pas seulement un acte de prudence, mais l'accomplissement d'un devoir, l'acquittement d'une dette sacrée. Les officiers qui ont commandé les forces navales employées dans l'Océan Pacifique ont répondu, comme on s'y attendait, à la confiance du gouvernement : ils ont prouvé aux insulaires de l'Océanie et aux peuples des continens que notre nation est assez puissante pour défendre ses citoyens dans tous les lieux où ils se trouvent, exiger qu'on les traite partout suivant les lois de la justice et avec les égards de l'hospitalité. *Le pouvoir entre les mains de la sagesse est le grand pacificateur du monde.* Lorsqu'un peuple est encore livré à l'anarchie (et les nouvelles républiques américaines sont dans ce cas), ce n'est que par la force qu'on peut le contraindre à respecter le droit des gens. Nos bâtimens de guerre dans l'Océan Pacifique sont donc encore chargés de surveiller les côtes occidentales du con-

tinent, et ne peuvent aller à la découverte des terres nouvelles : leur destination trace les limites de l'espace qu'il leur est ordonné de parcourir, et défendu d'outrepasser.

» Les baleiniers ne conviennent pas non plus pour les voyages de découvertes : ils sont dans la nécessité de mettre tout le tems à profit, d'arriver à leur station le plus tôt qu'il leur est possible, et de s'y consacrer uniquement à leur objet. On peut en dire autant des autres négocians établis sur la côte nord-ouest de notre territoire ; chacun d'eux est absorbé par ses propres spéculations, et les compromettrait s'il donnait à un autre objet une partie de ses soins et de son tems.

» Tous nos concitoyens reconnaissent aujourd'hui que, pour nos intérêts *et notre honneur,* nous ne devons rien ignorer de ce qui concerne l'exploitation du *globe terrestre*, et surtout celle du domaine commun de tous les peuples, *l'océan!* Il n'est aucun état qui ne s'en occupe sérieusement, s'il est éclairé, et s'il jouit des douceurs de la paix : on ne craint nulle part d'acheter, au prix de quelques sacrifices momentanés, des connaissances qui fructifieront dans l'avenir, et que l'on considère comme des élémens nécessaires de prospérité nationale. Quant à nous, notre tâche sera terminée, lorsque nos reconnaissances auront été poussées jusque dans les régions polaires de l'hémisphère austral ; c'est là qu'il reste encore des parages inexplorés : leur étendue est de plus de 1,500,000 milles carrés. Sur le cercle polaire antarctique, les navigateurs n'ont parcouru que 60 degrés ; ainsi, les cinq sixièmes de la circonférence nous sont tout-à-fait inconnus. Jusqu'à cette limite de la navigation marchande, il y a, vers le sud, des régions immenses dont on ne sait que très-peu de choses, et qui devront être visitées soigneusement, jusqu'à ce qu'il n'y ait plus de découvertes à faire. Le climat y est sévère, au moins autant qu'au nord de l'Europe et

de l'Asie, peut-être même est-il comparable au Groënland et au Labrador; mais l'industrie humaine a tiré partie de ces terres si mal traitées par la nature, et, si l'on peut découvrir vers le sud une nouvelle Laponie, elle ne sera pas inutile au peuple qui en prendra possession. La terre est l'héritage commun du genre humain : pour que cette source de richesses suffise aux besoins si variés et si nombreux de ceux qui la possèdent, les échanges sont nécessaires, et le commerce se charge de les effectuer, en consultant tous les besoins. Notre pays est très-heureusement placé pour aller prendre le superflu de tous les autres et le porter aux lieux qui en sont dépourvus. Les produits de notre sol suffisent, sans doute, pour nous mettre dans l'aisance, et pourvoir à tous les besoins de l'état; mais ce sera par le commerce que les citoyens parviendront à une opulence qui ne sera pas corruptrice, et la république à un degré de puissance dont elle n'usera que pour le bonheur de l'humanité.

» Les vœux des citoyens ont été portés au congrès par la législature de leurs états respectifs qui les a fortifiés par son approbation et, en quelque sorte, sanctionnés. Ces états sont représentés au congrès par 129 députés, mandataires d'une population de 5,000,000 d'habitans, et de places d'un grand commerce.

» Mais, dira-t-on, puisque les négocians ne peuvent se charger de cette entreprise qu'ils sollicitent avec tant d'ardeur, à qui donc faudra-t-il en confier l'exécution? Dans une république, la réponse vient sur-le-champ : il s'agit d'une expédition véritablement utile à tous les citoyens, mais dont les difficultés et la durée sont inconnues; c'est un voyage très-long, consacré à des recherches attentives auxquelles il importe que rien n'échappe. On n'y déploiera pas une magnificence imposante, comme dans les occasions où le peuple doit se montrer dans toute sa grandeur; tout

y sera consacré à l'utile, rien pour le faste. Cependant, pour donner à cette belle entreprise la force vitale dont elle a besoin, il est nécessaire de lui imprimer un caractère national, afin que ceux qui en seront chargés reçoivent partout la protection, les secours, le bon accueil, que les étrangers trouvent chez nous, et pour que l'honneur de notre pavillon ne puisse pas être compromis.

» Nous ne sommes certainement point dépourvus d'industrie, d'aptitude pour la navigation et les diverses opérations du commerce; aux connaissances que nous avons reçues de l'Europe, nous avons joint quelques fruits de nos expériences et de nos observations personnelles. Notre marine marchande est assez nombreuse, car, outre les caboteurs, nous possédons, suivant les registres de la douane, 8,756 vaisseaux. Cependant nous manquons de cartes marines faites chez nous, et presque toutes celles qui sont entre les mains de nos hommes de mer sont apportées du dehors. Même disette d'instrumens nautiques, de livres, de tables pour les calculs; si nos communications avec l'Europe cessaient pendant quelque tems, nous serions peut-être dans la nécessité de renoncer aux navigations lointaines, jusqu'à ce que nous ayons construit ces instrumens, composé ces ouvrages, et calculé ces tables, que le commerce extérieur ne nous fournirait plus. Heureusement cette lacune dans nos arts n'a pas eu, jusqu'à présent, les fâcheuses conséquences qu'il serait prudent d'éloigner pour toujours. Un demi-siècle nous a suffi pour devenir une des trois premières nations commerçantes. Nous possédons plus de vaisseaux que n'en avait l'Europe entière, lorsque Colomb découvrit le Nouveau-Monde; nos spéculations embrassent plus d'espace et d'objets que tout le commerce européen à la même époque : quant à notre marine militaire, elle ne redouterait point des forces supérieures à toutes celles que le monde entier eût pu lui

opposer il y a trois siècles. La découverte de l'Amérique et du cap de Bonne-Espérance mit l'Espagne dans la nécessité d'augmenter graduellement ses forces navales, afin de protéger et de tenir ses immenses colonies dans la soumission à une métropole dont l'autorité n'était rien moins que bienfaisante. L'Angleterre et la France eurent aussi des flottes pour contenir l'ambition espagnole : les Hollandais, mieux avisés, ne voulurent être forts sur mer, que pour protéger leur commerce, et l'étendre en lui ouvrant de nouvelles routes.

» Si notre république n'avait point une force navale imposante et respectée, elle ne serait comptée pour rien dans la balance politique, et les inconvéniens de cette nullité ne seraient pas moins ruineux qu'humilians pour elle. Il lui faut un grand nombre d'excellens matelots; mais comment pourrait-elle les former et les entretenir, si elle n'avait point une marine marchande pleine d'activité, dont l'audace soit constamment dirigée par l'intelligence et le savoir, qui se répande sur toutes les mers, qui sache faire tout ce qui est honorable, braver tous les périls, supporter toutes les privations ? Telle est celle de notre pays, pépinière inépuisable des meilleurs marins qu'il y ait au monde. Depuis l'état du Maine jusqu'à l'extrémité des Florides, et dans l'immense bassin du Missisipi, tous les citoyens qui s'intéressent à la durée de nos institutions et de notre indépendance ont aussi à cœur la conservation et les progrès de notre belle marine nationale; ils feront donc avec empressement ce qui tend à fortifier ce rempart mobile qui s'étend depuis nos ports jusqu'aux limites du monde habitable pour défendre notre liberté. Dans tous les tems et dans tous les pays, une inviolable fraternité unit la liberté et le commerce : on les voit toujours côte à côte se tenant par la main; le sol qui convient à l'une fera toujours les délices de l'autre : heureux ou malheureux ensemble,

ils périssent en même tems chez tous les peuples. Puissions-nous ne jamais oublier cette grande leçon que l'histoire nous donne, et que la décadence rapide de quelques nations modernes va rendre encore plus frappante et plus instructive !

» Les progrès du commerce ont toujours été liés, comme cause ou comme effet, à l'accroissement des connaissances humaines. Cette source de la prospérité des nations éprouve de perpétuelles variations dont l'expérience n'avertit pas toujours, et que la prudence ne peut constamment prévenir. Mais il est un principe fondamental sur lequel repose, au moins en partie, la science du commerce qui peut guider les spéculations du marchand, et diriger la conduite des gouvernemens ; indiquer les moyens d'aller au-devant de ces variations, et d'en prévenir les fâcheux résultats : *ce principe* est qu'il faut avoir une *géographie commerciale* et statistique, exacte et complète, où les mers et les terres, les continens, les îles, les rivières, les lacs, les montagnes soient considérés par rapport aux ressources qu'ils offrent et aux obstacles qu'ils peuvent opposer. Les populations ne sont pas oubliées dans cette inspection générale de toutes les données sur lesquelles le négociant fonde ses opérations : on ne peut se dispenser de bien connaître les hommes avec lesquels on traitera. Comme toutes les autres statistiques, celle-ci a besoin d'être revue de tems en tems.

» Ce répertoire général que nous demandons est déjà fait en partie, mais il est encore très-incomplet. Chaque nation commerçante y a contribué, excepté nous qui vivons aux dépens d'autrui, sans avoir rien fourni pour la subsistance commune ; car nous n'avons exploré que notre territoire pour notre propre usage, sans nous occuper des étrangers qui viendront nous visiter.

» Souffrirons-nous long-tems que lorsque nos vaisseaux

de guerre ont combattu loin de nos côtes et fait des prises sur l'ennemi, ils aient besoin, pour conduire dans nos ports ces trophées de la victoire, de cartes et d'instrumens importés peut-être par les vaincus? Est-il honorable pour les États-Unis, de recevoir toujours sans rien donner, de ne rien ajouter au dépôt commun des connaissances nautiques?

» Tyr, la Grèce, Carthage, Venise, Gênes, Florence, ou ne sont plus, ou ont vu leur grandeur s'évanouir; mais leur renommée ne périra point, et c'est par la supériorité de leur instruction que ces illustres cités l'ont acquise, qu'elles se sont élevées à un degré d'opulence et d'éclat qui nous étonne encore. Les monumens qu'elles ont laissés étaient leur ouvrage : aujourd'hui, le temple de Neptune est orné des offrandes de toutes les nations, la nôtre exceptée. Sentons mieux les obligations que nous impose le haut rang où nous sommes placés : après avoir donné au monde un grand exemple de reconnaissance nationale, manifestons la ferme volonté d'acquitter toutes nos dettes d'honneur, et commençons par celle que nous avons contractée envers nos instituteurs dans les sciences nautiques et commerciales.

» Dans tous les tems, la découverte d'une nouvelle branche de commerce, d'une nouvelle source de richesse, fut en très-grande estime : l'orgueil n'y applaudit pas moins que l'avarice; l'histoire l'inscrivit dans ses annales, la poésie la célébra : la fable des Argonautes n'est, vraisemblablement, que le récit d'un voyage de découvertes, altéré et défiguré par des fictions. Renouvelons dans notre patrie ces mémorables sujets de chants poétiques, dans un tems où la navigation était encore naissante : les aventures de nos voyageurs seront narrées avec simplicité, mais nos vaisseaux reviendront chargés de trésors bien plus précieux que la toison d'or.

» Il fut un tems où nos vaisseaux marchands allaient partout, et n'étaient protégés nulle part. Alors Anglais, Français, Espagnols, Napolitains, Danois, Norwégiens, Barbaresques, tous nous pillaient, et insultaient notre pavillon. Nous avons obtenu réparation de quelques-uns de ces outrages; plusieurs de nos compatriotes ont reçu d'équitables indemnités : pour tous les autres, les jours de la justice approchent aussi; leur marche est lente, mais assurée. L'esprit national s'est manifesté hautement sur ce point : rien ne pourra nous faire oublier ni perdre de vue un seul moment ce que nous devons à notre honneur, à la protection réclamée par nos concitoyens. Notre cause est juste, nous sommes forts; nous surmonterons toutes les résistances, de quelque nature qu'elles puissent être (1).

» Ne sommes-nous donc point en état de nous conduire seuls, d'aller au bout du monde, dans des régions inconnues, sans que l'on nous y mène à la lisière? Nous serait-il interdit de prendre une route qui ne fût point tracée d'avance par des balises et des signaux? Loin de nous cette timidité : notre astre n'est plus à l'horizon, il s'élève rapidement vers le zénith. Qu'il me soit permis, en terminant ce mémoire, de citer quelques mots du grand homme qui découvrit ce continent. Colomb disait aux souverains qui l'envoyaient à la recherche de ces terres, dont lui seul avait deviné l'existence : « Nous ne craignons ni les tempêtes, ni les glaces flottantes, ni les monstres de la mer : notre conduite sera prudente, dirigée constamment par la

(1) Note du Tr. M. Reynolds veut parler sans doute des réclamations adressées, depuis 1815, au gouvernement français par celui des États-Unis, relativement à la saisie de plusieurs navires américains pendant le *blocus continental*. Les Américains ont été traités comme d'*anciens amis*, moins impatiens que des alliés dont les demandes étaient appuyées par une armée d'occupation; mais la patience a un terme : le déni de justice que les Américains reprochent à la France sera peut-être la cause d'une guerre désastreuse pour notre commerce, et dont nos rivaux sauront profiter.

raison. Si nous réussissons, le profit et la gloire seront pour vous ; si nous périssons, nous serons les seules victimes de notre audace ; et vous conserverez, dans tous les cas, l'honneur d'avoir entrepris. »

On voit que M. Reynolds emploie tous les moyens en faveur de sa cause. Après s'être attaché à convaincre ses lecteurs, il cherche à les émouvoir ; ce qui est plus difficile, lorsqu'il s'agit d'autre chose que de la gloire nationale. Dans une note jointe à ce mémoire, on voit que l'éloquence n'est point déplacée dans des observations sur la pêche de la baleine. Le rédacteur de ces observations, adressées au congrès par la ville de Nantucket, s'anime en parlant des voyages dans la Mer du Sud : « Nos baleiniers et les autres navigateurs dans cette mer ne redoutent rien, et poursuivent l'objet de leurs spéculations dans tous les lieux où ils ont l'espoir de le trouver. Depuis quelques années, il ne leur suffit plus d'aller des côtes nord-ouest de notre continent à la Nouvelle-Zélande, de fréquenter les côtes du Pérou, du Chili et du Japon ; ils s'aventurent dans des parages inconnus, au risque de se perdre contre des terres ou des récifs que les cartes n'indiquent point. Cette confiance n'est pas toujours heureuse, nous le disons avec douleur : le nombre des vaisseaux qui sont entrés dans ces mers, et dont on ne peut avoir aucune nouvelle, augmente de jour en jour. Au nom de la patrie et de l'humanité, s'il est encore en notre pouvoir de secourir ces infortunés, pressons le départ des vaisseaux qui ramèneront des compatriotes, des amis, des frères, arrachés au désespoir et à la mort ! »

M. Reynolds ne prendra point de repos, jusqu'à ce que nous ayons des cartes construites chez nous, d'après les instructions que nos marins auront fournies. « Il y a, dit-il, plus de cent cinquante îles, écueils ou récifs que nos baleiniers connaissent très-bien, et que leurs cartes n'indiquent point :

autour et au milieu de ces dangers inconnus, des vaisseaux dont les capacités réunies s'élèvent au moins à 40,000 tonneaux, exposent annuellement la vie des équipages et la fortune des armateurs. » Si l'expédition projetée n'eût eu d'autre but que de nous procurer de meilleures cartes de la Mer du Sud, il eût fallu l'entreprendre; mais beaucoup d'autres motifs ont fixé la résolution du gouvernement. Notre patrie, les sciences commerciales, tous les peuples civilisés, et même les hordes encore barbares, ressentiront bientôt la salutaire influence des lumières que cette entreprise va rassembler et propager.

(*Boston Courier.*)

ÉTAT ACTUEL DES JUIFS

DANS LES DIVERSES CONTRÉES DU MONDE.

« C'est avec un étonnement mêlé de respect, dit Watson, que je contemple la nation juive, disséminée sur la surface de la terre; je vois en elle le lien qui nous rattache au berceau du genre humain. » Abstraction faite de cette considération si puissante sur un philosophe chrétien, il y a beaucoup d'autres circonstances qui jettent le plus vif intérêt sur la condition actuelle de l'ancien peuple de Dieu.

La population juive, plus nombreuse dans sa dispersion qu'elle ne l'était au sein des montagnes de la Palestine, sous Salomon ou les Machabées, ne dépasse pas six millions, dont la moitié réside dans la Moravie, la Pologne, la Valachie, la Moldavie et la Crimée. Dans aucun des états de l'Europe ils ne sont en aussi grand nombre qu'en Pologne, mais partout ils s'offrent à l'observateur comme

un seul peuple, ou plutôt comme une seule famille; et la nature mobilière de leurs richesses, consistant spécialement en capitaux, permet moins de les considérer dans leurs rapports avec le sol qu'ils habitent que dans les rapports intimes qu'ils ont conservés entre eux. Les persécutions des siècles passés, le dédain de la génération nouvelle, ont dû nécessairement resserrer ces liens de fraternité. Nous les tolérons, mais comme on souffre une maladie chronique qu'on ne peut guérir. Nous ne sentons pas même pour eux la pitié qu'inspire une grandeur déchue. Cette froide indifférence contribue, avec leurs croyances religieuses, à en faire une nation à part, que les droits de cité ne sauraient attacher au sol. Aussi a-t-on vu récemment un grand nombre de juifs, persuadés que les prophéties sur la restauration d'Israël allaient s'accomplir, renoncer à vivre sous les gouvernemens les plus modérés de l'Europe, pour venir se ranger sous la brutale oppression des Turcs. Quelques centaines de juifs polonais résidaient, il y a vingt ans, à Saffet (l'ancienne Béthulie) et à Jérusalem : il y en a aujourd'hui plus de dix mille. L'attente de leur Messie les met à la discrétion du premier aventurier, qui voudra disposer de leurs bras et de leurs richesses. Témoin l'effet extraordinaire produit sur les israélites polonais, par la proclamation d'un prétendu prince juif qui se proposait d'établir en Asie un état indépendant.

Voici comment M. Pierre Beer, auteur d'un *Essai sur les Juifs*, publié à Leipsick, en 1825, explique leur affluence dans l'ancienne Pologne. Il y a plusieurs siècles qu'ils émigrèrent en foule de France en Allemagne : ils y séjournèrent fort long-tems; et de là ils vinrent successivement s'établir en Pologne, où Casimir-le-Grand leur conféra de grands priviléges après son mariage avec une jeune et belle juive du nom d'Esther. Ce nouvel Assuérus,

soit générosité, soit complaisance, permit à ses filles de suivre la foi de leur mère.

La colonie s'est prodigieusement accrue depuis lors; mais son origine germanique se révèle à son langage composé de mots allemands, hébreux et polonais.

Les juifs de ces contrées sont presque tous aubergistes, distillateurs, brasseurs, maquignons, brocanteurs, changeurs et usuriers. On rencontre parmi eux peu de cultivateurs. Leur dégoût pour l'agriculture gêne un gouvernement qui sent la nécessité de l'encourager. Ce dégoût est entretenu par l'espoir qu'ils conservent d'une prochaine délivrance. Ils croient en effet qu'elle sera précédée de grands bouleversemens politiques, et ils en ont vu de terribles depuis 1772. Placés entre la classe des nobles et celle des serfs, ils forment une sorte de classe à part, qui ne saurait servir de lien entre les deux autres. La régularité de leurs traits et la vivacité de leurs mouvemens contrastent avec la muette physionomie et la lourde corpulence de leurs co-religionnaires de Hollande. On vante la beauté des dames israélites de Varsovie et de la Volhynie. En général les juifs de Pologne n'usent de leur opulence que sous le toit domestique ou pour rehausser les attraits de leurs femmes. Leur condition précaire explique pourquoi ils renoncent au luxe d'ostentation, et à celui que je pourrais nommer immobilier. Récemment on en a découvert un à Jérusalem, qui vivait avec magnificence dans une petite maison délabrée, au fond de la rue la plus obscure de la ville.

Les juifs ont spéculé de tout tems sur la position commerciale et politique de l'Allemagne : on sait quelle fortune ils avaient amassée dans certaines villes; leurs richesses fixèrent l'attention publique plus qu'ils n'auraient voulu. Depuis la mort du célèbre Mendelsohn, ils ont fré-

quenté avec fruit les universités. Plusieurs y ont brillé comme professeurs; d'autres ont contribué aux progrès des sciences médicales. La jeunesse israélite des écoles ne resta pas en arrière dans le mouvement qui, en 1813, affranchit l'Allemagne.

Cependant les désastres de l'occupation de la Prusse par les Français permirent aux juifs d'aspirer à la possession des grands domaines dévastés ou obérés par suite des taxes énormes qui avaient pesé sur la fortune territoriale des habitans. Mais on ne pouvait leur concéder la propriété des fiefs qu'en suspendant, dans leurs mains, l'exercice des priviléges qu'elle conférait et notamment l'investiture des bénéfices cléricaux situés dans leur ressort. Lorsque le peuple les vit possesseurs de gothiques châteaux, de vastes hôtels, décorés des vieilles armoiries devant lesquelles s'inclinait sa vénération héréditaire, il exhala contre ces intrus sa jalouse indignation. « Les voilà donc, s'écriaient à leur tour les patriotes ruinés par la guerre, les voilà ces fauteurs d'usurpation, dont la honteuse industrie a si longtems ouvert des emprunts à l'ennemi, et assuré la subsistance de ses armées! » Enfin, l'indiscrétion, si naturelle aux enrichis, acheva d'exaspérer la populace. Son intolérance se manifesta en 1820, à Meiningen, à Wurtsbourg, et dans les provinces rhénanes, par un soulèvement qui s'étendit jusqu'à Copenhague; et, chose bizarre, on entendit, pour la première fois depuis le douzième siècle, retentir, contre les juifs, le cri de *hep! hep! hep!* qui avait été contre leurs ancêtres un signal de massacres.

Les princes allemands ont travaillé avec zèle à l'amélioration politique et morale des juifs. Cette protection a ranimé leur courage, fécondé leur intelligence, poli leurs manières. Affectueux et bons dans leurs rapports entre eux, ils se sont étudiés à l'être à l'égard des étrangers. Quelquefois même ils ont fait des ingrats, témoin ce ban-

quier qui, ayant souscrit, il y a cinquante ans, pour la reconstruction d'un bourg incendié, s'en vit défendre l'entrée. Long-tems exclus de toutes professions honorables, ils ont été réduits à chercher un gain sordide dans d'ignobles trafics. Dégagés à l'avenir du joug qui les accable, ils sauront partout se rendre dignes de l'estime publique.

A la tête de leurs bienfaiteurs se distingue surtout Joseph II. Il abolit à leur égard toute distinction de costume et de quartier, supprima leurs taxes personnelles, fonda pour eux des écoles élémentaires, leur ouvrit les universités, y créa des bourses pour ceux de leurs enfans qui annonceraient les plus heureuses dispositions. En un mot, il travailla constamment à les rendre égaux en droits au reste de ses sujets. François II a suivi son exemple, comme empereur et comme protecteur de la confédération germanique.

« La diète, dit l'article 16 de l'acte fédératif, la diète examinera quels sont les meilleurs moyens d'améliorer le sort des habitans qui professent le culte israélite, et de leur assurer, en échange de leurs devoirs comme sujets, l'exercice complet des droits civils. En attendant, ils continueront à jouir de ceux qui leur ont été accordés jusqu'ici. »

En 1824, l'empereur Alexandre rendit un ukase, portant que tous les juifs, à l'exception des médecins ou négocians établis, seraient tenus, dans le cours de 1825, de renoncer à l'état de brocanteur, colporteur, distillateur, et de se rendre dans les provinces de la Russie méridionale, qui leur seraient assignées pour s'y livrer exclusivement à l'agriculture, sous la garantie d'une exemption d'impôt pendant un laps de tems déterminé. L'exécution de ce décret était impossible. La moindre démarche faite dans ce but aurait causé dans la moitié de l'empire une conflagration générale, et porté le coup le plus funeste aux contrées où ces nuées de juifs seraient venues se fixer. Alexandre

adopta, en 1825, une mesure plus sage; il institua à Varsovie une commission pour l'amélioration de leur sort: cette commission a sous sa direction un comité israélite qui a commencé ses travaux en organisant une école normale de rabbins et d'instituteurs, où les jeunes gens sans fortune sont élevés aux frais de l'État. On y a ouvert des cours d'hébreu, d'allemand, de polonais, d'histoire, de géographie, de mathématiques et de littérature hébraïque; on annonce même l'établissement d'un système complet d'écoles élémentaires pour le royaume de Pologne. Les premiers examens de l'école normale israélite ont déjà eu lieu à la satisfaction générale, et les juifs les plus riches s'empressent d'y envoyer leurs enfans.

S'il faut en croire M. Pierre Beer, le pharisćisme s'est perpétué sans interruption, depuis les scribes et les gens de loi du tems de Jésus-Christ, jusqu'aux modernes rabbins polonais. Ils croient à l'action des démons sur le corps de l'homme; aussi s'empressent-ils d'enterrer toute personne qu'ils réputent morte, lorsque le verre qu'on applique sur sa bouche n'offre aucune trace de respiration: il leur est arrivé de traiter comme un possédé tel de ces malheureux voué trop précipitamment aux funérailles, quand il s'avisait de donner signe de vie au milieu des préparatifs d'inhumation. Pour prémunir les juifs contre notre manière d'entendre l'Ancien-Testament, dont ils n'ont d'ailleurs qu'une idée très-vague, ils prétendent que Dieu a placé dans son texte une foule de propositions qui sont autant d'écueils pour l'esprit aveuglé des Gentils, et dont on ne peut trouver le véritable sens que dans les notes marginales du *Targum* (1), guide infaillible que Jehova a pris soin de donner aux seuls enfans d'Israël. Ne voyant dans Jésus qu'un faux prophète, ils déplorent dans leurs

(1) Un des commentaires du *Talmud* sur l'Ancien-Testament.

prières l'absence d'un intercesseur auprès du Très-Haut. « Malheur à nous, s'écrient-ils, nous n'avons pas de médiateur. » Au lit de mort ils considèrent Dieu comme un juge inexorable. On remarque en général, chez les juifs, un phénomène moral que ne présentent pas d'autres peuples languissans comme eux dans un esclavage de plusieurs siècles. Les parias de l'Hindoustan ont perdu, par l'habitude du joug qui les écrase, le sentiment de leur humiliation et de l'injustice de leurs tyrans. Les juifs, au contraire, ceux-là même qui, à la honte de la civilisation, sont, dans certains pays, traités en parias, ont conservé un orgueil national, un mépris pour leurs oppresseurs, une fermeté indomptable qui aigrissent constamment le sentiment de leurs souffrances et de la dégradation où on les retient. Cet état habituel de leur ame a son principe dans des doctrines que nous condamnons comme chrétiens, mais auxquelles nous devons de l'indulgence, humainement parlant. Nous ne saurions voir sans intérêt un peuple que le souvenir de sa gloire passée, et l'espoir, quelque absurde qu'il soit, du plus brillant avenir, fortifient sans cesse contre les vagues qui l'entraînent. Cette raideur de caractère qui, d'après le témoignage des livres saints, suivait les Israélites dans le désert, les accompagne aujourd'hui dans les rues de Londres ou du Caire, ou dans les forêts de la Pologne : elle les signale aussi exactement que la vivacité de leurs yeux et leur nez aquilin. C'est à elle qu'on doit l'extrême difficulté qu'on éprouve à traiter avec eux.

On a observé que, sous les religions fausses ou dégénérées, le sexe le plus faible ne possède point les avantages dont il jouit sous l'empire de la religion véritable. La superstition corrompt le cœur en abrutissant l'esprit; la véritable charité ne découle que d'une foi pure; et, où la véritable charité n'existe pas, l'être le plus fort domine toujours le plus faible. Les juifs de nos jours traitent leurs

femmes comme des créatures d'un ordre inférieur : ils ne s'occupent nullement de leur instruction morale et religieuse. Les livres qu'ils mettent dans les mains des jeunes personnes ne sont propres qu'à salir leur imagination, et à leur donner de fausses idées de la divinité. Depuis peu, cependant, on a publié quelques extraits de la Bible, traduits en allemand.

Si l'appel au judaïsme n'a rien d'engageant, rien n'est plus repoussant pour un juif converti que d'être forcé de rentrer dans la religion de ses ancêtres. Une des cérémonies dont il a à subir l'humiliation, est de se prosterner la face contre terre à la porte de la synagogue, et de rester quelque tems dans cette posture. Dans l'intervalle, les personnes qui entrent et sortent se font un devoir de cracher sur lui, et de le fouler aux pieds (1).

Les fonctions des rabbins n'ont que peu de rapports avec celles des ministres des cultes chrétiens, chargés du soin touchant d'exhorter les fidèles, de les rappeler à leurs devoirs, et de leur distribuer, dans cette vallée de larmes, les consolations que leur offrent les bienfaits et les promesses de l'Évangile. Les rabbins, au contraire, forment une sorte de caste dans laquelle l'ambition des parens est de faire entrer leurs fils. Pour peu qu'un enfant montre des dispositions extraordinaires, et du goût pour l'étude, on le place devant les douze volumes in-folio du *Talmud*, et leur nombreuse escorte de gloses et de commentaires. Il est condamné à pâlir nuit et jour sur ce fatras indigeste, et, pour que cette étude absorbe plus librement jusqu'aux dernières lueurs de son intelligence, on lui défend toute

(1) Cette cérémonie, s'il faut en croire les *Mémoires* de l'ex-jésuite Martial Marcet de Laroche Arnaud, se pratique de nos jours à la réception d'un jésuite. Si le fait est vrai, ce serait le cas de dire qu'en fait d'extravagances, comme en toutes choses, il n'y a rien de nouveau dans ce monde.

autre occupation, toute autre lecture. La rigueur à cet égard est portée au point qu'un voyageur anglais a rencontré en Pologne trois jeunes rabbins qui n'avaient jamais quitté ce pays, et qui ne savaient pas un mot de polonais. Si à quatorze ou quinze ans, l'élève rabbin réalise l'espoir de sa famille, des juifs riches se disputent son alliance. Je laisse à juger des inconvéniens de ces mariages précoces, et surtout de la position d'un mari de quinze ans, dont toute la vie se consume dans une métaphysique abstraite, et de puériles arguties.

Jacob Pollack est le Jean Scot de la science du *Talmud* (si l'on peut donner ce nom à l'ensemble de l'instruction rabbinique) : la subtilité de ses sophismes, ses démonstrations tellement profondes qu'elles en étaient inintelligibles, ses frivoles disputes de mots, attirèrent à ses cours une foule prodigieuse d'élèves. La soif de la nouveauté fit déserter des écoles plus sensées ; à la voix des juifs d'Allemagne, de Hollande, de France, ces *talmudistes* du nord se répandirent dans ces contrées, comme des nuées de hiboux, et y fondèrent l'université de Francfort sur le Mein, de Fürth et de Prague.

L'empereur Alexandre, instruit des graves inconvéniens du pouvoir des rabbins polonais, abolit les sanhédrins organisés et dirigés par eux, ordonna la formation d'un conseil de vieillards choisis parmi les plus notables israélites, et le chargea d'administrer la dotation de leur culte. Cette mesure ne causa aucune agitation chez un peuple à qui il importe fort peu d'être privé des prêtres institués par la loi de Moïse. Où est en effet cette tribu de Lévi, qui devait, jusqu'à la venue du Messie, veiller sur l'arche sainte ?

Est-il étonnant qu'un peuple qui n'a d'autres maximes que les subtilités du *Talmud*, qui vit confiné dans ses villes, où il est absorbé par l'activité de son industrie, ne

cherche à s'enrichir qu'aux dépens d'étrangers qu'il déteste comme des oppresseurs et méprise comme des damnés? Antoine Marguerite, juif converti du seizième siècle, reproche à leurs prêtres l'absolution qu'ils donnent à Pâques de tous les actes de mauvaise foi commis dans le cours de l'année précédente. Éisenmenger, dans son *Judaïsme dévoilé*, publié au dix-septième siècle, prétend que cette formule d'absolution s'applique à l'année qui va s'ouvrir. Dans une principauté d'Allemagne, on a récemment exigé qu'avant de prêter les sermens qui leur seraient déférés, dans leurs procès avec des chrétiens, les juifs jurassent n'avoir pas assisté à cette absolution générale. On oubliait que, s'ils y avaient assisté, ils pouvaient le nier hardiment, ayant carte blanche pour ce dernier parjure comme pour tous les autres. Il y a quelque tems (nous tenons le fait de bonne source) qu'un juif polonais vint prier son rabbin d'envoyer l'ange de la mort à un seigneur dont il redoutait la dénonciation ; la femme de ce seigneur mourut bientôt après, et le mari lui survécut. Violens reproches du juif au rabbin. « Vous le voyez, reprit celui-ci, j'avais envoyé l'ange de la mort chez M. le comte, mais son excellence n'étant pas au logis, il a cru bien faire en s'adressant à sa femme. C'est une visite à recommencer. » Là-dessus l'honnête israélite prodigue au rabbin ses protestations de reconnaissance.

A Dieu ne plaise que nous confondions avec la masse des juifs polonais un grand nombre de leurs co-religionnaires dans les autres parties de l'Europe, et notamment en Angleterre, en France, en Hollande, etc. Il est, parmi ces derniers, beaucoup d'hommes honorables qui joignent à une probité sévère un esprit élevé, et les mœurs les plus douces. A l'exemple du célèbre Mendelsohn, éloquent paraphraseur du *Phédon*, ils ont appris à lutter contre le rabbinisme, et inspiré à leurs frères le goût des sciences

et des lettres. Ainsi l'Allemagne a son journal hébraïque. écrit en allemand, et destiné à affranchir le sanhédrin de ce pays du joug des rabbins. Cette entreprise a porté ses fruits : il s'est établi parmi eux un culte réformé; on y lit des fragmens de la Bible, on y prêche sur un texte de morale, et l'on y prie en allemand, au lieu de le faire en hébreu presque inintelligible. Cette nouvelle liturgie n'est pas encore adoptée dans les états prussiens, sans doute parce qu'elle ne repose pas sur des bases avouées. Il n'est que trop vrai que l'incrédulité a fait de grands progrès parmi les juifs : ainsi l'on peut craindre que le nouveau système religieux qu'on cherche à introduire ne soit contraire à la révélation. La France compte un assez grand nombre de juifs établis principalement en Alsace, dans la Lorraine allemande, à Marseille, à Bordeaux et à Paris. Sous l'empire, ils étaient deux fois plus nombreux; car la moitié au moins était fournie par les provinces conquises. En France, comme en Hollande, ils jouissent de la plénitude des droits civils et politiques. Ils se divisent en juifs allemands et portugais : Bordeaux et Amsterdam sont peuplés de ces derniers. Ils émigrèrent dans les Provinces-Unies, après qu'elles eurent secoué le joug de l'Espagne : ils ont à Amsterdam une magnifique synagogue.

Les juifs italiens résident principalement à Livourne et à Gênes : on en compte quatre mille à Rome.

Nous ne comprenons pas dans le tableau des israélites ceux qui, à diverses époques, ont pris le manteau du catholicisme, en Italie, en Espagne et en Portugal, pour échapper à l'Inquisition. On sait qu'à l'abri de leurs conversions simulées, ils ont, pour la plupart, conservé leurs fortunes et occupé les postes les plus importans. Le même stratagème a été employé par beaucoup de juifs de Salonique, qui ont embrassé ostensiblement l'islamisme, tout en restant fidèles à la foi de leurs pères. Cette ville possède, au

reste, 26,000 habitans professant publiquement le judaïsme, et répartis dans trente-deux synagogues. Il y en a 40,000 à Constantinople : ces derniers et leurs co-religionnaires, répandus en Turquie le long des côtes de la Méditerranée, paraissent être des colonies de réfugiés, que la persécution bannit de l'Espagne : ils parlent espagnol; et la Société Biblique vient de publier pour eux, à Corfou, un Nouveau-Testament traduit dans cette langue.

Si nous reportons nos regards vers l'Orient, nous trouverons, non loin du berceau de leur foi, une secte de juifs qui paraît l'avoir conservée pure, à travers les siècles : cette secte est celle des *caraïtes*. On les rencontre d'abord dans certains cantons de la Crimée. Industrieux, honnêtes, hospitaliers, ils sont estimés de leurs voisins; leur costume est simple, leur nourriture frugale. Les *rabbins*, qui les détestent, leur imputent une foule d'hérésies : leur grand crime est de s'en tenir strictement à la loi écrite, et de rejeter toute addition et explication du Talmud. Moralistes rigides, ils soutiennent que le divorce n'est admis que pour adultère de la femme, tandis que les rabbins prétendent qu'elle peut être répudiée à la volonté du mari. Les docteurs de leur loi leur prêchent sur des textes de morale tous les sabbats et autres jours de fêtes, ce que les rabbins ne font que deux fois l'an.

On a fait beaucoup de contes sur l'origine des caraïtes : tout ce qu'on sait positivement, c'est qu'ils s'établirent, vers la fin du douzième siècle, dans un canton de la Crimée, où ils obtinrent du khan certains priviléges dont ils jouissent encore. Ils y fondèrent la ville de Backtiserai et la forteresse appelée *Dschoufait Kale* (château des juifs) dont le site pittoresque a été décrit par tous les voyageurs qui ont parcouru ces contrées, et notamment par le docteur Clark. On voit, dans le cimetière de ce fort, un tombeau dont l'inscription remonte à l'an 1258. Backtiserai compte

aujourd'hui onze cents caraïtes ; ils sont presque tous agriculteurs, marchands de grains, voituriers ou artisans. Dans une pétition qu'ils adressèrent à l'impératrice Catherine, ils disaient que leurs ancêtres n'avaient pris aucune part à la passion de Jésus-Christ, et que leur séparation d'avec le reste des juifs datait de la captivité de Babylone. Il existe à Troki, en Lithuanie, une colonie de caraïtes, qui prétend s'y être établie au quatorzième siècle : ils sont au nombre de cent soixante ; et, chose remarquable, ils parlent la langue tartare inconnue aux juifs d'origine germanique qui peuplent la Pologne : ils parlent également russe et polonais, et, comme leurs frères de la Crimée, ils portent le costume du pays qu'ils habitent. Les caraïtes ont des mœurs simples et douces, et professent une fidélité inaltérable à la foi de leurs ancêtres. Un auteur chrétien assure que durant quatre cents ans, aucune peine criminelle n'a été prononcée contre eux. Un missionnaire, passant à Troki, s'y arrêta pour sonder leurs dispositions au christianisme. Il les trouva excellentes, et se loua beaucoup de leur candeur. Surpris de ses raisonnemens, ils les laissaient sans réponse, et paraissaient n'avoir aucune idée des sophismes employés par les rabbins dans leurs controverses sur la foi chrétienne. M. Wolf, un des missionnaires du Levant, ayant appris qu'une colonie de caraïtes vivait dans le désert de Hit, à trois jours de marche de Bagdad, vint les visiter. Voici ce qu'il apprit d'eux, relativement à l'origine de leur secte : Au tems de la captivité de Babylone, quelques juifs, fidèles à la loi de Moïse, voyant que leurs frères en altéraient la pureté en y mêlant les fausses doctrines de leurs maîtres, *venaient gémir sur les bords du fleuve au souvenir de Sion.* Pour mieux se pénétrer du texte des Écritures, ils le lisaient constamment ; de là vint leur nom de caraïtes (sectaires). Au retour de la captivité, ils s'isolèrent du reste des Israé-

lites pour échapper à leurs outrages, et s'établirent dans le désert, où M. Wolf trouva leurs descendans. *Ces enfans de la Bible* (tel est en effet le nom qu'ils se donnent) vivent en pasteurs comme les Arabes; leurs voisins rendent justice à la pureté de mœurs, à la propreté qui les distinguent, qualités qu'ils sont loin de partager eux-mêmes. Les caraïtes prétendent que leurs aïeux ont envoyé des colonies au Caire et à Ispahan. Dans cette dernière ville, en effet, on lit, sur le fronton d'une synagogue, une inscription qui semble justifier cette conjecture. Benjamin de Tudela trouva, dit-on, au treizième siècle, les juifs de cette secte établis dans le même désert : chez eux, la langue vulgaire est l'arabe pur; mais tous savent et lisent l'hébreu. Ils fixent à cinq mille le nombre de leurs frères et prétendent être la souche de la tribu qui porte leur nom. Ils nomment leurs ministres les *sages*, et ne connaissent pas de rabbins.

Dans ses voyages en Orient, M. Wolf rencontra plusieurs fractions du peuple d'Israël, vivant dans des conditions sociales et religieuses très-diverses. Les juifs de Géorgie sont des serfs attachés à la glèbe. Dans l'Yemen ils mènent la vie des Arabes. Dans le Kurdistan, où ils parlent l'ancien chaldéen, ils font le métier de brocanteurs, et dédaignent l'agriculture. En Perse, ils gémissent sous une telle oppression qu'ils lui préfèrent le joug des Turcs. A Chiraz, ils connaissent l'Ancien Testament, mais leur foi s'appuie sur le Talmud dont ils ne possèdent pas le texte. Dans le Caucase, ceux qui vivent parmi les Ossitiniens n'ont aucune idée de la Bible ni du Talmud; ils passent leur vie à cheval comme leurs voisins les Cosaques. Les juifs de la Mésopotamie sont remarquables par leur physique imposant, qualité que possèdent, mais à un moindre degré, les autres juifs qui vivent comme eux dans l'état de barbarie. Il existe dans cette province un scheick arabe

qu'on désigne sous le nom de patriarche Job. Sa fortune consiste en troupeaux, en chameaux, en gros bétail; il est renommé pour son hospitalité et sa justice, et prétend descendre du prophète si célèbre dans la Bible.

Au nombre des sectes dissidentes qui existent parmi les juifs d'Orient, on compte celles des Zoharites et des Chasidimes. La première, fondée dans le dix-septième siècle, a des doctrines mystérieuses, et paraît croire à une Trinité; ces doctrines sont puisées dans le *Zohar,* livre écrit par des rabbins dans le premier siècle de l'ère chrétienne. La seconde, dont la croyance repose également sur le *Zohar*, a été fondée il y a soixante-dix ans, et elle étend de nombreuses ramifications dans la Pologne russe. Les Chasidimes sont en général très-fanatiques; c'est-à-dire qu'il existe parmi eux quelques fripons et beaucoup de dupes. Leurs rabbins ont des pouvoirs plus étendus que le chef de l'Église romaine; car, outre les clefs du ciel et de l'enfer, ils possèdent le don des miracles.

On rencontre des juifs sur toute la surface de la terre. Ils ont abordé en Chine, où l'on a tant de répugnance pour les étrangers, et fondé des empires en Abyssinie (1), en Éthiopie et sur d'autres points de la côte orientale d'Afrique. On les retrouve encore sur la côte de Malabar et en Barbarie. Il importe de remarquer que ces colonies israélites remontent jusqu'aux premiers successeurs de David, et eurent pour principe l'alliance de la reine de Saba avec Salomon. C'est en effet un fils de cette reine, du nom de Salomon, qui, le premier, s'établit en Éthiopie.

En examinant, sous un point de vue purement politique,

(1) NOTE DU TR. Bruce, dans son *Voyage en Abyssinie*, prouve que les Abyssiniens vinrent de Palestine quelques années après le règne de Saül, et qu'ils y portèrent les usages et les coutumes juives, qui subsistaient encore, pendant son séjour dans ce pays, en 1769, 1770 et 1771. A cette époque les noms hébreux de leurs souverains attestaient leur origine israélite.

les inconvéniens qui résultent de la religion juive pour l'harmonie sociale dans les divers états de l'Europe, nous ne voyons que deux partis à prendre : les bannir de cette partie du globe (chose qu'aucun homme d'état raisonnable n'oserait tenter), ou s'attacher à les éclairer et à les rallier au corps politique, en d'autres termes à identifier leurs sentimens et leurs intérêts à ceux des sujets de la chrétienté; mais le choix des moyens à adopter pour améliorer leur condition présente, et remédier à la perturbation qu'occasionne leur isolement dans la constitution actuelle des états, est hérissé de difficultés. Cependant il est clair que cet isolement provient de leur croyance religieuse. Dès-lors, une sage politique exigerait peut-être que, sans adopter le *compelle intrare*, qui les a bannis de certains pays catholiques, au grand détriment de l'industrie, des lumières et de la fortune publique, on travaillât constamment, et par la voie de la persuasion, à faire pénétrer au milieu d'eux les lumières de l'Évangile. C'est principalement dans l'intérêt du continent que nous parlons, car la Grande-Bretagne et l'Irlande ne comptent que dix ou douze mille juifs, étrangers pour la plupart. A Dieu ne plaise cependant que nous jugions nécessaire l'intervention directe des gouvernemens dans cette œuvre de charité! elle effaroucherait, révolterait même les populations israélites. L'administration ne saurait, au contraire, agir avec trop de prudence et de réserve. Ainsi, nous condamnons aussi sévèrement l'exposition publique des erreurs du judaïsme, que l'on force les juifs de Rome d'entendre tous les dimanches, que les *auto-da-fe* espagnols. Ce n'est pas d'ailleurs au catholicisme que nous donnons des conseils. Nous n'ignorons pas que les sectateurs de Moïse montrent plus de répugnance pour l'Église romaine que pour la foi protestante. Le lecteur en concevra aisément la raison. Quoi qu'il en soit, le rôle des gouvernemens doit se borner

à encourager et à protéger les travaux des sociétés ou des missions destinées à la propagation de l'Évangile parmi les juifs.

En 1728, le pieux Callemberg fonda à Halle en Saxe, ville célèbre par son université, une mission protestante, dirigée vers ce but. Soutenue par des souscriptions volontaires, cette institution périt, faute de fonds, vers le commencement de la révolution française. On lui doit, entr'autres publications, le Recueil, fort intéressant, des Voyages faits en Europe, en Asie et en Égypte, par le docteur Schultze, missionnaire non moins recommandable par ses vertus évangéliques que par sa connaissance des langues asiatiques anciennes et modernes : elle répandit aussi des traductions en hébreu de quelques portions du Nouveau-Testament. On en a récemment trouvé plusieurs exemplaires chez des juifs de Pologne et d'Alep ; on a découvert aussi, chez un juif de Bombay, un exemplaire de l'Évangile de saint Luc, traduit et publié par la même société, en 1738. Cet israélite, fidèle à la foi de ses aïeux, ne voulut point le vendre; il consentit seulement à l'échanger contre une Bible.

La seconde société du même genre a été fondée à Londres, en 1809, sous le nom de *Société pour la propagation de l'Évangile chez les juifs*; ses fondateurs paraissent avoir ignoré l'existence de l'institution Callemberg. Ses revenus proviennent de souscriptions volontaires : ils s'élevaient l'année dernière de 14 à 15,000 liv. sterl. (350 à 375,000 fr.). Elle a publié en hébreu le Nouveau-Testament, et a envoyé à l'étranger, et notamment en Pologne, plusieurs missionnaires. D'autres sociétés, affiliées à celle-ci, ou indépendantes, se sont organisées depuis dans la Grande-Bretagne et l'Irlande.

Ce salutaire exemple vient d'être suivi sur le continent. La société de Berlin est fortement protégée par le roi de

Prusse ; un de ses aides-de-camp la préside, et elle compte, parmi les membres de son comité, les personnages les plus distingués de l'Église et de l'État : la Pologne prussienne est le théâtre de ses travaux ; elle a, comme celle de Londres, ses sociétés correspondantes. Ses succès, dès le début, ont dépassé ses espérances : nous n'en citerons que deux exemples. Cent juifs ont reçu le baptême à Berlin, en 1825 ; nous pouvons assurer, d'après des témoignages non suspects, que presque toutes ces conversions étaient désintéressées et fondées sur une foi véritable. Deux jeunes rabbins de Berditchef, dans la Pologne russe, après le départ d'un missionnaire qui avait désespéré de leur conversion, abandonnèrent leurs foyers, leurs familles, leurs amis, et firent trois cents lieues à pieds jusqu'à Berlin, dont ils ignoraient la route, pour y chercher le baptême.

Une société pour la conversion des juifs s'est aussi établie à Dresde : une autre a été fondée à Saint-Pétersbourg ; outre son principal objet, elle a pour but la protection des convertis. C'est aussi en Pologne que les missionnaires qu'elle emploie exercent principalement leur saint ministère. Une remarque qui n'est pas sans intérêt, c'est qu'ils rencontrent chez les enfans d'Israël, avec plus d'instruction, moins de tendance à répondre à leurs exhortations par des arguties, que n'en rencontraient, dans le dernier siècle, ceux de l'institution de Callemberg. Ils les trouvent moins raisonneurs, mais plus accessibles aux émotions religieuses.

Les missionnaires de Pologne ont aperçu souvent dans les mains des juifs, qui les tenaient de leurs co-religionnaires, des exemplaires de l'Évangile qu'ils avaient eux-mêmes distribués. M. Wolf, dont nous avons déjà mentionné les travaux, reconnut dans les mains de juifs, à Ispahan et à Cachan, des Nouveaux-Testamens qu'il avait fait circuler à Jérusalem et à Alep, et auxquels il avait fait une marque pour les distinguer. A Bouckara et

dans l'Afganistan, il en vit quelques-uns qu'il avait donnés à Ispahan. Des juifs de Mosul, près de l'ancienne Ninive, lui montrèrent un manuscrit du Nouveau-Testament, traduit en arabe et transcrit en caractères hébreux, par un rabbin qui leur en avait recommandé la lecture dans une note écrite en tête de ce manuscrit. Ce missionnaire trouva aussi dans la bibliothèque des juifs espagnols, à Jérusalem, une traduction syriaque de l'Évangile, écrite également en caractères hébreux.

Les travaux de M. Wolf nous révèlent l'existence de certaines tribus dont le berceau remonte au tems de Moïse. La race des enfans de Rechab n'avait point échappé aux recherches de Benjamin de Tudela. Dans le treizième siècle, il affirma les avoir découverts dans le voisinage de la Mecque; mais cette assertion, enfouie dans un de ces ouvrages qui ne sont consultés que par les érudits de profession, pouvait ne paraître qu'une vague conjecture. M. Wolf confirme pleinement ce témoignage. Se trouvant un jour auprès de quelques juifs d'Arabie qu'il avait rencontrés dans le désert, il leur demanda s'il n'y aurait pas de Rechabites parmi eux. « En voilà un ! » lui dit-on, en lui montrant un homme d'une tournure martiale, d'une physionomie expressive, habillé en Arabe, et qui se tenait à la tête de son cheval. Il accepta une Bible arabe avec le texte hébreu en regard, en lut quelques passages, et répondit d'une voix tonnante aux questions du missionnaire. Lorsque ce dernier lui demanda enfin qui il était, il lut le 35e chapitre de Jérémie, après quoi, il s'écria : *Je suis un fils de Rechab.* Il invita le missionnaire à visiter sa tribu et à y porter le plus de Bibles qu'il pourrait; après quoi il monta à cheval, et disparut dans la plaine.

M. Wolf se mit en route dans la direction qu'avait prise le *fils de Rechab*, et rencontra sa tribu répartie dans trois oasis, non loin de la Mecque. Les Rechabites sont au

nombre de soixante mille; ils vivent sous des tentes, comme leurs ancêtres, et dédaignent la culture des champs. Ils sont circoncis, professent le judaïsme pur, et possèdent le Pentateuque, les livres de Samuël, le livre des Rois, Isaïe, Jérémie et les prophètes du second ordre. Ils disent avoir toujours vécu dans le désert qu'ils occupent, excepté à l'époque où ils parurent à Jérusalem pour les motifs expliqués par Jérémie. Ils parlent arabe, et savent tous l'hébreu. Ils défendirent, les armes à la main, contre Mahomet, la loi du Sinaï, et furent vaincus, mais non domptés. Si l'on en croit leurs traditions, Mahomet a été empoisonné par une fille de leur tribu. Ils sont excellens cavaliers. A l'approche d'une caravane de la Mecque, ils lancent à sa rencontre un des leurs, qui vient exiger le tribut accoutumé; si elle refuse, il part comme un trait, et, bientôt après, une nuée de cavalerie vient fondre comme la foudre sur la caravane. Quelques juifs fanatiques espèrent trouver dans les Rechabites de puissans auxiliaires, à l'époque du retour d'Israël dans la Palestine.

M. Wolf visita ensuite les Samaritains. Ils résident, au nombre de cinquante familles, vers les ruines de Sichem, aux pieds du mont Gerizim; ils passent pour être honnêtes, francs et hospitaliers; ils pensent que le Messie qu'ils attendent se manifestera à l'adoration des hommes sur le mont Gerizim, et non sur celui de Sion. Le seul texte sacré qu'ils reconnaissent est le Pentateuque. On les a accusés d'adorer la colombe de l'arche de Noé; mais ils s'en défendent vivement : elle n'est à leurs yeux qu'un symbole, un emblême d'espérance.

Dans le cours de ses voyages, M. Wolf a appris qu'il existait auprès de Bassora une *famille* ou *tribu* qui prétend descendre d'Abraham, et qui conserve le nom de l'épouse de ce père des patriarches; on l'appelle *Beni Ketourah.*

Après le phénomène que nous offrent les juifs, conser-

vant, malgré leur dispersion, leur existence nationale et religieuse, il en est un autre non moins remarquable, c'est la disparition apparente, pendant deux mille cinq cents ans, des dix tribus qui, aux termes des prophéties, doivent renaître, et se réunir à celle de Juda, pour compléter l'éclatante résurrection du peuple d'Israël. Jusqu'ici, une inquiète curiosité avait multiplié ses recherches pour découvrir les lieux où languissent, ensevelis dans l'oubli, ces fils aînés de l'exil; mais elle n'en avait recueilli que des conjectures. S'il nous est permis d'émettre celles que nous avons conçues, nous signalerons les Afghans comme les descendans de ces dix tribus. Le célèbre Foster, à qui nous devons une relation très-curieuse de son retour de l'Inde par terre, fut frappé du caractère juif empreint sur leur physionomie. Sir William Jones, qui visita après lui cette nation, conjectura également qu'elle descendait des dix tribus, et il fonda son hypothèse sur la circonstance que ses voisins lui attribuent cette origine, et qu'elle partage entièrement l'opinion de ses voisins à cet égard. Telle est, en effet, la défaveur qui s'attache au nom juif, surtout chez les peuples barbares, qu'on ne peut supposer à aucun d'eux la prétention de s'en prévaloir, s'il n'était réellement d'origine israélite. M. Monstuart Elphinstone, auteur d'une relation curieuse de sa mission au Caboul, ne partage pas cette opinion, par la raison qu'il ne trouve aucun rapport entre le langage des Afghans (le pushtou) et l'hébreu; mais, d'un autre côté, les missionnaires de Serampore qui, plus récemment, ont fait un long séjour dans l'Afghanistan, et qui ont étudié mûrement l'idiome du pays, affirment n'avoir trouvé dans aucune langue orientale autant de racines hébreuses que dans le pushtou. Tous s'accordent à reconnaître chez les Afghans les qualités nécessaires aux grandes entreprises : ils sont si robustes et si braves que, sous le nom de Patans, ils ont été long-

tems considérés comme les meilleurs soldats des Indes Orientales. Les Rohillas, dont nous avons éprouvé le courage sur le champ de bataille, font partie de cette nation. Ils jouissent d'une extrême indépendance, se livrent constamment aux exercices guerriers, et sont peut-être, de tous les peuples musulmans, les moins intolérans. On a observé qu'à l'exception de celle de leurs tribus qui touche à l'Inde, et qui a dû subir la contagion de ses mœurs dissolues, les Afghans sont les moins vicieux des peuples de l'Asie. S'ils représentent en effet les dix tribus qui doivent être proclamées les reines de l'orient, ce titre n'est pas trop relevé pour une nation qui s'est montrée déjà le plus ferme soutien des empires de la Perse et de l'Hindostan (1).

(*Quarterly Review.*)

Voyages.-Statistique.

SÉJOUR A SMYRNE (2).

C'est avec raison que certains voyageurs ont nommé l'Asie-Mineure le jardin de l'univers; la beauté et la variété

(1) On trouvera aussi des détails fort curieux dans un article intitulé les *Juifs des États-Unis*, inséré dans notre 15e numéro.

(2) Note du Tr. Nous ignorons si l'expédition que le gouvernement français va envoyer en Grèce est tout-à-fait désintéressée, ou si, sous son caractère chevaleresque, elle cache des arrière-pensées et quelque combinaison politique. Dans cette dernière hypothèse, la France serait assurément fort mal indemnisée des frais qu'elle va faire, par la cession de quelque crête de rocher dans l'Archipel, dont probablement il faudrait nourrir en partie les malheureux habitans. Mais, au milieu des grands événemens qui se préparent dans le Levant, il ne nous serait pas impossible de suivre

des sites, la douceur constante du climat, la richesse et la fertilité du sol, contribuent à faire de ce pays un paradis terrestre auquel il ne manque d'autres trésors que ceux de la civilisation. Smyrne, sa capitale, doit aux avantages de sa position le rang qu'elle occupe parmi les places commerciales les plus importantes du monde. L'étendue et la sûreté de sa rade, la facilité de ses communications avec les parties les plus éloignées de l'intérieur, en ont fait l'entrepôt général des produits du Levant, ainsi que des marchandises européennes et des denrées coloniales importées en échange. Ses relations commerciales avec l'Angleterre sont dix fois plus considérables que celles qu'elle entretient avec les autres ports de la Turquie. Elle renferme près de

une politique à la fois utile et magnanime. Pourquoi ne nous entendrions-nous pas avec les populations grecques de Smyrne, et en général de toutes les côtes de l'Asie-Mineure sur la Méditerranée ? Ces populations sont dans une disproportion trop forte avec les Musulmans qui les entourent, pour pouvoir s'émanciper, sans un appui du dehors. Dans tous les siècles les efforts qu'elles ont tentés, pour rester indépendantes, ont presque toujours été infructueux. Ce fut dans l'Ionie qu'éclata le mouvement contre les Perses ; mais, tandis que la liberté triomphait dans la Grèce occidentale, elle était vaincue dans la Grèce asiatique. La France pourrait donc facilement s'entendre avec les chefs des populations chrétiennes de l'Asie-Mineure et leur offrir de se placer sous son protectorat qui leur serait indispensable, au moins pour long-tems. De cette manière nous fonderions un empire d'Asie, beaucoup plus rapproché, et qui offrirait des avantages moins contestables que l'empire des Anglais dans l'Inde. Le territoire des anciennes républiques de l'Ionie, la monarchie de Priam, de Crésus, des Attales, une partie de celle de Mithridates, s'y trouveraient incorporés. Ce serait une magnifique compensation pour la perte de l'Égypte. Que de richesses dans ces belles plaines couvertes de cotonniers, et où la culture d'autres produits des tropiques s'acclimaterait sans peine! En même tems que de trésors pour la science! que de villes superbes, décorées de toutes les splendeurs de l'art antique, dont on retrouverait les débris dans ces grasses campagnes! il est douteux qu'aucune partie du Nouveau-Monde offre les mêmes avantages que cette portion du monde ancien, la plus belle, la plus riche, la plus féconde de toute l'Asie. Mais si un peuple européen ne vient pas à son aide, elle restera bien long-tems encore dans des mains barbares, et la nature continuera à s'y parer de pompes et d'une magnificence stériles.

200,000 habitans y compris les Francs : on nomme ainsi tout ce qui porte le costume européen. Smyrne a été long-tems régie par un *mousselim*, gouverneur civil nommé pour un an, et par un conseil municipal composé de huit *ayans* ou magistrats, présidé par un *mollah* ou juge, et appelé le *méhkémé*. Le moussélim ne pouvait faire trancher la tête à un sujet du sultan, sans un arrêt de ce tribunal. Ce droit affreux de vie et de mort, si funeste surtout dans des mains barbares, est attaché à la possession des insignes du *pachalik*, les queues de cheval, et son étendue varie suivant le nombre de ces marques distinctives. Ainsi un pacha à trois queues peut arbitrairement faire périr trois hommes par jour. Smyrne était donc la seule place importante de la Turquie, qui fût soumise à une apparence d'ordre légal, et elle devait cet avantage à la maison des Kara-Osman-Ouglou, dont la puissance féodale fut long-tems respectée de la Porte. Lorsque cette famille s'éteignit, en 1818, le système d'administration qu'elle avait maintenu, durant plusieurs siècles, fut anéanti ; et la Porte imposa à la province de Smyrne la domination d'un pacha à trois queues.

Les mœurs industrielles et commerciales des Turcs de Smyrne, et leurs rapports habituels avec les Européens, leur ont donné des manières plus polies et une cordialité plus franche que celles des autres habitans de l'empire. Si de graves désordres ont éclaté à Smyrne, on doit les attribuer à l'indiscipline des recrues qui arrivaient de l'intérieur, ou à la férocité des Candiotes qui échappaient à la surveillance moussélim. Les Grecs, les Juifs, les Arméniens, étaient les du seules victimes de ces émeutes, qui ne portaient aucune atteinte aux personnes et aux propriétés des Francs.

Cependant, à une époque assez rapprochée, en 1797, cette ville devint le théâtre d'une catastrophe bien funeste aux Européens. En voici les principales circonstances :

Des danseurs de cordes donnaient une représentation dans un cirque clos de palissades, et à l'entrée duquel était posté, pour le maintien de l'ordre, un piquet de janissaires de la garde d'honneur des consuls étrangers. Quelques matelots francs de l'équipage d'un brick ionien, appartenant à la république de Venise, voulaient entrer sans payer; ils furent brutalement repoussés par les janissaires. Irrités de cet affront, ils courent à leur vaisseau, s'arment de pistolets et de carabines, volent au cirque, font une décharge générale sur les gardes. Après en avoir tué un et blessé les autres, ils se réfugient dans l'hôtel du consul vénitien. L'explosion suspend le spectacle; dès qu'on en connaît la cause, une confusion épouvantable règne dans l'assemblée composée de Turcs et d'Européens. Ceux-ci, craignant que les premiers, pour venger leurs compatriotes, ne fassent usage des armes qu'ils portent constamment sur eux, s'élancent de leurs bancs, se précipitent, se heurtent à la porte, et escaladent la cloison. Ce tableau grotesque désarme un instant les Turcs, et déride leur gravité. Mais, le lendemain, la populace furieuse se porte en masse au méhkémé, et demande que le consul vénitien soit sommé de livrer les coupables au supplice terrible qui doit venger l'assassinat d'un Musulman. Le consul vénitien, craignant de compromettre les priviléges de ses compatriotes par sa condescendance, effrayé sans doute aussi par les menaces des Ioniens réfugiés dans son hôtel, cherche à gagner du tems et propose d'en référer à la Sublime-Porte; mais le peuple, exaspéré de cette hésitation, menace d'exterminer tous les Européens et d'anéantir leurs propriétés, si à l'instant même on ne lui donne satisfaction. Les consuls des autres nations supplient vainement leur collègue de céder aux ordres d'une population justement irritée. Cependant aucun moyen de résistance n'est organisé de la part des Francs; aucun vaisseau de guerre

européen n'est dans le port. Les Francs, voyant que les remontrances des consuls ne les sauveront pas du danger qui les menace, désertent en foule leurs habitations. Dans la nuit, les vaisseaux marchands de la rade se couvrent de réfugiés chargés de tous les effets qu'ils ont pu dérober au pillage. Le quatrième jour, à six heures du matin, des milliers de Turcs envahissent en armes le quartier des Francs; ils commencent par mettre le feu à l'hôtel que le consul vénitien avait quitté la nuit précédente, et bientôt un effroyable incendie se propage dans tout le quartier. Il dura trois jours, et consuma presque toutes les maisons des Européens. A la lueur de l'embrasement, une foule de matelots ioniens et slavons, que la curiosité attirait sur le port, engagèrent une escarmouche avec les Turcs; ces derniers, surpris dans l'enivrement de leur vengeance, furent forcés de battre en retraite, laissant plusieurs blessés aux mains de l'ennemi, qui les précipita dans les flammes. Les Francs ne tardèrent pas à se montrer sur le port; ceux qui possédaient des maisons de campagne y donnèrent asile à d'autres réfugiés, et au bout de quelques semaines la tranquillité fut complétement rétablie. Depuis cette époque, le gouvernement britannique a toujours tenu, dans la rade de Smyrne, un vaisseau de guerre. L'utilité de cette mesure s'est fait sentir en 1806, lors de la guerre entre l'Angleterre et la Turquie, et surtout durant les troubles occasionés, en 1821, par l'insurrection grecque. Dans cette dernière circonstance, le fanatisme musulman aurait aisément confondu les Grecs et les Francs, si une force navale imposante ne leur eût fait pressentir les funestes conséquences de cette méprise.

Il est juste de reconnaître que, dans l'émeute de 1797, les Turcs les plus distingués par leur rang et leur loyauté condamnèrent hautement les excès de la populace, s'y op-

posèrent de tous leurs efforts; et, dans l'impossibilité de les empêcher, informèrent les Francs du danger qu'ils couraient, et leur offrirent un asile. A la tête de ceux qui veillèrent avec le plus d'empressement à leur salut, était le célèbre Kiatib-Ouglou qui, dans la suite, mérita si bien la popularité dont il a joui chez les Francs. Il était alors fort jeune, et ses rapports habituels avec les négocians européens, dont il connaissait parfaitement les usages, avaient dépouillé son caractère de toute la rudesse ottomane. D'ordinaire les Turcs ne communiquent pas avec d'autres femmes que celles qu'ils retiennent captives dans la solitude de leurs harems; mais il n'en était pas ainsi de Kiatib-Ouglou : il se plaisait dans la libre communication des deux sexes, au sein des sociétés européennes. Il fréquentait les bals, les concerts des consuls et des principaux négocians, leur rendait à son tour des fêtes magnifiques dont il faisait les honneurs avec un heureux mélange d'élégance européenne et de dignité musulmane, et se montrait très-sensible aux charmes des femmes franques ou grecques.

En 1807, ses richesses et son influence le placèrent au rang des candidats aux fonctions de moussélim; la Porte, connaissant sa fortune, lui vendit cette dignité pour trois ans, moyennant un prix payé d'avance. Tous les habitans européens, charmés de la douceur et de la justice de son administration, se persuadaient que le divan le laisserait en place jusqu'à l'expiration de ce terme; mais on sait que Sa Hautesse ne consulte rien moins que le bien-être de ses sujets. Kiatib-Ouglou gouvernait Smyrne depuis deux ans, lorsqu'un firman lui annonça sa destitution. En vain il réclama l'exécution du marché consenti avec la Sublime-Porte, ou le remboursement du prix qu'il avait payé d'avance pour sa troisième année d'exercice. On répondit qu'il n'avait de

recours à exercer que sur la succession du visir qui avait reçu cette somme, mais qu'il devait avant tout se conformer aux ordres du divan. Tous les Musulmans de Smyrne et des environs signèrent une pétition, pour supplier le sultan de maintenir Kiatib-Ouglou dans ses fonctions; mais, ni cette pétition, ni la puissante protection de Kara-Osman-Ouglou, ne désarmèrent l'inflexible sévérité du grand-seigneur. Révoltés de cette obstination, les janissaires de Smyrne se soulevèrent en masse en faveur du moussélim. On n'avait point prévu au sérail le tour que prendrait cette affaire : dans l'impuissance d'écraser l'insurrection des janissaires, par la force des armes, pendant la guerre désastreuse que la Turquie soutenait alors contre les Russes, et qui absorbait toutes les ressources militaires, le sultan crut devoir céder à l'orage, et ajourner l'explosion de son ressentiment. Déguisant les motifs de la concession que lui arrachait la gravité des circonstances, il confirma Kiatib-Ouglou dans ses fonctions, par un *hati-scheriff* ou lettre autographe, le témoignage le plus précieux de la faveur du souverain. C'était dans les premiers jours du règne de Mahmoud : on ne connaissait pas encore son caractère de fer et sa profonde dissimulation. Pouvait-on deviner un piége sous les caractères sacrés du hati-schériff? Les années suivantes, Kiatib-Ouglou fut maintenu dans ses fonctions. Jaloux de témoigner sa reconnaissance au sultan, sans s'écarter de ses devoirs, il croyait s'être assuré pour toujours des bonnes grâces de son maître, lorsqu'en 1817 une flotte turque, composée de huit vaisseaux de ligne, de plusieurs frégates, bricks et transports, commandée par le capitan-pacha, arrive soudain à Smyrne. Le capitan-pacha était un homme d'extraction obscure, ancien protégé de Kiatib-Ouglou, dont la protection avait contribué à l'élever au commandement suprême des flottes ottomanes. Depuis son élévation, il lui avait témoigné tant de

reconnaissance, que ce dernier, loin de s'alarmer de son arrivée, s'en félicita, et se rendit à bord pour le complimenter. Le capitan-pacha le reçut à merveille, et l'invita à venir le lendemain assister à son débarquement. On sait que l'un des priviléges du capitan-pacha est de représenter le grand-seigneur dans tous les ports de l'empire où il aborde, et d'y exercer un pouvoir absolu, pendant son séjour. On sait aussi que les Turcs sont habituellement aussi prodigues de témoignages de gratitude, que perfides envers leurs bienfaiteurs lorsque leur intérêt l'exige, ou que le souverain l'ordonne. À peine arrivé à Smyrne, le capitan-pacha fait débarquer, dans la nuit, six mille hommes qui occupent la forteresse et les postes les plus importans de la ville. Kiatib-Ouglou, ne soupçonnant aucune perfidie, reparaît le lendemain sur le vaisseau amiral; mais à l'instant il est enlevé et transporté, dans une chaloupe, sur une frégate stationnée à quelque distance de la flotte. On le charge de fers et on l'entraîne dans l'entrepont. Tandis qu'il y gémit sur la catastrophe qui le menace, son digne ami, le capitan-pacha, convoque les autorités municipales et les consuls étrangers, leur fait connaître l'arrêt de mort prononcé par le sultan contre le moussélim, et leur annonce qu'à l'avenir Smyrne sera gouvernée par un pacha à trois queues.

Kiatib-Ouglou, dont les fonctions et les mœurs élégantes et sociales avaient beaucoup multiplié les rapports avec les Francs, en était fort aimé. Aussi la nouvelle de son enlèvement répandit-elle la consternation dans le quartier. M. Werry, consul d'Angleterre, et M. Wilkinson, consul de Suède, ses meilleurs amis, vinrent supplier le capitan-pacha, au nom de tous les Européens, de suspendre l'exécution de la sentence : « Je suis aussi affligé que vous de ce qui arrive, leur répondit le grand-amiral; mais Sa Hautesse a prononcé l'arrêt de mort du moussélim, le jour où elle a

appris sa désobéissance à sa volonté suprême. Elle est inexorable, et je réponds sur ma tête de l'exécution de ses ordres. » Le malheureux Kiatib-Ouglou fut donc abandonné à son sort. La frégate le jeta sur la côte déserte de Mytilène, où il fut décapité. Sa tête, envoyée à Constantinople, fut suspendue aux portes du sérail, avec cette inscription : « Esclave rebelle. » Toutes ses propriétés furent confisquées, son harem dispersé; et ses deux frères perdirent leurs places et furent bannis de la ville.

L'anecdote suivante achèvera de prouver quelle confiance méritent ces hati-schériffs si vénérés des Musulmans, et quel parti Mahmoud sait en tirer dans l'intérêt de son ressentiment.

Lors de l'insurrection qui, en 1808, précipita du trône Mustapha IV, pour y placer Mahmoud II son frère, Rémiz, capitan-pacha, avait été chargé de comprimer la révolte des janissaires. Devenu suspect à la faction victorieuse, il s'éloigna de la capitale, et fut envoyé au camp du grand-visir, à Schumla, colonne ou écueil ordinaire des alcides moscovites, et qu'ils n'ont jamais su franchir. Après avoir signalé sa bravoure dans plusieurs combats contre les Russes, il tomba dans leurs mains et fut conduit à Saint-Pétersbourg. À la paix, il ne voulut point retourner à Constantinople sans un sauf conduit, et il pria ses amis de prendre à cet égard les ordres du sultan. Sa Hautesse lui répondit directement, par un hati-schériff, qui l'élevait à la dignité de grand-visir, et l'invita à se rendre sans défiance dans la capitale. Rémiz, transporté de reconnaissance, obéit à l'instant. Mais ce hati-schériff n'était qu'un piége. Tandis qu'on l'expédiait à Saint-Pétersbourg, les hospodars de Moldavie et de Valachie en avaient reçu un tout différent, sur la réception qu'on devait lui faire, et Sa Hautesse avait mis à leur disposition une compagnie de janissaires chargés d'exécuter leurs ordres. Le prince Cal-

limachi, qui fut depuis l'une des innombrables victimes immolées par les Turcs, au début de l'insurrection grecque, était, à cette époque, hospodar de Moldavie. Son humanité répugnait au rôle qu'on lui avait imposé, et il se déchargea de l'exécution des ordres du sultan sur son collègue de Valachie, dont il connaissait la docilité. Rémiz-Pacha, ayant reçu à Jassi l'accueil dû à son rang, continua sa route pour Bucharest. Une nombreuse escorte, dans laquelle figuraient les troupes dont nous avons parlé, vint à sa rencontre à quelques milles de la ville, précédée d'une calèche découverte, dont l'hospodar lui faisait les honneurs. Le cortége ainsi composé se met en marche; mais, à quelque distance, les Turcs cernent la voiture, la couchent en joue, et aussitôt le malheureux visir, le maître des cérémonies de l'hospodar, placé à ses côtés, les cochers, les chevaux, expirèrent sous une grêle de balles. Je laisse à penser la confusion qui suivit cette horrible scène, qui caractérise à la fois la perfidie et la férocité du gouvernement turc. J'étais à cheval, au milieu de la foule de spectateurs de tout rang et de toute condition, que la curiosité avait attirés hors de la ville pour assister à l'entrée solennelle du grand-visir, et je causais avec une jeune Grecque, fiancée au maître des cérémonies dont je viens de parler. L'explosion, les cris des mourans, ceux des spectateurs, nous glacent d'effroi; la jeune Grecque se précipite de son landau, s'élance vers cette scène d'horreur en poussant des cris déchirans : nous courons après elle, et nous l'entraînons évanouie dans sa voiture. Qu'on juge de son désespoir, lorsqu'en arrivant à Bucharest elle apprit, en recouvrant ses sens, la mort de celui qu'elle allait nommer son époux! Elle resta deux ans ensevelie dans la retraite et toute entière à sa douleur. Cette jeune Fanariote (1),

(1) NOTE DU TR. On donne le nom de Fanariote aux personnes nées dans le Fanar, quartier de Constantinople habité par les Grecs.

d'une beauté remarquable, était la sœur de Michel Suzzo, qui depuis fut nommé hospodar de Moldavie, et se joignit à Alexandre Ipsilanty, lorsqu'il donna le signal de l'insurrection grecque. Rémiz-Pacha fut inhumé à Rutschuck, sur le Danube, mais on n'envoya point sa tête à Constantinople. Cette circonstance prouve que le sultan ne voulait pas donner à une vengeance personnelle la couleur d'un châtiment politique.

On pourrait citer, sous le règne de Mahmoud, beaucoup d'autres circonstances dans lesquelles le tyran s'est joué de la solennité des hati-schériffs, pour convertir en une confiance aveugle les justes soupçons de ceux qui avaient pu l'offenser, et porter dans l'ombre des coups plus sûrs aux victimes marquées par son implacable ressentiment. L'histoire de ces instrumens de perfidie occuperait plus d'espace qu'on ne croit dans les annales de la barbarie ottomane. On doit moins s'étonner de l'habitude prise par le grand-seigneur de recourir à ce grossier artifice, que de l'ineptie de ceux qui se jettent, tête baissée, dans un piége si banal.

Une chose non moins curieuse, et qui paraîtra incroyable à ceux qui n'en ont pas la preuve sous les yeux, c'est que, sous le despotisme le plus absolu, et au sein des excès les plus monstrueux du pouvoir arbitraire, il existe dans les états du sultan, un modèle de république fédérative. C'est à Smyrne que nous rencontrons ce phénomène politique; c'est parmi les sujets européens qui ont colonisé une partie de la ville qu'ils occupent exclusivement, et qui forment, dans son sein, une véritable cité où flottent les pavillons de toutes les puissances maritimes de l'Europe. Les anciens traités, consentis entre les puissances européennes et la Porte, ont affranchi du régime turc et de la domination musulmane leurs personnes et leurs propriétés mobilières et immobilières. En matière

civile, commerciale ou criminelle, et même sur la poursuite des magistrats ottomans, ils ne reconnaissent d'autres juges que les consuls des diverses nations auxquelles ils appartiennent. Leurs enfans, quoique nés sur le sol de la Turquie, suivent la condition de leur père, et ne deviennent sujets de la Porte qu'en offrant volontairement le paiement du *karatz* (la taxe personnelle). Cette population se compose principalement d'Anglais, de Français, de Hollandais et d'Italiens, dont les familles sont établies à Smyrne depuis très-long-tems. Il y a plus d'un siècle que le consulat hollandais est devenu héréditaire dans la maison du comte de Hochepied. Chacune de ces colonies a établi une factorerie présidée par le consul, et a ses notaires, ses trésoriers, ses églises, ses ministres du culte, ses hôpitaux, son cimetière. Malheureusement les moyens d'instruction que possède la ville ne suffisent pas pour graver dans le cœur des enfans cet amour de la mère patrie, qui doit garantir leur future indépendance. Aussi les Francs les y envoient-ils pour y faire leur éducation. Ils rentrent à Smyrne, quand elle est achevée, et s'y livrent au commerce. Les mariages contractés entre les membres de ces diverses colonies ont si bien cimenté les liens de société et d'affection qui les unissaient, que, si l'affluence de nouveaux résidens ne tendait incessamment à les renouveler, elles ne formeraient qu'une même famille. Le français est la langue universellement adoptée dans cette petite république, et on le parle très-correctement (1). On y apprend aussi aux enfans le grec moderne, le turc, l'italien et l'anglais. Du reste on y voit régner les mœurs, les usages et jusqu'à

(1) NOTE DU TR. Le *Spectateur Oriental*, journal publié à Smyrne, est rédigé en français. Il est écrit avec talent, mais sous l'influence inévitable de la puissance ottomane, et des intérêts commerciaux des résidens qui ne paraissent pas encore guéris de leurs préjugés contre l'indépendance des Hellènes.

l'architecture de l'Europe. En hiver on y donne, à l'instar de Paris et de Londres, de grands dîners, des soirées de musique ou de jeu, des bals, et on y joue la comédie de société; il y a un *casino* ou cercle littéraire magnifique fondé par souscription, et où l'on trouve les principaux journaux ou écrits périodiques de l'Europe. Les Francs et les étrangers de distinction s'y réunissent tous les soirs pour causer, lire et faire la partie de whist ou de billard. Pendant le carnaval, on y donne un grand bal par semaine, aux frais des sociétaires qui ont le droit d'y introduire des étrangers. Ces brillantes réunions se composent de cinq à six cents personnes.

Au milieu de cet état de choses les Francs ont pris insensiblement des mœurs républicaines, et leur amour pour la liberté n'a fait que s'accroître de leur haine contre le despotisme dont le tableau hideux fatigue leurs regards.

Telle est la cité hospitalière au sein de laquelle j'ai passé les jours les plus heureux de ma vie. Je n'ai eu qu'à me louer du caractère affectueux de ses paisibles habitans. Je dois cependant avouer qu'il est parmi eux un petit nombre de personnes à qui un long exercice du pouvoir consulaire, et surtout la confiance absolue que leurs compatriotes sont forcés de leur accorder, ont donné une arrogance et un caractère impérieux peu conformes à la nature de leurs attributions officielles, telles que la loi les a sagement limitées. Mais si la tendance de quelques consuls à excéder les bornes de leur pouvoir légitime n'a point été réprimée comme elle devait l'être par ceux dont elle affectait les intérêts, la faute en est à ces derniers.

Si les consuls, comme quelques-uns d'entre eux le prétendent, possèdent toutes les attributions d'une magistrature souveraine, qu'ils les exercent du moins conformément aux lois de leur pays. Mais nos lois ne leur confèrent, en réalité, d'autres pouvoirs que ceux d'arbitre en matière

commerciale, entre les sujets du roi résidant à l'étranger. Elles ne leur délèguent pas l'autorité du lord chancelier; et cependant nos consuls, en Turquie, se l'attribuent en matière de banqueroute et sur toutes les questions d'équité: ils en aggravent même l'exercice par la rigueur de leurs actes. Comme agens accrédités, ils étaient chargés, dans l'origine, de faire respecter les priviléges accordés par les traités aux sujets de leur gouvernement; mais on était loin de s'attendre que l'omnipotence sur les Anglais résidans, si formellement refusée aux magistrats ottomans, passerait aux consuls britanniques, et qu'ils deviendraient les *cadi* de leurs concitoyens.

(*New Monthly Magazine.*)

EXCURSION EN ÉCOSSE.

S'IL est au monde une ville philosophique, spéculative, systématique, c'est Édinbourg: l'atmosphère y est, en quelque sorte, chargée, ou, si l'on veut, saturée de molécules pédantesques. La jeune Écossaise, au large front, aux boucles dorées, au teint plus blanc que le lis, aux yeux bleus et doux, vous parlera des bosses du docteur Gall, du *cerebrum*, du *cerebellum*, de l'influence lunaire, de l'attraction stellaire, et des propriétés des gaz. Vous entrez dans un salon, vous y trouvez le portique d'Athènes; vous vous arrêtez à l'auberge: ces deux manans qui, les coudes appuyés sur la table de vieux chêne, sablent l'eau-de-vie de grain avec une gravité si solennelle, discutent l'utilité légale du jury, la prééminence de Calvin sur Luther, et celle du presbytéranisme sur l'anglicanisme; ce sont des Antisthènes et des Archytas en jaquette. Les êtres privés de

raison semblent eux-mêmes partager ce penchant à l'abstraction, ce besoin de peser les conséquences et de calculer les effets; en un mot, cette gravité spéculative dont l'espèce humaine est douée dans ces régions lointaines. Faut-il le dire? Soit illusion de mon esprit ou réalité bizarre, il m'a toujours semblé découvrir chez les plus humbles animaux d'Aberdeen, de Fise, d'Édinbourg, un instinct de réflexion plus profonde, une obstination digne de l'entêtement scolastique, je ne sais quoi de magistral et d'abstrait, qui m'a frappé d'étonnement, et que je me contente de signaler aux observateurs de la nature, comme un phénomène qui mérite d'être approfondi.

Après un long séjour dans la capitale de l'Écosse, je me sentais fatigué, je l'avoue, de cette éternelle gravité des bêtes et des hommes, de cette faculté belliqueuse, inhérente à toutes les intelligences, de ces longues discussions sur la beauté physique, morale, naturelle, surnaturelle, de ces combats partiels et généraux qui occupent toutes les conversations et la plupart des tête-à-tête. La pure nature, dans sa naïveté niaise, la sottise sans voile et sans scrupule, m'eussent un peu soulagé; mais je ne les rencontrai pas. Que faire? voyager,

> Des champs et des vallons soulever la poussière,
> Fendre des flots mouvans l'écumeuse carrière,

comme dit le roi Jacques d'Écosse, bon poète, trop peu connu. Ce fut le parti que je pris. Je me décidai à quitter la cité de la dialectique et du dogme, et j'espérai qu'une excursion par terre et par mer délivrerait ma faible intelligence de ces vapeurs scientifiques qui l'offusquaient. Mon voyage, il est vrai, ne fut pas de long cours; mais de vifs attachemens et de doux souvenirs m'empêchaient de m'éloigner beaucoup de la métropole. Je commençai par balancer dans mon esprit, avec une sévérité de calcul tout-

à-fait édinbourgeoise, les avantages de l'excursion, les douleurs de l'éloignement, le plaisir de respirer un air plus libre, le chagrin de quitter ceux que j'aimais; et le résultat de ces mûres délibérations fut de passer le Forth et d'aller parcourir, non pas le monde, mais cette partie des montagnes d'Écosse (1) que l'on a négligé de visiter et de décrire, par une excellente raison; c'est que l'accès en est facile et le voyage peu coûteux.

Je partis donc du palais d'Arthur (2) avec deux compagnons de route, beaucoup plus philosophes que moi. L'un, jeune médecin de grand mérite, avait choisi la botanique pour sa muse et sa volupté de prédilection; l'autre, plus avancé en âge, était un géologue distingué : le premier comptait bien rapporter sur le bureau de la Société d'Agriculture et d'Horticulture toutes les mousses et tous les lichens dont les monts Grampiens sont tapissés; l'autre devait, à l'aide du marteau de Werner, placé dans un petit havresac, réduire en poudre tout ce qu'il y avait de calcaire et de métallique dans ces parages déserts. Pour moi, plus je m'éloignais de *Calton-Hill* et du château d'Édinbourg, plus je sentais s'évanouir ces légères velléités spéculatives qu'avait pu m'inspirer ma résidence au sein de l'Athènes moderne. A peine les trois voyageurs s'adressaient-ils la parole : nos goûts différaient, et nos pensées suivaient une direction contraire. Le botaniste mettait en état sa petite boîte de fer-blanc, destinée à contenir les trésors dont il allait dépouiller la terre; le géologue braquait sa lorgnette sur les monts lointains, grands ossemens du squelette du globe, et méditait sur les systèmes opposés, inventés par les minéralogistes. Je me retournais du côté de la ville que nous avions quittée, et dont un voile de vapeurs, coloré des rayons de l'aurore, semblait embellir

(1) *Hierland's.*
(2) *Arthur's seat.* Quartier d'Edinbourg.

encore la beauté pittoresque. La perspective lui était favorable, et l'éloignement lui prêtait du charme : effet d'optique fort commun dans les voyages, et qui se reproduit souvent dans le monde.

Cependant le bateau qui devait nous transporter sur l'autre rive du Forth avait déjà quitté le bord. L'épouse de Titon apparaissait plus belle et plus riante que jamais... Mais je tombe dans le ridicule classique. La matinée (pour m'exprimer dans un style plus convenable aux besoins de cette époque) apportait avec elle cette douce fraîcheur qui ravive l'intelligence; et le ciel, coloré des teintes les plus éclatantes, leur opposait la mélancolie de quelques nuages rêveurs... Ceci, je le sens bien, tombe dans le ridicule opposé. Échappons à l'école de Gifford comme à celle de Southey; disons simplement que la matinée était belle, et faisons trève de poésie. Mon lecteur y perd une magnifique description de tempête ; mais il en trouvera tant depuis Hésiode jusqu'au Tasse, et depuis ce dernier jusqu'à lord Byron, que vraiment la perte n'est pas grande. L'orage qui, pendant la nuit entière, était resté assoupi dans les bocages de Dalmeny, venait de s'éveiller ; il se précipitait vers l'océan, chassant devant lui les flots qu'il noircissait, et dont de vastes traînées d'écume sillonnaient l'obscurité : au-delà de l'espace envahi par la tempête, régnait une pureté paisible, un calme parfait; l'onde transparente se teignait d'or et de pourpre sous les feux du soleil. Les chaloupes, qui sillonnaient cette partie de la mer, semblaient debout sur la surface azurée; celles qui, comme notre esquif, se trouvaient jetées dans le domaine orageux, effleuraient de leurs mâts et de leurs voiles renversées les flots qui se soulevaient avec fureur. Jamais contraste ne se présenta avec plus de force, et ne forma une opposition plus vivement marquée : spectacle admirable, mais que nous n'eûmes pas le tems d'observer; nous faisions eau, et

la frêle nacelle, pirouettant sur elle-même, nous menaçait d'un naufrage en vue même du port.

Dans cette circonstance dangereuse, une voix mâle et rauque vint à retentir : c'était celle de Jeannette Carstairs, femme d'une taille athlétique, à la peau brune, aux membres robustes, à l'œil gris et étincelant. Une pelisse de peaux de taupes enveloppait ses attraits, déjà fort éloignés de leur premier âge. Née dans les contrées méridionales de l'Angleterre, elle allait voir son fils, qui exerçait le même métier qu'elle dans les montagnes du nord, et détachait du sein de la terre la houille et le charbon qu'elle recèle. Imaginez la figure la plus caractéristique et le personnage le plus étrange : « Braves gens, s'écriait Jeannette, c'est vraiment une pitié ! si je ne vous aide, vous allez descendre dans la houillière, la chose est certaine ! » En disant ces mots, la bonne Jeannette s'appuyait et s'asseyait, avec l'expression d'une résolution sublime et d'une laborieuse tâche à remplir, contre le côté de la barque que le vent soulevait. C'était un bizarre spectacle que de voir l'énergie avec laquelle, seule, elle s'opposait à la puissance conjurée des vents et des flots ; sa figure contractée, ses muscles roidis, l'espèce de ferveur de son dévouement, la persuasion évidente où elle était qu'il suffisait d'appuyer bien fort d'un côté de la chaloupe pour l'empêcher de chavirer et rétablir l'équilibre, tant de force perdue et de vigueur déployée sans utilité, formaient un ensemble comique et original, dont nos regards ne pouvaient se détacher.

Elle se lassa cependant de travailler seule à notre salut : « Personne ne veut m'aider, s'écria-t-elle dans son dialecte populaire ; au diable si je continue, paresseux maudits que vous êtes ! Je vous laisserai couler bas, et ce sera bien fait ! » En disant ces mots, toute dépitée, elle abandonna son poste. Le vent tomba, les flots devinrent paisibles, nos trois matelots parlèrent du débarquement, et nous vîmes

devant nous, à la distance de moins d'un mille, se déployer les verdoyantes rives du comté de Fife. Jeannette, satisfaite de nous avoir arrachés à la mort, fut d'une gaîté charmante. Nous sûmes en un quart d'heure toutes les aventures survenues, depuis vingt années, dans les mines et les houillières des trois royaumes, les qualités diverses de leurs produits, leur poids, leur valeur, leur utilité comme combustibles; je me crus au milieu de la Société royale d'Edinbourg, où cette érudition souterraine n'eût point été méprisée ni déplacée. A ses formes colossales, Jeannette joignait un excellent cœur; de quel feu brillait son œil, en racontant les hauts faits de son second fils, soldat du roi! De quelle verve s'animait son langage, au souvenir de ses premiers amours avec Jean Carstairs, le plus beau mineur du Lancastre! Elle nous invita tous à venir dîner avec elle à Loanhead, dans sa cabane héréditaire, habitée de père en fils par des mineurs, depuis l'Heptarchie jusqu'aujourd'hui; puis, se baissant un peu pour insinuer quelques mots dans l'oreille de mon compagnon le *géologue*, il me sembla qu'elle lui laissait espérer, pour prix de sa complaisance, le baiser de l'une des jolies filles de Loanhead. Le jeune homme, qui se destinait à prendre les saints ordres, la remercia par un signe de tête qui équivalait à une négation irritée; elle voulut défendre la beauté du sexe à Loanhead, s'engagea dans une discussion pleine de chaleur, de détails heureux, de souvenirs domestiques, et nous fournit une ample matière d'observations et de plaisir. O Sterne, que n'étais-tu là, dans la pinasse, avec le philosophe des montagnes et des volcans, l'élève de Linné, Jeannette Carstairs, les trois matelots écossais, et moi-même! Jeannette eût été prendre son rang auprès du bon moine quêteur, de la pauvre Marie, de la grisette sentimentale, du valet Lafleur, et de tous ces personnages comiques et pleins de charmes, immortalisés par ton pinceau.

On aborde : on déjeune dans l'antique royaume de Fife; Jeannette, invitée à partager le repas du matin, n'accepte qu'un seul verre de genièvre, qu'elle vide avec vivacité, en l'honneur de ses compagnons de route. Le poisson frit de Cameron, le jambon, les volailles froides, disparaissent sous les coups de cet effroyable appétit, que les indigènes d'Écosse connaissent si bien, et trouvent toujours à leurs ordres. Ensuite, commencent nos devoirs de voyageurs, devoirs dont le baronnet Joseph Cart ne s'acquittait pas mieux que nous. Nous remarquâmes le délabrement des châteaux, la propreté et l'élégance des cabanes; nous rendîmes visite à Falkland, palais en ruines, où Jacques tenait sa cour, à Saint-André. Cette ville a toujours son collége, où l'on ne manque jamais d'épeler du grec, de traduire du latin, et surtout de dîner à quatre heures, de prendre le thé à six, etc. Les jeux de cartes y sont en honneur, la logique en vénération, l'esprit rare, l'embonpoint commun, et la vie paisible. La mer enlève chaque jour aux habitans un petit morceau de leur territoire, qu'ils ne réclament pas, et ne savent comment recouvrer.

Quant à Falkland, si j'étais auteur de profession, et que mon métier fût de placer devant moi deux volumes pour en tirer un troisième, il me serait aisé de remplir, des souvenirs qui se rattachent à cette résidence royale, un tome de raisonnable épaisseur. Là vécut long-tems cet aimable étourdi, cet Épicure de la royauté, qui séduisait tour à tour toutes les jolies filles de ses domaines, et semblait vouloir à lui seul peupler tout son royaume. D'ailleurs, généreux, plein de grâces et d'esprit, livré à la volupté et à la poésie, Jacques n'avait pas choisi sans dessein, pour son séjour habituel, ce palais de féerie, ces pavillons pittoresques, qui dominaient une forêt épaisse, et dont l'œil ne découvre plus que les faibles vestiges : chênes et tourelles, tout est détruit, tout aujourd'hui tombe en décadence.

Quelle situation que celle de ce château de plaisance, s'élevant sur la pente insensible des Lomonds, abrité par leur vaste rempart, couronné par le diadème de verdure qu'ils élèvent et qu'ils dessinent dans les cieux; d'où le regard planait sur les vallées voisines, sur les coteaux d'alentour, sur l'amphithéâtre de Fife, et la mer de verdure qui le remplit. Le bruit des passions violentes et des agitations guerrières ne devait apporter qu'un faible et lointain écho jusqu'à cette demeure charmante, également convenable, par son recueillement, sa grandeur et sa grâce, à la philosophie, à la mélancolie, à la piété, à la tendresse, à la volupté, à tout ce que l'ame renferme de sentimens doux et tendres. Aujourd'hui, quelques chaumières, des groupes d'arbres isolés, des tourelles tombant en ruine, des colonnes renversées, des créneaux reposant au milieu du gazon, attestent le pouvoir du tems et l'inévitable fragilité des choses humaines.

Nous nous approchâmes en silence du château de Falkland. Le botaniste avait oublié ses cryptogames et ses cotylédons; le géologue ne se baissait plus pour briser les cailloux que son pied faisait rouler : mes deux philosophes se trouvaient comme moi sous l'empire du génie du lieu. Une brèche, faite dans le mur, du côté de l'orient, nous introduisit dans le domaine de Jacques : nous nous dirigeâmes du côté d'un bouquet de chênes, dépouillés de verdure à leur cime, portant encore quelques rameaux verdoyans et vivaces, formant une salle naturelle. Les fleurs des champs et un gazon touffu en tapissaient l'intérieur; un chardon solitaire, emblème de l'indépendance de l'Écosse, depuis si long-tems anéantie, balançait au centre sa tête éclatante du pourpre le plus vif : nous nous assîmes sur la terre, nous considérâmes le palais ruiné, nous nous regardâmes, et personne n'ouvrit la bouche. Pourquoi ce silence? Nos émotions avaient quelque chose de trop vague

pour prendre un corps et une forme, de trop profond pour se révéler tout-à-coup par des paroles étourdies. Une sympathie intime de pensées unissait, dans ce moment, les trois voyageurs silencieux : « Peut-être, dit enfin, après quelques minutes de rêverie, le botaniste, qui, comme je l'ai dit, était le plus jeune d'entre nous, est-ce ici le lieu même où se retira l'infortunée Marie, persécutée par sa *chaste* ennemie! Là tomba peut-être la première larme que versèrent ses beaux yeux! Digne fille du boucher Henri VIII, reine sans tache, toujours vierge et toujours amante, toujours prude et toujours occupée d'intrigues amoureuses, pourquoi les ombres d'Essex et de Bedford, remplissant ta conscience d'un remords trop juste, n'arrêtèrent-elles pas le cours de ce sang féroce qui circulait dans ton cœur, avant l'heure fatale où tu résolus d'immoler ta royale sœur à ta coquetterie meurtrière? »

Nous nous levâmes, et nous allâmes visiter le palais : hélas! un gros porc était le seul habitant de la chapelle, où avaient retenti les premières oraisons de Marie Stuart. Le fourrage, la paille et les instrumens du labourage remplissaient les appartemens du roi et les salles où il avait tenu sa cour. Une ronce de dimension gigantesque avait usurpé l'ancienne alcove de la chambre à coucher du monarque, dont un amas de foin remplissait l'enceinte. Sans nous communiquer les émotions qu'un tel spectacle nous inspirait, nous quittâmes, d'un pas rapide, cette scène de désolation, et nous suivîmes les bords rians du fleuve Éden.

A moins d'un mille de Falkland, une assez singulière apparition attira nos regards : c'était un homme, entre deux âges, couvert d'un manteau qui n'était ni gris, ni noir, ni blanc, ni verdâtre, et qui participait à toutes ces nuances; le front protégé par un chapeau dont la forme s'éloignait et se rapprochait également du demi-cercle, du cercle, de la pyramide, du carré, du parallélogramme et du penta-

gone. Assis sur les bords d'un petit étang que forme la rivière, tenant en main une espèce de fléau armé d'une ficelle, il battait l'eau avec cet instrument, qui ressemblait moins à une ligne de pêcheur qu'à un grossier outil de labourage. Très-attentif à son ouvrage, il ne manquait pas de ramener, de cinq minutes en cinq minutes, quelque grosse truite suspendue à l'hameçon. Son front large et développé, son œil gris, couvert d'un sourcil prominent, son profil noble et bien dessiné, je ne sais quel air de distinction répandu sur sa personne, contrastaient étrangement avec son métier, et surtout avec son costume. Il y avait dans le feu de ses regards cette expression particulière, mélange de malice et de bonhomie, que le peuple écossais caractérise sous le nom de *diablerie* (1), et qui semble un des types spéciaux de la nationalité écossaise. Nous nous arrêtâmes pour considérer avec plus de soin une figure si originale. A sa boutonnière était suspendue une écritoire : une plume, usée jusqu'au dernier fragment, se trouvait fichée dans sa chevelure épaisse et blonde; un livre sortait de sa poche. Quand un nuage obscurcissait la clarté du soleil, la ligne dépeuplait l'étang de ses citoyens; le soleil reparaissait-il? notre homme laissait reposer son instrument de guerre, reprenait son livre, trempait la plume dans la petite écritoire de corne, et soulignait, soulignait, soulignait, avec une activité sans pareille et cette joie maligne familière à quiconque exerce le métier d'Aristarque. Nous eussions désiré causer un moment avec ce héros solitaire de la pêche et de la littérature combinées. Malheureusement, l'étang et la rivière nous séparaient; notre appétit nous convoquait au déjeuner : le village de Piltlesie était devant nous, et nous promettait les charmes du repos et d'un festin champêtre; il fallut nous détacher de ce curieux spectacle et nous diriger vers Piltlesie, lieu

(1) *Devilry*.

assez peu pittoresque, mais qui fut le berceau de Wilkie(1), cet ingénieux observateur des mœurs de villages.

A peine arrivés au hameau que je viens de nommer, nous demandâmes au maître de l'auberge le nom du pêcheur qui avait excité chez nous une curiosité si vive : « Oh ! pardi, nous répondit la femme de l'hôte, sans attendre que son mari eût satisfait à notre question, c'est le ministre de Cult (2), petit village voisin. Pour la pêche, le prêche et la table, il n'a pas son pareil. Il faut l'entendre raconter une histoire : ses confrères ne l'aiment pas; il les traite comme les truites, et il les suspend tous à son hameçon. Mais, excepté ces messieurs, tout le monde l'adore. C'est un bon enfant, quoiqu'il soit méchant comme un diable. »

Nous dînâmes fort bien chez cette observatrice des mœurs humaines; et, le lendemain matin, nous visitâmes Dundee, ville singulière, divisée en deux parties distinctes, et même ennemies, dont l'une livre à l'autre une guerre sans relâche. La ville-vieille, groupée aux environs d'une tour antique, carrée et grotesque dans son aspect, est en hostilité, depuis quarante ans, contre la ville-neuve, habitée par des marchands et des capitalistes plus ou moins riches : mœurs, habitudes, sentimens politiques, tout est contraste entre ces deux parties d'une population, d'ailleurs peu considérable. Après avoir séjourné tour à tour dans plusieurs auberges des deux camps, et prêté l'oreille aux griefs réciproques dont ils s'accablent, nous nous hâtâmes de faire nos adieux à cette ville de la discorde, et nous gravîmes les Siedlaws, collines arides et désertes qui séparent des champs fertiles du comté d'Angus la vallée de Strashmore. Nous nous arrêtâmes un quart-d'heure, quand nous eûmes atteint le sommet des Siedlaws : assis sur un fragment de roche, nous promenâmes nos regards sur l'un des plus

(1) Peintre écossais.

(2) C'est un des rédacteurs de la *Revue d'Edinbourg*.

magnifiques panoramas que la nature ait déployé aux yeux de l'homme.

Derrière nous, coulait le fleuve Tay, couvert de vaisseaux et de bateaux à vapeur. A notre gauche, s'élevaient en pyramides les sommets des montagnes qui, interceptant les rayons du soleil, projetaient au loin leurs grandes ombres; à droite une plaine immense, parée de la plus riche végétation, se déroulait pour aller se confondre avec la mer, dont le plafond d'azur terminait l'horizon, et se perdait dans la perspective aérienne. Quelques voiles, éparses et à peine perceptibles, glissaient à sa surface; et le beau phare, construit par Rennie (1), apparaissait comme un point blanchâtre, sur le rivage que l'œil ne pouvait distinguer de l'océan. Mais c'était devant nous que le spectacle le plus grandiose fixait notre attention. A nos pieds, de petites collines s'élevaient de distance en distance, tapissées de la sombre verdure des pins, dont la teinte foncée faisait ressortir, par le contraste, la verdure légère et l'éclat transparent des ruisseaux que nous apercevions dans les intervalles qui séparaient une colline de l'autre. Ces élévations cachaient à nos yeux la vallée elle-même, d'où une vive lumière semblait jaillir, et servait de repoussoir à ce qu'il y avait de sombre dans le reste de la scène. Cette clarté mystérieuse, qui émanait des profondeurs du vallon, révélait, par la variété et le prestige de ses reflets, le lac mobile, le fleuve argenté qui se dérobaient à notre vue, et la fumée de quelques hameaux, dont nous n'apercevions pas même les toits, ajoutait quelque chose de bizarre à l'ensemble de ce paysage, que Rembrandt eût aimé à reproduire. Les montagnes lointaines, qui se dessinaient à l'horizon, semblaient interminables dans leur étendue, inépuisables dans la diversité de leurs couleurs. Adoucies

(1) *Bell-Rock's light-house.* Voyez la description et le dessin de ce beau phare dans notre 15e numéro.

par la distance, les nuances ne se confondaient cependant pas; vous eussiez dit une tapisserie antique, dont le tems a respecté les teintes les plus vives et les plus durables, et où l'on ne peut plus discerner qu'un mélange singulier d'or, de pourpre, de laque et d'azur. Les points glacés de quelques montagnes étincelaient comme des aiguilles de diamans et de petits nuages qui, s'arrêtant sur ces pics, réunissaient, dans leurs formes fugitives et mobiles, toutes les couleurs de l'arc-en-ciel.

J'admirais ce beau point de vue, et mon enthousiasme d'enfant excitait le sourire de mes deux compagnons de route, savans philosophes, à qui ce luxe et cette gloire de la nature semblaient la plus inutile des prodigalités, et le plus vain des spectacles. Point de fleurs cryptogames, point de silex précieux; dès-lors, point de paysage intéressant. Ces sapins, ces rochers noirâtres, qui faisaient mes délices, ne méritaient pas un regard; aussi me pressèrent-ils vivement de partir, et nous continuâmes notre route. Un ravin profond nous conduisit au village de Glaucis, si célèbre dans l'histoire. La tour de Dunsinane n'était pas loin de nous. Glaucis, Cawdor, vos souvenirs nous rappelaient ceux de Macbeth, de Banquo, du vieux roi d'Écosse, et du génie de Shakspeare. A peine étions-nous assis à table dans la petite auberge de Glaucis, qu'un homme, haut de six pieds et quelques pouces, entra dans la chambre, lia conversation avec nous, et nous prouva d'une manière irrécusable deux points auxquels il attachait la plus grande importance: 1° que, de tous les bourgs de l'Écosse, nul ne renfermait autant de monumens antiques et de curiosités précieuses, que celui de Glaucis; 2° que, de tous les antiquaires qui s'étaient occupés de ce sujet, nul n'avait aussi heureusement que lui-même approfondi leurs mystères les plus secrets.

A peine avait-il ouvert la bouche, que je me rappelai le bon antiquaire de Sir Walter Scott. Le reste de sa conver-

sation rendit cette parité plus frappante encore. Singulièrement analytique dans sa manière de procéder, Laird (1) Inches, tel était son nom, remonta au déluge, s'occupa des époques patriarchales, descendit lentement le cours des âges, parvint au vallon de Strashmore, vers le tems de la fondation d'Athènes, atteignit l'ère chrétienne, nous prouva que le canton de Glaucis a été, quoi que les historiens en aient pu dire, le théâtre de toutes les grandes batailles, livrées par les Romains, les Saxons et les Danois; nous fit observer dans la physionomie de l'aubergiste, homme de formes colossales, au nez aquilin, aux cheveux crépus, le type de la race romaine; dans les traits de sa femme, aux cheveux plats et noirs, aux formes carrées, à la tête oblongue, celui de la race celtique; enfin, dans la servante d'auberge, petite fille à la chevelure rouge et aux yeux bleus, la descendante des Danois.

Voilà, me dis-je, un philosophe de nouvelle espèce, et lorsqu'en sortant d'Édinbourg je crus fuir les systèmes, et échapper aux théories, je me suis évidemment trompé. Notre homme poursuivit sa route scientifique, nous expliqua la fusion des différentes races, s'empara de nous, nous conduisit à son château d'Inches, et là, nous montra, avec un sérieux à mourir de rire, une fiole remplie du sang de Malcolm, une carcasse d'Agricola et un crâne de Galgacus; malheureusement le jeune botaniste, qui avait étudié l'anatomie, reconnut que le *tibia* d'Agricola avait appartenu à un noble coursier, que les dents attribuées à Galgacus avaient appartenu à un individu de la même espèce. Le pauvre antiquaire, désappointé, fit preuve d'un excellent caractère. Il tourna son malheur en plaisanterie, et parvint à effacer le ridicule en se l'appliquant. Deux jours se passèrent dans son château, où régnait l'hospitalité la plus gaie, si ce n'est la plus sobre, et où une douzaine de voisins, qu'il invita pour nous tenir compagnie, firent une

(1) *Seigneur*, d'où est venu probablement le mot *lord*.

large brèche aux provisions bachiques que son cellier contenait. Reconduits par ce brave homme jusqu'à Forfar, nous gardâmes, de son accueil plein de bonhomie et de bienveillance, un souvenir qui ne nous permet plus de penser à la dent de Galgacus et au squelette d'Agricola.

Nous touchions aux monts Grampiens, qu'habite une population fière et sauvage. Pendant que mes deux amis étudiaient les roches et les fleurs, j'étudiai les hommes. L'orgueil national, la crainte du ridicule, le souvenir de la valeur des ancêtres, le culte de leur souvenir, règnent dans ces cabanes dont les propriétaires nourrissent un plus vif sentiment de l'honneur que les dandys et les beaux de Paris et de Londres. Dans toutes les chaumières, j'entendis répéter le nom de Wallace; partout on me montrait la carabine du grand-père, l'épée courte du bisaïeul. Le vieillard s'asseyait au coin du feu, et redisait comment, aidé du seul Grœme, Wallace s'était emparé jadis du château d'Invermark. Une verve singulière animait ces récits, qui variaient dans les détails, mais dont le fond restait toujours le même. Ce fut ainsi que nous parvînmes jusqu'à Glenesk et Lochlee. Nous ne nous arrêtâmes que sur les bords du lac de ce nom, qui, caché au sein des montagnes, ne reflète pas pendant six mois de l'année un seul rayon du soleil : les disputes philosophiques, les querelles du torysme et du whiggisme, Gall et ses ennemis, Stewart et ses adversaires, disparurent à mes yeux, et s'effacèrent de ma pensée. Je passai huit jours dans cette admirable solitude; et je revins dans la grande ville, tout disposé à soutenir de nouveau l'assaut des discussions et des thèses philosophiques. Une vigueur nouvelle avait raffermi mon esprit et mon corps; et je m'habituai, sans trop de peine, à vivre dans cette cité pédantesque, où l'on parle d'oxigène chez les dames, et de parallélipipèdes dans les pensionnats de demoiselles.

(*Attic Fragments.*)

TABLEAU STATISTIQUE

Du Territoire, de la Population, des Finances, des Forces de Terre et de Mer

DES PUISSANCES DE L'AMÉRIQUE *.

Ce tableau complète la revue statistique que nous avons faite du Globe. A l'exception de ce qui concerne les différens états de l'Union de l'Amérique du Nord, toutes les évaluations qui se trouvent dans notre tableau nous ont été fournies par le célèbre auteur de l'*Atlas Ethnographique du Globe,* M. Balbi, géographe consciencieux, qui n'admet jamais un chiffre sans l'avoir d'abord soumis à un examen sévere. On observera sans doute que nous n'avons pas indiqué les états particuliers des républiques qui ont adopté la forme fédérale, dans l'ancienne Amérique espagnole. Les troubles qui ont agité le berceau de ces républiques naissantes, et qui les agitent encore, ne leur ont pas permis, jusqu'à présent, de déterminer, d'une manière bien précise, leurs divisions politiques. Plus tard, quand nous reproduirons ces tableaux avec les modifications que le tems y aura apportées, nous serons sans doute plus en mesure de le compléter sans évaluations hasardées ou capricieuses. Nous n'avons pas non plus indiqué l'étendue du territoire occupé par les tribus indigènes qui ont conservé leur indépendance, et pas davantage la population de ces tribus; car les gouvernemens européens qui ont fait des établissemens en Amérique se sont attribué la totalité de son territoire, même celui qu'ils n'occupaient pas; et les créoles émancipés constitués en nations indépendantes, ont adopté, à cet égard, le même droit public. C'est ainsi, par exemple, comme on a pu le voir dans notre quatrième numéro, que la confédération de la Plata se regarde, malgré les réclamations des Patagons, comme souveraine des immenses solitudes qui s'étendent de ce fleuve au cap Horn. Les tribus indiennes ont, au reste, une population beaucoup moins considérable qu'on ne le suppose communément. Il y a quelques années qu'un géographe anglais prétendait, on ne sait pourquoi, qu'elles faisaient un total de 12,000,000 d'ames; mais M. Balbi, d'après les savans travaux de MM. de Humbold, Galatin, Warden, et ses propres recherches, ne les évalue qu'à 1,300,000 ames. L'état sauvage dans lequel vivent ces tribus pouvait aussi nous empêcher de les considérer comme des corps de nation, et de les classer dans notre tableau. Il paraît, cependant, que quelques-unes se lassent de fondre devant la civilisation, comme la neige sous les feux du jour, pour nous servir de l'expression pittoresque consacrée aux États-Unis. Dans l'Amérique centrale, les Mosquites, ainsi qu'on a pu le voir dans notre trente-deuxième numéro, cherchent à se modeler sur les formes des Européens; et, dans l'Amérique du Nord, les Cherokis ont adopté une constitution, et, ce qui est peut-être encore plus extraordinaire, ils impriment un journal dans leur langue. Nous avons donné, pour chaque état, le cadre de l'armée permanente, tel qu'il existait à la fin de l'année 1826, époque depuis laquelle il n'a pas dû éprouver de variation importante. Pour connaître la totalité de la force armée de chaque république, il faudrait ajouter à l'armée permanente les milices actives qui sont très-considérables, surtout dans la Colombie, dans le Mexique et aux États-Unis. Quant aux forces navales, nous avons indiqué le chiffre de tous les bâtimens construits ou en construction, aussi à la fin de 1826. Nous n'avons exclu de notre évaluation que les chaloupes canonnières.

NOMS DES PUISSANCES.	ÉTENDUE DU TERRITOIRE en MILLES CARRÉS de 15 au degré.	POPULATION.	NOMBRE des HABITANS par mille carré.	FINANCES.		FORCES DE TERRE		FORCES NAVALES		OBSERVATIONS
				REVENU PUBLIC en francs.	DETTE PUBLIQUE, capital en francs.	EN TEMS de paix.	EN TEMS de guerre.	EN TEMS de paix.	EN TEMS de guerre.	
EMPIRE DU BRÉSIL (Amérique ci-devant Portugaise).	144,563	5,000,000	34, 4	62,500,000	233,000,000		30,000	»	101	(1) L'Amérique anglaise se compose du Canada, anciennement enlevé à la France, du Nouveau-Brunswick, de la Nouvelle-Écosse, d'une portion de la Guyane, de la Barbade, de la Jamaïque, d'Antigoa, de la Trinité et de quelques autres îles. Après la perte du grand territoire que la guerre de l'indépendance a enlevé, à la fin du siècle dernier, à l'Angleterre, on ne supposait pas probablement qu'elle occupât encore, dans le Nouveau-Monde, une étendue de terrain plus considérable que le territoire des États-Unis. Mais ces vastes possessions ne lui procurent aucune force réelle. Elles ne lui donnent ni argent ni soldats; l'Angleterre supporte même, en grande partie, les frais de leur administration, et elle est obligée de les faire garder par ses troupes et ses navires. D'ailleurs une population de 2,000,000 d'ames, répartie sur une surface immense, par groupes isolés, et dont quelques-uns n'ont entre eux aucune connexion, ne sauroit être comparée à cette population de 12,000,000 des États-Unis, vivace, énergique, féconde, qui, d'abord concentrée sur les bords de
AMÉRIQUE ANGLAISE (1) (Amérique du Nord, Amérique du Sud et Antilles).	120,656 ?	2,290,000	18, 9	Voyez notre tableau de l'Europe.	»	»	»	»	»	

* Voyez les TABLEAUX STATISTIQUES de l'Europe, de l'Asie, de l'Australie et de l'Afrique, dans nos numeros 21, 27, 28 et 31.

NOMS DES PUISSANCES.	ÉTENDUE DU TERRITOIRE en milles carrés de 15 au degré.	POPULATION.	NOMBRE des HABITANS par mille carré.	FINANCES. REVENU PUBLIC en francs.	FINANCES. DETTE PUBLIQUE, capital en francs.	FORCES DE TERRE. EN TEMS de paix.	FORCES DE TERRE. EN TEMS de guerre.	FORCES NAVALES. EN TEMS de paix.	FORCES NAVALES. EN TEMS de guerre.
CONFÉDÉRATION ANGLO-AMÉRICAINE, ou ÉTATS-UNIS	113,802	12,277,000	107, 8	138,490,000	395,900,000	»	5,779	»	68
DISTRICT FÉDÉRAL (1).									
Colombie	4	39,000	9750	»	»	»	»	»	»
ÉTATS (2).									
Virginie	3,097	1,296,000	418, 3	»	»	»	»	»	»
Missouri	2,840	125,000	43, 6	»	»	»	»	»	»
Illinois	2,780	82,000	29, 3	»	»	»	»	»	»
Georgie	2,740	490,000	180	»	»	»	»	»	»
Alabama	2,392	208,000	86, 6	»	»	»	»	»	»
Caroline septentrionale	2,378	735,000	309, 1	»	»	»	»	»	»
Louisiane	2,271	199,000	87, 3	»	»	»	»	»	»
New-York	2,170	1,616,000	744	»	»	»	»	»	»
Mississipi	2,135	192,000	90, 4	»	»	»	»	»	»
Pensylvanie	2,086	1,120,000	542, 8	»	»	»	»	»	»
Kentucky	1,890	694,000	366, 8	»	»	»	»	»	»
Ténessée	1,883	578,000	306, 8	»	»	»	»	»	»
Ohio	1 842	820,000	441, 6	»	»	»	»	»	»
Indiana	1,707	186,000	109, 4	»	»	»	»	»	»
Caroline méridionale	1,431	668,000	468, 5	»	»	»	»	»	»
Maine	1,495	320,000	213, 3	»	»	»	»	»	»
Maryland	508	562,000	1110	»	»	»	»	»	»
Vermont	482	252,000	522	»	»	»	»	»	»
New-Hampshire	446	261,000	587, 5	»	»	»	»	»	»
New-Jersey	391	297,000	757, 5	»	»	»	»	»	»
Massachussetts	317	561,000	1773, 3	»	»	»	»	»	»
Connecticut	220	295,000	1345	»	»	»	»	»	»
Delaware	100	78,000	780	»	»	»	»	»	»
Rhode-Island	74	89,000	1203	»	»	»	»	»	»

OBSERVATIONS.

l'Atlantique, a déja franchi les monts Alléghanys, et doit un jour pousser ses flots jusqu'aux Montagnes Rocheuses et aux rivages de la Mer Pacifique. Il faut observer aussi que lorsque la population de l'Amérique anglaise aura reçu de grands accroissemens, elle se détachera infailliblement de la métropole, comme le fruit mûr tombe de la branche qui le supporte. On ne peut en douter, après avoir vu la Nouvelle-Angleterre s'en séparer dans le siècle dernier, et l'Amérique du Sud rompre avec l'Espagne dans celui-ci. Cette scission est d'autant plus inévitable, qu'une grande partie des habitans de l'Amérique Anglaise se compose de Français, et qu'une autre partie n'est même pas d'origine européenne, puisqu'elle est sortie du sang africain.

(1) Le district fédéral ou de Colombie se compose d'une portion de territoire située entre le Maryland et la Virginie, et que ces deux états ont cédée au congrès, en 1790, pour y établir le gouvernement central. C'est sur les bords de la Potomac que s'élève la ville de Washington qui, depuis 1800, est devenue le siége du congrès, et ou réside le président, chef suprême de la fédération. On sait que les Anglais, en 1813, ont pénétré jusqu'a Washington, et qu'ils ont incendié le Capitole, construction magnifique ou le congrès tient ses séances. Le district de Colombie est régi directement par le gouvernement central.

(2) On ne fait guère attention, en Europe, qu'au gouvernement central de l'Union, et il est bien rare qu'on s'y occupe des gouvernemens particuliers des divers états. La plupart, cependant, sont chargés de très-grands intérêts; et ils mériteraient, rien que par la diversité des lois qui règlent leur action, d'exciter plus de curiosité. Dans les états du Nord, l'esclavage est aboli; ceux du Sud continuent à appesantir leurs chaînes sur le nègre et sa postérité qui, cependant, par le croisement multiplié des races, est souvent presque aussi blanche que ses maîtres. L'entrée de quelques états est interdite aux hommes de couleur libres; dans d'autres, au contraire, ils jouissent de la plénitude de leurs droits civils et politiques, et peuvent être envoyés au congrès; dans d'autres encore, ils sont libres, mais sans droits politiques. Le droit de suffrage est aussi réparti très-diversement dans les différens états de l'Union. Dans la plupart, il appartient à tous les habitans mâles, tandis que, dans la Virginie, il est attribué à une certaine classe de propriétaires. Les lois de la Fédération ne sont même pas uniformes sur l'article de la tolérance religieuse, car il y a un état, le Maryland, où les juifs sont exclus de la jouissance des droits politiques. On divise généralement la Fédération en états du Nord, états du Centre et états du Sud. Ceux du Nord ou de la Nouvelle-Angleterre sont à la fois manufacturiers et commerçans; leurs intérêts sont identiques et leurs représentans votent au congrès comme un seul homme. C'est dans cette portion des États-Unis qu'est Boston, l'Athènes américaine, où se publient la Revue de l'Amérique du Nord (*North American Review*) et la plus grande partie des livres qui s'impriment dans l'Union. Les états du Centre, à la fois mercantiles, industriels et agricoles, présentent un aspect moins uniforme et plus orageux; des intérêts opposés y sont souvent aux prises et y luttent avec acharnement : c'est parmi eux qu'on place la Virginie, si fière de ses grands hommes et des quatre présidens qu'elle a donnés aux États-Unis. Ceux du Sud sont purement agricoles. L'esclavage y étend partout sa lèpre; les sueurs des nègres y font croître le café, la canne à sucre, le coton, et en général toutes les cultures des tropiques. On divise aussi l'Union en états Atlantiques et en états de l'Ouest. Ces derniers sont ceux situés au-delà des monts Alléghanys, qui ont été long-tems pour les colons américains ce que sont aujourd'hui les Montagnes-Bleues pour ceux de l'Australie. Dans une note que nous avons jointe à l'article remarquable inséré dans notre 33me numéro, sur la situation des États-Unis, en 1827, nous avons observé que le budget de l'Union ne comprenait pas les dépenses et les dettes des différens états. Il faudrait donc, pour savoir au juste le montant total des charges des contribuables, connaître le budget particulier de chaque état. Les renseignemens que nous nous sommes procurés, à cet égard, ne nous ont pas paru assez bien garantis pour être admis dans ce tableau. Il faut observer aussi que le chiffre des dépenses générales de la confédération ne comprend qu'une portion très-peu considérable de celles de l'armée, puisque les forces défensives de l'Union consistent principalement dans les milices qui s'équipent et qui s'arment à leurs frais. Il y a un article de la dépense du gouvernement central des États-Unis, qui ne figure pas au milieu des prodigalités de nos énormes budgets : nous voulons parler de la rétribution des membres de la représentation nationale. Aux États-Unis chaque député reçoit 5 dollars (plus de 27 francs) par jour. On a pensé que cette rétribution était nécessaire pour assurer l'indépendance des votes. Le système contraire suivi en France a de graves inconvéniens; et d'abord celui de réduire encore le nombre des personnes susceptibles d'être élues, nombre déja fort circonscrit par les conditions d'âge et de fortune; car quand on ne vit pas habituellement à Paris, et que l'on n'a pas une grande fortune, il est très-onéreux d'y venir passer cinq à six mois à ses frais; aussi beaucoup d'hommes honorables et éclairés refusent le dispendieux honneur du titre de député. Il en résulte que les choix tombent souvent sur des personnes moins pures et plus accessibles aux séductions, qui comptent bien trouver dans les largesses du pouvoir et dans les places qu'il distribue, une compensation du préjudice que leur éloignement peut porter à leurs affaires, et des frais de leur séjour dans la capitale. Il en résulte également que le talent, souvent exclu de la seconde chambre par l'absence de fortune, mais qui ne veut pas que les nobles fruits de ses veilles soient perdus pour la patrie, en laisse la gloire à d'autres, qui les communiquent en leur propre nom, et s'en attribuent tout l'honneur. Aussi que d'orateurs improvisés qui reçoivent, en descendant de la tribune, les félicitations de leurs honorables amis, dont les plus intimes doivent, en effet, être fort surpris de les voir lire si couramment !

NOMS DES PUISSANCES.	ETENDUE DU TERRITOIRE en MILLES CARRÉS de 15 au degré.	POPULATION.	NOMBRE des HABITANS par mille carré.	FINANCES.		FORCES DE TERRE		FORCES NAVALES	
				REVENU PUBLIC en francs.	DETTE PUBLIQUE, capital en francs.	EN TEMS de paix.	EN TEMS de guerre.	EN TEMS de paix.	EN TEMS de guerre.
TERRITOIRES (1)									
Missouri	43,091	200,000	4, 6	»	»	»	»	»	»
Oregon	15,896	120,000	7, 5	»	»	»	»	»	»
Nord-ouest	6,169	24,000	3, 9	»	»	»	»	»	»
Arkansas	5,698	49,000	8, 5	»	»	»	»	»	»
Floride	2,715	52,000	19, 2	»	»	»	»	»	»
Michigan	2,543	50,000	19, 6	»	»	»	»	»	»
ÉTATS-UNIS DU MEXIQUE (2) (vice-royauté du Mexique)	77,625	7,500,000	96, 1	74,757,000	508,500,000	»	22,750	»	16
RÉPUBLIQUE DE COLOMBIE (3) (vice-royauté de la Nouvelle-Grenade et capit. générale de Caraccas)	51,750	2,800,000	53, 8	42,800,000	254,000,000	»	32,366	»	17
PROVINCES-UNIES DE RIO DE LA PLATA (4) (partie de la vice-royauté de la Plata)	42,687	700,000	16, 2	35,000,000	134,000,000	»	10,000	»	16
RÉPUBLIQUE DU BAS-PÉROU (vice-royauté du Pérou)	23,312	1,700,000	73, 8	30,000,000	147,488,000	»	7,500	»	7
AMÉRIQUE RUSSE (le nord-ouest de l'Amérique)	23,125 ?	50,000	2, 1	Voyez le tableau de l'Europe.	»	»	»	»	»
AMÉRIQUE DANOISE (Groenland, Islande, Sainte-Croix, Saint-Thomas, etc., etc.)	20,250 ?	110,000	5, 5	Voyez le tableau de l'Europe.	»	»	»	»	»
RÉPUBLIQUE DE BOLIVIA (5) (Haut-Pérou, partie de la vice-royauté de la Plata)	19,375	1,300,000	68, 4	11,000,000	16,000,000	»	?	»	»
ÉTATS-UNIS DE L'AMÉRIQUE CENTRALE (capit. générale de Guatimala)	8,688	1,650,000	183, 3	10,000,000	9,500,000	»	3,500	»	2
RÉPUBLIQUE DU CHILI (capit. du Chili et archipel de Chiloé)	8,063	1,400,000	175	15,000,000	36,000,000	»	8,000	»	6
DIRECTORAT DU PARAGUAY (6) (partie de la vice-royauté de la Plata)	4,188	250,000 ?	59, 5	5,000,000 ?	»	»	5,000	»	2
AMÉRIQUE ESPAGNOLE (îles Cuba et Porto-Rico)	2,088	1,240,000	590, 4	Voyez le tableau de l'Europe.	»	»	»	»	»
AMÉRIQUE NÉERLANDAISE (partie de la Guyane, les îles Curaçao, Saint-Eustache)	1,875 ?	114,000	60	Voyez le tableau de l'Europe.	»	»	»	»	»
AMÉRIQUE FRANÇAISE (partie de la Guyane, les îles Martinique, Guadeloupe, etc., etc., etc.)	1,875 ?	240,000	127, 6	Voyez le tableau de l'Europe.	»	»	»	»	»
RÉPUBLIQUE DE HAÏTI (7)	1,381	950,000	690	30,000,000	150,000,000	»	45,000	»	9

OBSERVATIONS.

(1) Les territoires diffèrent des états, en ce qu'ils n'ont pas de gouvernement qui leur soit propre. Ils sont administrés directement par des magistrats du choix du gouvernement central. Ces territoires seront sans doute autorisés à se régir eux-mêmes, quand leur population aura pris une plus grande extension. C'est par l'admission successive de plusieurs territoires parmi les états indépendans, que l'Union a presque doublé le nombre de ceux qu'elle comptait dans le principe. L'avenir leur prépare des accroissemens bien plus considérables encore : comme la nature, la fédération de l'Amérique du Nord a pour elle le tems et l'espace.

(2) Voyez, sur la situation actuelle des États-Unis du Mexique, le grand article inséré dans notre 36e numéro.

(3) On sait combien il est difficile de faire des recensemens exacts dans les pays les mieux administrés, et qui se trouvent dans les circonstances les plus favorables à l'exécution d'une opération aussi délicate. Que d'omissions, que d'erreurs ne doit-on pas supposer dans des recensemens faits dans des contrées aussi vastes et aussi peu peuplées que la Colombie, désolées par le fléau de la guerre et par celui des discordes civiles, privées presqu'entièrement de communications intérieures ou qui n'en ont que de très-difficiles. Ces réflexions ont empêché M. Balbi d'admettre le chiffre du recensement de 1825, où l'erreur se cache sous une précision qui n'est qu'apparente. Il n'a adopté celui qui figure dans notre tableau qu'après avoir discuté, avec ce scrupule qui lui est propre, les données fournies par les autorités les plus récentes et les plus dignes de foi.

(4) On trouvera de nombreux renseignemens sur la fédération de la Plata, dans les numéros 2, 16, 29 et 32 de notre recueil.

(5) Cette république, dans l'élan de sa reconnaissance, a adopté le nom du libérateur Bolivar, de même que celui-ci a donné à la république de Caraccas et de Venezuela le nom du grand homme qui a découvert le Nouveau-Monde.

(6) C'est le pays régi par le docteur Francia. On sait que ce tyran n'entretient aucune relation avec les autres états de l'Amérique du Sud. On a supposé long-tems, mais sans doute fort à tort, qu'il était disposé à favoriser les tentatives que le roi d'Espagne pourrait faire pour imposer de nouveau son joug à l'Amérique. Il est bien plus probable que Francia ne gouverne que dans des vues intéressées. On a vu, dans un article inséré dans notre 34e numéro, sous le titre de *Chronique Contemporaine de la Cour de Lisbonne*, qu'il avoit fait offrir par le marquis de Guarany, à la reine-mère de Portugal, d'ériger le Paraguay en royaume indépendant, sous le titre bizarre de *Bon Jésus du Paraguay*, et en en reconnaissant cette princesse pour *reine patronne*; mais c'était probablement un leurre qu'il offrait à son ambition, pour se la rendre favorable, dans un but prochain et personnel.

(7) Après l'expulsion définitive des Français, Haïti a été long-tems divisée en quatre parties; savoir : celle qui était administrée par l'Espagne à titre de colonie; le royaume fondé par Christophe; l'état républicain régi par Pétion et ensuite par Boyer; et enfin celui que gouvernait le mulâtre Rigaud. L'île entière ne reconnait plus aujourd'hui qu'un seul gouvernement, celui dont le général Boyer est le chef. On peut consulter, sur les dernières révolutions subies par cette île, l'article inséré sous le titre de *Madame Christophe, ex-reine d'Haïti*, dans notre 34e numéro.

Sciences Naturelles.

LES DIAMANS DE GOLCONDE.

Les mines de Golconde ont été examinées avec soin par M. Voysey, qui les a visitées pour étudier la constitution géologique des contrées qui recèlent cette substance si rare et si précieuse. « On croyait, dit-il, qu'on ne trouve des diamans que dans des terrains d'alluvion ; que le feu des volcans ne peut avoir aucune part à leur formation ; et qu'ils ne sont point non plus une cristallisation faite au sein des eaux. » Mais il fallait des connaissances positives, et à leur défaut on essaya des hypothèses. On en vint à penser que l'origine de la plus dure de toutes les substances minérales pouvait être analogue à celle de l'ambre, et que des matières végétales abandonnées à l'attraction moléculaire avaient acquis, à l'aide du tems, cette forme cristalline et cette extrême dureté. Ces idées de M. le professeur Brewster sont développées dans le *Quarterly Journal of Science and Art*, cahier d'octobre 1820. On voit que le savant physicien ne craint pas d'attribuer à notre planète une antiquité dont il nous est impossible d'avoir la mesure, car elle se compose de deux périodes entre lesquels une série indéfinie de siècles a dû s'écouler : les matières végétales se seront formées et entassées ; une de ces catastrophes dont notre globe porte encore les vestiges aura plongé dans l'intérieur de la terre ces matières accumulées à sa surface ; et, quelque tems après ce bouleversement, le long travail de la cristallisation aura commencé. L'imagination s'étonne en pensant au nombre prodigieux de siècles employés à préparer un minéral qui tient si peu de place dans la na-

ture, et auquel, par cette raison même, nous attachons un si haut prix.

M. Voysey renverse d'un seul coup l'édifice élevé par M. Brewster : « Il y a, dit-il, plus de deux siècles que l'on extrait des diamans renfermés dans une véritable *roche*. Il faut donc réformer les anciennes opinions, et reconnaître qu'on trouve des diamans ailleurs que dans des terrains d'alluvion. »

Les mines sont dans une chaîne de montagnes qui occupe cinq degrés en longitude, et dont les plus hauts sommets sont entre *Cummun*, dans le district de Cuddapah, et *Amrabad*, ville de la province d'Hyderabad ou de Golconde. Sa hauteur varie de 2,000 pieds anglais à 3,500 pieds au-dessus du niveau de la mer (de 609 à 1,066 mètres). Les habitans du pays nomment cette chaîne *Nalla Malla* (Montagnes Bleues). On n'y voit point les formes hardies et menaçantes des hautes montagnes ; les sommets sont arrondis, les pentes adoucies. La hauteur diminue par degrés jusqu'aux terrains de grès et de schiste de *Godavery*, près de Palunshah. Quoique l'on ne puisse pas distinguer facilement comment les roches de différentes natures se réunissent et se confondent, on est cependant autorisé à les considérer comme appartenant *géologiquement* à la même formation, dit M. Voysey. Cet observateur a suivi les indications du terrain jusqu'à la côte de Coromandel, et il pense qu'à une profondeur médiocre on retrouverait, sur la direction qu'il a suivie, la *matrice* du diamant, sans assurer cependant que cette recherche puisse être productive. « Les voyageurs qui vont de la côte à Hyderabad prennent une route qui traverse la chaîne de montagnes, par l'un des passages les plus accessibles, et ne craignent point de prendre le plus long, pour éviter les difficultés et les périls auxquels on s'expose en traversant cette redoutable chaîne, qui cependant n'a pas plus de

cinquante milles (environ seize lieues) dans sa plus grande largeur (1). »

La structure géologique de ce pays n'embarrassera pas moins les sectateurs de Werner que ceux de Hutton : l'une et l'autre théorie se trouve à peu près également en défaut, lorsqu'il s'agit de l'appliquer aux roches des *Nalla Malla,* à leur disposition, à leurs mélanges. Il est même fort difficile d'imposer à ces diverses combinaisons une nomenclature dont on soit satisfait. M. Voysey se conforme, par nécessité, à celle de Werner, n'osant point créer des termes nouveaux, qui augmenteraient peut-être encore les difficultés de la synonymie minéralogique. La liste des roches qu'il nomme est celle de toutes les chaînes non volcaniques où la silice domine : « Il paraît, dit-il, que le granit est la base commune de toutes ces montagnes, et que le grès forme, en général, les sommets moins élevés. » Mais ce qu'il ajoute est un fait assez rare dans la géographie physique : « Le Kistna, fleuve dont la source est peu éloignée de la côte de Malabar, et qui, après un cours de deux cents lieues, porte ses eaux à la côte de Coromandel, s'est ouvert un passage à travers la chaîne des Nalla Malla, presqu'au milieu de la péninsule. Avant de s'engager dans le canal étroit et sinueux qui est certainement l'ouvrage de ses eaux, il a reçu des affluens considérables, de manière qu'on est moins étonné de la grandeur des effets qu'a pu produire, avec le tems, un aussi fort volume d'eau, coulant avec la rapidité d'un torrent. Le canal est de soixante-dix milles (en-

(1) NOTE DU TR. Les dimensions générales, la forme extérieure, et, en plusieurs parties, la nature minéralogique de ces montagnes indiennes les assimilent tellement à la chaîne des Vosges, que l'on ne peut se dispenser d'appeler l'attention sur ces analogies. Toutefois, on se gardera bien de faire naître le soupçon que les Vosges recèlent aussi des mines de diamans : leur fer, leurs forêts, les produits de leur laitage, et surtout les mœurs de leurs habitans sont des trésors plus précieux que les pierreries de l'Inde.

viron vingt-trois lieues) de longueur, bordé de rochers à pic, dont les couches se correspondent exactement sur les deux rives, et qui, en plusieurs endroits, s'élèvent jusqu'à mille pieds au-dessus des eaux. Cette coupure extraordinaire n'est pas la seule qui subdivise la même chaîne : une autre rivière, le Pennar, la traverse aussi par une fissure aussi longue et encore plus étroite, et des ravins d'une profondeur étonnante arrêtent fréquemment l'explorateur qui parcourt ces montagnes. » M. Voysey pense qu'ils sont les traces d'une convulsion intérieure, l'effet de l'une de ces causes puissantes qui ont bouleversé la surface de la terre à différentes époques, plutôt que le résultat de l'action lente et prolongée des eaux courantes. La route d'Hyderabad traverse deux précipices qu'aucun voyageur n'eût pu franchir, si l'on n'y eût construit à grands frais des chaussées garnies de parapets qui descendent et remontent en tournant; en sorte qu'après plus d'une heure de fatigue, on s'aperçoit que l'on n'a pas fait un quart de mille dans la direction de sa route.

La roche qui contient les diamans est intermédiaire entre le grès et le pouding. La principale exploitation est à Banganpalli, village à l'ouest de Nandiala, à douze milles de cette petite ville. Au premier coup d'œil, on croirait que les coteaux médiocrement élevés qui renferment ces trésors ne tiennent point à la chaîne de montagnes ; mais ils s'en rapprochent au nord et au sud, et finissent par s'y réunir, de manière qu'on ne peut leur attribuer une formation indépendante de celle des montagnes.

La brèche siliceuse qui renferme les diamans supporte un banc de grès très-compact, parfaitement analogue à celui qui constitue, en grande partie, la chaîne des montagnes. Du jaspe rouge et jaune, du quartz, des calcédoines, des fragmens de roches cornéennes de diverses couleurs, le tout uni par un ciment quartzeux, composent

ces couches qui passent à l'état de pouding, lorsque les fragmens agglutinés sont arrondis : alors le ciment est argilo-calcaire, la roche est beaucoup moins dure, et contient plus de diamans. Quelques minéralogistes ont pris ces poudings pour des amygdaloïdes ou des wakes; mais il est évident que ces dénominations n'ont été appliquées que dans le cabinet, et d'après des échantillons trop petits et insuffisans. Par une autre méprise, on a dit que les mines de diamans sont au sommet des buttes coniques qui couronnent les coteaux, ou premiers gradins de la chaîne de montagnes : il y a, dans cette assertion, un mélange de vérité et d'erreur dont il faut faire la séparation. Ces buttes coniques, dont on parle, ne sont rien moins que l'ouvrage de la nature : ce sont les déblais des anciennes exploitations entassés ainsi par les ouvriers, afin d'en débarrasser les roches voisines qu'ils voulaient exploiter. Mais comme ces déblais n'avaient été examinés que très-légèrement lorsque les mines étaient plus productives qu'elles ne le sont aujourd'hui, les ouvriers les ont repris, les concassent, et les soumettent à un nouveau travail non moins fructueux que celui des roches qui sont encore en place. C'est cette reprise des anciens matériaux déjà exploités que des observateurs superficiels ont confondue avec l'exploitation régulière, telle qu'on la fait encore dans les mêmes lieux. Partout où l'on n'a point fait de fouilles, aucune butte conique ne s'élève au-dessus des coteaux; M. Voysey s'en est assuré en parcourant le terrain jusqu'à vingt milles au-delà des derniers travaux.

Ce qui a décidé les mineurs à remanier les déblais abandonnés par leurs prédécesseurs, c'est l'opinion généralement répandue parmi eux que la formation des diamans est continuelle; qu'ils croissent dans les roches où ils étaient d'abord imperceptibles; que les plus petits fragmens rejetés par leurs devanciers ont eu le tems d'atteindre un

volume et un poids qui les rendent propres à être mis dans le commerce. Tous les mineurs de l'Inde croient, comme ceux-ci, à une sorte de végétation des gemmes, à leur reproduction par boutures ou éclats. Ceux de Banganpalli se bornent, depuis quelques années, à l'immense quantité de déblais entassés depuis des siècles : chaque butte conique a son atelier de sept à huit hommes occupés à casser les plus gros fragmens, à réduire en sable grossier les parcelles qui leur paraissent mériter d'être soumises au triage. Ils choisissent, pour faire cette opération importante, le moment où le soleil est à 45° au-dessus de l'horizon. Les haillons dont ils sont couverts annoncent assez que leur travail n'est pas lucratif ; ces malheureux sont tous des hommes bannis de leur caste, le rebut de la société, et n'ont pas le choix des occupations qui pourraient leur procurer une existence moins misérable.

La roche, qui est la véritable matrice du diamant, se montre partout, dans la chaîne de Nalla Malla, à des profondeurs plus ou moins grandes. Comme le ciment argilo-calcaire, qui réunit les matériaux dont elle est composée, ne résiste pas à l'action des eaux, les torrens entraînent peu à peu ses débris et tout ce qu'ils contenaient. Telle est, suivant les indications les plus exactes que l'inspection des lieux puisse procurer, l'origine des mines que l'on a trouvées sur les bords du Kistna et du Pennar, et dans le lit du Godavery, rivière qui reçoit, près de Buddrachellum, des torrens dont les sources sont au milieu de roches de cette même nature. M. Voysey se croit autorisé à généraliser, au moins pour les Indes-Orientales, ce mode de formation des mines de diamans dans les terrains d'alluvion : effectivement, celles de Sembhelpour, de Pannah et de Bijapour sont dans le voisinage de roches parfaitement analogues à celles dont on extrait les diamans, dans la chaîne de Nalla Malla. Ces mines de formation plus récente sont

celles dont l'exploitation est, à tous égards, la plus profitable; et, aux Indes, les diamans les plus célèbres ont été trouvés dans les bassins du Kistna et du Pennar, dans les mines dites de Golconde. On en connaît au moins une vingtaine, dont la plus célèbre est celle de Gani Parteala, à trois milles de la rive gauche du Kistna. Il n'y en a plus que deux ou trois dont les travaux n'aient point cessé, et quelques-unes de celles dont Tavernier a fait mention sont tout-à-fait oubliées.

A Gani Parteala, comme à Banganpalli, ce sont les anciens déblais que l'on exploite. Quatre autres mines renfermées dans le même canton sont hors d'activité. La constitution géologique de ce canton est très-extraordinaire; le dépôt alluvial, d'une vingtaine de pieds d'épaisseur, repose sur le granit, et une enceinte de roches granitiques l'environne de toutes parts. La couche noirâtre qui se trouve à la superficie du terrain d'alluvion est de même apparence et de même nature que celle qui couvre aussi les bords du Kistna, du Godavery et du Mangera, ainsi que la plaine de Nandiala, et le terrain ondulé de Baen-Gunga. Cette couche superficielle paraît provenir de la décomposition des roches trapézoïdes et basaltiques des montagnes où sont les sources de ces rivières et celles de leurs principaux affluens. Plus bas, les mêmes détritus sont mêlés de cailloux roulés de grès, de quartz, de jaspe, de silex, de granit et de calcaire d'ancienne formation. C'est au milieu de ces mélanges que l'on trouve les diamans. Les ouvriers qui travaillent encore à ces mines sont sous l'inspection des chefs de l'exploitation de Banganpalli, et paient une légère contribution à l'agent du Nizam établi dans ce village.

Sur les rives droite et gauche du Pennar, les mines d'Ovatampalli et de Canparti sont dans un sol moins noir que les autres, parce que les détritus de basalte y sont mélangés d'une assez grande quantité de sable et d'argile.

La plaine Nandiala est le lieu où les richesses souterraines de cette contrée se montrèrent d'abord avec plus de luxe, et firent concevoir de plus grandes espérances. Ces promesses magnifiques ne furent point réalisées ; les mines s'appauvrirent à mesure que les excavations devinrent plus profondes, et les spéculateurs désappointés abandonnèrent bientôt des exploitations qui ne pouvaient plus les enrichir.

Le succès des mines de diamans du Brésil porta un coup funeste à celles des Indes : les premières furent administrées avec une sage prévoyance ; pour les autres, on ne consulta que l'amour du gain. On étendit les exploitations à mesure que les prix baissaient ; enfin, on s'aperçut que la source de ces richesses n'était pas inépuisable. Suivant M. Voysey, cette opinion n'est point fondée : « La roche qui recèle ce précieux minéral est d'une étendue dont il serait superflu d'assigner les limites, et se montre à découvert en des lieux où l'on n'a fait encore aucune recherche. » Ce minéralogiste n'est pas éloigné de l'opinion des Hindous sur la reproduction du diamant dans sa terre natale, et il dit que M. Brewster est plus favorable que contraire à cette croyance. « Il est certain que, dans ces régions chaudes, les combinaisons et les cristallisations se font plus rapidement que dans les parties froides de notre globe. J'espère que les observateurs établis ici mettront cette vérité hors de doute, et qu'ils assisteront à la *recristallisation* des améthystes, des zéolites et du feldspath dans les terrains d'alluvion. » En effet, les cristallisations siliceuses se forment assez *rapidement*, même dans les régions tempérées ; mais il s'agit de celle du diamant dont le mode et les progrès sont tout à fait inconnus. Si la formation de cette substance continue dans le sein de la terre, si les circonstances nécessaires à sa production n'ont pas cessé pour toujours, et si les progrès de ce travail de la nature ne sont point trop lents pour que nos observations

parviennent à les découvrir et à les mesurer, c'est dans l'Hindostan que cette étude sera faite. Jusqu'à présent, tout ce que nous savons sur cet objet, c'est que les mines de diamans anciennement exploitées dans l'Inde cesseront bientôt d'être productives, et que les maîtres actuels de cette contrée feront bien pour eux, pour les arts et le commerce, s'ils ouvrent de nouvelles mines de cette substance dont notre luxe ne saurait se passer.

Terminons par une observation qui n'est pas sans importance. Le sol d'alluvion qui contient des diamans est de même nature dans l'Hindostan, dans l'île de Bornéo et au Brésil, c'est-à-dire, dans tous les lieux où ce minéral a été découvert. Le mémoire de M. Voysey ne laisse aucun doute sur ce point, et c'est assez pour le recommander à l'attention des savans. (*Asiatic Researches.*)

Souvenirs de l'Italie (1).

No VII.

SCÈNES DU GRAND MONDE A ROME. — NOUVELLE PROMENADE AU CORSO. — CHARLES IV, ANCIEN ROI D'ESPAGNE. — LA REINE, SA FEMME. — TERREUR DE LA PRINCESSE BORGHÈSE. — LA DUCHESSE DE CHABLY. — LA REINE D'ÉTRURIE. — LE PRINCE DE LA PAIX.

Je venais de l'ancien Capitole : la gloire et l'énergie romaines, présentes à ma pensée, m'accablaient d'une admiration mêlée d'effroi. Je rêvais à cette grande fortune détruite, inépuisable sujet de méditations! Et qui pourrait se lasser de contempler, sous les voiles des tems écoulés,

(1) Voyez les lettres précédentes dans les numéros 24, 25, 26, 27, 30 et 32 de notre recueil.

l'image de cette Rome tyrannique, maîtresse, à ce qu'elle croyait, du monde entier; reine de tous les trônes, qui fut détrônée à son tour par des barbares inconnus d'elle, habitans des steppes tatares, et voisins de la grande muraille de la Chine? Mon imagination me retraçait tous ces étranges souvenirs, et je courais risque de rentrer chez moi sans avoir continué mon métier d'observateur, quand je me trouvai au milieu du *Corso.*

Quel mouvement! quelle agitation! supplément admirable à mes divagations et à mes souvenirs! Ce vivant commentaire de l'ancienne gloire du Forum ne tarda pas à chasser de mon esprit toutes ces idées que j'empruntais (peut-être à mon insu) à Montesquieu et à Gibbon. La foule me pressait; le bruit des voitures roulantes, le murmure des conversations, l'écho des pas des promeneurs, frappaient à la fois mon oreille: la nuit approchait; le jour, prêt d'expirer, éclairait le faîte des édifices d'une dernière lueur: dans la ville même, l'obscurité régnait; lourds carrosses, légères *caritelles* (1), chevaux boiteux, marchands de glaces, cavaliers servans, continuaient paisiblement leur office. Vous eussiez dit que les ténèbres, en augmentant d'intensité, prêtaient un charme plus vif à cette volupté paisible et profonde, à ce *molle e lieto viver,* délices des modernes enfans de Romulus. La singularité du contraste m'amusa long-tems. Chez ces Romains, qui portent dans leur épicuréïsme l'énergie, la profondeur des passions, auxquelles leurs aïeux durent la souveraineté du monde, je reconnais, quoi qu'on en dise, les ames et le même fond de caractère que chez leurs glorieux ancêtres: c'est l'éducation politique qui a tout changé.

Le Romain n'est point vain: que lui importe d'être vu? il veut jouir et vivre pour lui-même. Ses passions constituent son existence. Il aime, il prie, il hait; il est musicien,

(1) Cabriolets.

poète, acteur, pour obéir à son instinct, et suivre son penchant. Voyez la plupart des autres pays civilisés : les goûts individuels y sont étouffés par le respect humain ; y vivre pour soi, c'est blesser les autres, c'est se soustraire au tribunal du ridicule, c'est se mettre hors du ban de la société. A Rome, personne ne pense à autrui. La femme italienne veut bien être admirée ; mais, étrangère à cette vanité inquiète et fébrile que nous avons décorée du nom de coquetterie, elle se trouvera heureuse, pourvu que les regards *d'un seul* se soient fixés sur elle. C'est lui qu'elle cherche : cet hommage lui suffit. Elle ne demande pas de l'éclat, mais du bonheur. Je laisse aux philosophes le soin de m'expliquer pourquoi les Romains, qui ne s'occupent jamais que d'eux-mêmes, sont les gens les moins *égoïstes* du monde ; et pourquoi, chez d'autres peuples, que le jugement d'autrui fait trembler, l'*égoïsme* le plus profond règne sans partage. Peut-être serait-il facile d'éclaircir un peu ce problème, en disant que la passion veut des jouissances, et la vanité des victimes.

Je marchais au milieu des ténèbres : en véritable Anglais, je maudissais, à haute voix, les anfractuosités du pavé, l'incommodité de la route, quelquefois le coudoiement des promeneurs. Nous autres Bretons, nous nous arrangeons quelquefois de ce qui est laid, jamais de ce qui est incommode. Au milieu du *Corso*, s'avançait lentement la longue file des équipages ; j'aperçus un intervalle dans cette procession solennelle, et j'allais m'élancer pour chercher un passage plus facile de l'autre côté de la rue, quand un obstacle inattendu vint m'arrêter : c'était un colosse noir, tiré par six chevaux noirs, marchant lentement, et sveltes comme des coursiers de Normandie. Un tourbillon de poussière entourait l'équipage, dont le train était fort bas, et dont la masse grotesque ressemblait assez à une cabane roulante. Des guides, d'une longueur interminable, rat-

tachaient les animaux dont je viens de faire la peinture à l'homme noir chargé de les conduire : son fouet, d'une dimension non moins remarquable, reposait sur leurs épaules. Trois grands valets, graves comme des cardinaux, chargeaient le train de derrière de la voiture : d'immenses bottes à l'écuyère ornaient leurs jambes, et de vastes chapeaux à cornes cachaient leurs fronts.

Ce char, de singulière espèce, était suivi d'un second équipage et d'un troisième absolument semblables au premier. La foule, retenue par le respect, marchait à quelques pas de distance. Les passans ôtaient leurs chapeaux; j'ôtai le mien, et j'appris que *la Sua Maesta* (Sa Majesté) déchue, le roi d'Espagne Charles IV, et la reine sa femme, Godoy, prince de la Paix, la reine d'Étrurie et la duchesse de Chably, occupaient ces trois énormes carrosses, qui venaient accomplir, selon l'étiquette et un usage invariable, la promenade du soir. Je sus depuis que cette procession funèbre et comique faisait partie essentielle et intégrante de toutes les cérémonies romaines. Dans ce pays de ruines, l'ancienne cour de Madrid me sembla tout-à-fait à sa place; quelque chose eût manqué à ce rendez-vous de tous les débris, à ce tombeau de toutes les gloires, s'il n'eût compté parmi ses curiosités et ses souvenirs les fantômes bizarres de la grandeur espagnole.

Les Romains sont fiers de cette hospitalité qu'ils accordent à toutes les espèces de déchéance; peut-être ont-ils raison. Leur ville est un territoire neutre, où les hostilités de la fortune, les cris de l'envie, ceux de la haine, viennent expirer à la fois. Alfieri comparait le royaume de Prusse à une grande caserne : Rome est un vaste hôpital, ouvert aux invalides de toutes les dynasties.

Quand j'ai visité ce lieu de refuge, toutes les places étaient occupées; la *Niobé des nations* (1), veuve elle-

(1) Lord Byron.

même de sa gloire, couvrait de son voile et protégeait de sa main encore puissante plus d'une décrépitude. Là j'ai vu des victimes de toutes les révolutions, des supplians venus de tous les coins de la terre, des renommées obscurcies, des gloires mutilées par les événemens les plus contraires. A Rome, aucune décadence ne peut vous surprendre : autour de vous tout est ruines; les palais de marbre tombent en poussière; le sol qui porte la trace de vos pas est le cimetière commun d'une gloire de vingt siècles. Assis sur les fragmens du Colysée, le pâtre même, averti par une sorte de grossière philosophie, ne s'étonne plus qu'un monarque tombe de son trône : les derniers fragmens des colonnes de Tibur roulent et se perdent dans les eaux du torrent; et le voyageur, témoin de leur ruine, apprend sans surprise que Charles IV, retiré dans son palais de Rome, y vit oublié du monde, en attendant l'instant fatal où cette royauté éteinte ira, silencieuse, rejoindre tous les autres débris qui peuplent les catacombes de l'histoire (1).

Pour moi, qui contemplais cet attelage funèbre, je trouvais dans ce spectacle une leçon profondément morale. Non, tous les sermons prononcés dans les chapelles protestantes de l'Angleterre ne m'eussent pas imprimé une conviction plus intime et plus cruelle de l'universelle décadence à laquelle les choses de ce monde sont soumises. La fameuse *Danse des morts* de Holbein n'eût pas produit sur moi une impression plus vive et plus sépulcrale. Je touchais, pour ainsi dire, du doigt la vanité des titres, la fragilité des choses humaines, la petitesse des grandeurs. Devant un tel spectacle, on se consolerait sans peine des regrets de l'ambition déçue, comme des chagrins de l'ambition heureuse. Je voudrais que les ennemis les plus fou-

(1) Il est mort depuis, ainsi que la reine.

gueux, et les plus ardens amis de la royauté vissent, une fois par an au moins, passer ce cortége solennel : les uns et les autres abjureraient ce qu'il y a d'exagéré dans leurs affections politiques; les uns et les autres prendraient pitié d'une grandeur sujette à de telles déchéances; ils s'accoutumeraient à repousser un fanatisme ou une haine sans objet, et finiraient par saluer complaisamment et traiter avec égards les préjugés de leurs adversaires.

On sait quel rôle a joué, sur le théâtre politique, le premier acteur, ou, comme disent les Italiens, le *protagoniste* de cette scène en trois carrosses. De plus habiles, de plus heureux ou de plus hardis lui ont enlevé sa couronne; il les a laissé faire : un sacrifice si grand ne lui a pas plus coûté qu'un déménagement ne nous coûte, à nous autres bourgeois. Héroïsme! dévouement! résignation! folie! insensibilité! quelle désignation choisir?. L'histoire jugera : c'est son affaire. Un panégyriste va le comparer à Dioclétien ou à Abdolonyme; un satirique prétendra.....; mais je m'arrête. Quoi qu'il en soit des sentences, souvent burlesques de l'avenir, le changement de domicile n'a pas semblé déplaire à l'ancien roi d'Espagne. Le plus catholique des monarques s'est cru chez lui au milieu de la capitale de la catholicité : nulle altération dans ses habitudes, nulle privation réelle; autour de lui les mœurs du cloître, comme autrefois; partout les emblêmes de la religion qu'il professe; nul souci, point d'agitation, un revenu suffisant, un sceptre sans embarras : la philosophie de bien des gens accepterait la déchéance de Charles IV.

A quoi se borne le gouvernement, dans un état despotique? On meuble un palais, on le démeuble; on plante une forêt, on la fait abattre; on donne des bals, on distribue des épaulettes et des tabatières. Du reste, le ministre fait comme il veut, et ne laisse au monarque que l'ennui et la gloire du manteau de pourpre à traîner en cérémonie.

Cette solennelle mascarade des cours s'est conservée intacte auprès du feu roi d'Espagne; tout mort qu'il soit, comme homme politique, il règne aussi complétement qu'auparavant. Il a son sceptre, sa couronne, son trône, ses huissiers, ses chambellans, sa petite cour en miniature, son *sosiego,* sa représentation silencieuse, ses jours de gala, ses flatteurs, ses aumôniers et ses bouffons, sans compter une bonne table et une jolie chapelle : que lui faut-il de plus? C'est la royauté véritable, dans son expression la plus entière, dans sa plénière jouissance. Qu'on me cite, auprès de ces voluptés faciles et continues, les violentes émotions d'un Bonaparte! Pauvre homme! il ignorait ce qu'avait d'utile un titre acheté si cher : la sieste, le repos et le *rien faire.*

Les goûts paisibles et heureux dont le chef de cette maison régnante est doué lui sont communs avec le reste de sa famille. Hors du cercle des jouissances et des travaux que j'ai retracés d'un pinceau trop faible, mais fidèle, l'ex-cour d'Espagne ne connaît rien. Promenade et prière, prière et déjeuner, déjeuner et promenade, prière et dîner, le tout enveloppé d'une gravité inflexible, d'un silence solennel, d'une sublimité digne..... J'allais citer Don Quichotte, héros beaucoup trop aventureux, je l'avoue : mais toutes les comparaisons sont inexactes, et l'on me pardonnera.

Au reste, de toutes les cours passées et présentes, c'est la plus innocente et la plus ingénue : malices, rivalités, haines, intrigues, tracasseries, calomnies, brigues secrètes, en sont bannies. Nos Romains ont infiniment de respect pour le repos : ils l'aiment pour eux-mêmes, comme volupté; ils l'estiment chez les autres, comme une qualité sociale. Aussi, l'existence du bon roi Charles, à Rome, est-elle paisible et fort honorée. On laisse passer les trois carrosses; on salue le roi, la reine et le prince de la Paix

Chacun ici peut se rendre heureux à sa guise; et le peuple le plus caustique du monde est aussi le plus indulgent. L'opinion publique n'exige qu'une chose de la cour d'Espagne, dans son exil : c'est qu'elle se montre tous les soirs au Corso; qu'elle vienne régulièrement représenter à toutes les cérémonies; et qu'après cette solennelle et processionnelle *exhibition*, elle rentre dans son palais, jusqu'à la représentation prochaine.

Telle est la vie que mène à Rome le roi d'Espagne, devenu citoyen romain. Les détails que je viens de donner m'ont été fournis par des Romains eux-mêmes, et, si quelques traits un peu caustiques ont paru se mêler à mon tableau, mes autorités doivent en revendiquer tout l'honneur. Satiriques, mais peu sévères; accoutumés à ne point déranger l'ordre des choses établi, mais doués d'un talent d'épigramme, que souvent ils ne cachent que pour en jouir tout seuls et dans le silence, les Romains n'ont d'enthousiasme ni pour le pouvoir absolu, ni pour le fanatisme, ni pour l'aristocratie : un bon mot pourrait les compromettre, ils le gardent; une action pourrait les exposer, ils se la défendent. Au milieu de cette indifférence apparente se cachent le sarcasme le plus amer et l'observation la plus cruellement inexorable.

On attribue au caractère anglais une indépendance sauvage dont il me semble très-éloigné dans le fait. A une habitude grondeuse et mécontente, il joint des affections et des penchans aristocratiques, une idolâtrie pour les titres, une adoration du rang et de la noblesse, que jamais vous ne rencontrerez parmi les Italiens bien élevés. Pour un Italien, le prince est un homme, le roi n'est pas davantage. Cette servilité prétendue, vieux reproche fait aux habitans de la moderne Ausonie, n'est qu'une coutume commode, une dissimulation enracinée, qui met son repos sous la sauve-garde de son silence. Pococurante est le

type du caractère italien, surtout du caractère romain. Jouir, dormir; qu'importe le reste? Un Anglais se vend à ses maîtres ou les poursuit de sa haine ou de ses murmures; il siffle ou il applaudit. Un Romain, dans son indifférence apparente, juge avec un sang-froid redoutable ceux dont la supériorité pèse sur lui : il raille tout bas la grandeur triomphante, respecte la grandeur déchue, et se tait en jouissant de ses *villegiatures*, de ses cantatrices, de ses opéras, de ses antiquités et des souvenirs de la ville éternelle.

Plusieurs Romains, qui me témoignaient de la confiance et ne me cachaient pas même leurs pensées les plus secrètes et les plus caustiques, m'avaient mis au fait de l'existence solitaire et grave que le roi d'Espagne menait à Rome. Je voulus m'assurer par moi-même de la ressemblance du portrait; et peu de jours après celui où ma promenade au Corso avait eu lieu, ma présentation à la cour d'Espagne se fit dans toutes les formes. J'avais pour introducteur un abbé irlandais fort bien vu à Rome, fort assidu au Vatican, sollicité par tous les Anglais de distinction, espèce d'anneau intermédiaire et de point de communication entre l'église catholique romaine et les intérêts protestans. Si l'Irlande reste encore frappée de l'anathême religieux et politique jeté sur elle par la mère-patrie, cette malédiction ne s'étend pas jusqu'aux enfans de l'Irlande, quand ces derniers peuvent être utiles. Les plus orgueilleux des gouvernemens hérétiques ne dédaignent pas de correspondre avec l'abbé en question.

Le palais Barberini sert d'asile au chef de l'ancienne dynastie espagnole; sa cour occupe l'aile droite de ce magnifique édifice : pauvre compensation pour l'homme qui posséda Aranjuez; un roi d'Espagne doit se trouver gêné dans cet étroit espace. Le prince Barberini s'est réservé le centre; et le prince de la Paix habite l'aile gauche. Un de

ces corps-de-logis vaut trois ou quatre fois le triste palais des rois d'Angleterre (1) ; mais, je le répète, c'est bien peu pour le monarque dont les domaines ne voyaient point se coucher le soleil.

Le premier objet qui frappa mon attention fut une galerie de portraits enfumés, qui couvraient toutes les murailles, usurpaient tous les lambris, et absorbaient toute la poussière. Le mobilier était d'une antique et lourde magnificence. Quant à la galerie particulière de Sa Majesté, composée des plus beaux ouvrages de Murillo, de Velasquez, et des autres maîtres de cette grande école espagnole, c'est un ornement digne de tous les palais du monde. Quelques gardes, endormis sur des fauteuils ou debout dans l'antichambre, remplissaient, d'un air nonchalant, sombre et ennuyé, leur office, qui n'est plus qu'une sinécure. Une atmosphère d'apathie et d'indolence semblait régner sur le palais : on eût dit ce château du Sommeil, si poétiquement décrit par Thompson. Je montai lentement le grand escalier, précédé par un Espagnol, dont la démarche languissante répondait bien à cette léthargie universelle, caractère spécial du lieu. Enfin j'entrai et je vis le roi.

Les mains jointes derrière le dos, la tête levée et l'œil arrêté sur un tableau de Velasquez, une sorte de sourire habituel et mécanique entr'ouvrait ses lèvres : il se tenait debout au milieu de la chambre, à peine éclairée par quelques bougies. Je remarquai sur sa figure une bonhomie dénuée d'expression, et une immobilité de passions et d'idées, qui ne s'associaient pas mal avec ses antécédens historiques. Quelques mots d'espagnol tombaient de ses lèvres, toujours ouvertes ; il y avait quelque chose d'inoffen-

(1) *Carlton-house*, palais de briques, remarquable par la singularité bourgeoise et gothique de son architecture, résidence des rois d'Angleterre.

sif, de vide et de familier dans sa pose, dans ses gestes, dans son langage. La reine, que je n'avais pas découverte, dans le coin obscur de l'appartement où sa coquetterie prévoyante s'était reléguée, se révéla enfin à mes yeux. Le demi-jour que laissaient la plupart des objets, voilés d'une ombre indécise, aurait pu la rassurer, si l'amour-propre d'une femme et l'orgueil d'une reine n'eussent conspiré à lui faire craindre jusqu'à cette espèce de crépuscule : elle avait l'air de peu s'intéresser à ce qui se passait autour d'elle. Une conversation particulière avec l'une de ses dames absorbait toute son attention ; quelques phrases pesantes, suivies d'un silence auquel succédait une réponse également solennelle, parvenaient jusqu'à moi. A quelque distance était le prince de la Paix. Je ne le remarquai pas d'abord ; ce ne fut que le contraste de son teint fleuri, et de la complexion cuivrée, olivâtre, jaunâtre, des autres Espagnols, qui attira sur lui mes regards. Une occasion se présenta ensuite de l'observer de plus près ; j'en profitai : c'est un personnage historique et son tour arrivera bientôt.

Après les cérémonies préliminaires de l'introduction, cérémonies qui s'accomplirent avec décence, et, de la part de Leurs Majestés, avec une gravité bienveillante, on ne s'occupa plus de moi ; et seul, dans un coin de la chambre, je pus donner libre carrière à mes observations. Remarquable par une espèce de laideur majestueuse et royale ; par une inanité d'idées reproduite sur sa physionomie ; par le complaisant sourire qui se trouve, pour ainsi dire, stéréotypé sur cette bouche, dont les lèvres ne se ferment jamais ; par une gravité éternelle et un air de protocole mêlé d'une bienveillance de cérémonie et d'habitude, le roi ressemblait, d'une manière frappante, à l'empreinte de ses monnaies. Prenez cette figure, poudrez-la, donnez-lui pour support un buste sans grâce, revêtu d'un vieil habit de soie verdâtre ; qu'un vaste gilet, jadis couleur écar-

late, se cache sous une aune de ruban, signe caractéristique de la Toison-d'Or ; attachez à peu près tous ces vêtemens, comme vous pourrez, ou comme ils se trouveront ; que l'ensemble de cette figure respire une sorte de bonté, de tempérament et de bienveillance universelle ; que les mouvemens de chaque membre soient lents et un peu pénibles ; que l'élocution réponde par sa vivacité à celle de tout le corps : et vous aurez le parfait Sosie du monarque ibérien, devenu l'hôte du palais Barberini.

Quant à la reine, la beauté ne fut jamais son partage ; mais, depuis quelques années, ombre d'elle-même, fantôme féminin, elle a vu s'effacer jusqu'à ces signes de santé et de force qui suppléent quelquefois à l'irrégularité des traits. Aujourd'hui, elle ressemble moins à une souveraine vivante, qu'à ces vénérables et terribles images, qui conservent dans certains sépulcres un simulacre de vie, et rendent la mort plus affreuse par cette parodie de l'existence. De longs malheurs, de grandes passions, de violens chagrins, augmentés par l'ardeur concentrée d'un caractère sombre et véhément à la fois, ont desséché son corps, terni ses lèvres, flétri son regard, empreint sa figure d'une couleur de cendre, courbé sa taille, ridé sa peau. Son œil étincelle d'un feu triste et maladif, dont l'éclat sépulcral contraste vivement avec celui des diamans dont elle est couverte. Une majesté silencieuse et sombre règne dans tous ses mouvemens ; je ne pouvais m'empêcher de l'imaginer régnant sur des tombeaux, entourée de spectres, et éternellement immobile, au milieu de ses immobiles sujets.

Un jour, dit-on, l'étourderie de la princesse Borghèse, effrayée de cet aspect singulier, causa une scène assez plaisante. C'était au milieu du Corso qu'elle se passait. L'équipage de la reine d'Espagne se trouvait auprès de celui de la princesse : il faisait chaud, et les glaces des deux voitures étaient abaissées. A la vue d'une figure que les vivans

ne paraissaient pas devoir revendiquer, la princesse pousse un cri, fait arrêter son équipage, force ainsi toute la file des carrosses de s'arrêter avec elle, et de rebrousser chemin : c'est bien là un trait à la Bonaparte, mêlé d'un peu d'affectation parisienne, d'un peu de jalousie contre les légitimités, et de cet amour-propre malicieux qui convient à une beauté sûre d'elle-même.

Pendant que l'on servait les rafraîchissemens, je priai mon introducteur de me donner des renseignemens sur l'étiquette intérieure du palais. « Le roi, me dit-il, est toujours levé à quatre heures en été, à cinq heures en hiver. Ce besoin de se lever matin, fort extraordinaire chez un monarque, plus étrange encore chez un souverain aussi oisif, devrait servir de modèle à toutes les notabilités royales ; c'est une vertu d'autant plus digne d'éloges, que Sa Majesté, en augmentant ainsi l'espace de ses journées, augmente un fardeau difficile à supporter. Que faire du tems? comment se débarrasser de ces dix-huit ou dix-neuf mortelles heures? Sisyphe, roulant sa roche fatale, n'a pas plus de peines et de fatigues. Or, voici comment le roi d'Espagne parvient à tuer cet ennemi qui renaît sans cesse : le tems.

» Dès que le jour se lève, il commence un repas fort simple, composé de tablettes de chocolat placées dans ses poches, et qu'il ronge lentement, toutes les fois que la pensée ou la parole lui manquent : ce repas innocent ne se termine guère qu'avec la journée. Le chocolat remplace, pour Charles IV, le tabac dont Napoléon faisait un si fréquent usage : c'est sa jouissance, sa contenance, son compagnon de tous les instans, son habitude et sa manie. A l'entendre, le chocolat réunit toutes les vertus d'une panacée; s'il nous est difficile de reconnaître que ce soit un remède aussi efficace, aussi universel que Sa Majesté le prétend, on doit avouer que, de toutes les manières de se

désennuyer, c'est une des moins dangereuses pour la morale et pour la santé. A cette grande consommation de chocolat, ajoutez les pratiques d'une dévotion très-longue et très-détaillée : trois messes, deux prières; vous concevrez que l'on ait occupé le trône d'Espagne et que l'on soit relégué dans le palais Barberini, sans dépérir d'ennui, de langueur et de douleur.

» Le déjeuner, servi à la fourchette, espèce de dîner préparatoire, solennité de deux ou trois heures, succède aux trois messes du matin. Depuis cette époque jusqu'à celle du dîner, lacune totale; le chocolat seul règne alors, et règne en maître. On attend tristement le dîner, dont le signal désiré sonne à deux heures de l'après-midi, et se prolonge jusqu'à cinq heures; il justifie et entraîne l'indispensable *siesta*, volupté léthargique, qui dure jusqu'à l'heure où les trois carrosses se mettent en route pour la promenade du Corso. Le tems accordé au repos et à la promenade prépare lentement l'appétit nécessaire pour le souper. Si le déjeuner est le préambule de ce repas, le souper en est le second tome : ce sont trois subdivisions d'un même festin. Quant aux menus-plaisirs de cette cour si régulière, je les ai déjà cités et décrits : le chocolat, le sommeil, conversation avec le confesseur, messes et prières.

» La reine partage tous les goûts du roi, la passion pour le chocolat exceptée. Elle dépêche un peu plus lestement ses repas, et termine un peu plus vite ses prières, qu'elle accomplit ou qu'elle écoute d'ailleurs avec une impassible immobilité, preuve évidente de son recueillement profond. Au milieu de cette étiquette immuable, l'étourdi Godoy, le léger prince de la Paix remplit son rôle avec une admirable exactitude. Il suit tous les mouvemens de ses maîtres, roule dans leur orbite, s'ennuie religieusement dans leur sphère, et remplit ses fonctions de satellite fidèle, sans qu'un seul sourire lui échappe. Il a son costume; il faut

bien qu'il fasse son personnage. Les Italiens de Rome voient tout cela, et en rient. Personne ne sait mieux qu'eux dépouiller de ses voiles de gravité factice l'étiquette, cette triste reine des cours, qui les poursuit dans leur exil. En Angleterre, on serait en extase devant l'existence régulière et la sainteté monotone de Charles IV et de ses affidés; en Italie, toutes ces apparences, toutes ces formalités passent pour ce qu'elles sont, pour des simulacres : nos Romains assistent à la scène, trouvent qu'elle n'est pas mal jouée; mais ne s'y méprennent pas. »

Charles n'avait pas résidé deux années à Rome, qu'il dut s'apercevoir de l'énorme différence qui sépare deux états, trop souvent confondus par nos publicistes : la royauté de fait et la royauté de droit. On avait promis de payer à la cour exilée une certaine redevance, assez faible en elle-même, et qui le devint davantage encore, lorsqu'il fallut remplir l'engagement qu'on avait pris. Nouveau roi Lear, le vieux monarque des Espagnes vit mutiler son budjet : ses domestiques les moins nécessaires furent mis à la réforme; les autres, que l'on payait mal, furent sur le point de s'y mettre à leur tour : déjà, en entrant en France, il s'était vu réduit à l'économie; son séjour à Rome fut signalé par une nouvelle décadence de sa fortune. Les dettes s'accumulaient; les rentrées ne se faisaient pas. Le trésor de Madrid laissait à peine échapper de ses caisses avares quelques sommes aussi faibles que rares, et qui ne suffisaient, en aucune manière, aux nécessités du prince déchu. Torlonia, qui avait été son banquier, devint son créancier, puis son bienfaiteur. Il fallut descendre de la hauteur où l'on avait vécu, se résigner à l'obscurité, abdiquer la magnificence, congédier les chambellans, supporter avec calme le faix d'un grand nom et d'une pauvreté connue; enfin, répudier la majesté royale, et,

tout en acceptant les dons d'un roturier, se résoudre aux privations philosophiques et à l'isolement de la vie privée.

Eh bien! ce monarque sans patrimoine, dont la subvention incertaine faisait le supplice; ce roi forcé de mettre en gage les débris de son diadème entre les mains d'un banquier; cet homme jadis si puissant, et dont la fierté se prêtait à de si cruelles soumissions, ne put jamais, en dépit de ses infortunes, renoncer à celui qui les avait causées. Rien n'altéra son amitié, rien n'arrêta le cours de sa munificence pour Godoy. Quels que fussent les malheurs de la famille royale, le prince de la Paix touchait ses revenus intacts. Une faible somme, long-tems sollicitée, s'échappait-elle enfin du trésor de Madrid? Godoy en avait la meilleure part. La cour aurait pu manquer de tout, avant que l'on eût songé à supprimer la moindre partie de ces superfluités de luxe, devenues nécessaires *al caro principe de la Paz*. Fidèle à son orgueil comme à ses affections, Charles IV, auquel Torlonia, son banquier, demandait le titre de grand d'Espagne, lui refusa nettement d'en écrire à la cour de Madrid. C'était prévoir le cours nécessaire des choses, et bien connaître le caractère du roi régnant, qui n'eût point accordé, même aux prières de Charles, l'anoblissement du Crésus italien. Torlonia sollicita long-tems et sans succès; le roi détrôné continua ses refus : et, sans démentir l'opiniâtreté invincible du caractère national, on le vit à la fois repousser d'une manière absolue les pétitions du banquier et lui adresser les siennes pour être payé quelques mois à l'avance.

Dans cette double position où le roi, sollicité sans succès, devenait lui-même solliciteur, il ne compromit jamais sa dignité castillane. On le vit même s'améliorer sous le poids du malheur : son caractère s'assouplit et sa bonté naturelle acquit, sinon la grâce et le bon sens qui lui

manquaient, du moins un développement nouveau et plus énergique. C'est là l'histoire de la plupart des souverains déchus et des écuyers que l'on désarçonne ; leur chute est pour eux une leçon profitable. On m'a cité plus d'un trait de bienfaisance, très-honorable pour le caractère de Charles IV. Sans doute il y avait de la gaucherie dans la manière dont ces actes s'opéraient ; mais les intentions en étaient excellentes : on y trouvait la preuve d'une sensibilité vraie, d'une nature bonne et serviable, que l'exercice du pouvoir absolu n'avait point étouffées. Point de ces efforts stériles pour reconquérir une grandeur éteinte ; peu de ces regrets puériles, qui tourmentent la plupart des hommes maltraités par la fortune : misérables soupirs d'une ambition posthume qui survit, pour ainsi dire, à l'objet de son amour et de ses vœux.

Sur le trône même, Charles IV se distinguait de ses frères couronnés par une bonhomie un peu lourde, toute populaire, toute familière, mais aimable et rare, surtout chez un souverain de toutes les Espagnes. Un ambassadeur étranger que Charles IV détestait lui a rendu, en ma présence, ce témoignage flatteur. Amoureux de la causerie et du tête à tête, dédaignant la morgue et la roideur, vous n'auriez pas cru que cette franchise et cette ouverture de caractère appartinssent à ce demi-dieu terrestre, dont la couronne de Charles-Quint ceignait le front. Sa conduite avec l'ambassadeur dont je parle fut pleine de noblesse. Ce dernier personnage, l'un des principaux acteurs du traité de Badajoz, avait, plus que personne, concouru à protéger l'intégrité de la monarchie espagnole. Ce qu'il y avait d'humiliant dans ce service ne laissa point de traces chez le ci-devant roi : ambassadeur et monarque se retrouvèrent à Rome, et s'embrassèrent, non sans quelques difficultés diplomatiques et quelques obstacles opposés par la tyrannie des convenances ; mais l'entrevue

eut lieu, et les tristes souvenirs d'une vanité royale disparurent devant les inspirations du bon cœur.

La reine n'était connue à Rome que par l'éclat et le nombre de ses diamans, sa dévotion et sa constance à toute épreuve. Le favori, choisi par sa main puissante, dans la foule des courtisans, n'avait point quitté son poste : cet autre Potemkin n'avait vu plier sa faveur sous aucun caprice de la fortune ou de l'amour. Il surveillait encore, dans tous leurs détails, l'ameublement, la toilette, les parures de sa maîtresse : c'était encore le juge solennel d'un nouveau service d'argenterie, l'arbitre de l'élégance et du bon goût. S'agissait-il de choisir une robe de cérémonie? le prince de la Paix était-là; d'élire la perruque brune ou blonde, dont les boucles devaient orner, pendant la soirée, la figure de Sa Majesté? la discussion solennelle qui s'élevait n'était terminée que par le prince. Étonnant exemple du pouvoir de l'habitude et de cette influence despotique, dont je ne sais quel mystérieux rapport semble douer certains caractères sur certains autres.

Une humeur sauvage et fière; un profond mépris des hommes; quelque chose de taciturne et de concentré; un esprit étroit, mais inflexible; une ame violente, mais ardente et sombre : voilà de quels traits semblait se composer le portrait intellectuel et moral de la reine. Soumise à l'étiquette, dévote et repentante, par cérémonie plutôt que par convention, elle paraissait intimement persuadée que ces formalités d'usage suffiraient pour tout expier. Cependant, si la chronique contemporaine est véridique, si du moins toutes les apparences ne trompent pas, rarement une pénitence réelle et profonde trouva de plus justes motifs.

Il est rare qu'une cour soit morale : le droit de tout faire impunément encourage la licence de tout oser; mais, en fait de dépravation systématique gravement et régulièrement organisée, de corruption dogmatique, ortho-

doxe et solennelle, l'histoire n'a rien à comparer à la cour d'Espagne. Lisez les mémoires de Duclos; étudiez l'époque où brilla la princesse des Ursins : vous y verrez naître cette singulière combinaison de mœurs dévotes, mystérieuses, sombres, voluptueuses, formalistes et ennuyées, germe qui s'est développé dans la suite, et qui a donné ses plus beaux fruits vers le commencement du dix-neuvième siècle. Vous eussiez dit Port-Royal devenu libertin, sans rien perdre de son rigorisme ascétique; c'était une habitude de volupté sensuelle et physique, dénuée de grâce, privée de charmes, pesamment et matériellement ignoble. Le vice même a souvent ses illusions qui le pallient en le déguisant. On remplace la vertu par les convenances, la probité par les saillies de l'esprit, l'amour par la galanterie, la morale par l'élégance; mais ici point de prestige qui rachetât, en la voilant, la triste bassesse des goûts les plus vulgaires : c'était un égoïme de sensualité, une stupide recherche de jouissances animales, qui, au lieu de corrompre, eût dégoûté du vice les ames distinguées et les esprits au-dessus du vulgaire.

Tel était l'intérieur de la cour d'Espagne; telles étaient ces mœurs, dont l'épicuréisme sans élégance, dont la dévotion sans moralité n'étonnaient personne. La régularité des sermens et celle des prières justifiaient, aux yeux d'un peuple abruti, la monstrueuse alliance de ces mœurs si perverses et de cette piété si grave. Une aristocratie, qui partageait ces mêmes vices, n'y trouvait rien à redire; un clergé, qu'enrichissait la cour, ne croyait aucun sacrifice, aucun accommodement, aucun compromis, trop difficiles ou trop pénibles pour la prospérité de l'Église. Qu'importait l'état de la conscience de la reine? pourquoi s'embarrasser de Godoy? Si la messe était ponctuellement servie, n'était-ce pas assez?

Le résultat naturel de cette perversion de toutes les idées

saines et morales fut la prompte décadence de la monarchie espagnole. Charles III avait été le héros de la famille. Son règne, à Naples, avait été un long bienfait; il avait réparé, autant qu'il était en lui, les torts et les calamités que ce malheureux peuple de Naples pouvait imputer à l'Espagne et à ses vice-rois. Quelle dégénérescence a marqué le progrès de l'âge dans cette famille! D'abord un bon roi; puis une cour livrée aux débauches d'Héliogabale; enfin, le parjure, la rapine, la perfidie, le meurtre et l'esclavage, réduits en système! C'est la marche naturelle des choses humaines. A Rome, en Grèce; en France, sous Henri III; en Espagne, de nos jours; on a vu les crimes sanglans suivre de près les vices grossiers, la débauche frayer la route à la férocité, et les orgies d'une volupté brutale précéder les orgies du meurtre.

On me montra, d'un autre côté de la salle, la duchesse de Chably : la parenté qui l'attachait au roi de Sardaigne était la seule distinction qu'elle réclamât, la seule qu'on lui reconnût. On sait que le monarque que je viens de nommer, trop faible ou trop sage pour occuper le trône, choisit l'état de moine, et tâcha d'être un saint. La duchesse de Chably jouait dans ce tableau à peu près le même rôle que certaines figures de remplissage dans les cadres de Piètre de Cortone : inutile quant à l'action, nécessaire pour remplir une lacune, elle était là sans que l'on s'étonnât de l'y voir, et sans qu'elle servît à rien. Personnage muet, elle n'était ni déplacée, ni remarquable. Plus tard, une manie d'antiquités qui vint la saisir, quelques fouilles qu'elle commanda, quelques statues dont elle fit l'emplette, la mirent en renom parmi le bon peuple de Rome : elle acquit à son propre insu un certain degré de renommée; et la gloire, ou du moins une ombre de gloire, vint la chercher.

Une femme plus digne d'attention vint se joindre au groupe des notabilités royales que je viens de décrire : c'é-

tait l'ex-reine d'Étrurie, conduisant par la main son fils Louis, nommé *le roi Louis*. Les Romains sont si habitués aux titres, que toutes ces royautés ne les frappent plus d'aucune surprise. Ici, l'homme qui s'étonnerait de cette multitude de têtes couronnées qui habitent Rome, passerait pour un badaud. Nos voyageurs anglais, dont les mœurs aristocratiques s'ébahissent toujours devant un titre d'altesse et de majesté, sont, comme on peut le croire, un sujet de plaisanterie inépuisable, un texte d'éternelle raillerie pour les *desingannati* de la ville éternelle.

La physionomie du jeune roi me charma par sa douceur, son caractère dénué d'affectation et de hauteur, et cet air de dignité modeste et de grâce enfantine qui se mêlait à une réserve de bon ton. La figure et les manières de la reine me parurent exprimer une bonté insouciante, un égoïsme sans malice, une bonne humeur de tempérament. Ajoutez à ces caractères physiognomoniques, dont je ne puis rendre compte qu'en reproduisant l'impression qu'ils ont faite sur moi, un teint olivâtre, une bouche entr'ouverte de manière à laisser sans protection l'émail jaune et terni de quelques dents mal conservées, un embonpoint extraordinaire, des gestes rares et solennels, et, malgré tout cela, je ne sais quelle majesté tempérée par un air de franchise, d'aisance, d'aplomb et de bienveillance, signe distinctif des royautés légitimes, ou qui veulent l'être.

Cette reine n'avait rien à faire : sa vie était une longue série de journées d'étiquette, de toilettes de bal, de messes solennelles, dont la monotonie n'était pas même compensée par une espérance, par une ambition, par un mouvement vers un but quelconque. Au milieu de ce désert, dans cette existence privée de passions, de crainte, d'espoir et de bonheur, elle savait supporter, avec la dignité d'une reine, ce lourd fardeau de l'ennui. Princesse héréditaire de Parme

et de Plaisance, reine d'Étrurie, petite-fille de Louis XIV, fille adoptive de Napoléon, sœur de Ferdinand; singulière accumulation de titres qui s'étonnent de leur rencontre! Quand l'Europe vit subitement crouler le trône qu'elle avait adoré pendant dix années, le reine d'Étrurie perdit son sceptre. Elle rentra paisiblement dans son obscurité, ne se plaignit de rien, attendit en silence un nouveau tour de roue de la fortune; et si sa prospérité ne fut point signalée par des qualités brillantes ni des actions mémorables, le malheur ne put l'accabler. Ce sont là des mérites dont il faut tenir compte aux têtes couronnées : d'ailleurs, le pauvre n'a pas eu à lui imputer des violences arbitraires, une inquisition humiliante, une rapacité basse et implacable; on ne l'a pas vue, comme le duc de Modène (1), étendre sa persécution jusque dans les cabanes du laboureur, dans les ateliers de l'industrie, dans les retraites de l'indigence, et soumettre ses petits domaines à une gigantesque police, Briarée aux cent mains, Argus aux cent yeux, toujours prête à saisir le denier de la veuve, toujours épiant, dans sa vigilance sanguinaire, les secrets du foyer domestique. Enfin, on l'a aimée, on l'a regrettée; et, bien que l'éclat dont s'environnait la princesse Élisa l'ait rejetée un peu dans l'ombre, le souvenir de sa rapide domination n'a laissé que des traces de reconnaissance et d'amour.

Les destinées humaines ont eu leur cours; les person-

(1) Note du Tr. On sait que le duc de Modène a organisé dans ses états l'espionnage systématique et l'inquisition politique dont le centre est en Espagne et à Vienne. Un poète italien, banni de sa patrie, le célèbre improvisateur *Giannone*, a tracé, dans un poème inédit, intitulé *l'Esule*, l'Exilé, un tableau fidèle et terrible des persécutions dont les Italiens amis de leur pays sont aujourd'hui les victimes. On dit que cet ouvrage, l'une des productions les plus originales et les plus pathétiques de cette époque, sera bientôt publié à Paris.

nages que je viens de décrire se sont détachés l'un après l'autre du groupe qui les réunissait. Cette fantasmagorie, que j'ai retracée de mon mieux, changea de face plusieurs fois, et offrit aux regards une nouvelle perspective, terminée par des tombeaux.

On proposa d'abord à la reine d'Etrurie d'échanger son diadème imaginaire contre une couronne ducale : proposition qui fut acceptée aussitôt que faite. Il s'agissait d'aller gouverner l'ancienne principauté de Lucques : le domaine n'était pas vaste, mais c'était encore régner. Quiconque a goûté le plaisir du commandement suprême veut régner, fût-ce en miniature. On a sa cour, son ministère, son palais, son trône : on se console, car on règne. La reine, devenue duchesse de Lucques, se hâta de quitter son habitation de Rome pour prendre possession de ses domaines. Là, elle se montra de nouveau juste, bienfaisante, bienveillante, humaine, généreuse même. Les Bonaparte trouvèrent asile dans son petit territoire : protectrice de ses anciens protecteurs, sa conduite fut dictée, non-seulement par la reconnaissance, mais par la délicatesse. La princesse Borghèse reçut d'elle toutes ces marques de considération qui, dans la position où elle se trouvait, étaient plus douces et plus précieuses que des services.

Comparez cette noble manière d'agir avec les petites vengeances, les actes de basse jalousie, les taquineries mesquines et haineuses dont les membres de la dynastie déchue subirent alors l'humiliation ; rappelez-vous les souvenirs d'affection que le gouvernement précédent avait laissés parmi les nouveaux sujets de la duchesse, vous apprécierez à sa valeur réelle une générosité si rare. C'était alors que Louis Bonaparte, en faveur duquel auraient dû s'élever son désintéressement reconnu et la bonté de son caractère, perdit par la sentence d'un tribunal, une terre

achetée de ses propres deniers, et qui ne valait pas plus de 300 liv. st. de revenu, confiscation prononcée par des gens qu'il avait comblés de bienfaits, et qui dut lui inspirer plus d'une réflexion philosophique. Au surplus, si l'on a pu lui arracher ce domaine, jamais on ne lui ôtera la gratitude des classes inférieures qu'il soulageait, et celle de l'histoire qui répétera sa noble devise : *Fais le bien, advienne que pourra.*

A peine la duchesse était-elle installée à Lucques, la mort vint la saisir. Son fils, qui lui succéda, ne démentit point la conduite de sa mère; mais ses moyens sont loin de répondre à ses désirs. Dépendant des banquiers de Rome et de Gênes, possesseur d'un revenu précaire, il ne peut accomplir le bien qu'il souhaite. On sait qu'à la mort de Marie-Louise, il quittera Lucques, et rentrera dans les domaines Farnèse, son vieux patrimoine. Quant au jeune duc de Reichstadt, il n'est pas encore cardinal : M. de Metternich, ou le hasard, ce grand politique, se chargeront de ses destinées.

La reine d'Espagne, long-tems malade et mourante, descendit au tombeau peu de tems après la duchesse. Les habitans de Rome, qui l'ont oubliée, se souviennent encore de ses funérailles et de tous les événemens de sa vie : ils ne citent plus aujourd'hui que les pompes de sa mort. C'était une magnificence extravagante, une prodigalité funèbre, une splendeur sépulcrale, qui ont laissé des souvenirs ineffaçables, dans cette ville même, où tout est appareil, cérémonie et pompe théâtrale. Des torches innombrables éclairaient de leur lueur sombre et douteuse les portiques de Sainte-Marie-Majeure; une bière colossale et pittoresque en occupait le centre; le *De Profundis*, entonné par tous les ordres religieux à la fois, faisait retentir ces voûtes, dont une immense draperie de velours

noir enveloppait les piliers de marbre. Paré d'une vaste perruque blonde, la figure peinte, le corps revêtu de la pourpre, on voyait ce cadavre royal emprunter aux secours de l'art les simulacres d'une beauté factice, que la reine vivante ne possédait pas. Je n'ai point entendu dire que sa mort ait été pleurée, si ce n'est de ses domestiques, qui perdirent leur place en la perdant. Quant au philosophe Godoy, il assista tranquillement à la cérémonie, disserta sagement sur la fragilité des choses de ce monde, trouva la bière fort bien dessinée et d'une belle exécution, admira le *De Profundis*, et revint chez lui se mettre à table.

La mort du roi eut quelque chose de plus touchant. Séparé depuis long-tems de son frère Ferdinand de Naples, et craignant que la mort de l'un ou de l'autre n'empêchât les deux frères de se réunir, Charles IV avait été lui rendre visite. L'arrivée d'un roi est pour les Napolitains un événement extraordinaire; l'entrée de Charles fut un triomphe, et son séjour une fête. Quand les deux rois s'embrassèrent, le souvenir de leurs malheurs et de leur longue absence prêta à cette scène, ordinairement si froide, quelque chose de pathétique et de passionné : le roi d'Espagne fondit en larmes. Quelques jours après, la nouvelle de la maladie, puis de la mort de la reine, parvint à Naples. On ne savait comment en instruire son mari : ce fut le roi de Naples lui-même qui se chargea de faire comprendre au roi d'Espagne le malheur nouveau qui, l'accablant dans son exil, ne lui laissait pour avenir qu'un isolement douloureux. Ferdinand se revêtit de longs habits de deuil, et se montra ainsi, au milieu de sa cour, à son frère, que l'on n'avait pas encore averti de sa perte récente. Il devina le secret du lugubre symbole : sa tête s'affaissa sur sa poitrine, et ne se releva plus! Deux jours après, il tomba en léthargie : bientôt il avait cessé de vivre! Peu d'êtres hu-

mains ont su aimer avec autant de confiance, d'abnégation, d'indulgence et de dévouement. Si cette indulgence semble le rabaisser dans l'esprit des hommes, la sincérité et la bonté de son ame méritent des larmes, et même des éloges. Le bon Charles ne se démentit jamais : il resta faible, mais *bon*, jusqu'au dernier soupir.

Terminerai-je ce portrait historique de l'ancienne cour de Naples dans son exil, sans m'occuper spécialement de l'homme qui l'y a conduite, du plébéien parvenu qui a causé ses malheurs, de Godoy, en un mot ?

Je n'avais pu, le soir même de ma présentation, lier connaissance avec ce personnage, le plus important et le plus historique de la cour déchue que je visitais. Le lendemain, je m'adressai à l'ex-colonel G..., qui, cédant à mes sollicitations, m'introduisit chez l'ex-altesse royale. Lorsque nous arrivâmes, le prince descendait de cheval; il venait de sa maison de campagne, anciennement la *Villa Mattei*, près du Colysée. Figurez-vous un jockey anglais, la figure boursoufflée, la veste courte, le fouet à la main, portant culotte de peau, boutons de chasse, et je ne sais quelles bottes, dont les revers jaunes et luisans couvraient plus des trois quarts de sa jambe. Je n'aperçus d'abord que ses formidables bottes, et le bonnet pittoresquement ridicule dont sa tête était ombragée. J'avais beau faire; le prince de la Paix ne se révélait pas à mes yeux : je ne voyais devant moi que le postillon Godoy.

La rudesse des contours de son visage; un embonpoint qui indiquait la sensualité, mais non la santé; une complexion toute plébéienne; un teint hâlé; des couleurs vives et fortes; cet air d'insouciance et de bonne humeur, qu'un peintre aimerait à donner pour signe caractéristique au portrait d'un muletier : tout, jusqu'à son costume, trahissait son origine et démentait son haut rang. Mon observation attentive chercha sur son visage quelques traces des

émotions qu'une si étrange destinée avait dû exciter chez lui. A cette époque de miracles bizarres, quel homme fut aussi singulièrement ballotté par la fortune ? De postillon, prince; de soldat, roi; de roi, exilé, sans considération et sans patrie : quel sort, quelles révolutions ! Voilà donc cet homme, dont la roture s'allia au trône, dont la bassesse devint légitime, dont un regard d'une reine changea l'existence, épura le sang, consacra le pouvoir ! Comment ce plomb vil se transforma-t-il en or pur ? Et lui-même, a-t-il la conscience de ces incroyables métamorphoses ? Sait-il quel objet de surprise il offre à l'histoire et au monde ? Non, sur ces traits rians et épanouis, je ne lis pas une pensée, pas un souvenir, pas un regret : je n'y vois que le plaisir d'exister, une sorte de béatitude physique, un aplomb de bonne humeur, que nulle réflexion ne peut ébranler, que nulle idée mélancolique n'effleura jamais !

Il s'approcha de moi avec beaucoup de prévenance, et se mit à causer avec une rapidité d'élocution d'autant plus merveilleuse, que son dialecte, composé de lambeaux de tous les idiomes, n'appartenait à aucun. Vous eussiez dit un de ces *Picaros* de la comédie espagnole, personnages gais, d'une jovialité bruyante, d'une hardiesse étourdie, parlant très-haut, criant quelquefois, gesticulant de tems à autre, exprimant par une grimace ce qu'ils ne peuvent dire autrement, par la pantomime ce que leurs convulsions physionomiques ne suffisent pas à rendre, riant de tout et surtout d'eux-mêmes. Le prince, rattachant un mot arragonais à une phrase italienne, une tirade française à un débris de période anglaise, soutint à lui seul, pendant une demi-heure, la conversation, ou plutôt le monologue le plus varié. Il me parla peinture, politique, femmes, théâtre, toujours pensant tout haut, sautant d'un objet à l'autre, battant les buissons, ne respectant personne, brisant de minute à minute le fil de sa pensée ou de son récit,

passant de lui-même aux autres, de Godoy au prince de la Paix, du prince de la Paix autocrate en Espagne, au prince de la Paix exilé à Rome, et *philosophe malgré lui.* Il était impossible d'être moins altesse, et d'être, comme on dit en France, plus *bon diable.* Cette scène bizarre, dont le héros et le seul acteur ne me laissait que le plaisir de l'écouter et de l'observer, dura deux bonnes heures. Je ne vis jamais roturier ou gentilhomme rire de meilleur cœur et faire de meilleure grâce sa confession générale.

Il aimait beaucoup les Anglais, disait-il. « Les *Angliers* (c'est ainsi qu'il prononçait) sublimes à la guerre, inimitables dans les arts de l'industrie et de la paix, l'emportaient, selon lui, sur toutes les nations d'Europe. » Etait-ce flatterie pour moi, était-ce vérité ? Je serais tenté de croire que la haine de la France entrait pour beaucoup dans l'adoration qu'il vouait à la Grande-Bretagne. « Ces Français l'avaient trompé ! C'étaient de vrais démons ! Quant aux Espagnols, il les aurait aimés s'il l'avait pu : et c'était là un de ses torts. » Franc dans ses aveux, ingénu dans ses repentirs, il faisait très-bien les honneurs de sa condamnation personnelle, et convenait sans hésiter de toutes ses fautes anciennes, de tout ce qu'il avait fait de dangereux, de tout ce qu'il aurait dû exécuter d'utile, enfin de tous ses péchés, soit d'omission, soit de commission.

Cependant, s'il se condamnait en détail, il s'excusait en masse. Sa défense était inquiète et fébrile ; il sentait lui-même qu'on pouvait l'attaquer par tant de points vulnérables, qu'il ne savait guère comment s'y prendre pour repousser une attaque si générale et si pénible. A la fin de ses apologies, tout ce que l'on était forcé de reconnaître, c'était l'inévitable nécessité d'une apologie nouvelle. Il avait eu, disait-il, de bonnes intentions ; et si la monarchie espagnole eût pu être sauvée, sa main eût accompli

ce miracle. Mais l'astre de Napoléon atteignit trop vite l'apogée de sa splendeur. Il ne resta plus au pauvre prince de la Paix qu'un seul rôle, celui de prophète dans le désert, suivi bientôt du rôle plus pénible de philosophe pénitent. « Et comment aurais-je pu, continuait-il avec chaleur, arrêter cet homme (l'empereur) dans sa carrière ambitieuse? J'avais beau lui dire : « *Mon cher!* nous » sommes très-bien; pourquoi tenter l'impossible? » il ne m'écoutait pas, hélas! et vous voyez ce que nous sommes devenus! »

A ces lamentations sur le passé succédaient de plus vives déclamations : il s'échauffait; et ce qu'il gagnait en violence, il le perdait en bon sens et en raison. J'avais pitié de l'entendre s'emporter contre Bonaparte, de le voir se ruer, dans sa colère, sur le cadavre du lion : il y avait là si peu de courage et si peu d'esprit! Plus il se livrait à la passion de ses souvenirs, plus ce délire ridicule augmentait; il accusa Murat d'ingratitude, de duplicité, de trahison. De trahison! l'accusation peut se soutenir; mais l'accusateur m'étonnait.

Je ne répondais rien à ces fureurs. Qu'il nommât Napoléon un brigand sans foi, l'imputation me semblait de peu de valeur : ce sont là des vertus ou des vices de conquérant et de monarque. Quant à ses injures contre Murat, j'étais sur le point de lui faire observer que, dans sa bouche, elles étaient déplacées. N'était-ce pas lui, prince de la Paix, qui, devenu le proconsul et le gérant de Bonaparte, avait servi ses déprédations les plus coupables? Ne portait-il pas la même livrée que ce même Murat qu'il invectivait? En fait d'ingratitude, n'avait-il pas dans sa propre vie de terribles souvenirs?

Il parlait de l'Espagne, sans haine, mais sans regret; je lui sus gré de ne point se parer à mes yeux d'un patriotisme hypocrite, que toute son histoire démentait.

Résigné à son sort, non par réflexion, mais par instinct; non par philosophie, mais par indifférence, il se trouvait heureux en exil comme Lazarille de Tormes en prison. Croyez-vous qu'il pensât sérieusement au passé, au présent, à l'avenir ? Non ; toute sa science était de vivre sans souci, science plus efficace dans la pratique réelle de la vie, que toutes les consolations métaphysiques de Sénèque ou de Boëce. Plus bruyant que brillant; vulgaire dans ses manières ; trivialement spirituel; d'un esprit vif, brusque et décousu ; doué de l'heureuse faculté d'oublier, du besoin de jouir, et de la facilité de se plier à tout; point fier, point morose ; n'ayant rien du parvenu ni du Castillan; dénué de cette morgue tranquillement insultante, qui caractérise la plupart de nos hommes nouveaux (1) ; bon enfant et mauvais sujet; égoïste et facile à vivre ; tel était cet homme singulier que sa médiocrité éleva sur le pinacle de la fortune, et qui, grâce à elle, échappa au sentiment du malheur et de la honte. Quant à ses talens, ils se bornaient à peu de chose : guitariste médiocre, assez bon cavalier, ses prétentions n'auraient pas dû s'élever au-dessus des qualités intellectuelles et physiques exigées par ces occupations et ces goûts : par malheur, il voulut se mêler d'administration et de gouvernement.

Au surplus, cette altesse improvisée pouvait alléguer, en faveur de son ignorance, plus d'un exemple légitime : elle se trouvait de pair avec bien des célébrités vivantes et respectées. Sans doute, l'affaire de Bayonne et tout ce mélange de duperie et de perfidie qui en fut la suite déshonoreront également tous les acteurs de cette triste scène ; mais que l'on veuille bien observer l'état de l'Espagne, la dé-

(1) Note du Tr. L'auteur parle de l'Angleterre moderne, dont la morgue et l'hypocrisie (*cant*) sont en effet, comme le dit lord Byron, les deux vices capitaux.

bilité de sa monarchie vermoulue, son mauvais gouvernement enraciné, pour ainsi dire, dans ses institutions et ses habitudes; le système ruineux de ses finances; l'impossibilité des réformes; l'apathie et l'incurie du peuple; la cruelle position d'un gouvernement forcé de recourir sans cesse aux stratagèmes et à la fraude. Que l'on se rappelle la faiblesse de l'Europe, faiblesse morale, qui la soumettait à Napoléon, comme la faiblesse physique de l'Asie avait fait le succès d'Alexandre. Le conquérant vint, demanda et obtint. Quant à Godoy, qu'avait-il à faire? Réhabiliter ce royaume en décadence? ressusciter ce cadavre? l'entreprise était impossible. Il pouvait du moins gouverner bien ou mal : il y renonça. Dans son effroi ou dans son indolence, semblable à l'enfant qui tient une montre et la laisse échapper de ses mains par une terreur puérile, Godoy, incapable de soutenir le fardeau qu'il s'était chargé de porter, le lâcha. Toute cette vieille machine se brisa en mille pièces, et Napoléon se jeta sur ses débris. Pauvres marionnettes politiques, acteurs sans ressorts et sans ame, qui vous connaît et vous étudie ne prend plus en pitié ces enfans crédules qui s'arrêtent en extase devant leurs marionnettes fragiles, et supposent à ces petits êtres de carton et de bois une ame, un esprit, un langage, une puissance, une volonté, une pensée!

La vie privée du prince de la Paix (si tant est qu'il ait eu jamais une vie privée) remplirait un volume fort curieux. Toujours en scène, on le vit d'abord dans la Galice, paysan frais et robuste, faire danser aux sons de la guitare rustique les bergères du voisinage; postillon, soldat des gardes, distingué par la reine, il ne doit son avancement qu'à ses qualités physiques et extérieures, que son audace ou son insouciance font valoir. Le caprice, le délire d'une femme improvisent sa fortune. Tout à coup le voilà favori de la reine, ami intime du roi, maître du royaume. Le

monarque et sa compagne, le cabinet et l'armée, tout lui obéit. D'un seul élan, ce pauvre musicien de village a franchi tous les degrés qui séparaient sa bassesse du premier poste de l'état. C'est le plus riche propriétaire des Espagnes : les dernières ressources d'une nation endettée et sans industrie s'engloutissent dans ses coffres; il marche sur le velours et la soie; il se couvre de diamans et de perles; toutes les clefs de ses appartemens sont d'or massif. Il a ses gardes-du-corps, sa cour, ses maîtresses; son pied foule orgueilleusement tous les préjugés de la vieille aristocratie castillane, vainement indignée. Quand Shakspeare, cédant à l'une des fantaisies de sa pensée (1), se plut à retracer l'amour bizarre d'une fée, et les faveurs qu'elle verse à pleines mains sur le pauvre savetier *Bottom*, n'avait-il point deviné l'histoire de ce choix bizarre et des événemens incroyables qui l'ont suivi?

Enfin l'étoile de Godoy atteint son apogée. Pendant le cours d'une élévation si miraculeuse, il avait épousé la marquise de Todo : il la répudia. Un attachement aussi dévoué que sincère, et qui avait duré long-tems, est tout à coup sacrifié à l'espoir d'une alliance royale. Le soldat de fortune trouve une fille de roi qui l'épouse; il entre (qui l'aurait pu croire!) dans la famille des Bourbons. Mais, pour ajouter le dernier trait à cette suite de grotesques merveilles, ce mariage n'étonne personne; un peuple dévot semble avoir donné, à ceux qui le gouvernent, indulgence plénière pour toutes les absurdités. Bientôt, méprisé par Bonaparte, objet d'exécration pour ses compatriotes, il fuit à Rome où il continue, en dépit de la voix publique, à vivre avec une femme, à servir de sigisbé à une seconde, et à en aimer une troisième. Ce ménage moral ne produit aucun scandale : Rome suit le précepte d'Horace et ne s'étonne de rien. Loin de désunir le roi et la reine, c'est le

(1) *Midsummer's Night's Dream.*

prince de la Paix qui les rapproche; enfant gâté de l'un et de l'autre, il ne voit expirer leur engouement pour lui qu'avec leur vie. Leur rivalité comique, leur conspiration burlesque, ne tendent qu'à combler ce cher Godoy de faveurs nouvelles. Prenez vos pinceaux, historiens des cours, panégyristes moraux et serviles; retracez-moi ces scènes amusantes! La première personne que la reine demandait à son lever, c'était Godoy; la dernière personne à laquelle le monarque disait *bon soir*, c'était le *prince de la Paix!*

Quand toute la famille eut disparu de ce monde, Godoy, espèce de demi-roi jusqu'alors, redevint simple particulier. Amateur de chasse et de tableaux, gourmet, connaisseur, propriétaire d'un beau palais dans le Corso, et d'une magnifique galerie, où se trouvent réunis les plus beaux Corrèges que l'on puisse imaginer, il se fait vieux maintenant; il parle d'établir ses enfans; propose à Torlonia des spéculations lucratives sur les tabacs d'Espagne; se couche de meilleure heure, et monte moins souvent à cheval. Il a marié dernièrement son fils à une dame irlandaise, miss Crowe: dernière occasion de magnificence, qu'il a saisie avec empressement, et où il a déployé tout le luxe de son ancienne vice-royauté.

« Fortune, me disais-je, en quittant le prince : voilà donc tes jouets! et voilà de tes tours! Celui-ci passe la bizarrerie ordinaire de tes caprices; et jamais les décisions de ta fantaisie féminine ne m'ont inspiré plus de mépris! » Cependant, je traversais des chambres basses, ornées de tapisseries usées, de vieux tableaux, et de cadres éclatans de dorure. Un mobilier antique garnissait ces appartemens déserts; de vieux chandeliers et des horloges sans nombre, réunis par une manie du prince, et dont pas un n'allait bien, couvraient les cheminées. Un coup de sonnette retentit, et Son Altesse nous quitta : il allait bercer son enfant ou amuser la reine, seule occupation de sa vie. Le

lendemain, mes amis me demandèrent si j'avais remarqué chez le prince tel tableau du Titien, tels arabesques de Raphaël, tels grotesques de Bamboche : je n'avais vu que *Godoy*. (*New Monthly Magazine.*)

NOUVELLES DES SCIENCES,

DE LA LITTÉRATURE, DES BEAUX-ARTS, DU COMMERCE, DES ARTS INDUSTRIELS, DE L'AGRICULTURE, ETC.

Sciences Naturelles.

Analyse du venin du crapaud commun, par Sir Humphry Davy. — On croit généralement que les crapauds sont venimeux. Cette opinion, transmise à travers un grand nombre de siècles, a trouvé des contradicteurs parmi les naturalistes modernes, et l'illustre Cuvier est à leur tête. Mais, examinant de plus près cette ancienne croyance, on y trouve un fond de vérité que l'on a eu tort de rejeter avec les erreurs qui l'altéraient. L'habile chimiste, qui s'est chargé de cet examen, a procédé d'une manière plus philosophique. Voici le résultat de ses recherches.

Le crapaud commun contient effectivement une matière vénéneuse; elle remplit des réservoirs particuliers, ménagés principalement dans le tissu de la peau sur tout le corps de l'animal. La pression suffit pour faire sortir cette liqueur, et la lancer assez loin : on parvient, par ce moyen, à s'en procurer en quantité suffisante pour la soumettre à l'analyse chimique et à diverses épreuves; elle est extrêmement âcre. Davy compare l'impression qu'elle fait sur la langue à celle que produit le suc de l'aconit; elle at-

taque aussi la peau des mains : elle se dissout presque totalement dans l'alcool et dans l'eau ; et ni l'acétate de plomb, ni le sublimé corrosif ne précipitent rien dans l'une ni l'autre de ces dissolutions. La liqueur vénéneuse, combinée avec l'ammoniaque, conserve son âcreté ; elle en perd un peu lorsqu'on la fait dissoudre par la potasse ou par la soude, peut-être parce qu'elle éprouve, dans ces combinaisons, une décomposition partielle. En se dissolvant dans l'acide nitrique, elle prend une couleur pourpre. Si les dissolutions aqueuse et alcoolique sont abandonnées à l'évaporation spontanée, on obtient un résidu très-inflammable, et qui, par sa couleur et sa consistance, ressemble beaucoup à l'albumine. Quoique cette matière agisse fortement sur la langue et sur la peau, Davy a constaté, par des épreuves décisives, qu'on peut l'introduire impunément dans la circulation. Pour caractériser ses qualités malfaisantes, le célèbre chimiste croit pouvoir emprunter à Shakespeare l'expression de *poison étouffé* (sweltered venom). D'autres observations de lui ont révélé une fonction particulière de cette matière vénéneuse répandue avec tant de profusion dans la peau de cet animal ; elle concourt avec les poumons à la décarbonisation du sang. En effet, l'une des deux branches de l'artère pulmonaire s'étend sous la peau, et ses ramifications sont plus nombreuses aux lieux où les réservoirs de la liqueur dont il s'agit sont le plus accumulés : ces vésicules, placées dans le tissu de la peau, ont une organisation particulière que Davy ne pouvait manquer d'étudier. Il y a vu deux sortes de pores : les uns plus larges, à travers lesquels la lumière se décompose et forme des cercles irisés ; les autres plus petits, et qui ne laissent passer qu'une lumière jaunâtre. Les premiers sont plus rares, et ne se trouvent qu'en certaines parties de la peau ; les autres, beaucoup plus nombreux, sont répandus partout. Les partisans des causes finales ne manqueront pas

d'assigner la destination particulière de chaque sorte de pore, ainsi que les motifs qui ont déterminé le créateur, en donnant cette organisation aux crapauds. Les naturalistes n'iront pas au-delà des faits, et ils en conclueront que la mauvaise renommée des crapauds est assez bien méritée, et que cependant M. Cuvier a pu dire qu'ils ne sont point venimeux.

Médecine Légale.

Observations sur la quarantaine. — *La Lancette,* journal médical de Londres, contient les observations suivantes sur la quarantaine :

La simplicité et la facilité d'exécution sont des caractères essentiels de toute bonne loi. Assurément au premier coup-d'œil, on ne reconnaîtra pas ces caractères, en examinant avec quelque attention les lois relatives à la santé publique ; mais on n'aura pas de peine à y démêler l'empreinte de l'ignorance des tems où elles furent établies, et les prétentions du pouvoir qui les sanctionna. On leur fera même un reproche plus sévère : on demandera si elles ne sont pas criminelles, lorsqu'elles condamnent à la mort, ordonnent des exécutions militaires, causent plus de maux que n'auraient pu en faire les fléaux qu'on a voulu détourner ? On commence à douter de la réalité du danger, et encore plus de l'efficacité des précautions qu'on lui oppose. En France, M. le docteur Chervin et beaucoup d'autres médecins soutiennent que la fièvre jaune n'est pas contagieuse : en Angleterre, M. le docteur Mac Lean prouve, par de longues séries de faits, que le résultat réel des lois pour éviter les ravages de la peste a été de les augmenter, lorsque la maladie a trompé la surveillance des agens sanitaires. Le médecin anglais ne se borne point à inviter les souverains à révoquer les lois inefficaces,

gênantes et funestes de la quarantaine; il en impose le devoir, au nom de l'intérêt des peuples et de l'humanité, remontrances dont la politique tient peu de compte; mais il parle aussi de l'intérêt des souverains eux-mêmes, et la politique devient plus attentive, car M. Mac Lean n'est pas seul de son avis : une foule de médecins, dont le mérite n'est point contesté, fortifient de leur autorité ses raisonnemens et les conséquences qu'il en tire. D'ailleurs, les questions de cette sorte ne peuvent être décidées à la pluralité des voix : ce sont, avant tout, des questions de science, et les faits bien constatés peuvent seuls les résoudre. Puisque les savans ne sont point d'accord, et soutiennent le pour et le contre, sans que la victoire se déclare pour l'un des deux partis, il n'appartient point à l'autorité publique d'intervenir en aucune manière, et de se substituer à l'autorité des faits et de la raison. S'il était question de paratonnerres ou de paragrêles, le gouvernement se mêlerait-il de trancher une question de physique, d'ordonner ou d'interdire la construction de ces appareils? et pourtant, ces actes ne seraient pas plus difficiles à justifier que les cordons sanitaires, les lazarets et leur police. Mais voyons avec quelles armes M. Mac Lean attaque cette législation.

« L'action des lois sanitaires n'est pas bornée à son objet spécial; elle est ressentie partout et en tout : elle embarrasse la politique, s'interpose entre les peuples, ralentit ou empêche les opérations du commerce, met des obstacles à la marche des armées pendant la guerre, à la navigation dans tous les tems; elle peut nuire à l'exécution des projets les plus utiles, influer sur la destinée des nations. Il sera donc très à propos, dans ces tems où quelques rayons de lumière commencent à pénétrer même dans les cabinets des souverains, d'examiner, l'histoire de ces lois à la

main, quels services elles ont rendus, et à quel prix elles les ont fait acheter.

» Plusieurs siècles se sont écoulés depuis que la terreur des maladies contagieuses a saisi toutes les nations chrétiennes, et provoqué des lois, des ordonnances municipales, des réglemens, un code volumineux qui, sur le continent de l'Europe, porte le nom de *Lois sanitaires*, et que les Anglais nomment *Lois de la quarantaine*.

» Je m'adresse à tous les gouvernemens, et je leur conseille, je les requiers d'abolir ces mauvaises lois. Pour faire voir combien cette résolution serait sage, nécessaire, il suffira d'exposer deux vérités, dont chacune suffirait seule pour fixer l'opinion de tout homme raisonnable, et qui, par leur ensemble, ne permettent plus aucune hésitation et ne laissent aucune excuse. 1° Comme il est prouvé maintenant que les maladies dont il est question ne sont point contagieuses, il ne faut point de lois pour prévenir un danger chimérique; 2° quand ces maladies règnent, quelle que soit leur origine, l'observation des lois de la quarantaine augmente le mal au lieu de le diminuer.

» Pour la démonstration de la première vérité, je renvoie à mes écrits. J'ai rassemblé toutes les épreuves, et les présente sous toutes les formes : positive, négative, par analogie, examen des lieux et des circonstances, réduction à l'absurde. Mais les partisans de l'opinion opposée se sont enveloppés de mystère; suivant leur doctrine, un agent qui échappe aux expériences et même aux observations est la cause de la contagion. Ces docteurs ne disent rien de ce qu'il faudrait pour convaincre, mais l'obscurité de leurs raisonnemens suffit pour effrayer. Afin d'éviter toute contestation, je ne ferai valoir que les preuves historiques. Consultons donc les annales de la peste, en Angleterre et dans les pays où ses ravages ont été le mieux décrits.

» La peste a souvent affaibli la population de Londres : on n'a pas oublié les funestes époques de 1592, 1603, 1625 et 1665. En comparant le nombre des victimes de la maladie, à ces quatre époques, pendant la première semaine de juillet, on les trouve classées dans cet ordre : 1592, 1625, 1665, 1603. En 1592, l'intensité du mal augmenta jusqu'au 11 août : la mortalité était alors de 1,550 personnes par semaine. En 1625 et 1665, les lois de la quarantaine furent observées rigoureusement, et cependant le nombre des morts fut plus grand qu'aux deux pestes précédentes. En 1592, les maladies ordinaires emportèrent plus de monde que la peste; lorsque ce fléau reparut en 1603, ses ravages surpassèrent la mortalité ordinaire, et cette funeste supériorité va toujours croissant à mesure que l'on multiplie les précautions et les mesures dites *de sûreté*. L'époque de 1592 est très-remarquable, parce que l'on y observe la marche *naturelle* de la maladie; les lois de la quarantaine ne furent mises en vigueur qu'un peu plus tard.

» Lorsque la peste reparut à Londres, elle ne se montra pas d'abord sous un aspect aussi formidable; mais en peu de tems la violence du mal s'accrut au point que l'autorité crut devoir ajouter plusieurs dispositions nouvelles à ses ordonnances, et surveiller plus sévèrement l'exécution des lois sur la quarantaine. Tout cela fut fait, et les ravages de la peste augmentèrent encore.

» Suivons le développement *spontané* de la peste en 1592. La maladie sévit cruellement quelques jours après son apparition ; elle s'affaiblit par degrés et finit par être moins meurtrière que les maladies les plus communes. En 1665, cet ordre naturel reparut lorsque l'on eût renoncé aux mesures sanitaires, parce que la violence toujours croissante du mal avait fait cesser l'action de la police. Les communications furent rétablies partout, et la

contagion cessa. Je recommande spécialement l'étude analytique de cette épidémie : elle abonde en faits d'une haute importance pour la médecine légale. L'ordre et la nature des phénomènes, comparés aux registres des décès, sont une des preuves les plus convaincantes du danger des lois prétendues sanitaires : et ce n'est pas à l'Angleterre seulement que ces erreurs législatives ont été funestes. Marseille en 1720, Moscou en 1771, Messine, Naples, Cadix, Barcelone, Tortose, Palma, Malte, etc., fourniront aussi des preuves de la même vérité.

» A Marseille, sous le règne des lois sanitaires, la peste emportait plus de 1,000 personnes chaque jour. Le désespoir fit renoncer aux précautions, les boutiques furent ouvertes, les processions religieuses mirent tous les habitans en contact, et loin que le mal fît de nouveaux progrès, il s'affaiblit de jour en jour, jusqu'à ce qu'il cessât tout-à-fait. Au commencement de septembre, on avait proposé, comme un expédient conservateur, de mettre le feu à la ville ! Ce conseil, aussi absurde qu'atroce, n'est que l'exagération de l'esprit qui a dicté les lois sanitaires. Tout ce qui s'était passé à Marseille, en 1720, fut renouvelé à Moscou en 1771, à l'exception du projet d'incendie.

» Ainsi, l'effet constant des lois de la quarantaine est d'aggraver le mal que l'on veut prévenir, de le rendre plus destructeur. De plus, ces lois prolongent inévitablement la durée de l'épidémie : en quoi consiste donc le bien qu'on leur attribue ?

» Malte fut envahie par la peste en 1813. La ville de Casal-Curmi fut cernée par un cordon ; les habitans furent renfermés dans l'enceinte des murs, chacun se retrancha dans sa maison : presque toute la population périt, et le mal avait cessé dans tout le reste de l'île, tandis qu'il était encore dans toute sa force en ce lieu si bien fermé et surveillé.

» En 1815, l'observation rigoureuse des *lois sanitaires* conserva, pendant toute une année, la peste dans la petite ville de Noya, en Italie.

» Afin de ne rien omettre dans cette importante discussion, il faut suivre, dans toutes les saisons, les maladies réputées contagieuses, et observer les phénomènes au milieu de toutes les causes et de toutes les circonstances qui peuvent les faire varier. L'Espagne est un pays très-propre à ces sortes d'observations : l'épidémie de Gibraltar, en 1813, et celles de Barcelone et de Tortose, en 1821, prouvent, avec la plus complète évidence, que les lois préventives ne sont jamais bienfaisantes, et qu'il est toujours avantageux d'y renoncer. »

M. Mac Lean a joint à son mémoire les tables de la mortalité dressées à Londres pendant les quatre pestes dont il a parlé, et joint ainsi la *logique des chiffres* à celle du raisonnement présenté sous sa forme ordinaire. Des causes diverses et très-puissantes concourent au non succès de sa tentative philanthropique. Premièrement, il conseille aux gouvernemens de *ne rien faire* dans un cas où ils ont pris l'habitude de déployer leur puissance, de mettre quelque ostentation dans des actes qui leur paraissent mériter la reconnaissance des peuples. En second lieu, les *contagionistes* sont nombreux, en force et en crédit : ils parlent à l'imagination, ce qui est beaucoup plus efficace que de s'adresser au raisonnement : ils ont l'appui d'une foule d'employés, d'architectes, de gens qui profitent des lois sanitaires en raison de la multiplicité des entraves dont les simples particuliers ont à supporter les inconvéniens. Un autre motif qu'on n'avouera point, et qui est peut-être le plus fort, c'est que, dans le cas où il serait hors de doute que ni la fièvre jaune ni la peste ne sont contagieuses, l'opinion contraire devrait être consacrée comme une erreur utile, comme une source de craintes qui donnent au pou-

voir plus d'action sur les peuples, etc. Attendons-nous donc à la conservation des lazarets et même à de nouvelles constructions *sanitaires*.

Statistique.

Établissement anglais de Singapore. — Dans notre 7[e] numéro nous avons publié une longue notice (1) sur la naissance et les étonnans progrès de cet établissement, progrès dus tout entiers à la liberté : les renseignemens suivans serviront à les compléter.

Nous avons déjà donné l'état de la population de cet établissement en 1826 ; le cens fait à la fin de 1827 présentait les résultats suivans :

	Hommes.	Femmes.
Européens	85	23
Chrétiens indigènes	119	74
Malais	2,850	2,486 (2)
Arméniens	17	8
Chinois	5,847	363
Hindous de la côte de Coromandel	1,072	23
Hindous du Bengal	237	57
Arabes	17	—
Bugies	877	375
Japonais	247	108
	11,368	3,517

Ce qui forme un total de 14,885 personnes, surpassant celui de 1826 de plus de 1,100.

(1) Voyez le numéro 7, pag. 102 et suivantes.

(2) Les émigrations des Malais sont plus fréquentes que jamais : les journaux de Penang du mois de janvier annoncent que 1,300 individus, hommes, femmes et enfans, sont venus se réfugier dans cette île et à Wellesley, point d'un district voisin du territoire de Siam, appelé Setual, pour se soustraire au despotisme du gouvernement de Bankock, qui avait donné l'ordre d'enlever tous les jeunes gens de 13 à 16 ans, afin de former un établissement d'orfèvres et de mécaniciens pour le palais de Sa Majesté.

Outre les classes désignées ci-dessus, on compte 561 hommes d'armes et 388 condamnés, dont seulement 6 femmes, avec un nombre considérable d'individus vivant constamment sur mer.

Consommation de la soie dans la Grande-Bretagne. — Voici l'état de la consommation de la soie dans le royaume-uni, pendant chacune des cinq dernières années et le premier trimestre de 1828.

	Soie brute.	Soie filée.
1823	2,104,257 liv.	363,864 liv.
1824	3,547,777	463,271
1825	3,044,416	559,642
1826	1,964,188	289,325
1827	3,759,138	454,015
1828 trimestre finissant au 5 avril.	1,131,171	112,363

Commerce de la Russie. — En 1825, les exportations ont été, en roubles *papier,* de. 236,351,252

Les importations de. 195,095,250

Différence. . . . 41,255,992

Les résultats de l'année 1826 présentent une diminution extraordinaire.

Les importations se sont élevées à. . . . 186,807,152

Les exportations n'ont été que de. . . . 181,782,254

Différence en faveur des importations. . 5,024,898



Emplois variés de la stéatite.—Les graisses et les huiles fétides sont depuis long-tems en possession de l'emploi que l'on propose d'assigner à la stéatite, pour faciliter le jeu des

machines. La malpropreté et la mauvaise odeur de ces matières suffiraient pour les faire abandonner, s'il est réellement possible de les remplacer. Ajoutons encore que les émanations qu'elles répandent dans les ateliers ne peuvent être sans inconvéniens, et qu'elles trouveront une destination plus convenable, si elles sont livrées aux fabriques de gaz éclairant. On a déjà tenté avec succès l'usage du carbure de fer, pour diminuer les frottemens; mais cette matière est trop rare, et celle qui conviendrait pour les machines est réservée pour un autre emploi. C'est donc aux autres substances minérales *onctueuses* qu'il faut recourir, et la stéatite vient, pour ainsi dire, s'offrir la première.

Les républicains des États-Unis, qui cultivent avec succès l'art des machines, comme on peut en juger par leurs bateaux à vapeur et leurs constructions navales, paraissent être les premiers qui ont fait, en grand, cet usage de la stéatite. Ils ne l'emploient pas seule, mais mêlée avec une petite quantité d'huile, de graisse ou de goudron. Ils ont commencé par la réduire en poudre très-fine, et la triturent ensuite avec la matière destinée à la rendre encore plus onctueuse. C'est à Lowell, dans l'état de Massachusetts, que l'on a fait les premiers essais. Les voituriers l'emploient aussi, et s'en trouvent fort bien.

M. Moody, surintendant des grandes fabriques de goudron établies à Mil-Dam, près de Boston, donne une sorte de mesure de l'avantage qu'il a trouvé dans l'emploi du nouveau mélange. Dans l'une des dépendances de ses ateliers, il y a une roue d'un très-grand diamètre, du poids de vingt-huit milliers, et qui fait de soixante-quinze à cent tours par minute, sur des tourillons de 5 pouces de diamètre. On l'a laissée tourner avec cette vitesse pendant trois et même cinq semaines, sans renouveler l'enduit des tourillons : cependant M. Moody pense que cette opération

doit être faite plus souvent. La machine, dont cette grande roue fait partie, est un tour qui façonne environ 200,000 livres de fer par mois.

Le hasard, cet ami des arts utiles, leur a procuré la découverte de cet emploi de la stéatite qui se répand de plus en plus dans les États-Unis, et passera sans doute en Europe. Toutes les épreuves sont terminées; il ne s'agit plus que d'appliquer.

On sait que la stéatite est composée de silice, d'alumine, d'un peu de magnésie et d'eau, et quelquefois d'une matière colorante qui est de l'oxide de fer. Comme elle abonde dans la province de Cornouailles, les Anglais l'emploient à des usages très-divers : celle qui est blanche entre dans la pâte de la porcelaine; quelle que soit sa couleur, on en fait d'excellens creusets pour les fondeurs de métaux, et des moules pour recevoir la fonte. M. Vilcet, artiste liégeois, a fait d'infructueux essais pour imiter les camées par des mélanges de stéatites colorées : il réussissait bien à donner à ses imitations la dureté, la demi-transparence et les veines de l'agate, mais le feu causait toujours des altérations qui décélaient le travail du mouleur. La stéatite mêlée à des matières colorantes fournit des couleurs pour la peinture sur verre. On en fait aussi des crayons sympathiques pour écrire sur le verre : l'écriture ou les dessins tracés avec ces crayons disparaissent lorsque l'on frotte le verre avec une étoffe de laine, mais on les fait reparaître en les humectant avec l'haleine, et ils demeurent visibles aussi long-tems qu'ils sont humectés. Les tailleurs et les brodeurs préfèrent la stéatite à la craie pour tracer leurs coupes ou leurs dessins, parce qu'elle s'efface moins, et qu'elle altère moins les couleurs sur lesquelles on l'applique. Mais c'est des propriétés savonneuses de cette substance que l'on a tiré le plus de parti pour multiplier et varier ses emplois. On en fabrique les pierres à détacher,

les boules pour nettoyer le drap et la soie; c'est avec cette matière qu'on donne le dernier poli aux pierres tendres, tels que les marbres et les albâtres; on l'emploie même, en l'humectant avec de l'huile, dans le polissage des miroirs métalliques ou de verre. Lorsque le cuir est encore humide, mais préparé pour être mis en couleur, on le saupoudre de stéatite, et lorsqu'il a pris la teinte qu'on veut lui donner, et qu'il est sec, on le frotte avec une polissoire de corne : cette opération lui donne le plus beau poli. On emploie aussi la stéatite dans la fabrication du papier glacé; on la réduit en poudre très-fine, et on en saupoudre le papier, ou, ce qui vaut encore mieux, on la mêle à la matière colorante qui doit être appliquée sur ce papier; et, lorsqu'il est sec, on le frotte avec une brosse rude, pour lui donner le *lustre*. Le tire-bouchon, frotté de stéatite, fait mieux son office; et, en général, il semble que cette substance ait été destinée à diminuer la résistance des frottemens dans toutes les machines où l'on emploie des métaux.

Économie Domestique.

Nouvelles observations sur l'emploi de la rhubarbe comme plante alimentaire. — Décidément la rhubarbe s'empare de la cuisine anglaise; et, dans les trois royaumes, aucun médecin ou pharmacien ne présentera plus ce médicament que sous la forme que le pâtissier lui aura donnée. Pour avoir une idée juste de la haute fortune que cette plante a faite, en passant des montagnes du Thibet dans les jardins de la Grande-Bretagne, il suffira de lire ce qu'en dit un amateur de cette culture et de ses produits, M. Luckcock, propriétaire à Edgbarton, près de Birmingham.

« Depuis 1819, la culture de la rhubarbe, dans nos en-

virons, est vingt fois, peut-être cinquante fois aussi étendue, et toujours en raison de la demande : je me félicite d'avoir eu quelque part à cette révolution. J'ai reproduit avec persévérance mes observations sur cette plante intéressante ; elles n'ont point été négligées, et je ne les ai point interrompues. J'ai l'amour-propre de m'en rapporter au témoignage de mon palais, puisque le public le confirme, et j'affirme qu'aucun produit indigène de notre sol n'est plus favorable à la santé, pendant les ardeurs de l'été. C'est un aliment rafraîchissant et légèrement purgatif. Rien de plus agréable au goût et de plus sain que les pâtés que l'on en fait chez moi pour la consommation de ma famille. On met un peu de levain dans la croûte, ce qui la rend poreuse et légère, et on lui donne un pouce et même un pouce et demi d'épaisseur. C'est, à mon avis, la seule pâtisserie qui convienne aux estomacs qui ne sont pas très-robustes ; les constitutions les plus faibles peuvent s'en régaler, sans redouter les indigestions et leurs terribles suites. La rhubarbe donne ses feuilles depuis le commencement de mai jusqu'à la fin d'août, et l'on peut en faire d'excellentes conserves pour l'hiver. Il ne faut pas laisser les feuilles trop long-tems sur la racine avant de les cueillir : comme pour tout autre légume, il est un point de *maturité* qu'il faut connaître et saisir, pour que cette plante ait toutes les qualités que l'on y recherche. On en fait des cueillettes en grand ; on coupe les côtes, et on les met dans une chaudière pour les faire cuire à un feu très-modéré ; cette opération dure douze heures. Il faut qu'en sortant de la chaudière les côtes aient perdu presque toute leur humidité ; on les met dans des bocaux avec le cinquième ou le sixième de leur poids de belle cassonade. A mesure que le sucre fond, on a soin de faire venir le liquide en dessus, et de niveler la surface, afin que les plantes soient toujours bien couvertes ; on continue ces soins pendant quinze jours, et alors la rhu-

barbe est en état de se conserver pour le tems où le jardin n'en donnera plus. La meilleure manière de couvrir les bocaux est d'appliquer sur l'ouverture une peau de vessie bien ficelée.

Comme les feuilles de rhubarbe sont extrêmement succulentes, j'avais imaginé qu'on pouvait en tirer une liqueur fermentée ; mais la matière sucrée n'y est pas assez abondante, en sorte que la fermentation spiritueuse n'a pas lieu. Mais, en y ajoutant du sucre, j'en ai fait un vin, sans y ajouter une goutte d'eau. J'en ai quelques bouteilles qui sont à leur dixième année ; ce vin est très-bon, mais il ressemble à tous les vins de fabrique anglaise qui ne sont que du vin de canne à sucre, dans lequel on a fait infuser la matière qui leur communique sa saveur et leur donne son nom.

Agriculture.

Culture du thé au Brésil. — L'*Asiatic Journal* contient les observations suivantes sur cette culture.

« Dans ces dernières années on a cultivé le thé au Brésil sur une échelle très-étendue et avec beaucoup de succès. Dès 1816, des Chinois furent appelés à Rio-Janeiro, pendant l'administration du comte de la Barca, et les premières plantations se firent dans le domaine royal de Santa-Cruz, qui appartenait originairement aux jésuites, et converti depuis en un jardin délicieux : elles réussirent parfaitement, et la culture du thé fut étendue à quelques-unes des provinces, et notamment à celle de Saint-Paul, dont le sol et le climat lui sont particulièrement favorables.

» Aujourd'hui les plantations se sont tellement multipliées, que les Brésiliens récoltent assez de thé pour leur propre consommation, et l'on espère que, dans cinq ans, ils

pourront en exporter en fort grande quantité, ce qui paraîtra sans doute un véritable prodige. Un jeune Brésilien, venu à Londres pour y poursuivre ses études scientifiques et littéraires, a communiqué à quelques personnes des échantillons du thé de son pays, et à l'infusion on l'a trouvé plus fort que celui de la Chine, dont on fait usage habituellement, ce qui provenait sans doute de ce que le premier n'était que de l'année dernière, tandis que celui que l'on consomme en Angleterre a toujours trois ou quatre ans. Que ce nouvel article d'importation prenne faveur, restera la question de savoir sous quelle dénomination il sera introduit, à moins que la douane ne veuille bien lui permettre de figurer parmi les drogues médicinales. »

Ce n'est pas sans quelque défiance que nous avons reproduit cet article dans notre recueil. Nul doute que la culture du thé ne puisse réussir ailleurs qu'en Chine; mais ce qui en constitue l'avantage, dans ce vaste empire, c'est le bas prix des salaires, qui sont tout au plus de 5 à 6 sous par jour. Au Brésil, au contraire, toutes les cultures se font par le bras des nègres, c'est-à-dire par la main-d'œuvre la plus dispendieuse. Aussi avons-nous besoin que cette assertion sur les avantages de la culture du thé, dans cette partie de l'Amérique, nous soit de nouveau garantie.

Des engrais salins. — Dans un moment où l'opinion semble généralement répandue, parmi les cultivateurs, que l'on sera forcé bientôt d'abandonner les terrains peu productifs, à cause du prix sans cesse croissant de la main d'œuvre, il ne sera pas inutile de chercher à diriger l'attention de ceux qui se livrent aux travaux de l'agriculture sur les ressources que leur présentent les engrais salins; et, par ce mot, on doit entendre spécialement le sel ordinaire ,

la chaux, le plâtre, un certain nombre de substances animales et quelques os pulvérisés.

La vraie définition du mot *engrais* doit être beaucoup plus générale dans son application que ne la supposent la plupart des fermiers, qui communément la renferment dans les circonstances qui leur sont propres. Un cultivateur de l'une des riches vallées alluviales de l'ouest de l'Angleterre n'attache aucun prix aux engrais qui ne sont pas sortis de sa cour; le fermier des terres fortes et argileuses de Sussex ne peut considérer l'argile comme un engrais, tandis que celui de Suffolk, au milieu de ses sables secs et arides, croira que vous cherchez à abuser de sa bonne foi, si vous lui dites que le sable est un moyen de fertiliser les terres. L'habitant du Kent ne peut croire que la chaux soit utile, parce qu'il en trouve partout, et quand il voit des vaisseaux chargés de cet engrais quitter ses rivages pour ceux de Sussex, il ne peut s'empêcher de penser que, de l'autre côté de la Tamise, les fermiers entendent mal leurs affaires.

Un engrais doit donc être simplement défini : toute substance qui, ajoutée à un terrain, en augmente la fertilité.

Beaucoup de circonstances tendent à modifier l'action de tous les engrais : la nature du terrain, le climat, les saisons, la position locale au nord, au midi, etc. exercent une grande influence. Le même terrain, par exemple, dans la même position qui, à l'ouest de l'Angleterre, sera beaucoup trop humide, ne le sera pas assez à l'est; car, dans le Suffolk et l'Essex, le terme moyen des pluies n'équivaut pas à la moitié de ce qu'il en tombe dans le Lancastre et le Cheshire. Le sable pourra donc être un engrais pour un terrain argileux du Cheshire ou du Westmoreland, et cependant nuire à un terrain semblable situé dans l'Essex. Ainsi,

nous ne devons pas, quand on vante un engrais minéral ou salin, prononcer avec trop d'empressement sur son utilité, même d'après notre expérience locale; car il y a peu de substances à la surface de la terre qui ne puissent, employées dans certaines circonstances, produire des résultats avantageux.

L'engrais le plus répandu est celui que l'on obtient des détritus ou des substances animales et végétales, et dont les bons effets sont probablement dus à sa combinaison avec le gaz oxigène, et à la formation des diverses substances gazeuses qui, comme on le sait, contribuent à la nutrition des plantes. Mais cet engrais lui-même contient un grand nombre de substances salines, tels que les sels d'ammoniaque, des phosphates et des carbonates de chaux, le muriate de potasse et le sel commun; et il est bien certain que ces sels forment une partie importante de l'engrais, puisque, comme on le sait, un tas de fumier qui a été inondé a perdu beaucoup de ses propriétés fertilisantes, en perdant ces sels et quelques autres substances solubles.

La chaux, ou carbonate de chaux des chimistes, est employée dans différentes parties de l'Angleterre en très-grande quantité, et comme l'analyse en démontre la présence dans les plantes qui sont cultivées sur une grande échelle, il n'est pas douteux qu'elle ne soit absorbée par la plante pour la nourrir. Il y a encore une autre propriété de la chaux qui la rend d'une très-grande importance pour certains terrains : c'est son avidité pour l'humidité atmosphérique. On sait que le gazon qui croît sur les monticules de chaux conserve sa verdure pendant les saisons les plus sèches.

Il est cependant quelques lieux où l'on n'ajoute la chaux que pour remplacer quelqu'une des parties constituantes du terrain ou pour neutraliser des substances acides; mais il est bien certain que, dans le plus grand nombre de cas,

on l'emploie en trop grande quantité : si elle était réduite en poudre très-fine et répandue bien uniformément sur le terrain, elle produirait un quart en sus de ce qu'elle rapporte ordinairement.

Le plâtre, ou sulfate de chaux, opère probablement aussi comme engrais, en entrant dans la composition des plantes ; et si souvent son emploi ne produit pas des effets très-avantageux, il faut l'attribuer à ce qu'on l'applique à des plantes qui n'en contiennent pas une quantité sensible ; aussi l'usage avantageux de ce sel a été borné à la luzerne, au trèfle et au sainfoin, qui tous contiennent de grandes quantités de plâtre ou gypse.

C'est ainsi que les sciences se prêtent un mutuel appui, et que la connaissance de ces faits, que la chimie seule pouvait donner, eût épargné à beaucoup de fermiers de grandes pertes de tems et d'argent, dans lesquelles ils ont été entraînés par les essais qu'ils ont faits pour appliquer le plâtre à des plantes telles que le froment, l'orge, etc., où on ne le trouve pas en quantité appréciable.

L'os réduit en poudre, bien qu'il appartienne aux engrais salins, puisqu'il contient de grandes quantités de phosphate et de carbonate de chaux, est le plus composé de ceux dont il a été parlé jusqu'ici ; ses diverses parties constituantes entrent dans la composition des plantes. Lorsqu'il est réduit en poudre fine, il produit promptement des effets remarquables, et qui se perpétuent pendant plusieurs récoltes. Cet engrais est employé, dans le nord de l'Angleterre, dans la proportion de quarante à soixante boisseaux par acre ; et on a tout lieu de croire que l'usage en serait encore plus profitable, s'il était mélangé judicieusement avec le sel commun dont nous allons maintenant parler.

Depuis que le sel commun, ou muriate de soude, a été

recommandé par un grand nombre de cultivateurs comme engrais, il est devenu d'un usage si général, que c'est aujourd'hui l'agent salin le plus employé dans l'agriculture.

Il est probable que cet engrais agit de plusieurs manières très-différentes les unes des autres : ainsi, non-seulement il absorbe l'humidité de l'atmosphère pour la communiquer à la terre, mais il entre dans la composition des plantes; il tue les vers, les insectes, etc. Cependant, malgré ces précieuses propriétés qui le rendent de la plus haute utilité pour l'agriculteur, et qui ont été constatées par une longue suite de nombreuses expériences, il faut, pour l'employer, des études spéciales, des soins particuliers : on voit souvent un expérimentateur, dont les tentatives ont été infructueuses, s'élever contre l'usage du sel comme engrais, avec la certitude d'un oracle et la confiance de l'ignorance; mais, avant même de tenter des expériences, il faut examiner avec soin les diverses circonstances qui influent tant sur les résultats que l'on se propose d'obtenir.

Le sel paraît avoir été jusqu'ici employé plus généralement dans les terrains légers, et dans la proportion de quinze à vingt boisseaux par acre; c'est cependant dans les prés qu'il l'a réellement été avec le plus de succès; et un fait surtout a contribué puissamment à convaincre les fermiers des bons effets de cet engrais : c'est que, si une partie seulement d'un pré a reçu du sel, les troupeaux se portent toujours de préférence vers cette partie. Ce fait est trop frappant pour échapper au paysan le plus enraciné dans ses préjugés, qui sent bien que le sel doit avoir une action avantageuse sur l'herbe des prés où il a été déposé, puisque les troupeaux la préfèrent.

Les jardiniers, et tous ceux qui cherchent à obtenir des légumes ou des fruits de primeur, pourraient peut-être pro-

fiter de l'expérience suivante, qui a constaté de nouveau un fait déjà certain : que les plantes, sur un terrain préparé avec le sel commun, souffrent rarement du froid et du changement subit de la température dé l'atmosphère. La moitié d'une planche de pois de primeur, semés dans un jardin de Worcestershire, avait reçu du sel pour engrais ; le reste de la planche, du fumier ordinaire. Sur la partie qui avait reçu du sel, et dans la proportion d'environ vingt boisseaux par acre, les pois furent récoltés trois semaines avant les autres, et rapportèrent cinq ou six fois autant.

Les fermiers des côtes de Devon et de Cornouailles emploient comme engrais de grandes quantités de sable salin qu'ils retirent des bords de la mer dans les marées basses. On retrouve le même usage dans le nord de Norfolk.

Les fermiers de la côte de Suffolk et de l'île de Thanit emploient, dans le même but, de grandes quantités de goëmon (plante marine); mais cet engrais devrait être répandu aussitôt qu'apporté, et non mélangé au fumier.

Les fermiers de Cornouailles achètent avec empressement le sel qui a servi à la salaison des sardines; et quand, dernièrement, dans une société savante, on a soutenu que ce sel ne devait ses propriétés comme engrais qu'à la substance huileuse qu'il a reçue du poisson, on a commis une erreur dans laquelle ne tombent pas les fermiers qui paient toujours plus cher le sel qui n'a servi qu'une seule fois à la salaison, et qui doit dès-lors contenir moins de substance animale.

Les melettes et quelques autres poissons, bien qu'on ne puisse pas les regarder absolument comme des engrais salins, contiennent cependant une assez grande quantité de sel et d'autres substances salines, pour qu'on pût les employer plus qu'on ne le fait de nos jours; car c'est un engrais que l'on pourrait se procurer à très-bas prix, et

qui conviendrait bien aux districts dont les terres sont maigres, si la distance et la rapidité de la putréfaction n'en empêchaient le transport; mais si les pêcheurs les mélangeaient avec un quart de leur poids de chaux, il en résulterait un engrais riche et savonneux qui se conserverait autant qu'on le désirerait, et serait transportable partout. Un mélange de melettes, de chaux et de sel commun, formerait un riche composé savonneux qui serait de la plus grande utilité; peut-être obtiendrait-on la même chose en arrosant, sur les côtes, la chaux avec l'eau de la mer.

En supposant qu'il faille par acre quarante boisseaux de ce mélange, la dépense d'achat ne dépasserait pas 20 sh. (25 fr.); supposons trente boisseaux de melettes à 6 pence (12 sous) le boisseau, dix de chaux au même prix, et environ un boisseau de sel à 2 sh., ce sera donc 21 sh.

Le sel commun et la chaux mélangés se décomposent; et de cette décomposition il résulte de la soude et un muriate de chaux très-déliquescent : ce sel, par sa grande attraction pour l'humidité de l'atmosphère, est un engrais précieux pour les terrains très-chauds.

On emploie maintenant en Chine un moyen analogue à celui-ci; mais, au lieu de poisson, l'on se sert d'une espèce particulière de fumier que l'on mélange avec du sel et de la chaux : le tout, après avoir été séché, est renfermé dans des tonneaux que l'on envoie dans les provinces. A Pékin surtout, c'est l'une des branches de commerce les plus importantes.

Les melettes sont très-abondantes sur toutes les côtes de l'Angleterre; on en a pris jusqu'à cent vingt boisseaux d'un seul coup : elles abondent dans la Tamise de novembre à mars. Les mêmes observations peuvent être faites sur les harengs et tous les autres poissons que l'on trouve par grandes masses. Il serait utile de faire des établissemens pour cet objet sur les côtes d'Irlande, surtout dans les en-

droits où, à de certaines époques, la fourniture du poisson frais surpasse les besoins de la consommation.

Le fermier qui a à lutter contre un terrain maigre, et dans une contrée sèche, devrait tourner spécialement son attention sur les engrais salins. Si la terre a besoin d'humidité, qu'il emploie le sel; s'il lui faut des substances animales, la poudre d'os les lui fournira; enfin, qu'il ait recours au plâtre, s'il veut obtenir du sainfoin, de la luzerne, du trèfle : qu'il ne craigne pas de faire lui-même quelques tentatives, et qu'il sache bien que chaque engrais qu'il pourra ajouter à ceux déjà connus, sera pour lui une puissante ressource, et en même tems un avantage vraiment national.

Les engrais salins possèdent encore cette propriété qui les rend supérieurs à tous les autres; c'est qu'ils n'ont pas besoin d'être employés en grande quantité, si ce n'est peut-être la chaux : une voiture porte autant de plâtre, de poudre d'os ou de sel, qu'il en faut pour plusieurs acres. C'est peut-être à cette propriété qu'ils doivent d'avoir eu plus de succès dans les districts de terrains pauvres; car là le fermier, dans une lutte continuelle avec la nature, sous ses formes les plus rudes et les plus tristes, saisit avec empressement tout ce qui peut l'aider à la dompter : il attend avec patience, il examine avec soin; et si même, après bien des travaux, il n'arrive pas au but de ses désirs, il finit par retirer de ses erreurs des connaissances dont il profitera plus tard.

REVUE BRITANNIQUE.

Sciences Naturelles.

NOUVELLES DÉCOUVERTES DE L'ASTRONOMIE.

Parmi les sciences qui exigent l'exercice des plus hautes facultés de l'esprit humain, c'est sans contredit à juste titre que l'astronomie réclame la première place. Les corps dont elle s'occupe, et les points de vue sous lesquels elle les considère, sont faits pour nous prévenir en sa faveur. Leur inconcevable grandeur, leur distance presque infinie, leur multitude innombrable, la rapidité et la régularité des mouvemens qu'ils exécutent dans l'espace, excitent, même dans des esprits vulgaires, la curiosité la plus vive, en même tems qu'elles ébranlent et mettent en jeu les plus puissantes intelligences. Mais tandis que notre raison anticipe ses plaisirs et ses triomphes, l'imagination découvre, au milieu des sphères célestes, un champ sans limites pour son énergie créatrice. Dans ses hardies hypothèses, fondées sur ce qui se passe dans notre propre globe, elle suppose, par analogie, que chaque corps planétaire est un

monde comme le nôtre, où le phénomène de la vie se reproduit avec des formes diversifiées et de nouveaux modes d'intelligence ; et elle les considère comme le théâtre d'événemens dont l'origine, la durée et la cause finale seront plongées pour toujours dans une obscurité impénétrable. Puis, franchissant les bornes de notre propre système, elle reconnaît, dans chaque étoile qui scintille, le feu central d'un nouveau groupe de planètes, et, poursuivant sa course dans une des innombrables directions qui se présentent à elle, elle décrit une suite de systèmes qui se succèdent dans une série sans fin, jusqu'à ce qu'épuisée par ses efforts et par la pensée de l'éternité et de l'espace qui vient l'assaillir de toutes parts, elle recule, en quelque sorte, avec effroi devant l'immensité et la magnificence de la création.

Mais tandis que l'astronomie exerce, de cette manière, les plus brillantes facultés de notre esprit, elle n'a pas une influence moins heureuse sur les dispositions de notre ame. Les autres sciences ont sans doute un genre d'influence analogue, car elles font reconnaître partout la trace d'une main bienfaisante et toute puissante ; mais les objets qu'elles offrent à notre examen sont toujours ceux de notre monde sublunaire. Ils nous sont, en général, trop familiers pour exciter vivement notre admiration, notre respect, et, pour ainsi dire, trop imprégnés de notre propre mortalité, pour donner beaucoup de poids aux leçons qu'ils suggèrent. Les plaines que nous désolons, les institutions que nous avons détruites, ces êtres humains que nous foulons aux pieds, ne sont guère propres à devenir les instrumens de notre régénération morale. Ce n'est pas dans des scènes où l'homme joue le rôle de tyran qu'il peut aussi jouer celui de moraliste et de philosophe.

Combien est différent le spectacle que l'astronome contemple ! Ces corps, dont il calcule l'étendue et la distance,

ne furent pas créés pour l'homme qui ne saurait les atteindre. Le monde qu'il habite n'est qu'un point imperceptible dans cet ensemble incommensurable dont ce monde fait partie ; et même, si nous pouvions le voir d'une des planètes les moins éloignées, il nous ferait à peine l'effet d'une petite tache. Un spectacle habituel aussi imposant doit nécessairement pénétrer l'astronome de son insignifiance comparative, et le préparer à recevoir ces vérités sublimes qui ne pénètrent que dans des cœurs humbles et soumis.

Rien, sans doute, n'est plus attachant que l'étude de cette belle science ; mais celle de son histoire et des pas successifs par lesquels elle est parvenue à son état actuel de perfection n'offre peut-être guère moins d'intérêt. Commençant avec les premiers âges, et suivie presque sans interruption jusqu'à notre époque, elle est l'histoire la plus complète et la plus continue des progrès de la raison humaine. On y voit l'intéressant spectacle de l'homme aux prises avec ses préjugés et, en quelque sorte, avec ses propres sens, et surmontant enfin les obstacles physiques et moraux qui semblaient devoir arrêter son essor. Avant d'entretenir le lecteur du sujet spécial de cet article, nous croyons devoir jeter un coup-d'œil rapide sur les différens périodes des découvertes astronomiques.

La première époque comprend l'histoire de la science jusqu'au tems de Copernic, qui fixa clairement les positions relatives et les mouvemens généraux des corps du système planétaire.

La seconde époque est signalée par les découvertes de Kepler et de Newton. Ces grands astronomes réduisirent les mouvemens variés des planètes et des comètes à une loi unique, savoir : la tendance mutuelle de tous les corps les uns vers les autres, avec une force qui est en raison directe de la quantité de la matière, et en raison inverse du carré des distances.

La troisième époque comprend les travaux de Clairaut, d'Euler, de d'Alembert, de Lagrange et de Laplace, et se termine à la publication de la *Mécanique Céleste,* ouvrage dans lequel la philosophie de Newton est appliquée aux plus petites questions qui se rattachent à l'action mutuelle des corps planétaires.

L'étude des cieux a certainement été contemporaine de l'existence de l'homme. Au milieu de la douce température et sous le ciel pur de l'Asie, elle paraît avoir fait des progrès considérables; leurs craintes, comme leurs besoins, l'avaient recommandée aux habitans de ces belles contrées. Le grand cataclysme dont l'Écriture a conservé le souvenir, et dont la géologie a reconnu la trace, a détruit les différentes races humaines et le souvenir de leurs progrès intellectuels. Cependant quelques restes de la science astronomique semblent avoir été préservés par la nature durable des monumens sur lesquels ils avaient été gravés, et par la mémoire des hommes échappés à ce grand nau frage. Ces restes précieux, que le tems respecte encore, inspirèrent les philosophes de la Chaldée, de l'Inde et de l'Égypte, et forment les époques de la science astronomique qu'ils reconstituèrent. De l'Égypte, elle passa rapidement dans la Grèce, sous la forme de mystères trop élevés pour l'oreille du vulgaire, et d'emblêmes allégoriques trop profonds pour son intelligence. Elle ne tarda pas à être dépouillée des voiles mystiques dans lesquels la superstition l'avait enveloppée, et cette nation ingénieuse en accéléra beaucoup les progrès. Dans les doctrines de Thalès, de Pythagore et de leurs successeurs, nous trouvons quelques-unes des plus hautes vérités de l'astronomie moderne, confondues, il est vrai, avec de folles rêveries sur les orbites solides et les harmonies des sphères célestes.

Mais l'astronomie était destinée à recueillir tous les avantages d'un patronage royal, dans les lieux mêmes où elle

avait pris naissance. Cette science, méprisée à Rome, persécutée à Athènes, trouva un asile à la cour des rois macédoniens de l'Égypte. La fondation de l'école d'Alexandrie, et la culture et le protectorat des sciences, par des hommes qui avaient vécu dans le tumulte de la guerre ou des affaires politiques, est la plus brillante époque de l'histoire de l'esprit humain. Elle devrait servir à jamais de leçon à tous ceux qui sont appelés à gouverner les hommes. L'établissement de la bibliothèque d'Alexandrie, l'érection de son observatoire, l'appel que Ptolémée Philadelphe fit aux philosophes de tous les pays, la part qu'il prenait lui-même à leurs entretiens et à leurs travaux, ont immortalisé sa mémoire, et jeté sur les âges futurs une lumière plus vive et plus intense que celle dont le Phare éclairait les flots de la mer qui environnait sa base.

Aristarque, l'un des premiers astronomes de cette grande école, déclara que la distance du soleil était au moins vingt fois plus forte que celle de la lune; et, convaincu que la terre se mouvait autour du soleil, il conclut de la position des étoiles, quand la terre était dans les points opposés de son orbite, que leur distance était incommensurablement plus grande que celle de cet astre. La route, ouverte par cet homme supérieur, fut suivie par Eratosthènes, que Ptolémée Evergète avait fait venir à sa cour. Ce philosophe, avec des instrumens construits par son puissant protecteur, trouva que le diamètre du soleil était au moins vingt-sept fois plus grand que celui de la terre; et, en comparant la distance d'Alexandrie et de Syène avec l'arc céleste développé entre les zéniths de ces deux villes, il supposa que la terre avait 252,000 stades de circonférence; résultat qui ne diffère pas beaucoup des mesures prises dans les tems modernes. Tout importans qu'étaient ces travaux pour l'astronomie, c'est son successeur Hipparque qui a le plus avancé les progrès de la science. Ce grand homme répéta

et étendit toutes les observations de ceux qui l'avaient précédé. Il détermina la longueur de l'année tropique ; il fixa les mouvemens lunaires avec une grande exactitude, et il reconnut l'excentricité et l'inclinaison de l'orbite de la lune. Mais son plus bel ouvrage est son catalogue des longitudes et des latitudes de mille vingt-deux étoiles fixes, au moyen desquelles il découvrit la précession des points équinoctiaux. En poursuivant ses recherches, il arriva aux principes de la trigonométrie sphérique, l'une des branches les plus importantes de la géométrie. Les principaux ouvrages de cet astronome ont péri dans les flammes qui consumèrent la bibliothèque d'Alexandrie ; mais ses observations les plus importantes ont heureusement été conservées dans les écrits de son successeur.

Ces grands progrès de la science furent suivis d'un long intervalle de ténèbres épaisses, à travers lesquelles jaillirent, de tems à autres, quelques traits de lumière. Cependant l'école d'Alexandrie existait toujours, et ce nom de Ptolémée qu'elle avait, en quelque sorte, consacré, et qui y était uni d'une manière indélébile, devait à une époque postérieure, en renouveler la gloire. Environ 130 ans avant l'ère chrétienne, Ptolémée se livra à l'étude du ciel. Il découvrit la seconde inégalité des mouvemens de la lune : il détermina avec une nouvelle exactitude les positions relatives des planètes et leur distance de la terre ; mais, se fiant au témoignage de ses sens, il rejeta le système de Pythagore, considéra notre globe comme le centre de l'univers, et fit tourner autour de lui le soleil et toute la sphère céleste. Cette erreur fondamentale le conduisit à vouloir expliquer les stations et les mouvemens rétrogrades des planètes par l'incommode combinaison des épicycles, qui ont si long-tems défiguré la science et retardé ses progrès. Les réfractions astronomiques ont reçu de Ptolémée des explications satisfaisantes ; mais quoiqu'il ait rendu d'in-

contestables services à l'astronomie, aussi bien qu'à l'optique, la musique, etc., son nom restera attaché pour toujours à un faux système sur l'univers; et son exactitude, comme observateur, ne compense pas suffisamment la fausseté de ses hypothèses, comme théoricien.

L'école d'Alexandrie finit avec la vie de Ptolémée. Une longue série de siècles roula ensuite à travers de sombres ténèbres intellectuelles : l'ambition poursuivit sa course sanglante; mais aucun esprit supérieur ne se présenta pour relever la science du ciel de la dégradation dans laquelle elle était tombée. Enfin les trésors accumulés du savoir des âges précédens périrent avec la bibliothèque d'Alexandrie; et les larmes de repentir d'un calife victorieux ne furent qu'une compensation bien insuffisante du ravage de ses armes et de la barbarie de ses lieutenans.

Mais quoique les Arabes, dans l'ardeur d'un faux zèle, eussent violé ainsi le sanctuaire de la science, plus tard, grâce à leurs soins, la terre qu'ils avaient conquise devait redevenir le théâtre de ses triomphes. L'astronomie fut accueillie de nouveau dans le palais des rois : Almansor, Alraschid, Almamon ne se contentaient pas d'en être les protecteurs, et ils la cultivaient eux-mêmes. Les rayons des arts brillèrent sur les minarets de Bagdad, quand ils avaient cessé de luire sur les villes de l'Europe. L'*Almageste* de Ptolémée fut enlevé aux empereurs de Constantinople par la force des armes; on composa plusieurs ouvrages, et on fit de nouvelles observations qui contribuèrent puissamment aux progrès de l'astronomie. Peu à peu des associations d'astronomes se formèrent sous le patronage des souverains, jusqu'au fond de la Tartarie : on construisit des instrumens d'une magnificence royale; et des catalogues d'étoiles fixes ainsi que des tables astronomiques furent dressés par le petit-fils du grand Timour. De l'Orient, l'astronomie passa, avec les armes des Arabes, en Espagne, où le

génie d'Alhazen et d'Alphonse X lui fit faire de nouvelles découvertes. Les *Tables Alphonsines,* qui parurent en 1252, sont un monument du savoir et de la libéralité de ce grand prince.

Mais nous approchons de l'époque mémorable où la science va prendre de grands accroissemens. Des hommes d'un mérite réel, par des observations utiles, quoiqu'isolées, préparèrent les voies au grand restaurateur de l'astronomie. Copernic, qui naquit en 1473, n'a pas fait précisément de découvertes remarquables; mais, par une comparaison attentive des découvertes de ses prédécesseurs, par un juste sentiment du caractère de simplicité dont la nature a empreint ses merveilleux ouvrages, par la perception des rapports qui doivent exister entre les différens corps de notre système, il fut amené à placer le soleil au centre de l'orbite des planètes, et à expliquer les révolutions diurnes de la sphère céleste, par le mouvement de la terre sur son axe. Cette légère altération dans le système de Ptolémée fit abandonner pour toujours les épicycles et les excentriques des prédécesseurs de Copernic; et chaque phénomène, dans les mouvemens généraux de la sphère céleste, reçut une explication satisfaisante. La publication de l'*Astronomia Instaurata,* en 1530, forme une époque à jamais mémorable dans l'histoire de la science. Le véritable système solaire fut établi dans ce grand ouvrage, et toutes les planètes que l'œil nu pouvait découvrir furent placées dans leurs orbites respectives, et à une distance convenable du feu central; tandis que les étoiles fixes, isolées de notre système particulier, furent refoulées dans les profondeurs de l'espace, pour devenir à leur tour les objets de théories encore plus élevées.

Jusque-là l'astronomie n'avait encore été qu'une science d'observation, et il ne fallait aucun effort d'esprit pour en comprendre les principes et les détails; mais elle était des-

tinée à prendre un vol plus hardi, et à réclamer le concours de plusieurs sciences accessoires. La réfraction de l'atmosphère avait été l'occasion d'un petit rapprochement entre l'astronomie et l'optique; mais l'invention du télescope lia ces deux sciences par des liens indissolubles, et ce fut au moyen de la seconde que la première fit ensuite toutes ses découvertes. Dans un petit nombre d'années, la découverte de l'anneau de Saturne et de neuf planètes secondaires récompensa les travaux de Galilée, d'Huygens et de Cassini; et l'application du pendule aux horloges procura à l'astronomie l'un de ses plus utiles instrumens. Cependant l'époque dont nous parlons en ce moment a tiré son trait distinctif de la découverte des lois des mouvemens planétaires par Kepler et Newton. Passionné pour les analogies, Kepler s'appliqua à la recherche des idées générales. Ce fut lui qui reconnut le premier que toutes les planètes exécutaient leurs révolutions dans des orbites elliptiques.

Ces grandes découvertes ouvrirent la route à des spéculations bien autrement hardies. Kepler avait légèrement entrevu la tendance mutuelle de tous les corps les uns pour les autres. Hook alla beaucoup plus loin, et pensa que les mouvemens des planètes étaient produits par l'attraction du soleil combinée avec l'action qui, dans le principe, les avait lancées de l'espace; mais il était réservé à Newton d'établir la loi de la gravitation universelle, et de l'appliquer, avec des preuves incontestables, à tous les mouvemens du système solaire. Ce fut en assimilant le principe par lequel la pomme tombe de l'arbre, à celui qui retient la lune dans son orbite, qu'il fit le premier pas dans cette grande généralisation. Il vit bientôt que tous les autres satellites roulaient autour des planètes primaires, par la loi de l'attraction, et que les primaires ainsi que les secondaires étaient entraînées autour du soleil, en vertu de son action prédominante. Il en conclut que tous les

corps quelconques s'attirent les uns les autres avec une force qui se trouve en raison directe du nombre de leurs parties, et en raison inverse du carré de leurs distances. Les marées, la forme sphérique de la terre, la précession des équinoxes, et l'irrégularité des mouvemens lunaires s'expliquent tous par ce grand principe. Les lois du monde matériel, obscurcies, pendant tant de siècles, par une fausse philosophie, furent placées de cette manière sur des bases impérissables. L'homme à qui la science doit ces sublimes découvertes a, par un consentement universel, été placé à la tête de son espèce. Aussi un poète fameux, après avoir fait un exposé magnifique du système de ce puissant génie, s'écriait-il dans son enthousiasme :

« Confidens du Très-Haut, substances éternelles,
Qui brûlez de ses feux, qui couvrez de vos ailes
Le trône où votre maître est assis parmi vous,
Parlez, du grand Newton n'étiez-vous pas jaloux? »

Si la Grande-Bretagne peut considérer avec orgueil l'époque dont nous venons de parler, celle qui suivit doit lui inspirer des sentimens bien différens. Comme si la Providence avait décidé qu'il y aurait une balance dans la gloire aussi bien que dans la puissance des nations, aucun nom anglais n'est associé aux triomphes intellectuels qui ont marqué le milieu et la fin du dix-huitième siècle. La vérité et la justice nous imposent l'obligation de faire ce triste aveu, et de reconnaître que c'est Clairaut, Euler, d'Alembert, Lagrange et Laplace, qui ont eu l'honneur de compléter la théorie du système du monde.

Le problème de deux corps, ou la détermination des mouvemens d'une planète roulant autour d'une autre, avait reçu de Newton la solution la plus satisfaisante. Il avait même fait voir que le problème de trois corps, dans lequel l'action d'une planète perturbatrice est introduite,

pouvait être résolu par les principes qu'il avait établis, et il était parvenu à expliquer cinq des irrégularités lunaires les plus importantes ; mais les moyens dont il disposait ne lui permirent pas d'aller plus loin, et il était réservé à un autre âge de compléter le superbe édifice qu'il avait fondé. Les résultats des travaux auxquels nous faisons allusion sont développés dans la *Mécanique Céleste* de Laplace, ouvrage qui vient immédiatement après les *Principes* de Newton. Nous ne pourrions pas, sans sortir de nos limites, assigner à chacun des astronomes qui y sont nommés les droits qu'ils ont à l'immortalité. Par les perfectionnemens qu'ils ont introduits dans l'art analytique, ils ont supputé, avec une exactitude presque miraculeuse, les perturbations variées qui affectent les mouvemens des principales planètes; mais, quoique tous les corps du système exercent, les uns sur les autres, une action réciproque, il a été cependant démontré par Lagrange, que toutes ces irrégularités sont périodiques, et que, tandis que la forme et la position de leurs orbites changent sans cesse, leurs mouvemens moyens et leur distance du soleil sont toujours les mêmes. Ainsi l'harmonie générale n'est jamais troublée, au milieu de l'action et des réactions de notre système.

Il est prouvé maintenant que Dieu ne sera pas obligé de remettre la main à son ouvrage, comme le supposait Newton, et que rien ne pourra troubler l'ordre ou la conservation du mécanisme céleste. Quelles leçons sublimes résultent pour l'homme de ce grand tableau ! Tandis que lui-même et tout ce qui l'environne se modifient continuellement ou cessent d'exister ; tandis que ce globe solide, qu'il foule à ses pieds, se déchire par ses convulsions intérieures et la lutte des élémens contraires, le système général n'est point altéré par les oscillations de ses parties, et sa fixité atteste la toute-puissance et la sagesse du grand architecte qui l'a construit.

Mais, quoique le génie des sciences eût ainsi sommeillé, en Angleterre, au milieu des agitations des partis, et par suite de l'apathie d'administrations transitoires et sans lumières, quelques hommes, dans l'obscurité de leurs cabinets, se disposaient, par des efforts isolés, à lui rendre son ancienne ardeur et son premier éclat. L'invention des instrumens achromatiques de Dollond, et le perfectionnement des réflecteurs par Short et Mudge, avaient donné à l'observateur les moyens d'examiner les phénomènes et la condition des étoiles, ainsi que la structure des différens groupes que le télescope découvrait dans l'immensité de l'espace. Dans cette brillante époque des annales de l'astronomie, le nom d'Herschel est placé en première ligne, à titre de fondateur de l'astronomie sidérale, et comme l'un de ceux qui l'ont cultivée avec le plus de succès. A sa suite et avec des droits non moins réels à la reconnaissance du monde savant, se trouvent son fils, le docteur Brinkley, évêque de Coyne, et MM. South et Struve, qui se sont élancés sur sa trace, dans ce champ sans limites.

Avant de présenter l'aperçu de leurs travaux et de leurs découvertes, il convient d'abord de donner au lecteur quelqu'idée de la grandeur et des distances des corps dont nous avons à l'entretenir. L'évêque de Coyne a fait voir, par de nombreuses observations, que les distances de ces corps ne sont pas incommensurables. L'étoile α de la *lyre,* comme cet habile astronome l'a démontré, est à une distance de vingt billions de milles (1). Sir William Herschel s'est convaincu, par des mesures qu'il a prises plusieurs fois, que cette étoile a un diamètre trois mille fois plus grand que celui du soleil, ou 2,659,000,000 milles, ce qui fait les trois quarts de la dimension de notre système solaire. Ce résultat extraordinaire ne concorde pas entièrement avec un calcul cu-

(1) Trois milles font à peu près une lieue.

rieux du marquis de Laplace, qui prétend qu'une étoile fixe de la même densité que la terre, et dont le diamètre serait deux cent cinquante fois plus fort que celui du soleil, exercerait une attraction si puissante sur ses propres rayons, qu'ils ne pourraient pas arriver jusqu'à la terre : il résulterait de cette théorie que les plus grands corps lumineux de l'univers seraient invisibles. Nous sommes convaincus cependant que la grandeur et la distance des étoiles fixes ne peuvent pas différer beaucoup des calculs d'Herschel et de Brinkley.

Ce fut après avoir étendu les limites de notre propre système, par la découverte d'une planète primaire et de huit secondaires, que Sir William Herschel employa ses puissans télescopes aux progrès de l'astronomie sidérale. Le professeur Kant et le célèbre Lambert avaient supposé que tous les corps célestes étaient réunis en nébuleuses, et que les étoiles qui paraissaient isolées faisaient partie de celle à laquelle appartient notre système. Poursuivant cette heureuse idée, Sir William n'examina pas moins de 2,500 nébuleuses, et cet examen le convainquit que la *voie lactée* était la projection de notre propre nébuleuse ; et, en *jaugeant* les cieux ou en comptant le nombre des étoiles que renferme le même espace dans différentes directions, il put déterminer la forme probable de cette nébuleuse, et la position qu'y occupe le système solaire.

En même tems que cette idée s'empare de notre imagination par sa grandeur, elle nous fournit un moyen de concevoir l'immensité de la nature. Si toutes les étoiles séparées que nous pouvons apercevoir, à l'aide des plus puissans télescopes, appartiennent à notre propre nébuleuse, que penser de ces millions de nébuleuses qui, à cause de leur prodigieux éloignement, ne présentent qu'une lumière continue à l'observateur, incapable de distinguer, même avec les meilleurs instrumens, les intervalles immenses des

étoiles qui en font partie? Des corps qui roulent dans ces groupes de mondes, on apercevrait nécessairement d'autres firmamens constellés; puis d'autres encore en se transportant plus loin; et ainsi de suite à l'infini. Chaque système a sa voie lactée, c'est-à-dire, la projection de sa propre nébuleuse, qui varie de forme et d'éclat, selon la position qu'elle occupe dans le groupe. Mais il est inutile de poursuivre davantage des idées qui semblent, en quelque sorte, nous terrasser : c'est assez pour l'homme, après avoir essayé ses forces, de rentrer en lui-même, pénétré du sentiment de sa propre faiblesse.

Revenons à notre propre nébuleuse et aux étoiles qui la composent. Ce n'était pas assez pour le génie d'Herschel d'avoir déterminé la position probable du système solaire dans la nébuleuse de la *voie lactée*, il voulut aussi savoir si ce système était stationnaire ou en mouvement. En comparant les mouvemens des étoiles fixes, il se convainquit que le système solaire s'avançait vers la constellation d'*Hercule*, et que, si on le considérait d'une des étoiles les plus rapprochées, il paraîtrait décrire un arc d'environ une seconde. Ainsi, cet astre, voyageur d'un nouveau genre, loin d'être immobile, comme on le supposait, s'avance indéfiniment dans les champs de l'espace. En observant les étoiles isolées qui appartiennent à ce que nous nommerons la nébuleuse solaire, il comprit que ce qu'on appelle des étoiles doubles formait des systèmes binaires, c'est-à-dire, un système dans lequel deux étoiles roulent autour d'un centre commun de gravité. Il a aussi fait voir que cette même idée était également applicable à des systèmes plus compliqués, et que trois ou un plus grand nombre d'étoiles pouvaient être unies, d'une manière permanente, en roulant autour du même centre.

Ce système, qui était d'abord tout spéculatif, fut confirmé d'une manière remarquable par des observations ré-

pétées fréquemment et pendant long-tems. Supposons qu'une ligne aboutisse au centre de deux étoiles, et que ces corps n'aient aucun mouvement relatif, cette ligne formera un angle invariable avec la ligne ou direction de leur mouvement diurne. Au moyen d'un instrument ingénieux, Sir William Herschel détermina cet angle appelé *angle de position*, pour sept cent deux étoiles, entre 1778 et 1784. Après un intervalle de vingt années, il répéta ses observations sur les mêmes étoiles, entre 1800 et 1805, et il eut la satisfaction de trouver que, dans plus de cinquante étoiles doubles, il y avait eu un changement incontestable, soit dans leur distance, soit dans leur angle de position. Il découvrit de cette manière qu'une des étoiles de *Castor* roulait autour de l'autre, en 352 ans; que la petite étoile du *Lion* γ parcourait son orbite en 1200 ans; celle δ du *Serpent*, en 375; et celle γ de la *Vierge* en 708.

Par cette grande découverte, la plus grande sans contredit qui ait été faite en astronomie, l'existence des systèmes réguliers parmi les étoiles fixes fut complètement établie; mais les travaux de cet observateur étaient tellement au-dessus du tems dans lequel il a vécu, qu'on ne fit aucun effort pour les étendre. A peine furent-ils mentionnés dans les ouvrages d'astronomie de cette époque, et ils furent tournés en ridicule par les hommes dont ils devaient éclipser la gloire. Les progrès de la science avaient préparé la route dans laquelle Newton et Laplace s'étaient avancés; tellement que, si ces hommes de génie n'eussent pas vécu, au bout de quelques années, d'autres auraient fait faire les mêmes progrès à l'astronomie. Les découvertes d'Herschel, au contraire, n'avaient aucune connexité avec celles de ses prédécesseurs. Il est le créateur d'une science toute nouvelle, dont les prodiges n'avaient été entrevus par personne. Avant lui, l'astronomie sidérale n'existait point. Cachée dans les profondeurs de l'espace, parmi des

sphères qu'on ne pouvait apercevoir qu'avec les télescopes qu'il avait construits, cette science était restée inaccessible, et on n'avait pas même pu approcher de ses premières barrières. Mais son génie sut bientôt surmonter tous ces obstacles, et il arracha d'une main hardie les voiles qui en cachaient les mystères. L'interruption de ces travaux de géant eût été une circonstance bien funeste pour la science; heureusement, cette même providence, qui avait assuré la continuation de son nom, assura aussi celle de ses travaux.

En 1816, quatre ans avant la mort de son vénérable père, M. I. Herschel avait commencé un nouvel examen des étoiles doubles. La même idée était venue à M. South, un des astronomes les plus entreprenans et les plus habiles de notre époque. Ils résolurent de continuer leurs travaux en commun. Ils se réunirent en mars 1821, et ayant prolongé leurs observations en 1822 et 1823, ils purent communiquer à la Société royale, en 1824, la position et les distances apparentes de 380 étoiles doubles ou triples, résultat d'environ 10,000 mesures qu'ils avaient prises. Ce mémoire fut honoré, en France, par l'Académie des Sciences, du grand prix d'astronomie.

M. South n'eut pas plus tôt complété sa part dans ce grand ouvrage, qu'il commença une autre série d'observations, qui n'était ni moins difficile ni moins importante. Elles furent faites principalement à Paris, près Passy, avec les instrumens mentionnés plus haut; et, en novembre 1825, il communiqua à la Société royale les distances et les positions de 458 étoiles doubles, dont 160 n'avaient jamais été observées.

Tandis que ces travaux se poursuivaient en Angleterre, un habile astronome du continent, M. Struve, directeur de l'observatoire de Dorpat en Livonie, s'occupait du même objet; et tels étaient son assiduité et son zèle que,

dans quatre ans, il compléta son nouveau catalogue des étoiles doubles et multiples, qui ne contient pas moins de 3,000,063 étoiles. La Société royale de Londres récompensa les travaux de cet infatigable observateur, par une de ses médailles d'or. Ces observations furent faites principalement avec un télescope de Frauenhofer, que l'empereur de Russie avait donné à l'observatoire de Dorpat. Ce magnifique instrument, qui a treize pieds de long et une ouverture de neuf pouces, a coûté treize cents liv. st. (32,500 fr.). Le roi de Bavière suivit ce noble exemple, en faisant construire un instrument qui lui était encore supérieur; et le roi de France, avec un patriotisme digne des plus grands éloges, a fait exécuter, dans sa capitale, un télescope achromatique qui surpasse tous les autres en force et en grandeur. Il est pénible pour nous que le prince qui occupe aujourd'hui le trône de la Grande-Bretagne n'ait pas pris part à cette noble lutte, dans laquelle des monarques étrangers semblaient, en quelque sorte, se disputer le patronage de l'astronomie sidérale, dont la naissance est due aux encouragemens et à la munificence de Georges III.

Il résulte de l'ensemble des travaux de MM. Herschel et South, qu'il y a seize systèmes d'étoiles binaires parfaitement établis, et au moins quatorze, dont le mouvement annuel n'est pas encore exactement déterminé.

Les systèmes binaires, bien constatés avec leurs périodes et leurs mouvemens annuels, sont indiqués dans la table qui suit. Les signes + et — indiquent les directions différentes des mouvemens.

Noms des étoiles.	Périodes. Années.	Mouvement annuel.
ξ Ursæ Majoris	51	— 7°.02
70 μ Ophiuchi	53	— 6.81
6 Coronæ Borealis	169	+ 2.13
Castor	370	— 0.971
61 Cygni	493	+ 0.73

Noms des étoiles.	Périodes. Années.	Mouvement annuel.
δ Serpentis	496	— 0.726
γ Virginis	540	— 0.667
s f μ Bootis	623	— 0.58
μ Draconis	623	— 0.58
12 Lyncis	646	— 0 56
η Cassiopeiæ	700	+ 0.513
49 Serpentis	706	+ 0.51
ζ Aquarii	804	— 0.448
ε Bootis	822	+ 0.438
5 Lyræ	1108	— 0.325
ν Leonis	1200	+ 0.30

Parmi ces étoiles, ξ *Ursæ majoris* a un caractère particulier, attendu que les deux étoiles roulent autour de leur centre commun de gravité avec un mouvement si rapide, qu'il peut être tracé et mesuré de mois en mois. M. Herschel fait à cet égard les observations suivantes :

«Rien, certes, ne peut être plus satisfaisant que la confirmation, garantie par ces observations, de la rapidité si remarquable du mouvement attribué à cette étoile binaire. Dans l'intervalle de 1^an, 97, ce mouvement n'a pas été de moins de 13° 55′ dans la direction *n p*, *s f*, ou 7° 025′ par an. La diminution subite de la vélocité est bien loin d'être suffisamment confirmée. Cette supposition mérite même fort peu de confiance; car elle repose sur un trop court intervalle et sur un trop petit nombre d'observations. Nous recommandons cette étoile, pendant les dix ou vingt ans qui vont suivre, à l'attention plus scrupuleuse des astronomes; nous ne saurions trop insister sur la nécessité indispensable de multiplier beaucoup les mesures de position, afin de faire disparaître les erreurs auxquelles les astronomes les plus habiles sont exposés dans les mesures de ce genre. Cela fait, nous arriverons nécessairement à une connaissance précise des élémens et de la position de l'orbite décrite par chacune des étoiles binaires autour du centre commun; et nous pourrons enfin décider si la loi dé-

couverte par Newton est ou non applicable à l'astronomie sidérale : grand pas que la science a encore à faire. »

Un autre objet d'un haut intérêt pour les astronomes, est ζ d'*Hercule*, que MM. Herschel et South regardent comme n'étant pas une étoile double, après l'avoir considérée avec les meilleurs télescopes. En juillet 1782, elle était incontestablement une étoile binaire; la plus grande d'un beau bleu tendre, et l'autre d'une jolie couleur cendrée. En 1782, Sir William Herschel trouva que l'intervalle qui séparait les deux étoiles n'était plus que de la moitié du diamètre de la plus petite. En 1795, il ne voyait cette dernière qu'avec beaucoup de peine. En 1802, il ne put plus l'apercevoir; seulement, par une belle nuit, il lui parut que le disque de cette étoile s'était alongé dans une de ses directions. Mais, au moment même ou nous écrivons cet article, nous apprenons que le télescope de Dorpat a de nouveau séparé les deux étoiles.

Il est impossible de lire cet exposé de l'histoire et de l'état actuel de l'astronomie, tout court et tout insuffisant qu'il soit, sans s'occuper un peu des progrès que la science peut faire. Même dans notre propre système, il nous reste encore beaucoup de choses à apprendre. La nature du soleil et la constitution de sa surface; la condition physique de la lune, dans laquelle un jour on reconnaîtra peut-être les productions d'agens vivans ; la théorie des quatre nouveaux fragmens planétaires, l'un des problèmes les plus embarrassans de l'astronomie physique; les formes, les rotations et les densités des planètes secondaires; sont tous des sujets du plus haut intérêt pour les astronomes. L'observation est déjà parvenue à soumettre à ses recherches la course vagabonde des comètes. On a constaté qu'un de ces astres reparaissait au bout de trois ans et demi, et un autre tous les cinq ans; ces courts périodes permettent d'en étudier les mouvemens et la constitution. Mais que dire de

l'avenir de l'astronomie sidérale! Dans notre propre nébuleuse, nous pourrons probablement tracer un jour le mouvement du système solaire, autour de quelque centre éloigné; découvrir les causes qui déterminent les phénomènes des étoiles variables; appliquer la loi de gravitation aux mouvemens des étoiles binaires, et même de systèmes plus compliqués. Des découvertes plus extraordinaires nous attendent encore dans les autres nébuleuses, si nous parvenons à voir les opérations de ces agens qui créent des mondes, ou de ces forces, plus redoutables encore, qui en détruisent. Dans les changemens de certaines nébuleuses, et dans la condensation de la matière nébuleuse en centres lucides, nous pouvons reconnaître le premier de ces agens. Dans la disparution soudaine des plus brillantes étoiles, nous avons quelque indication du second. Remplaçant le tems qui nous manque, par l'espace déployé devant nous, nous reconnaîtrions ainsi les forces créatrices ou destructives de l'univers, et nous verrions, dans ces régions si lointaines, les types des grandes catastrophes qui se sont passées autrefois dans notre propre monde (1); mais dont la courte durée de la vie humaine ne nous a pas permis d'être les témoins (2). (*Quarterly Review.*)

(1) Voyez, à ce sujet, l'article sur les *Révolutions de la nature, dans la France centrale*, inséré dans notre 30e numéro.

(2) NOTE DU TR. Depuis que nous avons terminé la traduction de ce lumineux exposé de l'état actuel et des progrès récens de l'astronomie, nous avons appris de nouveaux détails sur les observations faites à Dorpat. Ces observations sont trop importantes pour que nous ne nous empressions pas de les mettre sous les yeux de nos lecteurs.

Herschel, comme on l'a vu dans le texte, avait remarqué des changemens considérables dans la position respective des deux étoiles qui forment l'étoile double ξ de la *grande ourse*; l'étoile *p* du serpentaire présente le même phénomène, à peu près avec les mêmes circonstances. Dans l'une et dans l'autre, les deux petits astres qui composent le groupe sont très-inégaux, et le plus petit est considéré comme le *compagnon* du plus grand : ce petit corps se rapproche de l'astre principal, passe de droite à gauche, satisfait

à toutes les apparences qui résulteraient d'un mouvement de révolution autour de cet astre dont il ne paraît être que le *satellite*. M. Struve n'hésite point à lui donner cette dénomination. En supposant que la révolution de ces satellites d'une nouvelle espèce diffère peu d'un cercle, M. Struve en a calculé la durée : celui de l'étoile de la *grande ourse* achève la sienne en soixante ans, et l'autre, plus rapide dans sa course, n'y emploie que cinquante ans. L'un et l'autre tourne avec plus de vitesse qu'*Uranus*, dont la révolution autour du soleil est à peu près de quatre-vingt-trois ans. Comme, dans les étoiles doubles ou multiples, les astres subalternes diffèrent souvent de ceux qu'ils accompagnent, à d'autres égards que par la dimension, quelques observateurs paraissent disposés à voir, dans plusieurs, les planètes d'autres systèmes solaires. Ils supposent que ces planètes, quoique ne brillant que d'un éclat réfléchi, sont accessibles à nos instrumens par leur prodigieuse grandeur; grandeur dont on peut se faire quelque idée en calculant qu'il serait impossible, des points de leur orbite, d'apercevoir notre soleil, à cause de sa petitesse relative. Ainsi, suivant cette manière de voir, l'hypothèse de Fontenelle se trouverait vérifiée par l'observation, et on aurait constaté l'existence de corps planétaires en dehors de notre système. Ce serait, sans contredit, l'une des plus étonnantes découvertes de l'astronomie sidérale, et une preuve bien imposante de la puissance prodigieuse donnée dans ces derniers tems, aux instrumens qu'elle emploie. C'est, au surplus, la marche ordinaire des sciences. Presque toujours le génie commence par pressentir les faits que l'observation vient ensuite confirmer.

S.



ACTIVITÉ INDUSTRIELLE DE L'ANGLETERRE,

EN 1828.

DÉFRICHEMENS. — DESSÉCHEMENS. — COMPAGNIES AGRICOLES DU CANADA, DE LA TERRE DE VAN DIÉMEN ET DE LA NOUVELLE-GALLES DU SUD. — NAVIGATION PAR LA VAPEUR. — ÉCLAIRAGE PAR LE GAZ. — EMBELLISSEMENS DES VILLES. — MARCHÉS. — NOUVELLES ÉGLISES. — TONNELLE OU ROUTE SOUTERRAINE DE LA TAMISE. — TONNELLE DE SÉMIRAMIS, A BABYLONE. — OUVRAGES HYDRAULIQUES. — ROUTES. — VOIES MILITAIRES DE L'ÉCOSSE. — CANAUX. — CANAL CALÉDONIEN. — CHEMIN DE FER DE LIVERPOOL. — PORTS. — MOLES. — BASSINS, ETC.

Avant de commencer l'examen que nous allons faire, nous devons d'abord avertir le lecteur qu'il ne sera pas question, dans cet article, de l'industrie privée qui s'exerce dans nos ateliers, nos usines ou nos manufactures; mais seulement de celle qui poursuit quelque grand objet d'utilité générale, soit que l'esprit de spéculation s'y associe, comme dans la confection de nos routes à rainures, de nos ponts, de nos canaux, etc., soit qu'elle ne se propose aucun but intéressé, comme dans les embellissemens de nos villes. On comprendra sans peine que le cadre dont nous pouvions disposer était trop étroit, pour contenir en même tems le tableau de notre industrie manufacturière, et celui de l'activité imprimée à nos grands travaux d'utilité publique.

La liste des pétitions et des bills particuliers passés au Parlement est, selon nous, l'un des documens les plus curieux et les plus importans de chaque session législative. Cette liste n'est, sans doute, qu'une simple énumération alphabétique des mesures particulières soumises dans l'in-

térêt public à la sanction des deux Chambres. Mais, quand elle est examinée avec le soin convenable, elle fournit les indications les plus précises sur la véritable situation du pays (1). Cette considération nous donne lieu de croire que les observations que nous avons faites, sur la liste de 1828, ne seront pas accueillies sans quelque intérêt.

Le nombre des bills particuliers qui ont reçu la sanction royale, dans le cours de cette année, s'élève à cent quatre-vingt-deux. Il s'était élevé à deux cent quatre-vingt-six, en 1825; mais c'était une année d'excitement fébrile, dans laquelle les ressources réelles ou factices de la nation avaient été exploitées avec une ardeur qui tenait de la folie. Malgré la secousse qui est résultée de la perte des capitaux prêtés à des gouvernemens insolvables, ou de ceux compromis dans les opérations du Nouveau-Monde, c'est avec un véritable plaisir que nous voyons que les entreprises véritablement utiles n'ont pas été interrompues par la réaction des espérances déçues de ce tems de vertige. C'est une preuve sans réplique que le bon sens de la nation, qu'on peut surprendre un instant, ne tarde pas toutefois à distinguer les entreprises sagement conçues et qui doivent être avantageuses aux capitalistes qui y prennent part, de ces projets chimériques combinés par l'ignorance ou la fraude. Il est consolant aussi de voir que, pendant l'époque fatale dont nous parlons, la sagesse parlementaire a fait tout ce qu'elle a pu pour protéger le peuple contre les consé-

(1) NOTE DU TR. Il faut se rappeler, pour comprendre ce qui précède, que le Parlement exerce, en Angleterre, sur les sociétés par actions, à peu près la même autorité que notre conseil d'état sur les sociétés anonymes. Sa sanction leur est indispensable. Il s'en faut bien que l'action du Parlement, sur les affaires particulières du pays, soit aussi circonscrite que celle de nos chambres législatives en France. On verra, dans le cours de cet article, qu'à certains égards il est investi des mêmes attributions que l'autorité municipale, dans nos départemens, et que les préfets de la Seine et de police, à Paris. S.

quences de sa propre folie. En effet, il y eut, en 1825, quatre cent huit pétitions présentées pour obtenir des bills particuliers, et nous avons déjà vu que deux cent quatre-vingt-six seulement avaient reçu l'approbation royale. Il en résulte que plus d'un tiers a été rejeté; et, si nous en faisons un examen détaillé, nous verrons que tous les projets raisonnables pour des défrichemens, des routes et autres améliorations intérieures, ont constamment été accueillis, et que les exclusions ne sont guère tombées que sur des entreprises conçues par des fripons pour surprendre des dupes.

L'année suivante, en 1826, le nombre des pétitions pour obtenir des bills particuliers fut beaucoup plus considérable qu'on ne devait s'y attendre à cette époque d'alarme et de désastres; mais il est probable que la plupart de ces projets avaient été enfantés au milieu de la fièvre commerciale de l'année précédente. Sur deux cent quatre-vingt-sept pétitions présentées en 1826, il y en eut deux cent six converties en lois. En 1827, le nombre des pétitions s'éleva à deux cent quarante-neuf, et celui des bills passés à cent quatre-vingt-cinq. Les entreprises agricoles, industrielles ou commerciales qu'ils concernent, suggérées par les besoins et la richesse de notre époque, présentent toutes des applications judicieuses des capitaux de la nation. Il est remarquable que le nombre des pétitions et des bills convertis en lois ait été, cette année, presque le même que l'année précédente : il y a eu deux cent quarante-quatre pétitions, c'est-à-dire cinq de moins qu'en 1827; et cent quatre-vingt-deux bills, ou trois de moins. Ainsi donc, chaque fois que l'industrie agricole réclame le défrichement de terrains de vague pâture, et que le commerce a besoin de nouveaux ports, de nouveaux bassins, ou qu'on lui ouvre des routes, des chemins de fer, des canaux, les ressources nationales sont toujours prêtes, et toutes ces belles entreprises sont

exécutées selon les savantes méthodes fournies par l'industrie de notre époque. Tout ce que le Parlement exige, c'est que, dans le but d'opérer un bien local, on ne froisse pas les droits de la propriété individuelle, et, en général, ceux du public. C'est ainsi que l'industrie et les capitaux britanniques remplissent le pays des plus glorieux monumens de la civilisation, sans réclamer les secours du gouvernement ni même son intervention, si ce n'est pour la mesure préliminaire de la sanction législative. Peut-être n'exagérerait-on rien, en affirmant que les améliorations publiques de l'Angleterre, en une seule année, sont plus étendues et plus importantes que celles de tout le reste de l'Europe. La raison en est simple, c'est que la nation conçoit et exécute ces projets pour son propre avantage, tandis que, dans les autres pays, sans en excepter la France, où les principes du commerce ne sont encore qu'imparfaitement compris, chaque amélioration dépend du gouvernement. Un poète du siècle dernier, en contemplant ces grands monumens d'une génération industrieuse, nos ports, nos ponts, nos routes, nos aqueducs, s'écriait :

« These are imperial works, and worthy kings (1) ! »

Pour nous, dans un langage plus modeste, mais plus philosophique, nous dirons de ces ouvrages, et de bien d'autres plus récens que la poésie du dernier siècle n'avait même pas rêvés, que ce sont les produits d'un peuple industrieux et opulent, parce qu'il est libre ; qu'ils sont dignes d'une législation qui garantit les droits de la propriété individuelle, et qui ne demande, pour ces entreprises, que la sanction du gouvernement et non pas son concours.

Avant d'examiner plus en détail les bills particuliers

(1) « Ce sont des ouvrages dignes des rois ! »

de 1828 qui ont reçu l'approbation royale, nous les comparerons avec le nombre de ceux convertis en lois, dans les trois années précédentes. On peut les diviser comme il suit :

BILLS PASSÉS.	1825	1826	1827	1828
Agriculture	28	24	26	19
Compagnies	11	6	5	2
Embellissemens dans les villes et les districts.	73	47	39	39
Communications intérieures	108	83	63	83
Navigation	15	4	7	6
Affaires particulières	51	42	45	33
TOTAL	286	206	185	182

Ayant, de cette manière, présenté, aussi clairement que nous l'avons pu, le tableau comparatif des progrès de nos améliorations intérieures, pendant les quatre dernières années, époque remarquable par la grandeur de ses fluctuations commerciales, nous laisserons au lecteur le soin d'en déduire les considérations qui en résultent naturellement. Nous nous occuperons plus en détail des entreprises de 1828 : c'est dans ce but, et comme moyen préliminaire, que nous avons dressé l'état suivant :

CLASSES.	Péti-tions.	Passés.	Non Passés.
I. AGRICULTURE.			
1 Défrichemens	24	17	7
2 Desséchemens	2	2	»
3 Dîmes	1	»	1
II. COMPAGNIES.			
1 Banques, etc.	1	»	1
2 Gaz	3	»	3
3 Mines	1	»	1
4 Navigation et pêcheries	3	1	2
5 Sociétés diverses	1	1	»
III. EMBELLISSEMENS DES VILLES ET DES DISTRICTS.			
1 Amélioration dans les bâtimens	14	9	5
2 Eglises, chapelles, marchés, ponts, prisons.	18	13	5
3 Ouvrages hydrauliques locaux	4	2	2
4 Constructions locales pour le gaz	3	2	1
5 Pavés et conduits pour les eaux	2	1	1
6 Réglemens municipaux	27	12	15
IV. COMMUNICATIONS INTÉRIEURES.			
1 Routes	71	65	6
2 Canaux	6	3	3
3 Canalisation des rivières	6	4	2
4 Chemins de fer	13	11	2
V. NAVIGATION.			
1 Ports	6	2	4
2 Bassins (*docks*)	3	3	»
3 Moles	2	1	1
VI. RÉGLEMENS PARTICULIERS.			
1 Divorces, etc.	33	33	»
TOTAL	244	182	62

I. Les dix-sept bills pour enclore ou pour défricher des communaux, passés à la dernière session, sont répartis entre treize comtés. Les deux bills pour des desséchemens sont, au contraire, relatifs au seul comté de Cambridge. On conçoit que le nombre des défrichemens diminue chaque année en Angleterre. Par suite de l'immense quantité de ceux qui ont été opérés dans le cours du dernier quart de siècle, il reste bien peu de terres en friches, dont, au prix actuel du grain, la culture présenterait de l'avantage.

C'est un fait digne de remarque, que pas un de ces bills ne s'applique à l'Irlande; preuve convaincante que la situation politique de ce malheureux pays s'oppose à ce qu'on y emploie les capitaux qui pourraient procurer du travail à ses habitans. Il existe sans doute, en Écosse, un nombre plus considérable de terres incultes; mais ce sont des bruyères stériles dans les montagnes, qu'on ne saurait comparer avec les fertiles marécages de l'Irlande, qui n'auraient besoin que d'un système judicieux de desséchement, pour contribuer, dans une forte proportion, à la subsistance du Royaume-Uni. Sur trente-deux millions d'acres, l'Angleterre n'en a que trois millions et demi, en friches, susceptibles d'être cultivés, tandis que, sur dix-neuf millions d'acres, l'Irlande en a cinq millions ou plus d'un quart. Le sol généreux de cette île ne tarderait pas, cependant, à récompenser les capitalistes qui chercheraient à en exploiter les trésors. Malheureusement, les tristes débats de sa population rendent tous ces avantages superflus.

II. On n'a pas créé une seule nouvelle compagnie, avec un objet étendu et général, dans le cours de la dernière session. Le bill de la Compagnie du Canada n'était relatif qu'à un accroissement de pouvoir pour la société qui s'est formée, dans le but de mettre en culture les terres en friches et d'y favoriser l'établissement de nouveaux colons, en rendant le sol susceptible d'être immédiatement occupé. Des compagnies, formées sur le même principe, ont été établies dans la Nouvelle-Galles du Sud, et dans la terre de Van-Diemen. Les terres sont concédées aux compagnies par le gouvernement, à un certain prix, dont la valeur est acquittée, à mesure de leur occupation successive. Un tiers de l'argent que le gouvernement reçoit des Compagnies est employé à faire des routes, à construire des ponts, et à l'exécution d'autres ouvrages d'utilité publique.

L'autre bill de la même catégorie, qui a été converti en loi, est relatif à la navigation des paquebots à vapeur de Dublin. L'énorme accroissement de cette branche de notre navigation est fait pour réclamer toute l'attention de la législature. Les communications continuelles de l'Irlande, par la voie d'Holyhead et de Liverpool, doivent opérer un changement complet dans la situation relative des deux îles. L'étendue, la rapidité et la certitude de ces communications suffiraient seules pour nous faire prendre en pitié ceux qui s'obstinent encore à parler de la séparation des deux îles. Ces différences violentes dans l'état de l'Angleterre et celui de l'Irlande, qui ont fait une calamité de la dépendance mutuelle des deux pays, ne sauraient subsister, depuis que cette superbe invention a réellement détruit l'espace qui les séparait. Tout ce qui affecte la prospérité de l'Irlande est ressenti maintenant au cœur de l'Angleterre. Il est impossible qu'il y ait, d'un côté, une population affamée, et, de l'autre, une population florissante et prospère. Nous ne pouvons pas encourager, par une politique étroite, ces odieuses et absurdes distinctions entre les deux peuples, distinctions qui s'opposent à tous les projets conçus pour améliorer l'état matériel de l'Irlande, ou pour développer l'intelligence de ses habitans. Quand l'Irlande était séparée de nous par une mer orageuse, dont la navigation n'avait que faiblement surmonté les périls, les soupirs de l'opprimé n'étaient pas entendus dans les cités opulentes de l'oppresseur ; mais aujourd'hui tout est changé : il serait aussi raisonnable et aussi politique de parler, en 1828, du royaume de Kent ou de celui de Northumbrie, comme ayant des priviléges ou des *incapacités* particuliers, que de prétendre qu'à cause de la position insulaire de l'Irlande, on peut lui refuser des lois équitables. C'est un spectacle intéressant de voir comment les connaissances et des inventions purement mécaniques par-

viennent, dans leur marche progressive, à dompter, non pas seulement la matière brute, mais, ce qui est bien plus difficile, les passions, les préjugés et les intérêts de ceux qui oppriment leurs semblables.

En 1825, il y eut neuf demandes au Parlement, tendantes à établir de nouvelles compagnies pour l'éclairage par le gaz, dont pas une ne fut convertie en loi. Dans la session de 1828, deux demandes semblables furent repoussées.

Il y a maintenant à Londres quatre grandes compagnies pour ce mode d'éclairage, qui ont 47 gazomètres en activité, capables de contenir 917,940 pieds cubes de gaz, fournis par 1,315 cornues. Elles consomment ensemble, chaque année, 33,000 chaudrons de charbon, qui en produisent 41,000 de coke. La quantité totale de gaz produite annuellement s'élève à 397,000,000 pieds cubes, qui alimentent 61,203 lampes particulières, et 7,258 réverbères pour l'éclairage des rues. Indépendamment de ces grandes compagnies, il y en a quelques autres moins importantes, et plusieurs établissemens publics qui s'éclairent par le gaz qu'ils confectionnent eux-mêmes.

La métropole étant approvisionnée de gaz aussi abondamment, il est clair qu'aucune compagnie nouvelle ne peut demander au Parlement l'autorisation de s'établir, qu'en alléguant que le gaz fourni est d'une qualité inférieure, ou qu'on le vend à un prix trop élevé. Le Parlement a, d'une part, à examiner ces allégations; et, de l'autre, à considérer que chaque nouvelle compagnie porte un préjudice réel aux portions de la ville déjà approvisionnées, en faisant encore bouleverser le pavé des rues.

Un fait curieux, c'est que les dépenses de la cité de Londres se sont accrues de 50 p. o/o, rien que pour le pavage, depuis l'établissement des compagnies pour l'éclairagepar le gaz, et de celles pour les distributions d'eau à domicile.

C'est aussi une chose à prendre en considération ; il est clair que ce surcroît de dépense, payé par les habitans de la Cité, augmente, dans une proportion correspondante, le prix de la lumière et de l'eau qu'on leur distribue.

III. Les embellissemens de la capitale et des principales villes du pays sont une des preuves les plus caractéristiques de l'esprit actif et entreprenant de notre génération. Elle constate notre goût pour la propreté, pour les aisances, et notre horreur pour ces petites rues étroites et tortueuses, dans lesquelles nos pères s'entassaient à plaisir. L'entassement des maisons de Londres, lorsque le terrain avait une valeur bien moins grande qu'aujourd'hui, fait voir toute la force de l'habitude, et quelles sottises peut nous faire faire une admiration stupide pour la sagesse du bon vieux tems. Les rues étroites des anciennes villes avaient été construites de cette manière, à cause des facilités que cet arrangement présentait pour la défense, dans un tems où toutes les bourgades étaient forcées de prendre part aux guerres qui désolèrent notre île pendant deux cents ans. Ce qui avait été nécessité dans le principe, devint ensuite volontaire ; et, après l'incendie, la restauration de Londres s'effectua d'après l'ancien système, malgré ses nombreux inconvéniens et son insalubrité.

Grâces au ciel, nous commençons à devenir plus raisonnables ! La propriété est, dans la Cité, à un trop haut prix, pour que les marchands abandonnent leurs boutiques ou leurs magasins dans les ruelles où ils se trouvent ; mais ils prennent plus de soin de leur santé ou de leur agrément que leurs pères : ils passent le jour dans leur comptoir, et ils se retirent le soir dans leurs riantes et commodes *villas*. Ce système rationnel est suivi dans la plupart des grandes villes manufacturières ; et c'est ainsi que les nouvelles habitudes, plus encore que les progrès de la popu-

lation, ont contribué à l'extension des villes et de leurs faubourgs. Tandis que l'accroissement de la population, dans les vingt années précédentes, a été de 31 p. o/o, celui du nombre des maisons a été seulement de 30 p. o/o; mais, pendant les dix dernières années, on s'est surtout occupé, dans la métropole, de substituer, aux misérables masures qui encombraient les plus beaux quartiers de la ville, des boutiques élégantes ou de magnifiques demeures particulières. Quels que soient, dans les détails, les vices des constructions de M. Nash, nous ne lui en avons pas moins de grandes obligations pour le plan et l'exécution de la rue du Régent et du parc du Régent. Il a fait quelque chose pour que Londres cesse d'être considéré comme la plus laide capitale du monde; et peu de villes, même celles de l'Italie, les plus vantées pour les merveilles de leur architecture, pourraient présenter une ligne aussi imposante que celle qui s'étend de l'Opéra aux Jardins Zoologiques. Un des bills de la dernière session se rattache aux embellissemens du parc du Régent. D'autres embellissemens, ceux de Charing Cross et du voisinage de l'église de Saint-Martin, ont aussi, à l'occasion de quelques détails, été soumis au Parlement. Quand ce projet sera exécuté, ce quartier deviendra certainement l'un des plus magnifiques de Londres. Pour accomplir ce plan, il sera nécessaire de détruire environ six cents maisons, la plupart assez mauvaises, et qui sont presque toutes entassées dans des rues dont l'aspect misérable et malpropre fait tache à côté de la richesse et de la splendeur des rues voisines. Les commissaires de la nouvelle rue se sont arrangés pour cinq cents maisons; et déjà même l'on en poursuit la démolition avec beaucoup d'activité. L'autre grande amélioration qui a reçu la sanction législative est celle du marché de Covent-Garden. Le plan sur lequel cette belle entreprise s'exécutera fera non-seulement cesser une in-

commodité publique, dont les inconvéniens devenaient toujours plus sensibles, mais il rendra ce quartier l'un des plus beaux quartiers de Londres, en même tems qu'il accroîtra la valeur de la propriété particulière, dans une proportion presqu'incroyable.

Un bill a passé dans la dernière session pour l'embellissement général de la ville de Birmingham. Les travaux de ce genre, qu'on y a entrepris, pendant les sept dernières années, sont déjà fort importans. On a élargi des rues étroites, pratiqué des ouvertures, et remplacé de misérables bâtimens par de beaux édifices, publics et particuliers. La comparaison la plus légère du Birmingham de 1818, et de celui de 1828, suffit pour constater tout ce qu'a acquis, sous le rapport de la commodité et des aisances, la population de cette grande ville dont le gouvernement intérieur porte le caractère d'un esprit judicieux, libéral, actif, entreprenant. Les autres bills de la même nature, convertis en lois dans la session dernière, sont relatifs aux villes de Cliffe, Hanley et Skelton, Hertford, Lincoln, North Shields et Stalybridge. On construit de nouveaux marchés à Ashton, Bristol, Gosport et Swansea. Nous avons fait à cet égard de grands progrès dans le cours des sept années précédentes. Le marché de Liverpool est, sans contredit, le plus beau du monde; et nous regrettons que, dans ce genre, Londres ne puisse rien produire qui soit susceptible de soutenir la comparaison.

Il nous reste à parler des nouvelles églises. Malheureusement, à cet égard, notre satisfaction sera bien loin d'être sans mélange, et nous ne pourrons guère louer que la célérité avec laquelle on les construit.

Il résulte, du rapport imprimé par ordre de la Chambre des Communes, qu'en 1827 soixante-neuf églises et chapelles ont été finies et appropriées pour 107,200 personnes. Depuis le dernier rapport, quinze églises et chapelles

propres à recevoir 20,338 personnes ont été terminées ; quarante-six sont en construction, et les plans de dix-neuf autres sont approuvés : il y a encore trente-trois plans à l'examen. Depuis l'établissement de la commission, ses membres ont déjà pris des arrangemens pour l'érection de deux cent treize églises ou chapelles.

Dans une pièce jointe au rapport, on a indiqué le style des quarante-six églises en construction ; mais il n'y a aucune observation sur les principes généraux qui ont servi de règles aux commissaires. Leur premier devoir était sans doute de veiller à ce que les nouvelles églises pussent recevoir, au moins de frais possible, le plus grand nombre de fidèles ; mais, sans compromettre ce devoir, ils n'auraient jamais dû s'écarter des principes du goût, dans l'exécution de ces grandes constructions nationales qui entraînaient une dépense énorme, et qui offraient une superbe occasion de laisser, aux générations à venir, des témoignages imposans du génie de nos architectes. Il résulte du rapport que quatre-vingt-huit églises ou chapelles ont exigé l'émission de 1,130,300 liv. st. (28,257,500 fr.) ; ce qui fait un prix moyen de 15,835 liv. st. (395,875 fr.). On peut conclure de cela que la majorité des églises a été construite sur une petite échelle ; et partant que les commissaires avaient des sommes disponibles très-considérables pour la construction de celles de Londres et de son voisinage immédiat. A une ou deux exceptions près, nous pouvons affirmer, en ce qui concerne la métropole, que jamais autant d'argent n'a été employé avec moins de goût et de grandeur que celui qui a servi à l'exécution des classiques et mesquines conceptions de messieurs tels et tels, investis de la faveur des commissaires.

L'absence de toute espèce d'observations de ces derniers, sur les principes généraux qui les ont guidés, nous autorise à croire qu'ils n'en avaient aucun. Il n'en était pas

ainsi quand on érigea les églises construites sous la reine Anne. Wren se rendit un compte judicieux de ce qu'il avait à faire de mieux, sous le rapport de la convenance et du goût, avec les moyens bornés dont il disposait. Il avait à construire des églises commodes, dans des rues étroites et encombrées, et il sentit que c'était dans les airs qu'il devait élever les merveilles de son art. Il s'occupa peu des petits détails, mais il donna à ses constructions un caractère imposant et grandiose, en les surmontant d'une variété infinie de flèches, qui diffèrent les unes des autres, mais qui ont toutes un haut degré d'élégance. Les églises de Wren et de ses successeurs, malgré leurs imperfections nombreuses, sont, sans contredit, les plus belles décorations de Londres. Presque à chaque pas elles offrent des jalons commodes à l'étranger, obligé de se reconnaître et de chercher sa route au milieu de cet immense chaos d'habitations. Du milieu des ponts, l'œil se repose avec une satisfaction tranquille sur ces édifices; soit qu'il se dirige vers les sommités gracieuses de St.-Martin et de St.-Bride, toutes chargées de flèches qui deviennent plus aériennes et plus légères à mesure qu'elles s'élèvent davantage; soit qu'il considère avec un respect religieux le beau dôme du plus magnifique des temples, honneur éternel de cette grande cité et de l'architecture anglaise. Il est doux de réfléchir, à la vue de ces nobles édifices, qu'au sein même de cette ville où s'agitent tant de passions tumultueuses et ardentes, où se forment tant de désirs pour les richesses et la gloire mondaine, on peut encore trouver des asiles pour les contemplations paisibles, dans lesquels les vendeurs n'ont pas pénétré, et où l'on oublie sans peine les orages et les misères de cette vie, si on le désire d'un cœur sincère. Ces clochers, ces flèches hardies qui s'élancent vers le ciel, sont à la fois belles en elles-mêmes et belles par les idées qui viennent s'y associer, et, lorsque le soleil en éclaire le faîte, dans

le repos du matin ou du soir, elles invitent l'homme à la prière, d'une voix non moins puissante que le mouezzin du haut du minaret.

Nous avons environ une douzaine d'églises construites au milieu des quartiers les plus peuplés de la ville, et surtout dans ceux qui ont acquis de l'importance et de la richesse pendant les cinquante dernières années. Les commissaires avaient à choisir entre deux styles : le gothique avec ses arcs-boutans, ses ogives, ses hautes tours ; et le style grec ou romain modifié par le génie de Wren et de ses disciples, et dans lequel le clocher est la principale décoration. Chacun de ces styles eût été très-approprié aux églises de la métropole ; car nous sommes intimement convaincus qu'une grande élévation est ce qui convient le mieux à l'architecture religieuse. Malheureusement on n'a adopté ni l'un ni l'autre ; et les nouvelles églises, construites sur un plan uniforme, présentent une grande carcasse sans ornement, un portique mesquin, et une coupole ou tour surbaissée, placée au-dessus du fronton. Il était impossible de trouver une combinaison plus dépourvue de goût, de grandiose et de convenance. Ce qui est antique est sans effet par la gaucherie de l'emploi qui en est fait : quant aux ornemens modernes, ils sont laids de leur propre difformité, et ensuite de celle qui résulte de la place qu'ils occupent. Selon nous, c'est au style gothique qu'il eût fallu donner la préférence. Assurément nous sommes loin d'attendre qu'avec les fonds limités mis à la disposition de l'architecte de nos jours, et la nécessité où il se trouve de consulter les usages de l'église réformée, il puisse reproduire les grands effets des vieilles basiliques. Ces superbes fabriques sont le produit de l'enthousiasme et de la piété d'une longue série de générations successives. Chaque évêque s'appliquait à laisser un monument de son zèle, en faisant quelqu'importante addition au grand ensemble

commencé par ses prédécesseurs. Rien n'était petit ou discordant dans ces embellissemens successifs; tout, au contraire, tendait à fortifier l'effet général de ces grandes masses. Mais si nous ne pouvons pas reproduire le fini et la multiplicité des détails de nos basiliques, qui nous empêche d'imiter leurs belles proportions, leurs grandes lignes, leur imposante solidité ? Ce sont ces grandes lignes, et non pas les détails minutieux du style gothique, qui en constituent le caractère particulier. Malheureusement nous avons étudié ce style, de la même manière que le style grec. Nous pouvons bien copier des parties, faire un *fac simile* d'une ogive ou d'une tour; mais nous ne pouvons concevoir un ensemble : au lieu d'une reproduction animée des anciens principes, nous ne faisons que des imitations sans chaleur et sans vie. Sans doute il convient de faire des exceptions à cette censure, qui serait injuste si on n'en restreignait la généralité. L'église gothique de Chelsea offre en même tems de l'élégance et de la grandeur. Cette tour hardie dont elle est flanquée produit beaucoup d'effet sur les masses populaires, tandis que les portiques, les coupoles de l'école classique, n'arrêtent pas un seul instant leur attention. A Liverpool, M. Foster a construit une église gothique qui prouve qu'il connaît parfaitement les véritables principes de ce style. Nous pourrions citer aussi celles de Brighton, de Manchester, etc., si supérieures aux misérables avortons de notre style pseudo-grec ; mais il est tems de terminer ces observations et de passer à un autre sujet qui n'est pas moins digne de notre attention.

Nous voulons parler de la tonnelle, ou route souterraine de la Tamise. Quoique le Parlement n'ait pas rendu de bill à cet égard, dans le cours de la dernière session, ce n'est pas une raison pour l'omettre dans ce tableau de l'activité industrielle de l'Angleterre en 1828.

On sait que ce grand ouvrage fut entrepris le 3 mars 1825;

il a été continué, depuis, avec beaucoup d'ardeur; et aujourd'hui il est entièrement terminé dans une longueur de six cents pieds anglais : il ne reste plus que trois cent cinquante pieds à faire, pour qu'il atteigne l'autre rive. Deux irruptions successives des eaux, dont la dernière a eu lieu en janvier, avaient jeté beaucoup d'effroi parmi les actionnaires, et, en général, parmi tous ceux qui s'intéressaient à l'exécution de cette entreprise colossale. Ces irruptions n'ont eu d'autres inconvéniens que d'en retarder l'exécution définitive; malgré leurs violences, elles n'ont pu endommager les constructions du grand architecte, si heureusement ravi à la France (1). Aujourd'hui, sa confiance est toujours croissante, et il ne prévoit pas qu'aucun désastre du même genre puisse le retarder dans la continuation de ses travaux. Au surplus, un fait honorable pour le caractère anglais, dont il constate la fermeté, c'est qu'au milieu même de ces désastres pas une seule voix ne s'est élevée contre M. Brunel.

On avait répandu le bruit qu'il en serait de ce superbe monument de l'industrie britannique comme du Canal Calédonien, et qu'il n'indemniserait pas suffisamment des frais faits pour le construire. Il paraît qu'heureusement ces craintes ne sont pas fondées. Une circonstance très-favorable à ceux qui l'ont entrepris, c'est l'éloignement où il se trouve des ponts. Il n'y en a point à l'est; et, à l'ouest, le plus rapproché est le pont de Londres, qui en est à deux milles. Le pont de Waterloo, resserré, comme il est, entre celui de Blackfriars et celui de Westminster, a cependant produit, par les péages qui y sont prélevés, dans le cours d'une seule année, une somme de 13,688 liv. st. (342,200 fr.). Supposons que cette somme soit aussi celle des recettes du passage souterrain, et qu'il faille 3,000 liv. st. (75,000 fr.) pour les frais d'éclairage annuels, de garde,

(1) On sait que M. Brunel est Français.

d'entretien, il resterait encore un dividende de plus de 10,000 liv. st. (250,000 fr.) : cela serait insuffisant sans doute; mais il est évident qu'attendu l'heureuse position de la tonnelle, peu éloignée de quartiers populeux, et au centre d'une immense activité commerciale, elle doit faire des recettes beaucoup plus fortes que le pont de Waterloo, dont la situation est bien moins favorable.

Un fait qui n'est pas sans intérêt, c'est que ce grand ouvrage n'est pas d'invention moderne, et que, dans la plus haute antiquité, il en existait un du même genre. Un texte de Diodore, dont le sens n'a rien d'équivoque, nous apprend qu'un corridor souterrain conduisait à Babylone, d'une rive à l'autre de l'Euphrate. Il serait curieux de pouvoir comparer l'ouvrage des Brunel de la reine Sémiramis, avec celui du grand ingénieur adopté par l'Angleterre (1).

Après le fluide atmosphérique, sans lequel aucun être organisé ne peut vivre, l'eau est sans contredit la plus nécessaire de toutes les substances naturelles : c'est un élément indispensable de la propreté, et par conséquent de la santé. Quelques-uns des restes les plus imposans de l'architecture antique sont ces aqueducs par lesquels l'eau était conduite dans les anciennes cités; mais, malgré le caractère grandiose de ces monumens, l'eau qu'ils fournissaient n'était pas, comme à Londres, ramifiée dans toute la population, distribuée dans chaque maison, et, pour ainsi dire, dans chaque chambre. Le nombre des tuyaux, de toutes les dimensions, qui s'étendent et se ramifient sous Londres et ses faubourgs, est vraiment incroyable; et si l'on considère le nombre et la complication de ces appareils souterrains, on sera confondu qu'on puisse les maintenir en aussi bon ordre. Les habitans de Londres paient sans doute un prix

(1) Voyez, en tête du numéro, le dessin de la tonnelle de la Tamise, et de l'appareil des ouvriers qui y travaillent.

trop élevé pour obtenir l'eau qu'ils consomment. Les grands capitaux nécessaires à l'établissement des compagnies hydrauliques leur donnent une portion de la puissance et des inconvéniens des monopoleurs. Il n'en est pas moins vrai que la quantité d'eau fournie et la manière ingénieuse dont elle est distribuée sont un des plus beaux et des plus utiles triomphes de l'art moderne. Plus d'un million d'êtres humains et une multitude innombrable d'animaux de toutes espèces, des ateliers, des manufactures, et d'immenses usines puisent à cette source la totalité de l'eau qu'ils emploient.

Pour toute la population répandue sur les deux rives de la Tamise, il n'y a que huit compagnies qui, à l'exception des deux plus considérables, s'alimentent avec les eaux de cette rivière. La consommation totale de l'eau fournie, chaque jour, par les compagnies, est d'environ 4,650,000 pieds cubes. Si toute l'eau qu'elles distribuent devait passer dans le même tuyau, il faudrait qu'elle y coulât constamment avec une vitesse moyenne de deux milles à l'heure (deux tiers de lieue), et que le tuyau eût six pieds de diamètre.

Malheureusement, comme l'eau vient toute de la vallée de la Tamise, qui, avec ses diverses ramifications, n'a pas moins de 2,000,000 d'habitans, on conçoit qu'il s'y trouve beaucoup de substances animales dont la décomposition est loin d'être parfaite. Il en résulte que la qualité est bien loin d'être aussi satisfaisante que la quantité. On a même dernièrement fait une enquête pour constater le degré d'insalubrité des eaux fournies par chacune de ces huit compagnies hydrauliques; aussi, c'est avec plaisir que nous avons vu que divers bills relatifs au service qu'elles font étaient passés à la session dernière.

Le petit nombre de bills adoptés au Parlement, pour des appareils de gaz, ne prouve nullement que ce beau système d'éclairage ne continue pas à se propager dans le

pays. Les pouvoirs donnés antérieurement aux autorités locales, pour l'éclairage de leurs villes, les dispensaient de s'adresser de nouveau à la législature, pour l'emploi de cette application vraiment magique de la chimie moderne.

IV. Les améliorations introduites dans les communications intérieures de la Grande-Bretagne sont peut-être un des faits les plus remarquables de notre civilisation. Il est impossible de voir nos routes, nos canaux, et en dernier lieu nos chemins de fer, sans un sentiment d'orgueil que la raison justifie et qu'elle peut avouer. Nos routes à barrière offrent, rien qu'en Angleterre, un développement de 20,000 milles (près de 700 lieues). La promptitude, la précision, la sécurité avec lesquelles toutes les communications du royaume s'effectuent par cette voie et par toutes les autres, sont une des causes premières de notre prodigieuse activité commerciale. Grâces à ces communications innombrables, au service de la poste, à celui de la presse et aux mille journaux qu'elle propage, le pays est devenu tout tête et tout cœur. Même aux extrémités, la circulation n'est pas ralentie ; chaque pulsation de la machine politique vibre sans cesse du centre à la circonférence, et de la circonférence au centre. L'Angleterre est aujourd'hui toute compacte ; plût au ciel que l'Irlande se rattachât à cette étonnante condensation d'énergies et d'intérêts.

Dans la dernière session, soixante-cinq bills pour de nouvelles routes ont été convertis en lois ; il y en avait eu cinquante-cinq à la session précédente. Ainsi donc, ce cours extraordinaire d'améliorations ne s'arrête pas un instant : la raison en est simple, c'est que le peuple anglais est juge de ses propres besoins, et qu'il a le pouvoir de les satisfaire. « En France, dit un écrivain de ce pays, pendant la durée d'une paix profonde, le gouvernement accorde à peine, pour l'entretien des routes, le tiers de ce que paie l'Angleterre,

quoique sa superficie n'égale pas le tiers de la France. » Cela résulte de ce que le gouvernement français veut intervenir partout, alors même que son intervention ne peut être que funeste.

Sans doute, notre gouvernement a quelquefois entrepris un grand ouvrage, dont l'exécution dépassait les forces des localités qu'il intéressait, et qui devait substituer à l'indolence et à la pauvreté de ces districts la richesse que procurent le travail et l'industrie. Nous citerons entre autres les voies militaires pratiquées dans les portions les plus difficiles, et qui paraissaient les plus inaccessibles des montagnes de l'Ecosse. Ces grands et utiles ouvrages furent commencés en 1732 ; puis continués par les troupes stationnées dans cette partie de la Grande-Bretagne, à l'occasion de la rebellion de 1745. Ce sont ces routes qui ont cimenté notre union avec les montagnards de l'Ecosse, et converti en sujets soumis des populations indociles et sauvages. Elles ont plus fait pour le repos de ces contrées, que n'auraient pu faire la police la plus active et des légions de gendarmes. Si les Rob Roy, les Alan, les Mac Eagh, ne vivent plus que dans les nouvelles de Walter-Scott, c'est à ces utiles travaux qu'il faut l'attribuer. Le développement de ces grandes voies, au milieu de tant d'aspérités, présentait des difficultés sans nombre; la science les a toutes vaincues. Mais on ne s'en tient pas à ce qui a été fait, et on s'occupe sans cesse des moyens de perfectionner ces routes. Jadis il fallait trois jours à la *diligence calédonienne* pour se rendre d'Inverness à Perth : il n'en faut plus qu'un aujourd'hui ; et l'on vient de présenter un plan pour abréger encore cette distance de 36 milles (douze lieues).

Il y a environ soixante-dix ans qu'on a commencé, en Angleterre, le premier canal navigable. Aujourd'hui il y a quatre-vingts compagnies de canaux en activité, qui ont

dépensé trente millions st. (750,000,000 fr.). Les bills, pour les canaux, qui ont passé pendant la session de 1828, sont relatifs au *Tralee* et à l'*Ulster*, tous les deux en Irlande ; et au *Welland*, dans le Canada. Les deux canaux irlandais sont déjà anciens, et il ne s'agit dans ces bills que des moyens de les améliorer. Des bills pour la canalisation ou l'amélioration du cours de rivières navigables ont aussi reçu la sanction législative. Il résulte du 24e rapport sur le Canal Calédonien, que les frais de ce superbe mais inutile ouvrage se sont élevés à neuf cent soixante-dix-sept mille livres (24,425,000 fr.). Le profit du tonnage ne suffit pas pour payer sa dépense annuelle et l'intérêt des capitaux. On ne peut guère compter, dans ce canal, que sur quinze pieds d'eau. On propose aujourd'hui d'en porter la profondeur, dans toute l'étendue, à 20 pieds ; ce qui, suivant ce devis, entraînerait une dépense de quarante-un mille liv. (1,025,000 fr.).

L'extension de notre système de chemins de fer est sans doute la raison pour laquelle aucun bill, pour l'ouverture de nouveaux canaux, n'est passé dans la dernière session. Après une opposition violente contre ce nouveau moyen de communication, les propriétaires de canaux ont senti qu'ils ne pourraient pas s'opposer avec succès à un système dont les avantages seraient démontrés. C'est ainsi que le marquis de Stafford, qui a un fort intérêt dans les canaux du duc de Bridgevater, a non-seulement cessé de s'opposer au chemin de fer de Liverpool et Manchester, mais qu'il est devenu l'un des plus forts actionnaires de cette superbe entreprise. Les bills pour les routes à rainures, qui ont passé dans la dernière session, sont l'*Avon et Gloucestershire*, le *Bolton et Leigh*, le *Bridgend*, le *Bristol et Gloucestershire*, le *Canterbury et Whitstable*, le *Clarence*, la *Route Commerciale*, le *Liverpool et Manchester*, le *Llanelly*, le *Nantile*, et le *Stockton et*

Darlington. Chacune de ces entreprises promet d'être à la fois utile aux intéressés et au public. Il paraît qu'elles seront surtout fort avantageuses pour le transport des objets d'un poids moyen (1). Assurément il est remarquable que l'on entreprenne simultanément de nouvelles routes à rainures, dans un pays que le fer sillonne déjà de toutes parts, tandis qu'en France il n'y a d'autre voie de ce genre que celle de Saint-Etienne, qui n'est pas encore livrée au commerce, parceque les travaux n'en sont pas assez avancés. Les actions du *Liverpool et Manchester* se négocient à 38 p. o/o de prime. C'est, sans contredit, la plus belle entreprise tentée depuis bien long-tems; comme cet essai est nouveau à beaucoup d'égards, et que nous avons eu occasion de suivre personnellement les détails de l'exécution, le compte que nous allons en rendre ne sera pas peut-être dépourvu d'intérêt.

La quantité totale de marchandises qui va de Liverpool à Manchester, et *vice versâ*, s'élève à 1,200 tonneaux par jour. Cet immense tonnage est soumis maintenant à tous les retards qui résultent des transports par eau. Le chemin de fer passe au milieu d'un pays rempli de houillières, qui sont en pleine exploitation : une partie considérable de ce charbon est apportée au marché sur des chariots. La consommation du charbon de *Liverpool et Manchester* est d'un million de tonneaux par an. Ainsi donc, les moyens de procurer de l'emploi à une ligne de communication, telle que celle de *Liverpool et Manchester*, sont énormes; il faut aussi ajouter aux avantages d'une route plus courte, même que celle suivie par la malle, ceux de la rapidité et de la certitude des transports qui s'effectuent au moyen de la machine locomotrice. D'après tout cela, il est évident que l'établissement d'une route à

(1) Voyez, sur les routes à rainures, le grand article de notre 1er numéro.

rainures entre la grande métropole de la fabrique de coton, et le port qui reçoit, en ce genre, une quantité plus considérable de produits bruts, que tous les ports du monde pris ensemble, est non-seulement un objet d'utilité locale, mais qu'elle a en même tems une haute importance pour toute la nation. Le bill passé au Parlement, dans la dernière session, avait pour but de modifier une partie de la ligne du chemin de fer. Les directeurs paraissent avoir concilié les oppositions des propriétaires, par leur prudence; souvent même ils sont parvenus à convertir en chauds partisans leurs adversaires les plus opiniâtres. Le chemin commence à Liverpool, à un point qui est en communication directe avec les *docks* ou bassins du Roi et de la Reine. La ligne passe sous la ville de Liverpool par une tonnelle. Cette superbe voûte, qui a seize pieds de haut et vingt-deux pieds de large, est pratiquée à travers le roc solide, dans une longueur de 2,248 *yards* (1); l'inclinaison du chemin est d'un pied sur quarante-neuf. C'est ainsi qu'on a évité, dans ces travaux prodigieux, la montée fort raide de Liverpool, et tout contact avec les embarras habituels des rues. Les excavations de ce grand ouvrage ont été faites sur plusieurs points à la fois; et la précision avec laquelle ces différentes parties se sont rapprochées offre un exemple remarquable de la sûreté des méthodes scientifiques. La route souterraine, qui a environ un mille et un quart (plus d'un tiers de lieue), reparaît au jour, au sommet d'Edge Hill. Une tranchée profonde dans les terrains exhaussés qui sont au-delà présente un exemple intéressant du triomphe de l'homme sur les difficultés physiques. Plusieurs milles plus loin, la route traverse un sol marécageux; et là, au moyen d'un système fort ingénieux de digues, de tranchées, le che-

(1) Le *yard* est une mesure de trois pieds anglais.

min passe sans inconvénient sur un terrain qui paraissait aussi dangereux que les sables du désert. La vallée qu'arrose la rivière Sankey est traversée par une énorme maçonnerie, à peu près construite sur le plan des aqueducs, avec des piles, des arches, qui s'élèvent à une hauteur extraordinaire et qui supportent le chemin. De là à Manchester, cette route, merveille de notre industrie, ne rencontre plus d'obstacles. La dépense totale de ce grand ouvrage s'élevera à 600,000 livres sterlings (15,000,000 fr.).

V. La dernière division de notre sujet se rapporte à la navigation extérieure du pays. Les deux bills pour l'amélioration des ports sont ceux de Douvres et d'Helmsdale. Ceux pour l'exécution des *docks* ou bassins sont relatifs au *Liverpool*, au *Londres* et à celui des *Indes-Orientales*. L'autre bill de cette classe concerne le môle de Gravesend.

L'activité commerciale de Londres et de Liverpool est à la fois l'admiration et l'envie du monde civilisé. Comme le commerce de chacun de ces ports diffère entièrement de celui de l'autre, le tonnage de Londres peut s'accroître, sans qu'il y ait aucune diminution dans le tonnage de Liverpool, et réciproquement. La rade de Londres, et même tout le cours de la rivière, depuis Blackwall jusqu'à la Tour, est peut-être un des spectacles les plus magnifiques des tems modernes. La ligne, presque continue, des magasins et des quais, les bassins des *Indes-Orientales* et *Occidentales*, de *Londres*, de *Ste.-Catherine*; ces milliers de petits bâtimens, ancrés au rivage; ces navires superbes, expédiés pour tous les points du monde, qui déploient leurs voiles au milieu du fleuve; ces paquebots qui remplissent l'eau de flocons d'écume et l'air de leurs mobiles colonnes de vapeur; tout ce grand spectacle subjugue notre imagination et nous donne l'idée la plus imposante de l'immensité de notre commerce. Celui du port de Londres a plus que doublé dans l'espace de trente ans. Toutefois le commerce du

port de Liverpool offre encore un spectacle plus attachant et plus curieux. Du milieu des belles et grandes eaux de la Mersey, vous voyez un quai de plus de deux milles et demi de long (près d'une lieue), qui présente une succession continuelle de bassins, de môles, de magasins de la plus haute élévation. Des bâtimens à vapeur, qui vont d'un rivage à l'autre, ou qui partent pour l'Irlande, l'Écosse, le pays de Galles, varient sans cesse l'aspect du fleuve, tandis que de grands navires, venus des mers lointaines, glissent vers le port comme un oiseau qui cherche son nid. Vous pouvez marcher, sans interruption, dans toute la longueur de ces magnifiques bassins. A Londres, le négociant voit rarement son vaisseau ; mais, à Liverpool, le hardi spéculateur accourt de la Bourse au quai, quand un lointain signal lui a appris l'entrée de son bâtiment dans le port, et il en accueille le retour avec un vif sentiment de joie et d'orgueil. Le commerce de Liverpool a plus que doublé dans les douze dernières années. Qui pourrait le croire ? ses douanes versent tous les ans au trésor une somme de quatre millions st. (100,000,000 fr.) (1). Son commerce d'exportation est le plus considérable de tout l'empire, puisqu'il l'est même davantage que celui de Londres.

VI. Nous ne mentionnons que pour mémoire les bills relatifs aux intérêts individuels et privés, car ils sont étrangers à notre sujet.

Nous terminerons ici cette rapide esquisse des principaux projets conçus ou exécutés dans l'intérêt public, pendant le cours de 1828. Il résulte de ce que nous venons de dire que cent quarante-neuf projets, qui affectent matériellement les intérêts agricoles et mercantiles de l'empire et les aisances de ses habitans, ont été convertis en lois. Ces projets seront exécutés par l'énergie, la richesse,

(1) C'est à peu près le produit des douanes de toute la France.

l'esprit public, l'industrie des particuliers. Ils sont tous des preuves remarquables de la puissance de l'esprit d'association dans un pays éclairé et libre. Chaque année à venir amènera successivement des projets semblables; car il est impossible d'imaginer aucune limite naturelle aux progrès des améliorations intérieures. Rien ne pourrait arrêter ce grand mouvement, que la diminution des ressources nationales; et cette diminution ne peut résulter que de l'action d'un mauvais gouvernement pendant une longue série d'années.

Assurément cette époque n'arrivera jamais tant que le peuple administrera ses propres affaires, en cultivant de plus en plus ces connaissances utiles et pratiques, nécessaires pour les bien conduire. Le tems est encore bien éloigné, où les rivalités commerciales des autres pays resserreront la sphère d'activité d'une nation telle que la Grande-Bretagne, dont la prospérité n'est pas fondée sur la spoliation et la conquête, mais sur le pouvoir qu'elle a de satisfaire les besoins du monde par ses capitaux accumulés et sa puissante industrie. Son premier devoir est de faire cesser, dans son sein, ces odieuses distinctions, si opposées à la générosité ordinaire de ses sentimens. Unie dans l'intérieur, elle a peu de choses à craindre de la jalousie et des rivalités du dehors. Son second devoir est de préserver la paix du monde, tant qu'elle pourra le faire sans compromettre sa dignité et son indépendance. Qu'elle ne se joigne jamais à ces combinaisons des gouvernemens despotiques, qui ont pour but de perpétuer l'ignorance et l'assujétissement de portions considérables de l'espèce humaine; mais qu'un amour abstrait et irréfléchi de la liberté ne l'engage pas non plus dans ces luttes sanglantes entre l'esclave et le tyran : luttes si incertaines dans leurs résultats, quand elles ne sont pas la suite nécessaire des progrès de la raison publique et de la diffusion générale des lumières dans les

classes populaires de la nation. Que l'Angleterre, comme un grand homme le lui conseillait, apprenne à rester en repos ! Mais si elle est entraînée sur les champs de bataille, si on la force à tirer le glaive, qu'elle soit aussi puissante dans les arts de la guerre que dans ceux de la paix. Partout où elle est hostile, elle doit être triomphante.

Sans doute, dans un moment de spéculations politiques, quand l'imagination est frappée du spectacle d'un peuple transatlantique, marchant, avec une énergie toujours croissante, vers les plus hautes prospérités commerciales, on peut rêver une époque où tous nos grands ouvrages publics, nos quais, nos ports, nos canaux, nos routes, seront déserts et en ruines, comme ceux de Venise et de Carthage. Il n'est pas difficile d'imaginer des circonstances telles que le commerce nous quitte pour entrer dans d'autres voies ; lorsque la Méditerranée ne sera plus ouverte à notre pavillon ; que l'Inde aura cessé de nous obéir ; que nos colonies auront brisé les liens qui les unissent avec nous, et qu'elles porteront leurs richesses sur d'autres marchés ; lorsqu'enfin les fabriques, dans les états naissans du Nouveau-Monde, satisferont aux besoins de leurs habitans, et que nous ne pourrons plus échanger, contre leur or et leurs produits bruts, les produits façonnés de nos manufactures. Cette grande révolution n'est, sans doute, pas impossible ; mais, si elle doit se faire un jour, elle est encore cachée dans les profondeurs d'un avenir bien éloigné. Certains hommes soutiennent, parmi nous, que nous ne pourrons conserver notre prospérité, qu'en revenant à ces principes restrictifs qui faisaient la base de notre ancienne législation ; ils nous offrent en exemple l'étroite prudence de ces nations qui ont refusé de se présenter avec nous sur le champ libre de la concurrence, pour y troquer volontairement les fruits de leur industrie contre ceux de

la nôtre, sans se laisser embarrasser par les mille entraves de vieilles jalousies commerciales. Ces exemples sont heureusement bien loin d'être contagieux, car la raison de notre époque les désavoue et les repousse. Nous sommes en avance de plus d'un siècle sur les autres peuples, par la grandeur de nos capitaux, notre activité et notre industrie. Si nous voulons conserver ces avantages, il faut persister dans un système libéral de commerce qui ne pourrait pas durer plus de vingt-cinq ans d'une manière profitable pour nous, s'il cessait d'être dirigé dans le sens des intérêts généraux de l'espèce humaine.

(*London Magazine.*)

Histoire Contemporaine.

JOURNAL D'UN ANGLAIS PRISONNIER DE GUERRE A PARIS.

Neuvième article (1).

RETOUR DE L'ILE D'ELBE.

LA COMTESSE VALENSKA. — ANGLAIS A L'ILE D'ELBE. — LA PRINCESSE BORGHÈSE. — PLAINTES DE LA MÈRE DE NAPOLÉON. — L'ILE D'ELBE EST APPROVISIONNÉE POUR TROIS ANS. — ARRIVÉE DE M. C... — LE DUC DE... — DÉPART. — RENCONTRE EN MER. — ARRIVÉE EN FRANCE. — PROCLAMATIONS AU PEUPLE ET A L'ARMÉE. — DÉBUT DE MAUVAIS AUGURE. — LE PRINCE DE MONACO. — MOT DE NAPOLÉON SUR LA CHAMBRE DES PAIRS. — ENTHOUSIASME DU PEUPLE DES VILLES ET DES CAMPAGNES. — PREMIÈRE RENCONTRE DES TROUPES DE LIGNE. — LE COLONEL LABÉDOYÈRE. — ENTRÉE A GRENOBLE. — MONSIEUR ET LE DUC D'ORLÉANS A LYON. — NAPOLÉON Y ARRIVE. — PROCLAMATION. — ABOLITION DE LA NOBLESSE. — VISITE NOCTURNE. — PREMIÈRE NOUVELLE DU DÉBARQUEMENT DE NAPOLÉON. — SÉCURITÉ DU ROI. — GAITÉ DE M. DAMBRAY. — INSURRECTION DES GARNISONS DU NORD. — LE MARÉCHAL NEY. — APPEL AU PARTI LIBÉRAL. — LETTRES AU ROI, DE L'ABBÉ DE MONTESQUIOU. — NOTE D'UN AGENT DE M. DE TALLEYRAND. — NAPOLÉON EN BOURGOGNE. — SON ENTREVUE A AUXERRE AVEC LE MARÉCHAL NEY. — LE ROI A LA CHAMBRE DES DÉPUTÉS. — SERMENT DE MONSIEUR. — ASPECT DE LA COUR. — DÉPART DU ROI. — ENTRÉE DE NAPOLÉON AUX TUILERIES. — DISPOSITIONS DU PEUPLE.

Au commencement de janvier 1815, une femme voilée arriva à l'île d'Elbe, et se rendit de suite à la résidence

(1) Note du Tr. Aucun de nos lecteurs habituels n'a assurément oublié ce *journal d'un prisonnier de guerre à Paris*, pendant les premiers mois de 1814, dont nous avons successivement publié la traduction complète, dans les numéros 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13 et 14 de notre recueil. Nous regrettions vivement que cet historien *sine irâ et studio*, ce témoin si impartial de la chute de l'empire, ne nous eût pas aussi présenté le tableau de sa reconstruction éphémère en 1815. Les plumes plus habiles et plus savantes, qui ont tracé ce tableau, ne nous ont pas donné l'équivalent de ces récits naïfs, qu'on peut comparer à ces peintures des vieux maîtres de l'école italienne, où les personnages sont groupés sans art, mais dans lesquelles ils conservent toute la vérité de la nature. Les vœux que nous formions

impériale. Elle y resta trois jours, au bout desquels Napoléon la reconduisit lui-même au rivage. Comme quelques individus s'approchaient avec des torches, Napoléon leur cria de rétrograder. Personne, parmi les insulaires, ne savait au juste quelle était cette femme mystérieuse; les officiers supérieurs du palais gardaient tous, à son égard, un profond silence. Les habitans de Porto-Ferrajo croyaient que c'était l'impératrice Marie-Louise, qui était venue faire une visite clandestine à un époux malheureux; mais quelqu'un de la suite de Napoléon m'a dit depuis que c'était la comtesse Walenska, belle Polonaise, qui en avait eu un fils quelques années auparavant. Cette dame, qui a ensuite épousé le général Ornano, n'existe plus aujourd'hui.

Le major Vivian me dit qu'il était arrivé à l'île d'Elbe, vers le 25 janvier, à bord de *la Perdrix*. Le capitaine Adye le présenta au général Bertrand, qui l'accueillit d'une manière très-cordiale. Il fut invité à dîner, mais ce dîner parut gêner le général, attendu qu'il habitait une mauvaise maison qui était à peine meublée. La comtesse

ont été exaucés Le mystérieux auteur de cette histoire vient d'en publier la suite, et ce qui précède a répandu un trop haut intérêt sur la première et la seconde année de la REVUE BRITANNIQUE, pour que nous ne nous empressions pas de faire connaître cette suite à nos lecteurs. Scrupuleux observateurs de toutes les convenances, nous n'avons pas cru y manquer, en reproduisant les récits d'un annaliste sans sympathie pour l'homme extraordinaire dont il raconte la dernière catastrophe. Ces événemens, passés sous un autre règne et qui ont quatorze ans de date, sont rentrés dans le domaine de l'histoire. D'ailleurs, la raison publique a fait, en France, depuis cette époque, de si grands progrès, qu'aucun nom propre, quelque puissant qu'il soit, ne saurait plus l'ébranler. Personne n'ignore aujourd'hui que c'est dans des institutions que la France peut trouver sa force et sa véritable gloire, et qu'elle ne doit pas l'attendre d'hommes soumis à toutes les chances de notre nature. Les mêmes considérations nous ont déterminé à conserver, dans le cours du récit, des pièces qui ne sont plus que des monumens historiques, et dont la reproduction ne peut avoir aucun danger. S.

Bertrand, née Dillon, avait avec elle quelques livres anglais. Le major demanda si Napoléon avait écrit quelque chose, depuis qu'il était à l'île d'Elbe : le général répondit que la seule fois qu'il eût touché une plume, c'était pour faire une lettre de pur compliment à l'empereur d'Autriche, son beau-père. M. Vivian ayant ensuite témoigné le désir d'être présenté à l'empereur, le général lui dit que l'étiquette exigeait qu'il fît cette demande par écrit. Il écrivit sa lettre, et, une heure après, il reçut l'invitation de se rendre au palais à huit heures du soir. Le général Bertrand, après l'avoir introduit, quitta le salon.

Cette entrevue se prolongea jusqu'à neuf heures et demie. Pendant tout ce tems, l'empereur et le major restèrent constamment debout : Napoléon, par goût ou par politique, paraissait attacher une importance minutieuse aux rigueurs de l'étiquette. Comme le major était en uniforme, il lui demanda d'abord dans quelle arme il servait. « Dans la milice. — Laquelle? — Celle de Cornouaille. — Êtes-vous colonel? — Non, sire, major. » Napoléon interrogea ensuite M. Vivian sur le pays qu'il venait de parcourir, sur l'état des routes, des ports, etc. Dans le cours de la conversation, il observa que les Anglais devaient vénérer la mémoire d'Henri VIII, attendu qu'il avait brisé le joug ecclésiastique. L'empereur termina l'entrevue en lui demandant par quelle route il comptait retourner. « Par le Mont-Cenis, » répliqua le major. Après quoi Napoléon lui souhaita un bon voyage et se retira.

Le major me dit qu'il ne s'était pas plaint de manquer d'argent, et qu'il n'avait pas prononcé une seule parole qui pût indiquer le projet de retourner en France. Le général Bertrand le présenta ensuite à la princesse Borghèse, qui le reçut de la manière la plus flatteuse. Elle lui dit que jamais l'empereur ne témoignait aucun regret sur son changement de fortune. « Mon frère est si philosophe ! » La comtesse

Bertrand vanta aussi la philosophie de l'empereur; mais Madame-Mère se plaignit que son fils n'eût encore reçu aucuns fonds de la France, malgré les stipulations du traité de Fontainebleau. Mme Bertrand lui dit que l'argent qu'il avait apporté avec lui était prêt d'être épuisé. Le major resta dix jours à l'île d'Elbe, à cause du mauvais tems. Il put en conséquence répéter ses visites aux princesses; mais il n'eut pas de nouvelle entrevue avec l'empereur. Il quitta l'île le 4 février.

M. Plasket, secrétaire du général Maitland, arriva à l'île d'Elbe avec le capitaine Adye, le 27 janvier. Il avait une lettre d'introduction de Sir Neil Campbell (1), pour le général Bertrand. Il dîna trois fois chez le général, qui demanda à l'empereur de le recevoir; demande qui fut accueillie. M. Plasket me dit que Napoléon l'avait beaucoup questionné sur ses voyages. Comme il n'avait alors que vingt-huit ans, l'empereur parut fort surpris de la vaste étendue de pays qu'il avait déjà parcourue. Pendant tout le tems de l'entretien, le ton de l'interlocuteur de M. Plasket fut constamment affable et poli.

Durant le séjour que M. Plasket fit à l'île d'Elbe, le brick de l'empereur, *l'Inconstant,* en revenant à Porto-Ferrajo d'une croisière, sombra dans le port. Napoléon pria le capitaine Adye de l'examiner, et d'y faire faire les réparations convenables. C'est sur ce brick qu'il est revenu en France.

La comtesse Bertrand fit à M. Plasket un grand éloge des Anglais, mais elle se plaignit beaucoup que lord Castlereagh eût proposé au congrès de Vienne d'envoyer l'empereur à Sainte-Hélène. Elle se plaignit aussi que l'argent

(1) NOTE DU TR. Le commissaire anglais qui avait accompagné Napoléon à l'île d'Elbe. C'est le même qui, saisi d'un mouvement involontaire d'enthousiasme, en entendant les adieux de l'empereur à sa garde, avait agité son chapeau dans l'air. Voyez notre 13e numéro.

qui lui revenait, en vertu du traité de Fontainebleau, ne fût pas payé. Par suite d'un bruit fort accrédité à l'île d'Elbe, que Napoléon devait être enlevé et conduit à Sainte-Hélène, il donna ordre d'approvisionner Porto-Ferrajo pour trois ans. Sir Neil Campbell lui dit : « Les journaux annoncent que vous devez être transporté à Sainte-Hélène. — Nous verrons cela, » répliqua-t-il.

Indépendamment de ceux de mes compatriotes que j'ai cités tout à l'heure, il en vint beaucoup d'autres visiter l'hôte de l'île d'Elbe. Plusieurs étaient des personnages d'une haute distinction, membres de l'une ou de l'autre Chambre du Parlement. Comme ils appartenaient, en général, à l'opposition, ils dirent à l'empereur qu'il était vivement regretté en France, et que tout le monde y soupirait après son retour. Napoléon attacha, je crois, plus d'importance à ces propos qu'ils n'en avaient réellement; peut-être même y vit-il des insinuations du gouvernement anglais. Il paraissait ignorer que, chez nous, on peut être revêtu des plus hautes dignités de l'état, tout en se trouvant en opposition habituelle avec le gouvernement, et sans avoir aucune part à sa confiance.

Sir Neil m'apprit qu'au commencement de février un domestique de l'auberge où il dînait lui avait dit qu'un homme habillé en matelot était arrivé le matin dans un bâtiment non ponté, que cet homme était venu à l'auberge, où il s'était défait de son déguisement; après quoi il s'était rendu chez le général Bertrand, vêtu comme une personne de distinction et décoré de la Légion-d'Honneur. Il resta assez long-tems chez le général, et à son retour les gendarmes lui témoignèrent beaucoup d'égards. Le lendemain il repartit, sans que Sir Neil eût pu découvrir qui il était.

Ce mystérieux personnage était M. C..., que Napoléon nomma son secrétaire à son retour. L'objet de la visite de M. C... était une communication verbale du duc de...;

comme il n'avait osé se charger d'aucune lettre, il cita à l'empereur des circonstances qui ne pouvaient être connues que de lui et du duc. Dès-lors la réserve avec laquelle Napoléon l'avait d'abord accueilli cessa; mais il était si agité, qu'il ne put l'écouter avec sang-froid qu'au bout de quelque tems. Quand le fidèle messager lui eut rendu compte des fautes du nouveau gouvernement, il entra dans un accès de rage contre les émigrés et contre Marmont, qu'il accusait de l'avoir trahi. Lorsqu'il fut devenu plus calme, il demanda la position des différens corps, et particulièrement les noms de ceux qui se trouvaient dans la 8e division militaire; M. C... ne put lui répondre à cet égard. « Mais pourquoi le duc ne vous l'a-t-il pas fait connaître? — Personne de nous ne supposait que vous vous détermineriez à partir de suite pour la France; et d'ailleurs nous croyions que vous saviez ce qui se passait par vos propres agens. — Je n'en ai pas, quoique les journaux français disent le contraire. J'ai bien envoyé quelques personnes en France; mais elles ne m'ont rien appris, et m'ont volé mon argent. Elles ne m'ont entretenu que des propos de la canaille. Vous êtes le premier qui m'ayez donné une idée juste de ce qui se passe là-bas. Les rapports des autres m'auraient déterminé à rester ici pour remuer la terre de mon jardin. Partez, et dites au duc qu'avant le 1er avril, au plus tard, je quitterai cette île avec ma garde; dites-lui que je renonce à toute idée d'agrandissement, et que tout ce que je désire, c'est de réparer par une longue paix les maux que nous a faits la guerre. Qu'il entre en communication avec le peuple et l'armée! Si les Bourbons sont partis avant mon arrivée, je ne veux pas de régence, mais un gouvernement provisoire composé de..... Adieu! nous nous reverrons bientôt. »

L'empereur envoya de nouveau chercher M. C... dans la soirée, et lui dit d'adresser ses lettres en *triplicata*, par la

voie de Gênes, de Livourne et de Civita-Vecchia, pour l'informer des corps qui se trouvaient dans la 8[e] et la 9[e] division militaire. Il lui indiqua aussi le nom d'un habitant de l'île, à qui les lettres devaient être adressées, et il lui recommanda d'y donner le ton d'une communication commerciale; ajoutant que plusieurs fois il avait cherché à découvrir ceux de ses ennemis qui s'écrivaient comme des négocians, et qu'il avait toujours échoué. Il lui donna alors son chiffre, en lui recommandant de n'en faire usage que dans le plus pressant besoin, et de le détruire à la plus légère apparence de danger.

M. C... retourna par la voie de Naples et de Milan. A Turin, il apprit que Napoléon était débarqué en France. Quand il rejoignit l'empereur, celui-ci lui dit qu'après son départ il s'était accusé d'avoir commis une imprudence, en l'engageant à lui écrire à l'île d'Elbe, attendu que ces lettres auraient pu être interceptées par les croisières anglaises qui circulaient autour de l'île; et que c'était cette considération qui l'avait déterminé à presser son départ. Il y avait alors à l'île d'Elbe une jolie petite actrice contre laquelle Napoléon prétendait être fort irrité, et qu'il accusait de servir d'espion au gouvernement français. Le capitaine Adye la prit sur son bâtiment et la conduisit à Livourne. Sir Neil se rendit par la même occasion dans cette ville. Durant son absence, le 26 février, un coup de canon fut tiré, et les tambours battirent le rappel. Les habitans, sans se rendre compte de ce qui allait se passer, sentaient ce trouble intérieur que l'on éprouve à l'approche d'un grand événement. Les soldats faisaient en toute hâte leurs havresacs; les officiers mettaient leurs effets dans des sacs de farine. A cinq heures, l'empereur s'embarqua sur *l'Inconstant* avec 400 hommes de sa garde. Trois autres bâtimens qui se trouvaient à l'ancre, et qu'il avait fait saisir avec sa décision ordinaire, reçurent 200

hommes d'infanterie, 100 chevau-légers polonais, et le bataillon des flanqueurs, fort de 200 hommes. A huit heures du soir l'expédition était sortie du port.

Sir Neil Campbell avait quitté Livourne, le dimanche; mais, comme il fut surpris en route par un calme, il n'arriva à l'île d'Elbe que le mardi matin. En débarquant il trouva M. Grattan, fils du membre du Parlement, qui lui dit qu'entendant, le dimanche soir, battre le rappel, il avait voulu sortir de Porto-Ferrajo, mais qu'il en avait trouvé les portes fermées; que, pendant toute la journée du lundi jusqu'au coucher du soleil, il avait vu l'expédition au nord de l'île. Dans son opinion elle était partie pour la France.

Le colonel Campbell trouva la comtesse Bertrand dans une grande agitation, ainsi que la princesse Borghèse, qui protesta qu'elle ignorait la destination de l'empereur. Sir Neil, supposant qu'il était peut-être allé rejoindre Murat à Naples, dit à Mme Bertrand et à la princesse que l'expédition avait été prise par les croisières de la Sicile; mais la figure épanouie de Pauline fit voir au colonel qu'il s'était trompé. Sir Neil ne fut point chez Madame-Mère : il ne resta que deux heures à Porto-Ferrajo, et il s'embarqua pour Nice. Suivant lui, il n'y avait qu'une seule personne de la suite de Napoléon qui eût été initiée à ses projets; les autres n'en reçurent communication que peu d'heures avant le départ. Le colonel prétendait même que l'empereur n'avait pas ce projet quinze jours auparavant.

Cependant l'expédition avait mis à la voile à huit heures du soir. Le vent était du sud et paraissait favorable. Le capitaine Chautard, qui commandait *l'Inconstant*, espérait qu'avant la pointe du jour l'île de Capraïa serait doublée, et qu'on serait hors des croisières française et anglaise, qui observaient de ce côté. Cet espoir fut déçu. On avait à peine doublé le cap Saint-André de l'île d'Elbe,

que le vent mollit et la mer devint calme. A la pointe du jour, on n'avait fait que six lieues, et l'on était encore entre l'île de Capraïa et l'île d'Elbe. Ce calme malencontreux s'accordait mal avec la fougue du chef de l'expédition. Cependant il dissimulait sous des apparences de sérénité l'humeur que lui donnait ce cruel contre-tems.

Le péril était imminent. Plusieurs marins étaient d'avis de retourner à l'île d'Elbe ; mais Napoléon calculait que, dans des entreprises de ce genre, tout pas rétrograde est une faute sans remède. Il ordonna de continuer la navigation, ayant pour ressource, si cela était indispensable, de s'emparer de la croisière française. Elle se composait de deux frégates et d'un brick ; mais ce que l'on savait des dispositions des équipages permettait de croire qu'ils arboreraient le pavillon tricolore et suivraient la fortune de Napoléon.

Vers midi, le vent fraîchit un peu. A quatre heures, on se trouva à la hauteur de Livourne. L'aspect de la mer continuait à être de sinistre augure. Une frégate paraissait à cinq lieues sous le vent ; une autre était sur les côtes de Corse ; et au loin un bâtiment de guerre venait droit, vent arrière, à la rencontre du brick.

A six heures du soir, le brick que montait l'empereur se croisa avec un autre, qu'on reconnut être *le Zéphir*, commandé par le capitaine Andrieux. On proposa d'abord de parler au brick et de lui faire arborer le pavillon tricolore; mais Napoléon, dont l'ardeur obéissait bien plus qu'on ne le croit aux conseils de la prudence, rejeta cet avis, ne voulant pas donner au hasard plus de part qu'il ne devait en avoir, dans cette entreprise aventureuse. Il ordonna aux soldats de la garde d'ôter leurs bonnets et de se cacher sur le pont, préférant passer à côté du brick sans se faire reconnaître, et se réservant d'employer la magie de son nom et des couleurs tricolores, s'il y était obligé.

Les deux bricks passèrent bord à bord. Le lieutenant de vaisseau, Taillade, qui avait suivi l'empereur à l'île d'Elbe, était connu du capitaine Andrieux, et dès qu'on fut à portée on parlementa. On demanda au capitaine Andrieux s'il avait des ordres pour Gênes; on se fit quelques politesses réciproques; et les deux bricks, allant en sens contraire, furent bientôt hors de vue, sans que le capitaine Andrieux se doutât de ce que portait ce frêle bâtiment qu'il venait de rencontrer.

Dans la nuit du 27 au 28, le vent continua de fraîchir. A la pointe du jour, on reconnut un bâtiment de 74 qui paraissait se diriger sur Saint-Florent ou sur la Sardaigne. On vit bientôt que ce bâtiment ne s'occupait pas du brick.

Le 28, à sept heures du matin, on découvrit les côtes de Noli; à midi, Antibes. Le 1er mars, à trois heures, on entra dans le golfe de Juan. Le succès de cette courte traversée, que tout d'abord paraissait devoir contrarier, n'était guère moins miraculeux que le retour d'Égypte au milieu des croisières anglaises. C'était une dernière faveur que la fortune accordait à Napoléon, et qu'elle s'apprêtait à lui faire payer si durement.

Il ordonna qu'un capitaine de la garde, avec vingt-cinq hommes, débarquât avant les troupes du brick, pour s'emparer de la batterie de côte, s'il en existait une. Cet officier voulut réunir à lui le bataillon qui était dans Antibes. Il se jeta imprudemment dans la place. Le général Corsin, qui y commandait pour le roi, fit lever les ponts-levis et fermer les portes. Le capitaine et ses hommes furent en conséquence faits prisonniers. Quand on vint rendre compte à l'empereur du mauvais succès de cette tentative, sa figure s'assombrit. Il resta quelque tems silencieux; et il dit ensuite : « Allons, en avant; nous verrons. » Ce malheureux début répandit quelque tristesse parmi ses troupes.

A cinq heures après midi, le débarquement était achevé.

On établit un bivouac au bord de la mer, jusqu'au lever de la lune. Dans l'intervalle, Napoléon avait remis au général Cambrone la lettre suivante :

« Cambrone! tu vas commander l'avant-garde de ma plus belle campagne. Tu iras en avant, toujours en avant. Souviens-toi que je ne veux pas que ma couronne me coûte le sang d'un seul Français! »

A une petite distance du bivouac, le général Cambrone rencontra le prince de Monaco, qui se rendait dans sa souveraineté. Le général le fit arrêter et conduire à Napoléon, dont je crois qu'il avait été officier d'ordonnance. L'empereur lui demanda, en le voyant, s'il voulait le suivre. Le prince indiqua, par ses gestes négatifs, une résolution contraire. Napoléon lui fit ensuite quelques questions sur la Chambre des Pairs, dont il était membre, et termina cet entretien en disant que c'était une excellente institution et qu'il se l'approprierait. Le prince put ensuite continuer son voyage.

A onze heures du soir, l'empereur se mit à la tête de sa petite troupe. En entrant dans Cannes, il fit répandre en grand nombre deux proclamations, dont l'une était adressée à la nation française et l'autre à l'armée. Voici ces deux pièces mémorables, fortement empreintes du génie de leur auteur et de son astuce italienne, et dans lesquelles il glisse avec beaucoup d'adresse sur son abdication.

Français!

« La défection du duc de Castiglione livra Lyon sans défense à nos ennemis : l'armée dont je lui avais confié le commandement était, par le nombre de ses bataillons, la bravoure et le patriotisme des troupes qui la composaient, à même de battre le corps d'armée autrichien qui lui était

opposé, et d'arriver sur les derrières du flanc gauche de l'armée ennemie qui menaçait Paris.

» Les victoires de Champ-Aubert, de Montmirail, de Château-Thierry, de Vauchamp, de Mormans, de Montereau, de Craone, de Reims, d'Arcy-sur-Aube et de Saint-Dizier, l'insurrection des braves paysans de la Lorraine, de la Champagne, de l'Alsace, de la Franche-Comté et de la Bourgogne, et la position que j'avais prise sur les derrières de l'armée ennemie, en la séparant de ses magasins, de ses parcs de réserve, de ses convois et de tous ses équipages, l'avaient placée dans une position désespérée. Les Français ne furent jamais sur le point d'être plus puissans, et l'élite de l'armée ennemie était perdue sans ressource; elle eût trouvé son tombeau dans ces vastes contrées qu'elle avait si impitoyablement saccagées, lorsque la trahison du duc de Raguse livra la capitale et désorganisa l'armée. La conduite inattendue de ces deux généraux qui trahirent à la fois leur patrie, leur prince et leur bienfaiteur, changea le destin de la guerre. La situation désastreuse de l'ennemi était telle, qu'à la fin de l'affaire qui eut lieu devant Paris il était sans munitions, par la séparation de ses parcs de réserve.

» Dans ces nouvelles et grandes circonstances, mon cœur fut déchiré; mais mon ame resta inébranlable. Je ne consultai que l'intérêt de la patrie; je m'exilai sur un rocher au milieu des mers : ma vie vous était et devait encore vous être utile; je ne permis pas que le grand nombre de citoyens qui voulaient m'accompagner partageassent mon sort; je crus leur présence utile à la France, et je n'emmenai avec moi qu'une poignée de braves, nécessaires à ma garde.

» Élevé au trône par votre choix, tout ce qui a été fait sans vous est illégitime. Depuis vingt-cinq ans la France a de nouveaux intérêts, de nouvelles institutions, une

nouvelle gloire, qui ne peuvent être garantis que par un gouvernement national et une dynastie née dans ces nouvelles circonstances. Un prince qui régnerait sur vous, qui serait assis sur mon trône par la force des mêmes armées qui ont ravagé notre territoire, chercherait en vain à s'étayer des principes du droit féodal; il ne pourrait assurer l'honneur et les droits que d'un petit nombre d'individus, ennemis du peuple, qui, depuis vingt-cinq ans, les a condamnés dans toutes nos assemblées nationales. Votre tranquillité intérieure et votre considération extérieure seraient perdues à jamais.

» Français! dans mon exil, j'ai entendu vos plaintes et vos vœux; vous réclamez ce gouvernement de votre choix qui seul est légitime. Vous accusiez mon long sommeil, vous me reprochiez de sacrifier à mon repos les grands intérêts de la patrie.

» J'ai traversé les mers au milieu des périls de toute espèce; j'arrive parmi vous reprendre mes droits, qui sont les vôtres. Tout ce que les individus ont fait, écrit ou dit depuis la prise de Paris, je l'ignorerai toujours: cela n'influera en rien sur le souvenir que je conserve des services importans qu'ils ont rendus; car il est des événemens d'une telle nature qu'ils sont au-dessus de l'organisation humaine.

» Français! il n'est aucune nation, quelque petite qu'elle soit, qui n'ait eu le droit et ne se soit soustraite au déshonneur d'obéir à un prince imposé par un ennemi momentanément victorieux.

» Lorsque Charles VII rentra à Paris et renversa le trône éphémère de Henri VI, il reconnut tenir son trône de la vaillance de ses braves et non d'un prince régent d'Angleterre.

» C'est aussi à vous seuls, et aux braves de l'armée, que je fais et ferai toujours gloire de tout devoir. »

A L'ARMÉE.

Soldats!

« *Nous n'avons pas été vaincus*. Deux hommes sortis de nos rangs ont trahi nos lauriers, leur pays, leur prince, leur bienfaiteur.

» Ceux que nous avons vus pendant vingt-cinq ans, parcourir toute l'Europe pour nous susciter des ennemis, qui ont passé leur vie à combattre contre nous dans les rangs des armées étrangères, en maudissant notre belle France, prétendraient-ils commander et enchaîner nos aigles, eux qui n'ont jamais pu en soutenir les regards? Souffrirons-nous qu'ils héritent du fruit de nos glorieux travaux? qu'ils s'emparent de nos honneurs, de nos biens, qu'ils calomnient notre gloire? Si leur règne durait, tout serait perdu, même le souvenir de ces immortelles journées.

» Avec quel acharnement ils les dénaturent! Ils cherchent à empoisonner ce que le monde admire, et, s'il reste encore des défenseurs de notre gloire, c'est parmi ces mêmes ennemis que nous avons combattus sur les champs de bataille.

» Soldats! dans mon exil j'ai entendu votre voix; je suis arrivé à travers tous les obstacles et tous les périls.

» Votre général, appelé au trône par le choix du peuple et élevé sur vos pavois, vous est rendu : venez le joindre!

» Arrachez ces couleurs que la nation a proscrites, et qui, pendant vingt-cinq ans, servirent de ralliement à tous les ennemis de la France. Arborez cette cocarde tricolore; vous la portiez dans nos grandes journées.

» Nous devons oublier que nous avons été les maîtres des nations, mais nous ne devons pas souffrir qu'aucune se mêle de nos affaires. Qui prétendrait être maître chez nous? qui en aurait le pouvoir? Reprenez ces aigles que

vous aviez à Ulm, à Austerlitz, à Iéna, à Eylau, à Friedland, à Tudela, à Eckmülh, à Essling, à Wagram, à Smolensk, à la Moscowa, à Lutzen, à Wurtchen, à Montmirail. Pensez-vous que cette poignée de Français, aujourd'hui si arrogans, puissent en soutenir la vue?

» Les vétérans des armées de Sambre-et-Meuse, du Rhin, d'Italie, d'Egypte, de l'Ouest, de la Grande-Armée, sont humiliés; leurs honorables cicatrices sont flétries: leurs succès seraient des crimes; ces braves seraient des rebelles, si, comme le prétendent les ennemis du peuple, les souverains légitimes étaient au milieu des armées étrangères. Les honneurs, les récompenses, les affections, sont pour ceux qui les ont servis contre la patrie et nous.

» Soldats! venez vous ranger sous les drapeaux de votre chef. Son existence ne se compose que de la vôtre; ses droits ne sont que ceux du peuple et les vôtres; son intérêt, son honneur, sa gloire, ne sont autres que votre intérêt, votre honneur et votre gloire. La victoire marchera au pas de charge; l'aigle, avec les couleurs nationales, volera de clocher en clocher jusqu'aux tours de Notre-Dame : alors vous pourrez montrer avec honneur vos cicatrices; alors vous pourrez vous vanter de ce que vous aurez fait: vous serez les libérateurs de la patrie.

» Dans votre vieillesse, entourés et considérés de vos concitoyens, ils vous entendront avec respect raconter vos hauts faits; vous pourrez dire avec orgueil : *Et moi aussi je faisais partie de cette grande armée* qui est entrée deux fois dans les murs de Vienne, dans ceux de Rome, de Berlin, de Madrid, de Moscou, qui a délivré Paris de la souillure que la trahison et la présence de l'ennemi y ont empreinte. Honneur à ces braves soldats, la gloire de la patrie! et honte éternelle aux Français criminels, dans quelque rang que la fortune les ait fait naître, qui com-

battirent vingt-cinq ans avec l'étranger pour déchirer le sein de la patrie. »

L'accueil que Napoléon reçut à Cannes fut le premier présage de son succès. Il ne pouvait pas pénétrer en France par un pays qui lui fût plus favorable que le Haut-Dauphiné. Un de mes amis, qui l'avait traversé peu de tems auparavant, m'assura qu'il y avait vu des cocardes tricolores dans beaucoup de communes. La Provence, au contraire, qui s'étend à peu près sur le même parallèle, avait alors le royalisme le plus ardent et la haine la plus profonde pour Napoléon. Aussi se garda-t-il bien d'aller débarquer sur ses côtes.

En sortant de Cannes, il se rendit à Grasse; et, après avoir traversé Saint-Vallier, il arriva, dans la soirée du 2, au village de Cérénon, ayant fait vingt lieues dans cette première journée. Le 3, il coucha à Barême; le 4, il dîna à Digne. De Castellane à Digne, et dans tout le département des Basses-Alpes, le peuple des campagnes, rempli des passions et des idées de la révolution, et instruit de la marche de l'empereur, accourait de tous côtés sur sa route et manifestait pour lui le plus vif enthousiasme.

Le 5, le général Cambrone s'empara, avec son avant-garde de quarante grenadiers, du pont et de la forteresse de Sisteron. Le même jour, Napoléon coucha à Gap, avec dix hommes à cheval et quarante grenadiers. Il y fit imprimer ses proclamations, qui n'avaient encore été répandues qu'en manuscrit. Quand il quitta cette ville à deux heures, toute la population était sur son passage.

A Saint-Bonnet, les habitans, voyant le petit nombre de sa troupe, eurent des craintes, et lui proposèrent de sonner le tocsin, pour réunir les villages et l'accompagner en masse. « Non, dit-il, vos sentimens me font connaître que

je ne me suis pas trompé. Ils sont pour moi un sûr garant des sentimens de mes soldats. Ceux que je rencontrerai se rangeront de mon côté; plus ils seront nombreux, plus mon succès sera certain. Restez donc tranquilles chez vous! » Il éprouvait une répugnance invincible à se mettre à la tête d'une masse de paysans, et à se présenter comme le chef d'une nouvelle jaquerie. Il est même fort douteux qu'il eût voulu du succès par de semblables moyens, quoique rien ne lui eût été plus facile que de les employer. Ses proclamations, imprimées à Gap, se répandaient par milliers dans tout le Dauphiné, où elles soulevaient des populations facilement excitables, et qui sont à la fois adroites et entreprenantes.

En sortant de Saint-Bonnet, Napoléon vint coucher à Gorp, tandis que Cambrone, avec ses quarante hommes, poussait jusqu'à Mure. Il y rencontra l'avant-garde d'une division de 6,000 hommes de troupes de ligne qui venaient de Grenoble pour arrêter la marche de l'empereur. Le général Cambrone voulut parlementer avec les avant-postes. On lui répondit qu'il y avait défense de communiquer. Il paraît que le commandant de cette avant-garde était fort peu sûr des dispositions de sa troupe; car, malgré son énorme supériorité, il recula de trois lieues et vint se poster entre les lacs.

L'empereur, instruit de cette circonstance, se porta sur les lieux. Il trouva, sur la ligne opposée, un bataillon du 5e de ligne, une compagnie de sapeurs, une compagnie de mineurs; en tout 7 à 800 hommes. C'était un moment décisif. Jusque-là il avait été suivi des acclamations du peuple; mais, quoiqu'il eût déjà fait plus de 50 lieues sur le territoire français, aucun corps de troupes ne l'avait encore rejoint. Tout dépendait donc de ce qu'allaient faire ces 800 hommes; car il était clair que leur impulsion, quelle

qu'elle fût, serait suivie par les troupes qui se trouvaient derrière. Un coup de fusil pouvait réduire les cent jours à un, et la France n'eût pas eu sa journée de Waterloo.

Dans cette redoutable péripétie, Napoléon envoya son officier d'ordonnance, le chef d'escadron Raoul, pour apprendre son arrivée à ces troupes; mais cet officier ne pouvait se faire entendre. On lui opposait toujours la défense qui avait été faite de communiquer. L'empereur mit pied à terre et marcha droit au bataillon, suivi de sa garde portant l'arme sous le bras. Il se fit reconnaître, et cria que le premier soldat qui voudrait tuer son empereur le pouvait; le cri unanime de *vive l'empereur !* fut la réponse des troupes. Ce régiment avait été sous les ordres de Napoléon dans sa première campagne d'Italie. Les soldats arrachèrent sur-le-champ leur cocarde blanche, et arborèrent avec transport les couleurs tricolores. Dès qu'ils furent rangés en bataille, Napoléon, habile à faire vibrer les cordes populaires, leur dit : « Je viens avec une poignée de braves, parce que je compte sur le peuple et sur vous. Demandez à vos pères : interrogez tous ces habitans qui arrivent ici des environs ! vous apprendrez de leur propre bouche la véritable situation des choses. Ils sont menacés du retour des dîmes, des priviléges, des droits féodaux et de tous les abus dont vos victoires les avaient délivrés. N'est-il pas vrai, paysans ? — Oui, sire, on voulait nous attacher à la terre; vous êtes venu pour nous sauver ! »

Les soldats du 5e demandèrent à marcher les premiers sur la division qui couvrait Grenoble. On se mit en marche au milieu d'une multitude innombrable d'habitans qui s'accroissait sans cesse. Visille, d'où partit le signal de la révolution, se distingua surtout par son enthousiasme. « C'est dans notre ville qu'est née la révolution, disaient les habitans; c'est encore parmi nous que la liberté fran-

çaise va recommencer. » Napoléon souriait, non sans quelqu'embarras, à l'explosion de ces sentimens révolutionnaires, peu sympathiques avec sa nature.

Entre Visille et Grenoble, un jeune adjudant-major vint au devant des troupes de Napoléon, pour annoncer que le colonel Labédoyère, indigné des fautes du nouveau gouvernement et rempli d'enthousiasme et de dévouement pour l'empereur, accourait à la tête de son régiment, qui s'était séparé de la garnison de Grenoble. Bientôt, en effet, on aperçut ce régiment qui doubla les forces de Napoléon. Dès ce moment on put regarder sa cause comme définitivement gagnée. Il était clair que toute l'armée allait suivre d'un mouvement irrésistible l'exemple donné par Labédoyère.

A neuf heures du soir, Napoléon entra dans les faubourgs de Grenoble, au milieu des cris de joie de ses soldats et des transports populaires. Le général Marchand, qui commandait, voyant les dispositions des troupes, les avait fait rentrer dans Grenoble, dont il avait fait fermer les portes. Les remparts étaient occupés par le 3ᵉ régiment du génie, composé de 2,000 sapeurs, tous vieux soldats; par le 4ᵉ régiment d'artillerie de ligne, ce même régiment où vingt-cinq ans auparavant Napoléon avait été fait capitaine; par les deux autres bataillons du 5ᵉ de ligne, par le 11ᵉ de ligne et les hussards du 4ᵉ. La garde nationale et la population presqu'entière étaient placées derrière la garnison, et de toute cette multitude s'échappaient des cris mille fois répétés de *vive l'empereur!* Le commandant refusant de livrer les clés, on enfonça les portes, et, à dix heures du soir, Napoléon était dans Grenoble.

La nuit qu'il y passa fut une nuit laborieuse. Il en consacra une partie à recevoir des communications, à donner des ordres, à dicter, à écrire. Il avait fait appeler près de lui, pour lui servir de secrétaire, M. C..., connu par des

travaux d'érudition et d'archéologie. Le baron Fourier, savant distingué et préfet de l'Isère, homme d'un caractère circonspect, avait disparu de la ville. Il avait suivi Napoléon en Égypte; c'est lui qui a rédigé le discours préliminaire de l'ouvrage de la commission, discours qui se distingue par une diction très-élégante et un savoir varié.

Le lendemain, la garnison fut haranguée par les autorités civiles et militaires. A deux heures, il passa la garnison en revue au milieu de transports encore plus bruyans que la veille. Immédiatement après cette revue les troupes se portèrent sur Lyon à marches forcées. Une chose qui frappa tout le monde, c'est qu'en un clin d'œil tous ces six mille hommes eurent des cocardes tricolores usées, car c'étaient leurs anciennes cocardes qu'ils avaient placées au fond de leurs sacs, lorsqu'ils avaient été forcés de prendre la cocarde blanche. Ce fait suffit pour faire voir quel peu de fond le roi pouvait faire sur eux. Pas une seule cocarde ne fut achetée chez les marchands. « C'est la même, disaient les soldats, en défilant devant Napoléon, que nous avions à Austerlitz! — Celle-ci, disaient d'autres, nous la portions à Marengo! »

Avant de quitter Grenoble, Napoléon, s'essayant aux formes démocratiques, y fit afficher la pièce suivante adressée à tous les habitans du département de l'Isère :

Citoyens!

« Lorsque, dans mon exil, j'appris tous les malheurs qui pesaient sur la nation, que tous les droits du peuple étaient méconnus, et qu'il me reprochait le repos dans lequel je vivais, je ne perdis pas un moment : je m'embarquai sur un frêle navire, je traversai les mers au milieu des vaisseaux de guerre de différentes nations; je débarquai sur le sol de la patrie, et je n'eus en vue que d'arriver avec la rapidité de l'aigle dans cette bonne ville de Gre-

noble, dont le patriotisme et l'attachement à ma personne m'étaient particulièrement connus.

» Dauphinois ! vous avez rempli mon attente.

» J'ai supporté, non sans déchirement de cœur, mais sans abattement, les malheurs auxquels j'ai été en proie il y a un an ; le spectacle que m'a offert le peuple sur mon passage m'a vivement ému. Si quelques nuages avaient pu arrêter la grande opinion que j'avais du peuple français, ce que j'ai vu m'a convaincu qu'il était toujours digne de ce nom de *grand peuple*, dont je le saluai il y a plus de vingt ans.

» Dauphinois! sur le point de quitter vos contrées pour me rendre dans ma bonne ville de Lyon, j'ai senti le besoin de vous exprimer toute l'estime que m'ont inspirée vos sentimens élevés. Mon cœur est tout plein des émotions que vous y avez fait naître ; j'en conserverai toujours le souvenir. »

Le 9, l'empereur quitta Grenoble, emmenant avec lui le jeune Dumoulin, qu'il avait pris pour officier d'ordonnance. La foule et l'enthousiasme allaient toujours croissant. « Il y a long-tems que nous vous attendions, » criaient les paysans à Napoléon. On remarquait dans tous leurs propos une inimitié profonde contre la noblesse, et contre les prétentions du clergé. Napoléon, fatigué, était dans sa calèche, allant toujours au pas, souriant aux acclamations de la multitude, et aux chants populaires par lesquels elle célébrait sa joie. « Je retrouve ici, disait-il, les sentimens qui, il y a vingt ans, me firent saluer la France du nom de la *grande nation*. Oui, vous êtes encore la *grande nation!* vous le serez toujours ! »

Cependant, S. A. R. *Monsieur*, le duc d'Orléans et le maréchal Macdonald, étaient arrivés à Lyon. Par malheur ces moyens étaient insuffisans pour conjurer l'orage. On ac-

cusait les personnes qui approchaient *Monsieur* de le pousser à un système réactionnaire. Quant à M. le duc d'Orléans, sa popularité n'était pas encore arrivée jusqu'aux masses, et elle n'existait que dans les hautes classes. D'un autre côté, le maréchal Macdonald ne pouvait guère davantage. Les soldats et les officiers inférieurs accusaient alors les maréchaux d'avoir trahi Napoléon, et d'avoir ainsi été la cause de ses revers. Rien, certes, n'était moins exact que cette accusation, en ce qui concernait le maréchal Macdonald : il avait, au contraire, prodigué à Napoléon tous les soins de la plus noble et de la plus généreuse fidélité jusqu'au dernier moment; mais l'esprit du vulgaire, qui a toujours quelque chose de vague et d'irréfléchi dans ses affections comme dans ses haines, ne se prêtait pas à ces distinctions.

L'argent fut prodigué aux soldats et les promesses aux officiers. On voulait couper le pont de la Guillotière et le pont Morand. L'empereur, averti de ces dispositions, donna ordre au général Bertrand de réunir des bateaux à Mirbel, dans l'intention de passer dans la nuit, et d'intercepter les routes de Mâcon et de Moulins, au prince qui lui interceptait le passage du Rhône. A quatre heures, une reconnaissance du 4e de hussards arriva à la Guillotière, et fut accueillie aux cris de *vive l'empereur* par la population. Dès-lors, le passage de Mirbel fut contremandé comme inutile.

Monsieur eut recours inutilement aux séductions de ses élégantes manières. Il s'adressait à des hommes imbus d'un fanatisme militaire, qui avait toute la fougue, tout l'emportement d'un fanatisme religieux. Ils paraissaient avoir oublié tout ce qu'ils avaient souffert à la suite de celui dont ils attendaient si impatiemment la présence. Les troupes étaient disposées en lignes sur les quais du Rhône. En parcourant ces lignes, *Monsieur*, avec cette grâce familière

qui lui est propre, dit à un dragon du 13e qui avait attiré son attention par ses cicatrices et ses chevrons : « Allons, camarade, crie donc *vive le roi!* — Non, monsieur, reprit le dragon, aucun soldat ne combattra contre son père. » Après ces infructueuses tentatives, *Monsieur* monta en voiture et reprit la route de Paris, escorté d'un officier de gendarmerie.

Le même jour, à onze heures du soir, Napoléon était dans Lyon. Il alla coucher au palais de l'archevêché que *Monsieur* avait quitté peu d'heures auparavant. Le lendemain 11, au matin, il reçut les autorités civiles et militaires. Les membres de la cour étaient, en général, ses partisans. Cependant, en se rendant au palais, ils se demandaient, avec quelqu'inquiétude, quelles étaient les dispositions des souverains alliés à son égard. Un conseiller, plus hardi que les autres, lui demanda, quand ils furent en sa présence, si l'Autriche était disposée à le seconder. « L'Autriche dort, » fut toute sa réponse.

On assura qu'il avait mal accueilli la garde d'honneur qui s'était formée pour recevoir *Monsieur*. « Quoi! dit-il à ceux qui en faisaient partie, dans un mouvement d'une généreuse indignation, vous avez laissé partir votre prince avec un gendarme! » Il reçut au contraire très-bien l'officier de gendarmerie qui avait suivi le prince jusqu'au premier relai.

Le même jour il passa en revue sa petite armée, qui se mit ensuite en marche pour Paris, sous les ordres du général Brayer. Le soir, vers dix heures, quelques gardes nationaux, qui étaient de service au palais, prétendirent qu'une femme voilée s'y était présentée avec un laissez-passer. Ils crurent reconnaître une beauté célèbre, dont les charmes ont, dit-on, été fort utiles à la fortune de son Pâris. Plus discret que ces messieurs, je tairai le nom de cette beauté mystérieuse.

Dans la journée, M. le comte de Fargues, maire de Lyon, fit placarder une proclamation dans le sens du mouvement qui venait de s'opérer. On s'étonna d'abord que M. de Fargues, homme de mœurs douces, mais royaliste très-prononcé, eût consenti à donner si promptement la sanction de son nom à l'audacieuse tentative de Napoléon. On assura ensuite que *Monsieur*, en partant, l'avait autorisé à conserver ses fonctions de maire, et à se prêter, en apparence, aux volontés de l'empereur, pour mieux lui rendre compte de ce qui se passait.

Cependant l'ivresse populaire était à son comble. Toutes les approches du palais de l'archevêché, la place Saint-Jean, les quais de la Saône, les bords de la rivière, et jusqu'aux bateaux qui s'y trouvaient, étaient remplis d'un peuple innombrable accouru de tous les quartiers de Lyon, et des campagnes voisines, à cinq ou six lieues à la ronde. L'empereur éprouvait quelqu'impatience que cette ivresse ne fût pas partagée par les plus hautes classes. En considérant toute cette multitude, de la terrasse de l'archevêché, il s'écria avec humeur : « Il n'y a donc que du peuple ici! »

Au milieu des transports qui éclataient autour de lui, Napoléon vit bien que, pendant sa courte absence, de grands changemens s'étaient opérés dans les opinions. Il était clair qu'il ne pouvait pas songer à rétablir le régime impérial tel qu'il existait avant sa chute. Un sentiment fortement démocratique prévalait dans ces masses qui accouraient au-devant de lui. Les musiques populaires, celles même des régimens, comme par instinct, avaient repris les airs de la révolution, tels que la *Marseillaise*, le *Réveil du Peuple*, etc., oubliés sous l'empire. Afin de concilier autant que possible ses penchans aristocratiques, et les concessions qu'il fallait faire à la popularité, Napoléon rendit le décret suivant :

A Lyon, le 13 mars 1815.

Napoléon, par la grâce de Dieu et les constitutions de l'empire, empereur des Français, etc., etc., etc.,

Nous avons décrété et décrétons ce qui suit :

Art. 1er. La noblesse est abolie, et les lois de l'Assemblée Constituante seront mises en vigueur.

2. Les titres féodaux sont supprimés; les lois de nos assemblées nationales seront mises en vigueur.

3. Les individus qui ont obtenu de nous des titres nationaux, comme récompenses nationales, et dont les lettres-patentes ont été vérifiées au conseil du sceau des titres, continueront à les porter.

4. Nous nous réservons de donner des titres aux descendans des hommes qui ont illustré le nom français dans les différens siècles, soit dans le commandement des armées de terre et de mer, dans les conseils du souverain, dans les administrations civiles et judiciaires, soit enfin dans les sciences et arts et dans le commerce, conformément à la loi qui sera promulguée sur cette matière.

5. Notre grand-maréchal, faisant fonctions de major-général de la grande armée, est chargé de prendre les mesures nécessaires pour la publication du présent décret.

Signé Napoléon.

Par l'empereur :

Le grand maréchal, faisant les fonctions de major-général de la grande armée,

Signé Bertrand.

Il est facile de voir que, par la dernière disposition de ce décret, Napoléon se réservait les moyens de rétablir ce qu'il avait détruit dans la première. Pendant son séjour à Lyon, ce fut M. Vouty, premier président de la cour,

qui lui servit de secrétaire, et qui fut le rédacteur de la plupart de ses actes. Le 13, avant d'en partir, ayant su que M. Fourier, préfet de l'Isère, était retiré dans cette ville, il le fit venir et le nomma préfet du Rhône. Il se mit en route ensuite pour Villefranche, après avoir fait publier la proclamation suivante :

Lyonnais!

« Au moment de quitter votre ville pour me rendre dans ma capitale, j'éprouve le besoin de vous faire connaître les sentimens que vous m'avez inspirés. Vous avez toujours été au premier rang dans mon affection. Sur le trône ou dans l'exil, vous m'avez toujours montré les mêmes sentimens. Ce caractère élevé qui vous distingue spécialement vous a mérité toute mon estime. Dans des momens plus tranquilles, je reviendrai pour m'occuper de vos besoins et de la prospérité de vos manufactures et de votre ville.

» Lyonnais, je vous aime. »

Donné à Lyon, le 13 mars 1815.

Voyons maintenant ce qui se passait à Paris depuis l'arrivée de Napoléon en France.

Le 4 mars, le *Journal des Débats* annonça que l'on allait envoyer 30,000 hommes dans les garnisons de la Bourgogne, du Lyonnais et du Dauphiné. Cette nouvelle excita vivement l'attention publique. On m'assura que Murat, menacé par le congrès de Vienne, faisait des levées et des mouvemens de troupes, et que c'était pour être en mesure vis-à-vis de lui que l'on augmentait les garnisons d'une partie des départemens de l'est. Ces précautions contre un danger imaginaire allaient augmenter beaucoup un danger trop réel; car il était évident que plus Napoléon

trouverait des troupes échelonnées sur sa route, plus sa marche serait prompte et décisive.

Ce fut le même jour que l'on reçut, par le télégraphe, le premier avis de son débarquement. M. Chappe envoya de suite au roi, par un de ses frères, la dépêche qui contenait cette étrange nouvelle. Le porteur de la dépêche télégraphique se présenta d'abord chez M. de Vitrolle, secrétaire du conseil des ministres, pour être introduit près du roi. « Que contient cette dépêche ? dit M. de Vitrolle. — Je l'ignore. — Remettez-la moi. — Je ne le puis pas ; j'ai ordre de la remettre au roi, en mains propres. » M. de Vitrolle, un peu surpris d'un si grand mystère, introduisit M. Chappe chez le roi. Dès qu'il eut lu la dépêche, ce prince se mit à pouffer de rire. « Il faut qu'il soit fou, s'écria-t-il, de venir ainsi se livrer lui-même ! » Le roi croyait trop facilement que les sentimens de sa cour étaient ceux du reste de la nation ; il ignorait combien l'homme extraordinaire qui allait de nouveau s'interposer entre son trône et lui, malgré ses récens désastres, exerçait encore d'ascendant sur l'imagination du peuple et du soldat. Un de mes amis me dit que, le soir, le chancelier, M. Dambray, bondissait presque de joie, dans son salon, en s'écriant : « Nous le tenons ! nous le tenons ! » Peut-être cette joie n'était-elle qu'apparente et un simple sacrifice fait à la politique.

C'était le 6, que *Monsieur* était parti pour Lyon avec M. le duc d'Orléans, dont on voulait essayer la popularité. On fit partir également le maréchal Ney pour la Bourgogne : « Je vous le ramènerai dans une cage, » avait-il dit en prenant congé du roi ; et il exprimait un sentiment sincère. Les souvenirs de Fontainebleau (1) lui faisaient voir avec regret, et même avec crainte, le retour de Napoléon. Mais quand il reçut les proclamations de l'empereur, tout chan-

(1) Voyez à cet égard notre 13e numéro.

gea. Il vit avec étonnement que cette voix puissante résonnait encore sur son cœur, et il s'y soumit. « Il faut en convenir, dit-il, ils ne savent pas faire de proclamations comme cela. » Quand on dit d'un homme qu'il a de l'esprit, il faut demander duquel, écrivait un auteur français. On pourrait faire la même question sur le courage. Ce n'est pas la première fois qu'un militaire intrépide s'est trouvé faible et irrésolu dans les crises politiques. C'est au feu du bivouac, c'est sur les champs de bataille qu'il fallait voir le maréchal Ney; c'est sous le ciel de glace de la Russie, sur cette terre sans alimens, sur ces routes qui déroulaient tristement, à travers les frimas, leurs innombrables replis. Comme il avivait de sa présence cette scène de mort! Ses émules de gloire ne paraissaient plus que des pygmées à côté de ce géant. Au surplus il faut se hâter de le reconnaître, sa défection n'eut aucune influence sur le 20 mars. Quand il se rallia à Napoléon, son corps d'armée était déjà en pleine révolte, du moins en partie. A Bourg, un corps d'avant-garde avait arrêté le général qui le commandait; à Châlons, les habitans avaient jeté dans la Saône les canons d'une autre brigade, sans que les troupes s'y fussent opposées. Si ce corps d'armée eût encore présenté quelques chances, il est clair que *Monsieur*, en quittant Lyon, serait allé le rejoindre.

Le 7, parut une ordonnance du roi qui convoquait extraordinairement les deux Chambres. Il rendit en même tems une ordonnance pour mettre Napoléon hors la loi, et autoriser les Français à courir sus. Napoléon n'usa pas de représailles.

Cependant les embarras du gouvernement croissaient sans cesse. A la nouvelle des premiers succès de Napoléon, une partie des garnisons du nord s'étaient insurgées. Les troupes en révolte, sous les ordres du général Lefèvre-Desnouettes, avaient voulu s'emparer de La Fère; mais

elles avaient été déconcertées par la fermeté du général d'Aboville, qui y commandait. Abattues par cet échec, et sollicitées à Compiègne par plusieurs de leurs officiers, elles s'étaient soumises de nouveau au gouvernement du roi. Parmi ces troupes se trouvait, cependant, une partie de la cavalerie de l'ancienne garde. On peut juger, d'après cela, combien une tentative contre un gouvernement établi est chanceuse, alors même que ce gouvernement offre le plus de signes de faiblesse. On a prétendu, depuis, que les garnisons insurgées, dans le nord, n'avaient pas connaissance de l'arrivée de Napoléon; et que c'était pour le duc d'Orléans qu'elles agissaient. Cette assertion est sans fondement, et se réfute par les dates.

Ce fut par le télégraphe qu'on apprit la terrible nouvelle de l'arrivée de Napoléon à Lyon. Deux ou trois jours après, un négociant, M. Boulouse, qui avait été témoin de son entrée dans cette ville, arriva à Paris. On le fit venir à la cour, et le roi lui dit de raconter tout ce qu'il avait vu. M. Boulouse, excellent royaliste, mais encore assourdi des cris de *vive l'empereur!* qu'il avait entendus à Lyon, disait toujours *l'empereur* pour désigner Napoléon. « Dites *Bonaparte,* » reprit le roi.

Tous les soirs des groupes nombreux se réunissaient dans les Tuileries, autour du château. On donnait des nouvelles généralement rassurantes à cette multitude composée en grande partie de royalistes très-ardens. Un de mes amis, qui avait accueilli une de ces nouvelles avec un sourire d'incrédulité, faillit être assommé à coups de parapluie. Dans le désordre général, il parvint cependant à se faire jour à travers les groupes.

Le gouvernement français venait, cependant, d'obtenir un grand succès au congrès de Vienne. C'était une protestation de tous les ambassadeurs qui en faisaient partie, contre l'entreprise de Napoléon. L'empereur Alexandre

avait d'abord hésité à déclarer qu'il soutiendrait les droits des princes de la maison de Bourbon. Il paraissait fort irrité que le nouveau gouvernement eût compromis, par ses fautes et ses imprudences, le repos de l'Europe. L'Autriche, au contraire, à laquelle on pouvait supposer une arrière-pensée, à cause de l'archiduchesse Marie-Louise et de son fils, eut une allure beaucoup plus décisive. Le prince de Metternich avait déclaré au congrès que jamais l'archiduchesse Marie-Louise ne consentirait à retourner en France. On prétendait que cette princesse avait déjà conçu, pour M. de Neuperg, cette affection qui, dit-on, a été depuis consacrée par un mariage de main gauche. Les porteurs de la déclaration du congrès de Vienne avaient ordre de M. de Talleyrand, de la communiquer aux préfets des départemens qu'ils traverseraient, pour prévenir ou comprimer l'insurrection; mais il était trop tard.

Le maréchal Soult qu'on accusait, dans l'armée, d'avoir servi avec rudesse les passions de la cour, était alors accusé à la cour de favoriser l'entreprise de Napoléon. Le porte-feuille de la guerre lui fut retiré. Sa retraite fut annoncée dans le *Moniteur*, dans ces termes laconiques et sévères : « M. le maréchal Soult a encouru la disgrâce du roi; il est remplacé par M. le duc de Feltre. » La nomination de ce dernier avait, en grande partie, été déterminée par ces mots fameux qu'il prononça dans une discussion de la Chambre des Pairs : « Si veut le roi, si veut la loi. » Dès qu'il fut entré au ministère, il s'occupa de l'organisation d'une armée chargée de protéger Paris. Le commandement en fut remis au maréchal Macdonald, sous les ordres de M. le duc de Berry. Le général Belliard fut nommé chef d'état-major.

En même tems on chercha si on pourrait tirer quelque parti des chefs de l'opposition libérale. MM. Benjamin Constant, Comte et Dunoyer, rédacteurs du *Censeur*, etc.,

furent appelés chez l'abbé de Montesquiou, ministre de l'intérieur. Cet appel était bien tardif, et il n'en résulta guère qu'un article fort éloquent de M. B. Constant, qui parut dans le *Journal des Débats*; le jour de sa publication, Napoléon touchait presque aux portes de Paris. D'ailleurs, le parti libéral était peu de chose alors à côté des bonapartistes. Il n'avait pas pris le grand ascendant qu'il a acquis depuis. La nation française ne revenait que lentement et par degrés aux principes de liberté ; elle les avait oubliés sous les pompes et la gloire de l'empire. On était, en général, plus occupé de défendre les intérêts matériels de la révolution contre les fils des Francs, revenus dans la Gaule, que ses intérêts moraux. La démarche de M. de Montesquiou, près des chefs de l'opinion libérale, était un grand sacrifice personnel qu'il faisait à la politique. Il différait beaucoup de manière de voir avec les hommes dont l'exigence des tems le forçait de réclamer l'appui. On pourra se faire une idée exacte des opinions particulières de M. de Montesquiou, par les deux mémoires suivans, qui furent trouvés aux Tuileries après le départ du roi.

PREMIER MÉMOIRE.

« L'impatience de voir le roi s'accroît tous les jours; elle est telle qu'on ne pense plus à la manière dont il doit prendre le gouvernement, et qu'on paraît trouver tout bon pourvu qu'il le prenne. On parle cependant d'une déclaration publiée au moment de son entrée dans son royaume ; d'autres disent qu'il voudra voir par lui-même l'état du pays, connaître l'esprit public, et ne prendre qu'à Paris les rênes du gouvernement. M. de Talleyrand me disait hier que le roi, en entrant, devait publier un édit par lequel il déclarerait à la fois ses intentions et son entrée dans l'exercice de la souveraineté ; ne point supporter les entraves que

la constitution peut y mettre, et gouverner comme si elle était non avenue : cette opinion a toujours été la mienne; mais elle suppose que le roi publierait en même tems les priviléges de la nation, et qu'il convoquerait un corps-législatif, soit celui qui existe à présent, soit un autre tout composé de nouveaux députés. M. de Talleyrand n'y met pas la même importance que moi, mais l'état des finances me décide; on ne peut se passer d'un emprunt de 200 millions, et comme je ne vois pas qu'on puisse le faire ailleurs qu'en Angleterre, il me paraît impossible de ne pas s'assurer d'abord de tout ce qui peut lui donner une plus grande garantie, et par conséquent de ne pas convoquer en même tems un corps-législatif.

» Cette manière de procéder, indépendamment de toute constitution, a l'avantage d'éconduire celle du sénat, de l'éconduire assez lui-même, et de laisser au roi tout l'honneur des priviléges qu'il accorderait à la nation : le public applaudirait d'autant plus qu'il reproche au gouvernement de ne pas prendre de la force, et qu'ayant eu, depuis si long-tems, l'habitude de la soumission, il aime qu'on lui parle en maître, et semble être embarrassé de l'indépendance qu'on lui laisse. Cependant le sénat ne se prépare pas à l'obéissance; il se prépare à changer son président, parce que M. Barthélemi n'est pas un homme du parti, et il veut mettre à la place le grand républicain M. Lambrecht. Le sénat n'a aucune force par lui-même, mais tous les mécontens sont prêts à se mettre à sa suite, et il est certain qu'ils lui donnent une puissance; mais je ne puis guère concevoir que, le roi donnant à la nation tout ce qu'elle peut désirer, elle prenne parti pour un sénat qu'elle méprise, surtout si le corps-législatif est convoqué en même tems. Cependant il serait sage de traiter avec certains membres du sénat. Ces négociations particulières seraient ici d'un merveilleux effet. Je suis per-

suadé que, si l'on avait eu ici des pouvoirs lors de cette constitution, on eût évité de bien mauvais articles; mais on pourrait les entamer aujourd'hui avec un grand avantage. Les délibérations ne sont l'ouvrage que d'un parti qui témoigne assez ses inquiétudes par les mouvemens qu'il se donne : M. de Laharpe (1) doit avoir moins d'influence à raison de l'armistice. La réponse de l'empereur d'Autriche a étonné le sénat au point de ne pas vouloir l'inscrire sur ses registres. Les commissaires envoyés dans les provinces, et le déplacement de plusieurs préfets donnent, plus de force au gouvernement, et diminuent le nombre de ceux qui oseraient soutenir le sénat. Cependant je dois dire que bien des sénateurs, qui ne sont pas malveillans, désapprouvent toute marche qui ne s'accorderait pas avec la constitution : ils pensent qu'il faudrait l'accepter telle qu'elle est, et la corriger sur l'heure, en nommant une cinquantaine de sénateurs, dont serait le chancelier, que la majorité assurée ferait président du sénat, et donnerait lieu à assurer, comme en Angleterre, la présidence à cette place. Ce système, qui semble le plus commode de tous, a quelques approbateurs dans le public, mais il a bien ses inconvéniens. Il donnera lieu à bien des débats : il fera surtout soupçonner la mauvaise foi; car les constitutionnels même en sont au point d'avouer qu'une acceptation pure et simple ne saurait être franche et loyale; et l'on ne pourrait pas le supposer, en voyant en même tems cette création de nouveaux sénateurs et les projets qu'elle indique. Il paraît donc plus simple de déclarer ce qui convient en le donnant soi-même, et de se confier au bon esprit de la nation pour réformer ce qui mérite de l'être, et la convoquer en conséquence.

(1) Ancien instituteur de l'empereur Alexandre, fort attaché aux idées libérales.

» Une déclaration faite en entrant dans le royaume, pleine de bonté et de générosité, est donc ce qu'il y a de mieux : point de doute qu'il ne faille mettre *Roi de France et de Navarre*; je croirais même qu'elle doit être intitulée *Édit du roi. La nation désire de l'ancien*; tout ce qui l'en rapproche lui sied comme à la royauté même.

» Je demande maintenant la permission de proposer deux sujets qui me paraissent essentiels au roi : ce sont MM. Becquey et Royer-Collard. Je suppose que le roi désirera se consulter dans les premiers tems avec des hommes dévoués, éloignés des affaires par leur dévouement et leur générosité, mais plus au courant que personne, et fort estimés de tous les partis. Je regarde la réunion de ces deux hommes comme supérieure à tout ce qu'on pourrait proposer, parce qu'il y a courage, esprit, pénétration et un dévouement sans exemple. *Monsieur* vient de mettre M. Royer à la tête de la librairie, et je vois que ce choix est fort applaudi; le roi jugera peut-être à propos de donner les postes à M. Becquey, parce qu'elles sont aujourd'hui dans des mains qui inquiètent le public. Je me garde bien cependant de proposer des nominations : je cherche seulement ce qui pourrait placer naturellement auprès du roi deux hommes qui lui seront utiles, qui sont grands travailleurs, qui connaissent le pays à fond, et qui ont une égale renommée d'esprit, de courage et de probité. »

DEUXIÈME MÉMOIRE.

« Je n'ai point encore parlé de la constitution, parce que j'ai cru devoir laisser au roi le tems de l'examiner, et au sénat le tems de réformer son ouvrage, conformément à l'opinion publique; mais aujourd'hui que la sagesse du roi en connaît toutes les défectuosités, et que le sénat s'obstine à les conserver, et qu'il les défend par d'indignes intrigues, je demande la permission de m'en expliquer, et de dire ce

que les plus sages paraissent en penser, comme ce que les fous en espèrent.

» Je dois avant tout faire l'histoire de cette constitution. Le sénat avait dit qu'elle serait faite par le gouvernement provisoire. On pouvait espérer quelque sagesse d'une réunion de cinq personnes qui paraissaient être dévouées à la cause royale. Cependant la première assemblée se trouve composée de vingt-cinq personnes, dont deux sénateurs chargés de faire le rapport. Les questions les plus étranges furent avancées, telles que le droit de paix et de guerre à la nation. Pendant que l'on s'exerçait sur cette malheureuse métaphysique, on avança la proposition étrange qu'il ne s'agissait pas de savoir ce qui était bon en soi, et en conséquence on pria les sénateurs d'appeler le lendemain leurs confrères les plus influens dans le sénat, et de rapporter le soir leur travail commun. L'abbé de Montesquiou s'éleva beaucoup contre cette proposition, qui n'en passa pas moins, et le président entreprit en vain de le convaincre que, dans l'état où était encore l'armée de Bonaparte, il fallait tout sacrifier pour obtenir du sénat la proclamation du roi. L'assemblée du lendemain fut encore plus nombreuse; on y vit tout ce que le sénat a de plus constitutionnel. Le rapporteur annonça qu'il ne pouvait présenter qu'une préface. et son rapport avait plus de cent articles: on ne peut dire ce qu'il y avait, et tout ce qu'on recevait d'injures aux moindres objections. Le sénat, entre autres choses, était composé de cent membres; le roi ne nommait qu'aux places vacantes, et ne faisait que choisir entre trois candidats qui lui étaient présentés par le sénat, et lui venaient à lui-même par l'élection des colléges électoraux.

» Il finit en demandant aux sénateurs de se réunir en plus grand nombre, et de porter le lendemain leur travail définitif. Comme on se levait, le rapporteur s'approche de l'abbé de Montesquiou et lui dit: « Vous n'êtes pas con-

tent ? » il répond : « Je le suis comme un homme qui pense à faire son paquet, pour ne pas se retrouver sous le comité de salut public, que ceci ramène inévitablement.— Mais que vous faut-il donc ? — Ce qu'il me faut ? c'est que vous pensiez à vous et à nous. Qui êtes-vous ? que sommes-nous ? qui vous a donné le droit de faire une constitution ? qui est-ce qui me donne le droit de parler au nom du roi ? où sont vos pouvoirs, où sont les miens ? Une constitution sans le roi et sans la nation, voilà je crois la chose la plus étrange qui se soit jamais faite. Mais si nous sommes tous sans pouvoirs, nous ne sommes pas dans l'ignorance des sentimens du roi et de la nation. Et le duc d'Angoulême a publié à Bordeaux les intentions du roi, et nous savons d'avance que la nation désire les mêmes choses et n'en veut pas davantage : nous sommes donc sûrs d'avoir, à défaut d'autorisation, l'approbation de notre ouvrage, s'il est vrai que nous ne voulions que ce qui plaît au roi et à la nation. » L'assemblée faisait cercle autour de nous, de manière que c'était une continuation de la séance. On demanda à l'abbé quels étaient ces articles, et il nomma les quatre qui sont dans la proclamation. « Et le sénat ? » lui dit l'interlocuteur ; il répondit : « Je parle principes, et ne me mêle point des personnes : je n'en connais qu'une en cette matière, c'est que la nomination de la Chambre haute appartient au roi dans un nombre indéfini. — Mais les personnes sont bien quelque chose, d'autant plus que vous voulez nous chasser comme des manans.—On ne veut chasser personne ; pourquoi vous donnerait-on la préférence ? Je veux qu'on vous comble, mais par des arrangemens particuliers qui n'obstruent pas les principes, et surtout qui ne les renversent pas. Qui êtes-vous pour vous défendre contre le corps-législatif, dépositaire des mandats du peuple ? à votre première résistance, il vous renversera, si vous n'êtes pas fort imposans par

votre nombre et par l'espoir de tous les ambitieux d'arriver jusqu'à vous : il y en a trois cent cinquante en Angleterre, et vous voulez n'en avoir que cent en France ? — Eh bien ! dit le redoutable Lambrecht, on vous en donnera cent cinquante. — Cent cinquante ! cent cinquante ! répondit l'abbé, c'est cent cinquante mille qu'il me faut ! je n'en passe pas un de moins. » On se prit à rire, et les sénateurs demandèrent à l'abbé de se résumer. Il dit : « Les quatre articles de M. le duc d'Angoulême, un sénat à la nomination du roi, et illimité, avec tous les arrangemens particuliers, publics ou secrets, à faire pour les sénateurs actuels. » Cette conclusion n'ayant choqué personne, on pouvait croire que le travail du lendemain serait simple et convenable ; mais ce fut cette même nuit que M. de Caulincourt vint proposer, avec trois maréchaux, la régence et un armistice de quatre jours. Le gouvernement provisoire fut sur pied toute la nuit : il vit l'empereur de Russie, qu'il trouva fort ébranlé ; M. de Schwartzenberg était presque convenu de l'armistice : on ramena l'empereur de Russie, grâce à l'éloquence du général Dessolles. Le sieur Laharpe profita de cet incident pour donner courage au parti constitutionnel, et les sénateurs arrivèrent avec une constitution, moins mauvaise à la vérité que celle de la veille, mais fort vicieuse d'ailleurs. Ce fut M. Lambrecht qui en fut rapporteur : la peur de la nuit, qui durait encore, emporta tous les suffrages, à l'exception de deux ou trois. On obtint la nomination illimitée du sénat ; l'entrée des ministres aux assemblées ; le pouvoir exécutif dans la main du roi, sans aucune réserve ; mais rien ne put les faire consentir à retrancher les mots *appelé librement*, ni le marché, qui est à la fin, de la royauté au prix du serment. Ce travail fut ainsi porté au sénat, qui en retrancha plusieurs droits du roi, et augmenta les siens. Ainsi cette constitution, qui devait être l'ouvrage du gou-

vernement provisoire, ne renferme pas une ligne qui lui appartienne.

» Cette relation a paru nécessaire pour expliquer cette suite d'absurdités, qui ne pouvait sortir que du tumulte d'une assemblée, et qui ne pouvait être admise dans une petite réunion, à qui on n'avait demandé rien de semblable.

» Le public s'est élevé contre cette production au moment où elle a paru; il s'est élevé contre l'impudence de ces sénateurs, qui ont fait de leur fortune l'affaire du public, et il a appelé cette constitution une constitution de rentes, mais la réflexion y a fait remarquer des vices plus essentiels.

» De quel droit le sénat, qui exige la réunion des trois pouvoirs pour faire une loi, prétend-il, contre les principes, faire une constitution à lui tout seul?

» De quel droit prétend-il demander, exiger même le serment du roi, pour un acte qu'il convient n'avoir d'autorité que par l'assentiment de la nation?

» Comment a-t-il imaginé, en reconnaissant un trône héréditaire, de nous ôter l'avantage de cette hérédité, en prétendant donner la couronne? C'est le trône de M. de Mayenne, de qui les Seize disaient : « Ceux qui l'ont fait » pourront bien le défaire. »

» Quelle est surtout cette initiative des lois accordée à tout membre du sénat et du corps-législatif? Toute espèce de brouillon, tout homme vendu aux étrangers pourra donc proposer les lois les plus désordonnées, ou les plus contraires au bien de l'état! Quelle fureur de partis doit en résulter, si l'on peut non-seulement cabaler contre le gouvernement, mais le soumettre à ses lois! Cela se fait en Angleterre; mais quelle différence de caractère, de mœurs et de respect pour les engagemens dans le parti où l'on est! Le pays est-il d'ailleurs si étendu et si divers, les intérêts sont-ils si opposés? Il n'y a en Angleterre qu'un

même climat, un même caractère, une même terre et un même commerce. Chez nous, au contraire, deux peuples distincts habitent le midi et le nord : les peuples du Limousin n'ont aucun rapport avec la Bretagne; et il y a des pays pauvres, il y en a de riches; il y en a qui font un grand commerce, il y en a qui n'en font point.

» L'article qui restreint le nombre des sénateurs a moins alarmé, et cependant il n'en est pas de plus capital. C'est la Chambre haute qui, dans cette espèce de gouvernement, fait la différence d'une démocratie à une monarchie : elle ne doit avoir qu'un même intérêt avec le roi; il faut donc que la majorité de cette Chambre soit toujours assurée à la couronne; et comment peut-elle l'être si le nombre des membres est limité, si le roi ne peut pas, à volonté, détruire les mauvaises majorités qui pourraient s'y former?

» Toutes ces fautes ont été relevées par la maladresse du sénat, qui a osé faire cette constitution pour lui seul. Il est aujourd'hui tellement décrié, que l'on pourrait regarder son acte comme non avenu et s'en tenir à la déclaration de *Monsieur*; mais il est certain qu'il a derrière lui un parti républicain, peu nombreux encore, mais qui s'appuie sur de grands personnages. Il s'agit d'embarrasser le gouvernement, de maintenir la mutinerie des troupes, d'obliger le roi à prendre la constitution telle qu'elle est. Cette mutinerie des troupes croît sensiblement; il y a eu de grands désordres à Lille, malgré la fermeté du général Maison. Thionville est en pleine révolte, Metz à peu près de même; les autres villes dont j'ai parlé ne sont pas plus soumises, et un voyageur, qui arrivait de Moulins, m'a raconté que, depuis cette ville jusqu'à Paris, il n'avait trouvé de cocardes blanches qu'à Nevers. Il y a sur cette route beaucoup de troupes qui tiennent des propos effroyables.

» D'un autre côté Soult ne se prononce pas, et comme c'est le plus ambitieux de ces généraux, on ne peut que

mal augurer de son silence. On vient d'écrire à Suchet une lettre qui doit être décisive, mais on n'en a pas de nouvelles. Ainsi la plus grande partie de l'armée est en insurrection, et l'autre partie incertaine ; ce qui veut dire qu'on est sans troupes, et c'est en effet l'état de la France. Les commissaires, dans les provinces, auraient déjà, avec de pleins pouvoirs, arrêté ces désordres ; mais on n'a pas pu obtenir un rapport : le ministère est composé de gens d'esprit, mais sans action. J'en sèche sur pied, mais inutilement. Dans l'état où nous sommes, de la volonté suffit; mais, sans elle, nous périssons. Chaque jour les rapports de la police deviennent plus mauvais ; ceux des provinces ne sont pas plus rassurans.

» Mais pour revenir à cette constitution et à ce que le roi pouvait faire dans sa mauvaise position, il me semble que la raison supérieure du roi peut toujours s'en expliquer et prendre même les choses de hauteur. Il peut demander dans quel tems on a vu déterminer les principes d'un gouvernement sans la participation de celui qui en est le chef. La France n'a-t-elle pas assez souffert pour avoir voulu donner un exemple contraire ? Ces funestes épreuves ne doivent-elles pas avoir un terme ? La France entière le demande ; elle veut du repos ; et que lui proposez-vous avec votre style impérieux ? des convulsions nouvelles. Car jamais la mésintelligence de la nation et du roi ne peut produire autre chose. Voyez vous-mêmes dans quels funestes sophismes vous vous précipitez ! Vous prétendez me donner des lois au nom de la nation ! Qui vous a fait connaître ses intentions ? où sont vos mandats ? quels sont vos titres ? La plupart d'entre vous n'en ont point d'autres que ceux de Napoléon ; ceux même qui ont été nommés par elle n'ont jamais reçu un pouvoir semblable : j'ai au contraire celui de mes pères ; j'ai toute notre histoire remplie de leurs bienfaits, et j'ai encore celle de tous vos malheurs ;

comment l'une ou l'autre pourrait-elle vous donner des droits et faire oublier les miens? Cette même constitution, loin de les méconnaître, les consacre; ne dit-elle pas que la loi ne peut être faite qu'avec moi? Comment avez-vous pu croire que les lois ordinaires avaient besoin de mon secours, et supposer que les premières, les plus essentielles de toutes, pouvaient être faites sans moi, sans le corps-législatif?

» Le roi ne croira pas sans doute que l'on puisse prétendre lui donner ses idées, et encore moins les moyens de les rendre; j'ai voulu seulement montrer ce que la position peut permettre, et faire voir que, dans mon opinion, le sénat était dans un tel discrédit, que, malgré les appuis extraordinaires qu'il s'est donnés, le roi pouvait le prendre avec lui aussi haut que bon lui semblait. »

Dans l'armoire où étaient les deux mémoires qu'on vient de lire, on trouva aussi cette note qui paraît avoir été adressée au roi, par une personne attachée à M. de Talleyrand.

NOTE DE M. DAYOT, AGENT DE M. LE PRINCE DE BÉNÉVENT.

« M. de Talleyrand s'occupait d'un travail pour le roi: je lui ai proposé de rester vingt-quatre heures pour l'emporter avec moi; mais la crainte de l'arrivée inattendue du roi l'a déterminé à m'expédier sur-le-champ avec un sommaire de ce travail.

» Dans le cas où le débarquement de S. M. précéderait le travail annoncé, M. de Talleyrand croyait indispensable qu'elle fît connaître par des lettres-patentes, en mettant le pied sur le sol de son royaume, qu'elle acceptait la constitution, mais que, cette constitution lui paraissant susceptible de modifications dans plusieurs points, elle se réserverait de les discuter dans le sénat.

» M. de Talleyrand a déjà préparé le sénat à voir la constitution subir des changemens, par ces mots pleins d'adresse que leur vanité a saisis. « Vous allez trouver » dans le roi, messieurs, un homme d'un esprit supérieur » et d'un talent distingué. Attendez-vous à le voir dis- » cuter les articles de la constitution, et préparez-vous à » l'honneur d'entrer en lice avec lui. » Cette insinuation a fait le meilleur effet; et déjà on disait publiquement que la constitution éprouverait des altérations.

» Dans ces mêmes lettres-patentes, le roi voudra bien fixer un jour pour la prestation du serment de fidélité. Cet article est considéré comme de la plus haute importance pour arrêter la fluctuation des idées, et lier le soldat, qui, n'ayant point encore émis son vœu, se trouve isolé, en quelque sorte, des chefs, qui déjà ont envoyé leur adhésion.

» M. de Talleyrand regarde comme très-essentiel que le roi n'*accorde* ni ne *promette* le *moindre pouvoir* aux maréchaux; mais S. M. les satisfera en flattant leur vanité.

» Tous les peuples de la France sont animés du même zèle, du même dévouement, du même amour pour la personne du roi, et pour tous les membres de son auguste famille. Ces sentimens vont jusqu'à l'exaltation, et telle est l'indignation générale qu'ont causée certains articles de la constitution, qu'on a crié plusieurs fois, sous les fenêtres de *Monsieur: Vive Louis XVIII! à bas le sénat!* Ce zèle outré est une imprudence dans ce moment. Si le peuple manifeste un enthousiasme vraiment français, l'armée témoigne un mauvais esprit.

» Cependant les troupes de ligne sont bonnes, et, dans la garde impériale, le mécontentement ne se montre que parmi les vieilles bandes. La jeune garde est, ou détachée, ou bien près de l'être.

» M. de Talleyrand pense que M. le comte d'Artois, dont les manières sont pleines de grâces, doit aller dans les

provinces recueillir les besoins du peuple, et les porter au pied du trône. M. le duc de Bourbon parcourrait les autres parties de la France dans le même but.

» Quant à M. le duc d'Angoulême et à M. le duc de Berry, on désirerait qu'il fût formé pour eux deux camps en France, et qu'ils y restassent quelque tems pour y gagner l'affection du soldat, et l'accoutumer à placer ses espérances dans ses princes, et à n'attendre son bonheur que d'eux seuls.

» On croit nécessaire d'avoir, auprès de la personne de service chez le roi, quelqu'un qui connaisse parfaitement le pays, et qui ait beaucoup de tact, et sous ce rapport on indique M. de Rémusat, dont la conduite a toujours été digne d'éloges. M. de Talleyrand met tout son bonheur à dévouer sa vie entière au service du roi, et ne demande rien pour lui. Il se croit nécessaire aux relations extérieures, et en demande le département. Ce ministère est très-difficile à conduire, et veut un homme habitué à traiter avec tous les cabinets de l'Europe.

» M. de Talleyrand supplie le roi de vouloir bien accorder à M. Edmond de Périgord (1) le titre de premier aide-de-camp auprès de sa personne, et à M[me] Edmond de Périgord, celui de dame du palais, dont sa conduite et sa piété la rendent digne.

» M. de Talleyrand recommande encore au roi M. Edmond de Périgord, dans la première nomination que S. M. daignera faire de ducs et pairs.

J. DAYOT. »

Douvres, le 24 avril 1814.

Mais revenons à la suite de notre récit, dont les pièces que nous venons de rapporter nous ont fort écarté.

Le 13, jour où il avait quitté Lyon, l'empereur arriva

(1) Aujourd'hui le duc de Dino.

à Villefranche, à trois heures de l'après-midi : cette petite ville, qui n'a que quatre mille ames, en réunissait alors cinquante mille, accourues du Beaujolais, de la Bresse, etc.

En quittant Villefranche, Napoléon entra en Bourgogne, et l'enthousiasme populaire parut encore redoubler. La Bourgogne semblait, en quelque sorte, fière de se produire devant lui. On sait quelle courageuse résistance le peuple de St.-Jean de Losnes, de Châlons, de Tournus, etc., avait opposée, l'année précédente, à l'invasion ennemie. On avait vu des paysans, armés de fourches, de bâtons et de quelques mauvais fusils, se porter sur Mâcon pour en déloger un corps autrichien qui l'occupait. L'aspect de ces héroïques villageois avait tellement intimidé les soldats ennemis, qu'ils s'étaient jetés à genoux dans les rues, en s'écriant : « Pardon, pardon, Français ! »

A partir de Mâcon, le voyage de l'empereur ne fut plus qu'une longue fête populaire et une marche triomphale. Tant de sang versé, tant de journées malheureuses dans ses dernières campagnes, tout était oublié. C'était une fascination, une ivresse, impossibles à décrire. De Tournus, Napoléon envoya la croix de la Légion-d'Honneur au maire de St.-Jean de Losnes. « C'est pour vous, braves gens, s'écriait-il avec son art accoutumé, que j'ai institué la Légion-d'Honneur, et non pour les émigrés pensionnés de nos ennemis. »

Le 18, l'empereur fut rejoint à Auxerre par le maréchal Ney. Il y eut de la contrainte et de l'embarras dans leur entrevue. Le souvenir des scènes de Fontainebleau, la résolution récente qu'il avait prise, tandis qu'il commandait pour le roi, avaient fait perdre au maréchal son aplomb accoutumé. Les corps de l'armée qu'on avait formés sous les ordres du duc de Berry commencèrent à rejoindre Napoléon, en masses ou par compagnies et esca-

drons isolés. Quand il vit le général Belliard, il lui dit : « Ah! vous voilà, monsieur le chef d'état-major de l'armée blanche! »

L'empereur arriva à Fontainebleau à quatre heures du matin. Le roi et les princes avaient quitté Paris, dans la nuit du 19 au 20. Le 15, le roi, accompagné de *Monsieur*, s'était rendu à la Chambre des Députés. Les membres de la Chambre des Pairs occupaient un des côtés de la salle. Le roi fut reçu avec enthousiasme. Quand il fut placé sur le trône, il prononça le discours suivant :

MESSIEURS,

« Dans ce moment de crise, où l'ennemi public a pénétré dans une portion du royaume, et qu'il menace la liberté de tout le reste, je viens au milieu de vous resserrer encore les liens qui, vous unissant à moi, font la force de l'état; je viens, en m'adressant à vous, exposer à toute la France mes sentimens et mes vœux.

» J'ai revu ma patrie; je l'ai réconciliée avec toutes les puissances étrangères qui seront, n'en doutez pas, fidèles aux traités qui nous ont rendus à la paix : j'ai travaillé au bonheur de mon peuple; j'ai recueilli, je recueille tous les jours les marques les plus touchantes de son amour : pourrai-je, à soixante ans, mieux terminer ma carrière qu'en mourant pour sa défense?

» Je ne crains donc rien pour moi, mais je crains pour la France : celui qui vient allumer, parmi nous, les torches de la guerre civile, y apporte aussi le fléau de la guerre étrangère; il vient mettre notre patrie sous son joug de fer; il vient enfin détruire cette Charte constitutionnelle que je vous ai donnée; cette Charte, mon plus beau titre aux yeux de la postérité; cette Charte que tous les Français chérissent, et que je jure ici de maintenir.

» Rallions-nous donc autour d'elle! qu'elle soit notre étendard sacré! Les descendans de Henri IV s'y rangeront

les premiers; ils seront suivis de tous les bons Français. Enfin, messieurs, que le concours des deux Chambres donne à l'autorité toute la force qui lui est nécessaire, et cette guerre, vraiment nationale, prouvera, par son heureuse issue, ce que peut un grand peuple, uni par l'amour de son roi et de la loi fondamentale de l'état. »

La Chambre des Députés et même celle des Pairs renfermaient beaucoup d'ennemis du nouveau gouvernement, très-aigris par quelques-uns de ses actes, et qui, en secret, en désiraient la chute. Cependant les hommes réunis sont si facilement *impressionnables*, que l'enthousiasme parut général. De tous côtés on entendait des cris de *vive le roi! Le roi, à la vie, à la mort! Mourons tous pour le roi!*

Quand cet élan fut un peu calmé, et que l'assemblée eut repris place, *Monsieur* fit un mouvement pour s'approcher du roi. Ce mouvement ayant commandé l'attention générale, le prince s'inclina profondément et prit la parole en ces termes :

« Sire, je sais que je m'écarte des règles ordinaires, en parlant devant Votre Majesté, mais je la supplie de m'excuser et de permettre que j'exprime ici, en mon nom et au nom de ma famille, combien nous partageons du fond du cœur les sentimens et les principes qui animent Votre Majesté ! »

Monsieur, en se retournant vers l'assemblée, ajouta ensuite, en élevant la main : « Nous jurons, sur l'honneur, de vivre et de mourir fidèles à notre roi et à la Charte, qui peut seule assurer le bonheur des Français. »

Pendant que l'assemblée répondait à ce serment par de nouvelles acclamations, le roi, qui paraissait profondément attendri, présenta sa main à *Monsieur,* qui la saisit et la baisa avec transport. Puis, le roi ouvrant ses bras, son frère se précipita vivement sur son cœur.

L'enthousiasme général fut alors à son comble, et, dans ce moment, les clameurs qui s'élevaient pour Napoléon dans la Bourgogne ne pouvaient pas être plus éclatantes que les acclamations de cette imposante assemblée. Une dame d'un royalisme fort équivoque, et qui regrettait vivement l'éclat et les pompes de la cour impériale, fut elle-même très-émue de cette scène; car, le soir, elle me la racontait les larmes aux yeux.

Par malheur il s'en fallait bien que l'harmonie régnât à la cour. Tout y était, au contraire, désordre et confusion. Deux partis distincts s'y faisaient apercevoir, quoiqu'avec des couleurs plus adoucies et moins tranchantes que dans le reste de la nation. Les uns prétendaient qu'on avait tout perdu par des attaques imprudentes contre les idées et les hommes de la révolution; tandis que les autres, maudissant la Charte, soutenaient que c'étaient les concessions qu'on leur avait faites qui avaient produit tout le mal. On crut un instant que la petite armée de Napoléon, placée entre les troupes du duc de Berry et celles du maréchal Ney, manœuvrant sur ses derrières, serait nécessairement anéantie : « Messieurs, avait dit le duc de Feltre, aux gardes-du-corps qui, depuis la fatale nouvelle, bivouaquaient, en quelque sorte, aux Tuileries, dans le salon de Mars, vous pouvez tirer vos bottes : il est perdu. » La nouvelle de la défection du maréchal Ney renversa ces espérances. Le désordre fut alors à son comble : c'était à qui éleverait des plaintes, proposerait des moyens. Ministres, hommes de cour, femmes de cour, chacun avait son expédient, qu'il voulait faire prévaloir. La jeunesse, la beauté opposaient, avec une présomption pétulante, leurs indiscrets conseils à ceux de l'expérience mûrie dans les affaires. Cela aurait eu quelque chose de comique, si la crise eût été moins sérieuse.

Quelques jours avant la séance du corps-législatif, il y

avait eu cercle à la cour. Cette réunion fut grave et mélancolique. Les murs du château étaient encore tout couverts de ces aigles d'or que Napoléon avait pris pour emblèmes. Les flambeaux des salons les faisaient ressortir, en en multipliant les reflets. « Il me semblait, disait Mme de Staël, invitée à cette fête, qu'ils me lançaient des regards menaçans et irrités ».

Napoléon apprit à 7 heures du matin, à Fontainebleau, le départ du roi. Il ne tarda pas à se mettre en route, et il arriva à Paris, à 9 heures du soir, au milieu d'une nuit épaisse. Cette entrée clandestine, qui avait quelque chose de timide et de craintif, fut d'un mauvais effet. Elle annonçait de la défiance sur les dispositions des habitans de la capitale; et en effet, ces dispositions étaient bien moins uniformes que dans les départemens que Napoléon venait de visiter. Dans les boutiques surtout, on craignait singulièrement la guerre avec les Anglais; car on avait fondé de grandes espérances sur les fortunes énormes qu'on attribuait aux voyageurs de cette nation, et sur la complaisance avec laquelle ils les laisseraient entamer par les industriels du continent.

Cependant, lorsque Napoléon arriva sur le Carrousel, une grande ivresse éclata dans les masses qui remplissaient cette place. Il fut, en quelque sorte, enlevé de sa voiture, et porté à bras d'hommes jusque dans l'intérieur des Tuileries. Le lendemain, 21, le *Moniteur* annonçait ces grands événemens par ces simples paroles :

« Le roi et les princes *sont partis* dans la nuit.

» S. M. l'empereur est arrivée à 8 heures, dans son palais des Tuileries. »

Le *Moniteur* du 19 contenait la proclamation suivante, que le roi y avait fait insérer avant de partir :

« Louis, par la grâce de Dieu, roi de France et de Na-

varre, à nos amés et féaux les pairs de France et les députés des départemens :

» La divine providence, qui nous a rappelé au trône de nos pères, permet aujourd'hui que ce trône soit ébranlé par la défection d'une partie de la force armée qui avait juré de le défendre : nous pourrions profiter des dispositions fidèles et patriotiques de l'immense majorité des habitans de Paris, pour résister aux rebelles; mais nous frémissons des malheurs de tout genre qu'un combat dans ses murs attirerait sur ses habitans.

» Nous nous retirons avec quelques braves, que l'intrigue et la perfidie ne parviendront pas à détacher de leurs devoirs, et puisque nous ne pouvons point défendre notre capitale, nous irons plus loin rassembler des forces, et chercher, sur un autre point du royaume, non pas des sujets plus aimans et plus fidèles que nos bons Parisiens, mais des Français plus avantageusement placés pour se déclarer pour la bonne cause.

» La crise actuelle s'apaisera ; nous avons le doux pressentiment que les soldats égarés, dont la défection livre nos sujets à tant de dangers, ne tarderont pas à reconnaître leurs torts, et trouveront, dans notre indulgence et nos bontés, la récompense de leur retour.

» Nous reviendrons bientôt au milieu de ce bon peuple, à qui nous ramènerons, encore une fois, la paix et le bonheur.

» A ces causes, nous avons déclaré et déclarons, ordonné et ordonnons ce qui suit :

» Art. 1er. Aux termes de l'art. 50 de la Charte constitutionnelle, et de l'art. 4 du tit. 2 de la loi du 14 août 1814, la session de la Chambre des Pairs et celle de la Chambre des Députés des départemens, pour 1814, sont déclarées closes. Les pairs et les députés qui les composent se sépareront à l'instant.

» Art. 2. Nous convoquons une nouvelle session de la Chambre des Pairs, et la session de 1815 de la Chambre des Députés.

» Les pairs et les députés des départemens se réuniront, le plus tôt possible, au lieu que nous indiquerons pour le siége provisoire de notre gouvernement.

» Toute assemblée de l'une ou de l'autre Chambre qui aurait lieu ailleurs, sans notre autorisation, est, dès à présent, déclarée nulle et illicite.

» Art. 3. Notre chancelier et nos ministres, chacun dans ce qui le concerne, sont chargés de l'exécution de la présente proclamation, qui sera portée aux deux Chambres, publiée et affichée, tant à Paris que dans les départemens, et envoyée à tous les préfets, sous-préfets, cours et tribunaux du royaume.

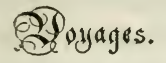
Donné à Paris le 19 mars de l'an de grâce 1815, et de notre règne le 20e.

Signé Louis.

Le chancelier de France :

Signé Dambray.

Après le départ du roi, on vit une chose presque sans exemple : c'est une grande ville, de plus de 600,000 ames, sans gouvernement, sans police, et la tranquillité s'y maintenir à l'aide de quelques fonctionnaires subalternes, et surtout des habitudes d'ordre familières à ses citoyens. La population des faubourgs ne montra pas plus de turbulence que celle des autres quartiers : c'est tout au plus si elle interrompit ses travaux ordinaires. On put se convaincre alors que le peuple avait en effet donné sa démission. L'unique démonstration qui fut faite en faveur du gouvernement impérial, fut la prise de possession de l'hôtel des Postes par M. de la Valette, et le drapeau tricolore arboré aux Tuileries.



L'INDE ANGLAISE (1).

INSUFFISANCE DES DESCRIPTIONS DE L'HINDOSTAN PUBLIÉES PAR LES EUROPÉENS. — M. HÉBER, ÉVÊQUE DE CALCUTTA. — PREMIER ASPECT DE L'INDE. — PAGODE VILLAGEOISE. — TEINTES VARIÉES DES POPULATIONS INDIGÈNES. — CONSIDÉRATION DES CARNATIONS CLAIRES. — UN LEVER DU GOUVERNEUR-GÉNÉRAL. — INVESTITURE D'UN JEUNE RAJAH. — VAKIL OU ENVOYÉ DE SCINDIAH. — AIDE-DE-CAMP HINDOU DE LORD AMHERST. — INDIGÈNES ADMIS DANS LES SALONS DES EUROPÉENS. — VOYAGE PAR EAU. — RUINES PITTORESQUES. — UN ROI DÉCHU. — CALEB HINDOU. — LOUTRES APPRIVOISÉES. — BELLES PLAINES DE L'INDE. — CLAIR DE LUNE SUR LE GANGE. — ÉQUIPAGE EUROPÉEN D'UN NABAH. — FAKIR MUSULMAN. — SINGE SACRÉ. — BÉNARÈS, SES TEMPLES, SES MAISONS, SES MENDIANS. — FAMILIARITÉ IMPERTINENTE DES TAUREAUX DE SIVA. — MIRSAPOUR. — UN NOBLE MONGOL. — RETRAITE DES TIGRES DEVANT LES ANGLAIS. — POPULARITÉ DU GOUVERNEMENT DE LA COMPAGNIE. — DOUCEUR DES HINDOUS. — TRAITS DE CARACTÈRE. — BRILLANT AVENIR DE LA CIVILISATION EUROPÉENNE.

De toutes nos possessions du dehors, l'Inde est à la fois la plus étendue et la plus intéressante. Mais, chose étrange! quoiqu'un grand nombre de nos compatriotes y soient employés comme militaires ou dans le service civil, et que beaucoup d'entr'eux profitent de leur séjour dans cette contrée si curieuse pour y faire une étude approfondie de ses dialectes, de ses littératures, de ses arts, de ses mœurs, rien, à cet égard, de moins satisfaisant et de moins complet que les bibliothèques anglaises. On y trouve

(1) Note du Tr. Avant de commencer cet article, on fera bien, pour se faire une idée de la manière dont l'Inde est régie actuellement, de lire quelques-unes des observations du *Tableau statistique de l'Asie*, inséré dans notre 27e numéro.

à peine quelques descriptions des paysages gracieux ou sublimes que la nature a répandus, d'une main prodigue, dans ce beau pays; de ces villes superbes où les monumens de la magnificence hindoue, musulmane ou anglaise, se pressent et se confondent; de ces mœurs dans lesquelles toutes les nuances de la civilisation se trouvent représentées; où nous pouvons suivre notre espèce pas à pas, comme dans un panorama vivant, depuis l'état barbare et presque sauvage des anciennes tribus, jusqu'aux raffinemens des sociétés d'Europe les plus polies.

Cette disette, où l'on était en droit d'attendre tant de richesses, peut cependant s'expliquer sans peine. La plus grande partie des Anglo-Hindous quittent l'Europe très-jeunes, et ils s'accoutument aux scènes et aux mœurs de la Péninsule, avant que le talent de l'observation soit développé chez eux. Lorsqu'ils songent à décrire ce qu'ils ont sous les yeux, ils ont perdu ce regard européen qui peut seul en saisir les traits et le caractère pittoresque. Ils se trouvent à peu près dans la même position que celle d'un indigène qui voudrait peindre son pays, et qui omettrait, comme trop familiers, les détails les plus propres à intéresser son lecteur par leur étrangeté. Le grand péché littéraire, l'erreur capitale de toutes les publications sur l'Inde, c'est qu'on considère précisément comme connu, ce qui est le plus généralement ignoré; de là, tant de tableaux sans fond, sans base et sans vie, dont le caractère indécis ne fait sur l'imagination qu'une impression confuse.

Quand des hommes d'un âge plus avancé et de plus d'expérience vont dans ces contrées, c'est presque toujours pour y remplir quelque fonction importante, qui resserre le champ de leurs observations personnelles dans des limites fort étroites, et qui absorbe une si grande partie de leur tems, qu'il est assez simple que tout travail additionnel leur répugne. Ceux qui, doués d'une énergie et

d'une élasticité d'esprit extraordinaires, trouvent encore le loisir de se livrer à des travaux littéraires, sont presque toujours les victimes de leur zèle. Il en est peu, d'ailleurs, parmi ces nobles martyrs de la science, qui s'occupent des sujets dont nous parlons. L'histoire et les antiquités de l'Inde, ses traditions mythologiques, sa législation, sa philosophie, peuvent seules intéresser ces fortes intelligences. D'ailleurs, ceux qui se sont une fois plongés dans ce *mare magnum* de l'érudition orientale ont rarement la vivacité de coup-d'œil nécessaire pour la tâche plus humble, quoique peut-être plus utile, de l'observation quotidienne des coutumes courantes. Vraiment, il siérait peu à la dignité de nos doctes *pundits* de quitter leur samscrit ou les voluptés érudites de la langue persane, pour instruire d'ignorans Occidentaux des mœurs actuelles de l'Orient, ou pour décrire les splendeurs de ses plus belles cités.

Mais ce n'est pas tout, et d'autres obstacles s'opposent encore à ce que l'Inde et le caractère de ses habitans puissent être bien connus. Les relations qui ont lieu entre les hauts fonctionnaires anglais du service militaire ou civil, et les classes supérieures des indigènes, sont nécessairement accompagnées, chez ces derniers, d'un sentiment de contrainte et de jalousie. Elles n'ont aucun caractère de familiarité, excepté dans les villes où résident les principaux agens du gouvernement de la Compagnie; et encore, même dans ces villes, il est douteux que les indigènes se produisent jamais sous leurs véritables traits et sans aucune altération dans leur caractère réel et dans leurs formes extérieures. Sans doute il y a des exceptions à cette règle générale, comme à toutes les autres; mais nous croyons qu'elles sont fort rares.

Il est bizarre, et cependant très-exact, qu'il n'y ait que

deux personnes qui aient voyagé, dans l'Inde, comme curieux, lord Valentia et un jeune homme fort riche, que l'évêque de Calcutta rencontra à Dehli, et qui, aujourd'hui, doit encore être dans l'Orient. Au surplus, si les voyages de curiosité étaient plus communs dans la Péninsule, nous doutons que les résultats en fussent aussi importans qu'on l'imagine. Les Orientaux ne comprennent pas qu'on puisse exécuter de longs et pénibles voyages par un simple motif de curiosité, et ces voyageurs volontaires seraient peut-être accueillis avec encore plus de défiance que les agens avoués du gouvernement.

Heureusement, personne n'était plus propre, soit par ses qualités naturelles et acquises, soit par sa position personnelle, à bien observer l'Hindostan, que le prélat dont nous regrettons si amèrement la perte, et dont on vient de publier le journal et les observations (1). M. Héber, évêque de Calcutta (2), joignait, au coup-d'œil du peintre, la plume du poète; il avait une connaissance approfondie des différentes branches de la littérature d'Europe, une grande sagacité naturelle, et le caractère le plus aimable et le plus candide qui ait jamais orné par sa grâce la vigueur d'un beau génie. Dans sa première jeunesse, il avait fait de longs voyages; et, en parcourant les provinces de la Russie et de la Turquie, il avait acquis un fonds de connaissances pratiques, qui ne pouvaient pas manquer de lui être fort utiles pendant ses excursions dans l'Inde. Ses vues, sur tous les sujets importans, étaient celles d'un observateur qui a beaucoup vu, beaucoup lu, c'est-à-dire libérales, étendues, dignes d'un homme d'état et d'un philosophe.

(1) *Narrative of a journey through the upper provinces of India*, by the late Reginald Heber, lord Bishop of Calcutta; 2 vol. 4°.

(2) Voyez une notice étendue sur cet homme respectable et des extraits de sa correspondance, dans notre 24e numéro.

Dans sa maturité, il conservait pour la littérature et pour les sciences toute l'ardeur du zèle de sa jeunesse. Son ame généreuse repoussait la froide leçon du *nil admirari.* La religion était chez lui l'influence prédominante; mais elle mettait en jeu toutes ses autres qualités, auxquelles elle communiquait un nouvel attrait, en les environnant de teintes adoucies et harmonieuses.

D'un autre côté, le caractère sous lequel il voyageait lui fournissait de nombreuses occasions d'observer. Son haut rang commandait le respect, sans exciter la défiance. La douceur et la grâce de ses manières, une bienveillance native qui se faisait sentir dans chaque regard, chaque geste, chaque intonation; une élégance habituelle, mais sans aucun mélange d'orgueil et de hauteur; étaient des qualités de nature à préparer les voies au vénérable représentant de notre église. Sa sainte mission ne fut pas sans fruits, même dans les provinces les plus éloignées. Des Musulmans, de doctes brahmines, qui auraient fui les harangues véhémentes de dévots sincères, mais mal élevés, écoutaient avec intérêt et recueillement un aimable et savant prélat, dissertant sur la vie, sur la mort et sur le jugement à venir; l'on vit même de pauvres paysans accourir en grand nombre sur sa route, pour lui demander, non des médecines, mais des prières.

L'ouvrage dont nous allons rendre compte ne paraît pas avoir été destiné à l'impression, et cependant c'est un véritable monument littéraire, qui suffirait seul pour donner à son auteur une juste et honorable réputation. C'est un des livres les plus agréables de notre langue; et nous ne doutons pas qu'il n'acquière bientôt une popularité aussi durable et aussi étendue que les autres livres de voyages qui ont eu le plus de succès. La diction constamment facile, gracieuse, pleine de nerf, de fraîcheur, d'originalité, n'est surpassée dans aucun mémoire particulier que nous con-

naissions. C'est un pur et noble esprit qui s'épanche dans un cœur qu'il chérit, et qui lui est tendrement dévoué; car ce journal est adressé à Mrs. Héber. En voulant décrire l'Inde, l'évêque de Calcutta a aussi, sans le savoir, tracé complètement le portrait d'un des hommes les plus aimables et les plus dignes d'être aimés, c'est-à-dire de lui-même.

Heureusement pour le lecteur européen, M. Héber commence son journal au moment même où il touche le sol de l'Inde. Il débarqua le soir dans un petit village, rarement visité par les voyageurs, et où on le conduisit dans un temple de Mahadeo.

« La température de l'atmosphère et les émanations végétales dont elle était remplie, l'aspect exotique des plantes et de la population, la verdure des champs, les grandes ombres des arbres, ce sol négligé, mais qui ne paraissait l'être que parce qu'on pouvait compter sur son inépuisable vigueur, étaient faits pour saisir l'imagination dans toutes les circonstances, mais surtout après une traversée de trois mois. Je fus rappelé vivement au but particulier de mon voyage par les symboles d'une impure et grossière idolâtrie, que j'avais sous les yeux, et qui contrastaient avec l'air aimable et doux des habitans. Je sentais quelle belle vocation ce serait de faire luire les lumières de la véritable religion sur ces populations inoffensives, mais aveuglées. Lorsque le soleil fut couché, des chauves-souris monstrueuses, les plus grosses que j'eusse vues, sortirent du feuillage des palmiers, avec leurs ailes déployées, et vinrent lentement voltiger autour de nous : on eût pu les prendre pour les génies gardiens de la pagode. »

Les premières impressions produites sur M. Héber par l'apparence des indigènes sont fort intéressantes :

« Deux observations me frappèrent beaucoup : la première c'est que la teinte sombre du bronze est plus généralement agréable à l'œil que le teint clair de l'Eu-

rope, puisqu'il ne nous déplaît pas, même à la première vue, tandis qu'au contraire un teint blanc donne, aux peuples qui n'y sont pas accoutumés, l'idée d'une mauvaise santé, et de cette sorte de difformité qui, à nos yeux, appartient à l'*Albino*. C'est avec peine, il est vrai, que notre œil se réconcilie avec l'aspect des nègres; mais leurs traits et la laine de leurs cheveux contribuent davantage à cette impression désagréable que leur couleur. Ma seconde observation c'est que l'idée d'indélicatesse que produirait l'aspect de ces corps presque nus, s'ils étaient de la même teinte que nous, disparaît entièrement par la différence de leur carnation. Nous sommes tous gens d'habitude; mais que nos associations ordinaires d'idées cessent d'être provoquées par les objets extérieurs, et nous nous réconcilions, d'une manière instinctive et subite, à un changement total; ce sont les changemens partiels et incomplets qui nous affectent.

» Les grandes différences qui existent dans la carnation des indigènes me frappèrent beaucoup. Dans la foule qui m'entourait, j'apercevais des individus noirs comme des nègres, d'autres qui étaient seulement bronzés, et d'autres encore dont le teint n'était guère plus foncé que celui des Tunisiens que j'avais vus à Liverpool. M. Mill, le principal du collége épiscopal, qui était venu au-devant de moi, un des hommes qui connaissent le mieux l'Hindostan, me dit qu'il ne savait comment s'expliquer ces deux phénomènes physiologiques qui se font remarquer dans toute l'étendue de la Péninsule. Ce n'est pas seulement la différence de l'exposition qui en est cause, puisqu'elle est visible chez les pêcheurs qui sont tous également nus. Elle ne provient pas non plus de la variété des castes; car le fier brahmine est quelquefois tout noir, tandis que des parias sont d'une blancheur relative : il semblerait, au contraire, qu'elle est purement accidentelle comme celle

qui existe en Europe entre les bruns et les blonds, quoique plus prononcée, et d'autant plus sensible, que le corps moins vêtu est plus exposé aux regards.

» La plupart des idoles hindoues sont de terre; elles ressemblent beaucoup par leur composition, leur couleur, leur exécution, quoique sans analogie dans les formes, à ces figures grotesques, que colportent, pour les vendre en Angleterre, les habitans du lac de Côme. A certaines époques de l'année, ces images sont promenées dans les rues de Calcutta sur la tête des marchands, comme celles de Côme. Cela a lieu avant leur consécration, que les brahmines pundits opèrent en les plongeant solennellement dans les eaux du Gange. Jusque-là, elles n'ont aucun caractère sacré, et on les donne souvent aux enfans pour leur servir de jouets, ou bien on s'en sert pour décorer des intérieurs; mais, après leur immersion dans le Gange, cet emploi profane serait considéré comme un sacrilége. Je remarquai que, quoique les divinités mâles sont presque toujours d'un brun foncé, ainsi que la généralité des indigènes, les déesses ne sont guère moins rouges et moins blanches que nos bergères de porcelaine en Angleterre.

» Il est évident, d'après la manière dont s'expliquent la plupart des Hindous, et même d'après leurs poésies érotiques, qu'ils regardent nos teints clairs comme une partie constitutive de la beauté, et comme la preuve d'une noble origine. Ils n'aiment pas qu'on les appelle noirs, et quoique les Abyssiniens, qu'on rencontre en assez grand nombre dans la Péninsule, ne soient guère plus foncés qu'eux, leurs livres badins sont remplis de plaisanteries sur le teint charbonné des *Habchi,* comme ils les appellent. Cette opinion vient probablement de ce que l'Inde a été longtems soumise aux Mongols, et à d'autres conquérans venus de pays plus septentrionaux, et qui conservèrent longtems la blancheur de leur carnation, par de nombreuses

importations de beautés du nord. Avant que l'Inde tombât au pouvoir des Européens, des aventuriers accourus de la Perse, de la Tartarie, de l'Arabie, etc., l'avaient soumise au moins en partie; il en résulta que, dans l'esprit des indigènes, l'idée de la force et de la puissance s'associa à celle d'un teint clair, et en fit le teint à la mode.

» C'est une chose remarquable, cependant, avec quelle rapidité ces races exotiques, même sans mêler leur sang à celui des Hindous, contractent rapidement cette nuance presqu'aussi foncée que celle des nègres, qui semble naturelle au climat de la Péninsule. Les créoles portugais ne se marient qu'entr'eux; ou, quand ils le peuvent, avec des Européens. Toutefois, après trois siècles de séjour dans l'Inde, ils sont devenus aussi noirs que des Caffres. Ce fait incontestable tend à prouver que la race noire et la race blanche peuvent avoir la même origine. Sans contredit, le nègre se distingue, dans son organisation, par d'autres particularités qu'on n'observe ni chez les Hindous, ni chez les créoles portugais, et qui sont moins susceptibles d'être expliquées par le climat que la couleur, seule différence qui existe entre l'Européen et les peuples indigènes de la Péninsule. Mais si la chaleur produit un changement, d'autres circonstances du climat peuvent déterminer des changemens d'une nature différente; et quand on calcule que ces causes ont pu agir pendant une longue série de siècles, il n'est pas facile d'assigner les limites de l'influence qu'elles ont dû avoir. Je suis tenté de croire que la vanité européenne nous égare, quand nous supposons que notre teint a été la nuance primitive de l'espèce humaine; je croirais plutôt que c'est le teint hindou, placé entre les deux extrêmes, et qui est incontestablement le plus agréable à l'œil et à l'instinct de la généralité des hommes. Un climat plus froid et l'usage constant des vêtemens peut avoir blanchi la peau, tout aussi bien qu'un ciel

brûlant l'a noircie. Ce qui me confirme dans cette hypothèse, c'est que j'observe, chez les animaux, que ceux qui vivent dans l'état naturel ont, en général, une couleur sombre et uniforme, au lieu que les animaux privés, qui ont des abris et qui sont soumis à une diète particulière, ont des couleurs éclatantes et variées. Ainsi, tandis que de grands travaux à l'ardeur du jour, et l'action d'une chaleur brûlante, ont pu faire de l'Hindou une espèce de nègre, des causes opposées auront progressivement converti sa couleur primitive dans celle du Chinois, du Persan, du Turc, du Russe, de l'Anglais. »

M. Héber fait une description fort intéressante de Calcutta et de ses environs; mais, comme cette capitale de notre empire d'Asie a déjà été décrite plusieurs fois et avec talent (1), nous préférons citer le tableau d'un *durbar* ou lever du gouverneur général : c'était une audience solennelle que lord Amherst donnait aux habitans indigènes les plus distingués de Calcutta, et aux vakils ou envoyés des princes de l'Inde.

« Quand j'arrivai, dit M. Héber, le lever était commencé, et le gouverneur, suivi de ses aides-de-camp et de son secrétaire persan, avait déjà parcouru le côté où se trouvaient les plus hauts personnages et ceux qui devaient recevoir le *khelât* ou vêtement d'honneur. Je ne fus donc pas témoin de cette cérémonie, et afin de ne rien perdre de ce que j'avais encore à voir, je me hâtai de rejoindre lord Amherst près des personnes auxquelles il n'avait pas encore parlé. Parmi ces derniers se trouvaient des hommes très-distingués par leur rang et leur fortune, quelques savans indigènes, et des voyageurs des diverses contrées de l'Orient, qui adressaient successivement au gouverneur leurs félicitations, leurs demandes et leurs plaintes. Il y en

(1) Voyez les élégantes descriptions des *Esquisses de l'Inde* dans notre 1er numéro.

avait plusieurs qui parlaient la langue anglaise, non-seulement avec facilité, mais avec élégance.

» Lorsque lord Amherst eut fait le tour de la salle, il alla se placer sur la dernière marche du trône, et toutes les personnes présentes s'approchèrent successivement de lui, pour prendre congé. Le premier qui se présenta fut un jeune rajah rajepoute, que le gouverneur venait d'investir des états de son père, en lui remettant un khelât de brocart et un turban : c'était un enfant de douze ans, pâle, chétif, et d'une apparence timide et craintive. Lord Amherst ajouta, aux vêtemens magnifiques qu'il lui avait donnés, une aigrette de diamans, qu'il posa lui-même sur son turban, un collier de perles qu'il noua autour de son cou, une petite bouteille d'*attar* de rose en argent, et du betel, enveloppé dans une feuille de bananier. Vint ensuite le vakil ou envoyé de Scindiah (1), notre ancien ennemi. Ce jeune homme n'avait guère plus de seize ans; mais son air satisfait, son allure vive et sémillante lui donnaient l'apparence d'un petit maître. Son khelât et les autres présens qui lui furent offerts n'étaient guère inférieurs à ceux du jeune rajah. Les vakils d'Oude, de Nagpour et de Nepaul s'approchèrent ensuite, et reçurent des témoignages de considération analogues, quoique moins magnifiques. Après eux se présenta un khan persan, à l'œil vif, avec une figure imposante et une tournure militaire; son teint n'était guère plus foncé que celui des Turcs et des autres Européens du midi de l'Europe. Une superbe barbe noire descendait sur sa poitrine. Un vakil du Sind lui succéda; il portait un bonnet écarlate, et il était suivi d'un Arabe bien vêtu, et presqu'aussi beau que le Persan, quoique d'une tournure moins élégante et moins noble.

(1) Voyez la description du cortége de ce prince mahratte, dans les *Esquisses de l'Inde*, insérées dans 1er numéro.

Ils reçurent tous quelque présent. Ceux qui suivirent n'eurent qu'un peu d'attar versé sur leurs mouchoirs.

» Ce fut, à tout prendre, un spectacle intéressant, mais moins magnifique que je ne m'y attendais, et que celui du lever d'un monarque européen. L'uniformité de la plus grande partie des vêtemens, presque tous de mousseline blanche, n'était pas suffisamment relevée par la splendeur de quelques khelâts; ces vêtemens étaient même éclipsés par la pourpre, les broderies et les plumes des uniformes anglais. La personne qui me frappa le plus était l'aide-de-camp hindou du gouverneur général, beau jeune homme dans toute la vigueur de l'âge, et dont la physionomie avait à la fois de la douceur et de l'audace. Il portait un riche uniforme d'hussard; il sortit le dernier du cercle, en faisant le salut militaire d'usage. Au lieu de présenter des pièces d'argent, comme tous les autres, il découvrit une petite partie de la lame de son sabre, et l'offrit au gouverneur. Ce fut sur ses gants de coton blanc, et non sur son mouchoir, qu'il reçut l'attar. J'avais déjà remarqué cet homme, à cause de sa haute stature, de son air martial et de son riche uniforme. On me dit qu'il était très-considéré, et que c'était un excellent officier.

» Une circonstance qui contribue beaucoup à diminuer l'agrément ou la splendeur des solennités hindoues, c'est l'absence des femmes des hautes classes. Les indigènes eux-mêmes paraissent le sentir. Pour fêter le baptême de ma petite Henriette, j'eus, chez moi, une nombreuse réunion à laquelle assistaient lord et lady Amherst, et toutes mes relations anglaises à Calcutta. J'avais invité quelques-uns des Hindous les plus distingués de la ville. Cette attention, toute nouvelle pour eux, parut leur être fort agréable. La plupart se rendirent à mon invitation. Comme l'un d'eux, Huri Mohun Thacour, observait l'accroissement d'intérêt que la présence des femmes donnait à nos

réunions, je répondis que l'introduction des femmes dans la société était une ancienne coutume hindoue, qui n'avait cessé que depuis l'invasion des Mongols. Il répliqua, en souriant, qu'il était trop tard pour y revenir. Rhadacant Deb, qui nous écoutait, observa, d'un air grave, qu'en effet leurs femmes n'étaient pas recluses, antérieurement à la conquête des Musulmans : « Mais, ajouta-t-il, » avant de leur rendre la liberté, il faudrait les en rendre » dignes par une meilleure éducation. »

Ce fut le 15 juin que le Fénélon anglais quitta Calcutta, pour son long et pénible voyage dans les provinces supérieures de la Péninsule. Il se trouva séparé de sa famille, et sentit douloureusement la perte de cette atmosphère domestique, dont, pour nous servir de son heureuse expression, il avait toujours été environné. Le but et l'itinéraire de ce voyage ont déjà été suffisamment indiqués dans ce recueil (1). Pendant plusieurs mois, M. Héber et sa suite voyagèrent presque toujours par eau, ne débarquant que lorsqu'ils avaient quelque devoir à remplir, ou quelqu'objet intéressant à examiner.

« Un bateau bengali est la plus simple et la plus grossière de toutes les constructions. Il est couvert de bambous dans toute sa longueur; au-dessus se trouve une petite fabrique surbaissée de bambous et de paille, qui ressemble à une chaumière sans cheminée. C'est la cabine, l'endroit où on dépose le bagage, où les voyageurs dorment et s'asseyent. Si on fait la cuisine sur ce bateau, il y a une ou deux petites constructions en briques, qui n'ont que quelques pouces d'élévation, et dans lesquelles sont pratiqués quelques trous en pain de sucre, qui servent à faire cuire les alimens par le charbon. Comme le toit de cet appartement est beaucoup trop fragile pour qu'on puisse s'y

(1) Voyez notre 24e numéro.

asseoir ou s'y tenir debout, et qu'il occupe à peu près les deux tiers du navire, des bambous sont fixés à côté et supportent une espèce de plancher sur lequel les bateliers se tiennent à six ou huit pieds au-dessus de l'eau pour exécuter leurs manœuvres. Ils ont, pour rames, deux longs bambous, avec un autre bambou rudement façonné en mât, et une ou deux voiles carrées d'un tissu grossier. Rien n'est plus dangereux que ces bateaux; mais, par un bon vent, ils fendent l'eau avec une agréable célérité. Aujourd'hui, tout ce que notre excellent brick anglais put faire fut de ne pas se laisser devancer par notre bateau de cuisine. »

Pendant tout le cours de son voyage, l'aimable prélat, avec cette bonté qui le caractérisait, témoigna beaucoup d'attention et d'intérêt à ces princes détrônés, dont la pompe et la grandeur déchues sont un des spectacles les plus touchans qu'un voyageur d'Europe puisse rencontrer dans l'Inde. Un pur hasard, le désir de voir une pagode, fut cause de sa première entrevue avec un de ces princes. Le 18 juin, à Sibnibachi (le *Sibnibas* de Rennell, qui l'a placé sur le mauvais côté du fleuve), un prêtre de Rama (1), de bonne humeur à cause du présent qu'il avait reçu pour avoir montré son temple à l'évêque, lui proposa de lui faire voir aussi le palais du rajah (2).

« Comme j'y consentis, il nous conduisit à une belle porte gothique, d'un aspect grandiose, toute surchargée de lierre à larges feuilles, mais bien conservée et incontestablement plus belle, quoique presque dans le même style, que la porte sainte du Kremlin, à Moscow. A partir de cette porte, qui avait été probablement celle de la cité,

(1) Le dieu de la guerre du Panthéon hindou.

(2) Note du Tr. Nous avons déjà fait observer que le mot *rajah*, ou roi, était un des nombreux exemples de l'affinité du samscrit et des langues de l'occident. Ce mot a une analogie évidente avec le *reges* des Latins, le mot *règne* des Français, etc.

s'étendait une avenue fort dégradée, quoique encore imposante; de grands arbres, et, de chaque côté, un amas confus de bâtimens en ruines, qui rappelèrent à Stowe les bains de Caracalla, et, à moi, la partie haute de la ville de Caffa. Je demandai qui avait détruit cette ville : on me dit que c'était Seraiah Dowla, réponse qui me rappela heureusement le nom du rajah Kissen Chund. Comme je voulus savoir si c'était autrefois sa résidence, un paysan répliqua d'une manière affirmative, ajoutant que les enfans du rajah y vivaient encore dans la pauvreté. Je supposai que cet homme voulait parler de quelqu'endroit situé dans le voisinage, car, devant moi, je ne voyais rien qui pût servir d'asile à des êtres humains.

» Cependant notre guide nous fit prendre à droite, et nous conduisit dans une vaste construction qui, évidemment, avait été jadis un grand palais. Quelques parties me rappelèrent le château de Conway, et d'autres l'abbaye de Bolton. Cette construction avait des tours comme le premier, quoique moins hautes, et de longs corridors en arceaux gothiques, couverts de lierre, d'ivraie, sans toiture, de l'aspect le plus mélancolique. Nous entrâmes dans une cour par une grande porte qui avait encore ses battans, et nous fûmes reçus par deux enfans qu'on nous présenta comme les arrière-petits-fils du rajah Kissen Chund, et qui nous invitèrent avec politesse, en persan, à entrer dans la demeure de leur père. Il n'y avait pas plus d'apparence d'habitation qu'à Conway. Deux ou trois vaches broutaient le gazon qui couvrait en partie les ruines, et j'en vis une qui était grimpée sur le sommet d'une tour pour y prendre les graminées dont elle était couverte. A ses pieds se trouvaient une inscription mutilée et le train d'un vieux canon. Comme la nuit s'approchait, les chacals, dont les cris commençaient à se faire entendre, semblaient être les maîtres

naturels de ce lieu désert. Je ne témoignai aucune surprise de cette apparence de misère, et je dis aux enfans que j'avais entendu parler de l'ancienne splendeur de leur famille, et que je serais très-aise de présenter mes devoirs au rajah leur père. Ils me conduisirent immédiatement sur un petit escalier très-roide, construit dans l'épaisseur du mur d'une tour, précisément comme celui qui se trouve dans une des portes du château de Rhudlan. A l'entrée d'une petite chambre voûtée et sans meubles, nous fûmes reçus par le rajah Omichund, petit homme épais, d'environ quarante-cinq ans, d'un teint assez clair. Il n'avait d'autre vêtement que la ceinture et le cordon des brahmines (1), et ne se distinguait de ses vassaux que par les larges taches de charbon, de vermillon et de feuilles d'or dont son front était peint. Ses enfans nous avaient devancés, afin de l'avertir de notre visite, et il avait fait quelques dispositions pour nous recevoir en *durbar*, ou audience solennelle. Son *musnut*, ou trône, consistait dans une espèce de matelas, sur lequel se trouvaient étalés, avec une innocente ostentation, quelques bijoux, une montre d'or, une boîte de bétel, etc. Deux vieilles chaises à bras avaient été disposées en face pour moi et M. Stowe. Les enfans du prince étaient assis à sa droite, et ses domestiques, entièrement nus, se tenaient derrière lui, les bras ployés dans une attitude respectueuse. De l'autre côté, le Sotaburdar se plaça derrière moi ; le domestique de M. stowe derrière lui, et Abdallah entre nous, comme interprète, fonction dont il s'acquitta à merveille. Il nous fut d'autant

(1) NOTE DU TR. Beaucoup de princes de l'Inde appartiennent à la caste des brahmines. Il s'en faut bien que ceux-ci soient tous prêtres comme on le suppose communément ; seulement il faut appartenir à la première caste pour remplir les fonctions du sacerdoce. C'est aussi une erreur de croire que l'usage des armes soit interdit aux brahmines. Les Mahrattes, la population la plus guerrière de l'Inde, sont sortis en partie de cette caste. S.

plus utile que, selon l'étiquette, la conversation eut lieu en persan (1). J'avoue que je fus ému par la vue de la pauvreté du représentant d'une famille jadis si puissante, et je lui témoignai plus d'égards que, probablement, je ne l'aurais fait, si sa salle d'audience eût eu un aspect moins misérable. Il fut très-satisfait quand je l'appelai *maha-rajah*, grand roi, comme s'il eût encore régné, et il accueillit ce compliment par un sourire et une inclination profonde. Il paraissait fort embarrassé de déterminer mon rang, n'ayant jamais, disait-il, entendu parler d'autre *lord saheb*, que du gouverneur-général. Il s'excusa avec politesse de son ignorance, en observant que, depuis plusieurs années, il n'était pas allé à Calcutta. Je lui dis que je me rendais à Dacca, Bénarès, Dehli, etc., que je retournerais dans neuf ou dix mois à Calcutta, et que, s'il visitait de nouveau cette ville, il me ferait grand plaisir s'il consentait à venir me voir. Il répliqua qu'il ne sortait guère de chez lui; mais ses enfans le regardèrent dans ce moment avec des yeux si significatifs, qu'il me dit que ses enfans seraient ravis d'aller à Calcutta et de se présenter chez moi. Il s'informa alors, près d'Abdallah, de la rue et de la maison dans laquelle je logeais, et, après quelques autres propos analogues et des allusions que je fis sur l'ancienne puissance de sa famille, je pris congé de lui, escorté, jusqu'à la porte d'entrée, par ses deux fils, et jusqu'au fleuve par un vieillard, qui nous dit qu'il était le *mucktar* ou chambellan du rajah. Sa politesse obséquieuse, son respect profond pour la famille de son maître, et ses nombreuses apologies pour l'état dans lequel nous avions trouvé *la cour,* qui ne s'attendait pas à l'honneur de notre visite, nous rappela vivement notre ancien ami Caleb Balderstone. »

(1) NOTE DU TR. Le persan est, dans l'Inde, la langue diplomatique, comme le français en Europe. On le parle également dans les cours indigènes et dans celles des conquérans mongols.

Nous citerons encore quelques autres passages qui donneront une idée des scènes et des paysages ordinaires de l'Hindostan.

« 22 *juin*. Sur le rivage, nous trouvâmes un mûrier nain, le premier que j'eusse vu dans l'Inde. Un jeune et beau taureau, au poil luisant et poli, avec l'emblême de Siva sur ses hanches, paissait dans un champ de riz. Il passa devant nous sans témoigner aucune crainte, et, voyant quelques fleurs dans la main de M. Stowe, il s'en approcha tranquillement pour les sentir. Ces taureaux, quand ils sont encore tout jeunes, sont offerts par de riches Hindous, comme un présent agréable à Siva. Ce serait un péché mortel de les frapper. Ils se nourrissent partout où ils veulent, et les personnes dévotes prennent grand plaisir à les choyer. Ils sont fort incommodes dans le voisinage de Calcutta, pénétrant dans les jardins qu'ils dévastent, avançant leur tête dans les étalages des fruitiers et des pâtissiers, et s'appropriant sans façon tout ce qui leur convient. Ils sont, comme tous les animaux qu'on gâte, très-hargneux, et se vengent avec leurs cornes du retard qu'on met à les satisfaire.

» 27 *juin*. Nous passâmes, à ma grande surprise, devant une rangée de neuf à dix belles loutres, attachées par des liens de paille et des pieux de bambou fixés sur le rivage. Quelques-unes nageaient aussi loin que leurs attaches pouvaient le permettre; d'autres se roulaient au soleil sur le sable, en poussant de petits cris qui paraissaient exprimer leur joie. On me dit que les pêcheurs du voisinage ont tous un ou plusieurs de ces animaux, qui sont presque aussi apprivoisés que des chiens, et qui leur sont fort utiles, attendu que ce sont eux qui vont retirer les poissons des filets. Ce coup-d'œil m'intéressa beaucoup; j'avais souvent pensé que les loutres que nous persécutons, et que nous faisons périr, pour la seule satisfaction de notre cruauté,

pourraient, par un meilleur traitement, nous procurer de l'agrément et même des avantages réels. Le simple Hindou montre, à cet égard, plus de raison et d'intelligence que le gentilhomme campagnard, poursuivant à outrance, en Angleterre, ces pauvres et intéressans animaux.

» 28 *juin*. Le fleuve continue à être très-beau, et la contrée qui le borde a un aspect, nouveau pour moi, de repos et de fertilité. C'est, sans contredit, un intéressant spectacle, quoiqu'on ne voie pas de montagnes, de cascades, de rochers et tous les accidens nécessaires, dans nos idées européennes, pour composer un beau paysage. Mais cette grande masse d'eau, toute couverte de bateaux pittoresques et de pêcheurs qui ne le sont pas moins, serpentant à travers des champs de blés, des prairies naturelles, des plantations de sucre, de coton, etc., bordée d'habitations et d'une forêt de mâts, ombragée par le magnifique feuillage des bananiers, des cocotiers, des bambous, des bétels, etc., est, sans contredit, une des scènes les plus riantes que j'aie jamais observées ; elle surpassa tout ce que je m'attendais à voir au Bengal. Pour comble de satisfaction, nous eûmes un excellent vent, qui soulevait légèrement les ondes en les couvrant d'écume, et qui nous fit faire, contre le courant, cinq milles à l'heure : ce qui est mieux encore, je reçus des nouvelles de ma femme.

» Le bruit du Gange ressemble à celui de la mer. Quand nous passions dans un endroit encaissé et rapide, on eût dit que l'on entendait les mugissemens de la marée montante ; et, lorsque la lune éclairait cette grande masse d'eau qui semblait sans rivages, j'aurais été tenté de me croire au milieu de l'océan, à bord d'un navire de la Compagnie, si la cabine n'eût pas été trop rapprochée des flots.

» *Dacca*, 6 *juillet*. La voiture du nabah passa près de

nous. C'était un vieux landau traîné par quatre chevaux, avec un cocher et un postillon à livrée rouge; quelques gardes, fort mal montés, également en rouge, et la tête couverte de grands vilains bonnets, comme ceux des anciens grenadiers. Les grands de la Péninsule perdent beaucoup sous le rapport de l'effet, par une adoption incomplète et peu judicieuse des usages de l'Europe. Un cavalier de l'Orient, avec son turban et sa robe flottante, offre un coup-d'œil très-pittoresque. Un prince d'Asie, suivi de son cortége ordinaire de gardes couverts de tissus blancs, est un spectacle plus imposant encore. Mais ce prince, dans un mauvais carrosse, gardé par des hommes vêtus comme une troupe équestre à la foire, n'est plus que ridicule. Il est assez simple, cependant, que ces malheureux souverains cherchent à imiter, autant qu'ils le peuvent, les costumes que l'exemple de leurs conquérans a associés avec leurs idées les plus récentes de force et de splendeur.

» Le nabab, suivi de son fils aîné, vint ce matin pour me voir, conformément à la promesse qu'il m'avait faite. C'est un vieillard de bonne mine, dont le teint clair prouve avec quel soin les conquérans mongols ont cherché à conserver leur carnation septentrionale; ses mains, en particulier, sont presque aussi blanches que celles d'un Européen. Il resta assis fort long-tems, fumant son *houkah,* et conversant avec assez de facilité en anglais. Il me cita quelques livres d'histoire écrits en notre langue, et se montra assez au fait des événemens de la guerre d'Espagne, et de la part que Sir Édouard Paget y avait prise. Son fils est un jeune homme d'environ trente ans, d'un teint plus brun et d'une éducation plus négligée; il ne connaissait pas la langue anglaise. Le nabab nous parla d'un bel éléphant sauvage, dont ses gens faisaient actuellement la chasse à quelques milles de Dacca. Il me dit que ces animaux s'ap-

prochaient rarement si près de la ville. Il m'engagea à ne jamais visiter les ruines, que monté sur l'un d'eux, attendu que les décombres des anciens bâtimens étaient infestés de tigres et de serpens. Il me fit quelques questions convenables sur l'étendue et le but de mon voyage, et me parla d'un prêtre grec qui désirait m'être présenté, et qui, selon lui, était un homme respectable et instruit. Comme je lui parlai des antiquités de Dacca, il me dit qu'elles n'étaient pas très-anciennes, attendu que la vieille ville était, relativement, d'une construction musulmane assez récente. Il était vêtu de blanc, et portait une ganse d'or dans son turban; son fils avait un turban de soie pourpre, galonné d'or et rehaussé de quelques pierreries. L'un et l'autre avaient de superbes anneaux en diamans. J'eus soin de donner au nabah le titre d'altesse, distinction dont il était fort jaloux. On m'apporta de l'attar de roses, et je me levai pour en offrir à nos hôtes. Le nabah me demanda, en souriant, où j'avais appris leurs usages. Il quitta alors son siége ainsi que son fils, et M. Master lui présenta le bras pour l'aider à descendre l'escalier. Les marches étaient bordées de serviteurs qui portaient des bâtons ou masses d'argent, et ses gardes à cheval entouraient le carrosse, qui, évidemment, lui venait de seconde main, car il portait encore, sur ses panneaux, les armoiries du premier propriétaire. A tout prendre, cet appareil était assez mesquin. Les cipayes de la Compagnie lui présentèrent les armes, et sa propre suite poussa des acclamations, au milieu desquelles on distinguait les titres de sa famille : « Lion dans les combats ! Prudent au conseil ! Prince victorieux ! etc. » Mais cela fut fait sans élan, sans enthousiasme, à peu près comme les proclamations d'un crieur dans une cour de justice anglaise. Au surplus, dans toute la durée de cette entrevue, j'éprouvai une véritable satisfaction, en voyant l'humanité, le res-

pect, la douceur que M. Master témoignait dans chaque mot, et, pour ainsi dire, dans chaque geste, pour ce souverain déchu. Ses formes n'auraient pas été différentes, ni de meilleur goût, s'il se fût adressé, en Angleterre, à un prince du sang. Ces princes adoptent graduellement la plupart des habitudes et des usages anglais, et surtout notre système d'éducation; leur avenir, et l'influence qu'ils exerceront un jour, peuvent être l'objet de considérations fort importantes. »

A son premier débarquement, l'aimable prélat fut reçu par des officiers qui portaient les bâtons ou masses d'argent dont nous avons déjà parlé. Comme c'est, dans l'Inde, le signe d'un haut rang, beaucoup des agens supérieurs de la Compagnie en faisaient jadis porter devant eux; mais, aujourd'hui, cette distinction n'est plus accordée qu'au gouverneur-général, au commandant en chef des troupes, au chef de la justice, et à l'évêque de Calcutta. Ces emblêmes sont accordés ou refusés aux grands de la Péninsule, selon l'idée que le gouvernement se fait de leur importance. Ils ne sont pas moins brigués dans l'Inde, que les croix et les rubans en Europe. Du palais du rajah de Dacca, l'évêque se rendit à celui de Mir Israf Ali, l'un des personnages les plus considérables du district, parmi les Musulmans.

« 20 *juillet*. M. Master me dit que Mir Israf avait fait des dépenses extravagantes, et que ses affaires étaient maintenant fort embarrassées. Cependant ses propriétés foncières s'élevaient à plus de 300,000 *begahs;* sa famille est l'une des plus considérables de l'Inde, parmi les familles particulières. Il était alors absent, mais ses deux fils avaient été fort polis, et m'exprimèrent l'espoir que je leur rendrais leur visite. Je n'étais pas fâché, d'ailleurs, de voir l'intérieur de cette construction. La maison de Mir Israf Ali est bâtie autour d'une cour, et ressemble à un monastère qui serait occupé par un corps de uhlans. On y voit beaucoup

de beaux chevaux, une multitude de domestiques, avec des livrées brillantes, mais malpropres, en un mot un mélange singulier de luxe et de négligence.

» Les deux jeunes gens, et un de leurs parens, qui paraissait être leur mentor, ou du moins l'homme d'affaires de leur père, m'accueillirent avec quelque surprise. Ils étaient excessivement sales et très-mal préparés pour recevoir du monde. Néanmoins ils parurent flattés de ma démarche, et firent preuve de savoir vivre en ne faisant point d'excuses. Ils me conduisirent, par un mauvais petit escalier, dans leur salon ordinaire, qui était en meilleur état que leur personne, et mieux meublé que je ne m'y attendais, d'après l'aspect du rez-de-chaussée. Après les premiers complimens, j'eus recours à Abdallah, notre interprète, et ils parlèrent naturellement et avec volubilité sur les belles chasses que leur père me ferait voir lorsqu'il me conduirait à la campagne, attendu que ses bois étaient remplis de tigres, de léopards et même d'éléphans sauvages. Vint ensuite le désir qu'ils exprimèrent pour obtenir des masses d'argent. Leur père, me dirent-ils, n'était pas dans l'usage de demander des faveurs du gouvernement, mais c'était une honte que des *babous* de Calcutta obtinssent les plus hautes distinctions, tandis que de véritables *seyds*, descendans du Prophète, qui n'avaient jamais fait le commerce, et dont l'épée avait conquis, sur les idolâtres, les terres pour lesquelles ils payaient maintenant des contributions à la Compagnie, étaient ainsi négligés. Je ne pus leur promettre mon appui à cet égard, mais je leur répliquai que les familles anciennes n'avaient pas besoin de masses d'argent pour être respectées. « Oui, me dit le plus jeune, mais nos ancètres en avaient autrefois, et nous les conservons encore dans notre maison. » Je répliquai que, si ce fait pouvait être

prouvé, le gouvernement serait sans doute favorable à leur demande. Je pris congé d'eux, après qu'ils m'eurent présenté de l'essence de rose dans une bouteille antique, élégamment ciselée, et qui paraissait dater de l'époque où leurs ancêtres taillaient en pièces les idolâtres. M. Master me dit ensuite que, si le père eût été à la maison, je n'aurais pas été fatigué de ces plaintes sur les masses d'argent; qu'à la vérité il les convoitait beaucoup, mais qu'il était à la fois trop fier et trop bien élevé pour adresser une demande ou une plainte à un étranger.

» 23 *juillet.* Aujourd'hui, pendant notre halte, j'eus un spectacle à la fois intéressant et pénible dans la personne d'un fakir musulman, bien fait, et d'une figure agréable. Il était presque nu, et il avait un mouchoir blanc roulé autour du bras gauche, et, sur l'autre, un morceau d'étoffe d'un jaune très-vif, qui pendait négligemment. Une cornaline, montée en argent, ornait son cou, et il portait à la main un grand chapelet noir et une petite coupe de bois. Il avait des formes polies, et parlait fort bien l'hindoustani (1). Cependant il y avait des signes d'aliénation dans ses yeux et dans son front. Il me demanda la permission de s'asseoir sur le rivage, pour voir ce que nous faisions, attendu, disait-il, qu'il aimait beaucoup les Anglais. Il me dit qu'il était un grand voyageur, qu'il était allé à Bombay, dans le Caboul, etc., et qu'il avait fait vœu d'aller jusqu'au bout du monde. Je lui offris quelques aumônes, mais il refusa en observant qu'il ne prenait jamais d'argent, qu'il avait son repas pour la journée, et qu'il n'avait besoin de rien. Je lui fis encore demander, par Abdallah, s'il ne voulait rien; il bondit en riant, s'inclina d'une manière

(1) NOTE DU TR. C'est la langue qui se parle aujourd'hui le plus généralement dans l'Inde. C'est au samscrit et au persan qu'elle a emprunté la plupart de ses formes grammaticales, et des mots de son vocabulaire.

respectueuse, et s'en fut en chantant à haute voix : *la Illah al Allah !* Son aspect et ses manières rappelèrent vivement à ma mémoire l'Arabe Meynoun.

» 31 *juillet.* Dans un village voisin, je vis un singe dans l'état de liberté, mais aussi apprivoisé que possible ; c'était le favori, peut-être le dieu, ou du moins l'animal sacré des villageois. Il reposait sur un buisson, lorsque nous nous arrêtâmes, et, quand il sentit l'odeur du dîner, il s'approcha gravement du bord de l'eau. Il était de la taille d'un large épagneul, énormément gros, couvert de longs poils blancs, mais, sur la poitrine, il avait une mouche bleue, et ses extrémités étaient d'un ton orange. Il n'avait pas de queue, ou du moins elle était si courte que le poil la recouvrait. Il vint à quatre pattes ; je lui donnai une rôtie dont il parut fort satisfait. Je suppose qu'il est dans l'usage de recevoir des cadeaux du même genre à cet endroit, qui est celui où on relâche d'ordinaire. Jamais je n'ai rencontré de fakir humain en aussi brillante santé. Monter sur les arbres, pour un ermite de son embonpoint, doit être une grosse besogne ; je pense cependant que sa sûreté exige qu'il y grimpe pendant la nuit, car ce serait une excellente pâture pour les chacals. »

Les citations que nous venons de faire suffisent sans doute pour donner une idée du talent descriptif de l'auteur. Cependant nous ne pouvons résister à l'envie de citer encore le tableau, si pittoresque, que fait M. Héber de l'Athènes, ou plutôt de la Rome hindoue, de Bénarès, la grande ville ecclésiastique de l'Inde, cité plus entièrement orientale qu'aucune de celles qu'il avait vues auparavant.

« Aucun Européen ne vit dans la ville, et les rues ne sont pas assez larges pour qu'une voiture à roues puisse y circuler. Celle de M. Fraser fut arrêtée tout d'abord, dès l'entrée, et nous fîmes le reste du chemin dans un *ton-*

jon (1), à travers des allées si étroites, si encombrées, si tortueuses, que, même en tonjon, nous ne les traversions qu'avec peine. Les maisons sont très-hautes : aucune n'a moins de deux étages; la plupart en ont trois, et plusieurs cinq à six, spectacle tout-à-fait nouveau pour moi dans l'Inde. Elles sont richement décorées de verandahs, de galeries, de fenêtres avec des balcons, de larges toits fortement inclinés, et que soutiennent des tasseaux sculptés avec soin. Le nombre des temples est très-considérable; la plupart fort petits, disposés comme des niches dans les angles des rues, et sous l'abri de quelque grande maison. Le dessin, cependant, n'en est pas sans grâce. Plusieurs sont entièrement couverts de fleurs, d'animaux, de branches de palmiers, sculptés avec une élégance et surtout un fini que je n'ai vu surpasser dans aucune construction grecque ou gothique. Ces temples sont construits avec de bonnes pierres de Chunar, auxquelles on donne une teinte d'un rouge sombre. Les habitans décorent les parties les plus en vue de leurs maisons, de camaïeux peints des vives couleurs de la tuile, et qui représentent des hommes, des femmes, des taureaux, des éléphans, des dieux, des déesses avec leurs formes et leurs attributs divers; le degré de leur puissance est exprimé par le nombre de leurs têtes et de leurs bras. Des taureaux de tous les âges, consacrés à Siva, apprivoisés et familiers comme le chien domestique, circulent, d'un air nonchalant, dans ces rues si étroites, ou s'y couchent en travers. On ose à peine les toucher pour qu'ils fassent place aux tonjons; les coups doivent être donnés très-doucement : malheur au profane qui oserait braver les préjugés de cette population fanatique! Les singes consacrés à Huminaun, le singe divin qui conquit

(1) Espèce de palanquin ou de litière.

Ceylan pour Rama, sont, dans quelques parties de la ville, tout aussi nombreux. On les voit grimper sur les toits des maisons ou des temples, avancer leurs têtes impertinentes ou leurs pattes dans les boutiques des fruitiers ou des confiseurs, et dérober les mets des repas des enfans. On rencontre à chaque instant des maisons de fakirs décorées d'idoles, et d'où sort le tintement continuel des vinas, des biyals et d'autres instrumens discordans. Les rues principales sont bordées, dans toute leur longueur, par des mendians de toutes les sectes, et qui présentent les innombrables difformités que peuvent produire le charbon, la bouse de vache, les maladies, les attitudes hideuses et dégoûtantes de la pénitence. Ce fut ici que j'eus occasion d'observer, pour la première fois, ces hommes qui altèrent volontairement la forme naturelle de leurs bras ou de leurs jambes, en les maintenant constamment dans la même position, ou qui tiennent leurs mains serrées jusqu'à ce que leurs ongles sortent par l'autre côté. Spectacle d'une superstition barbare, et que je ne pouvais voir sans horreur. Leurs exclamations plaintives, quand nous passions devant eux, *Agah Saheb! Topi Saheb!* titres ordinaires des Européens, *quelque chose à manger, s'il vous plaît!* m'eurent bientôt fait donner le peu que j'avais; mais c'était une goutte d'eau dans l'océan : au surplus, à mesure que nous avancions dans la ville, les importunités du reste se confondaient dans le vacarme général. Tels sont les tableaux et le bruit dont l'étranger est, en quelque sorte, assailli quand il entre dans cette ville sainte, *le lotus du monde*, qui ne repose pas sur la terre commune, mais sur les pointes du trident de Siva, lieu si privilégié que quiconque y meurt, de quelque secte qu'il soit, et quand bien même il mangerait du bœuf, est sûr de son salut, *pourvu qu'il soit charitable envers les pauvres brahmines*. C'est cette haute renommée qui en fait le rendez-

vous général des mendians. Indépendamment de cette multitude innombrable de pélerins, qui arrivent de toutes les parties de l'Inde, du Tibet et de l'empire birman, on y voit aussi un grand nombre de riches individus dans le déclin de l'âge, et des hommes tombés en disgrâce ou bannis par ces révolutions qui troublent sans cesse les cours hindoues restées indépendantes. Ils y viennent expier leurs fautes par des charités sans mesure et sans discernement, et occuper leurs loisirs par le pompeux spectacle des cérémonies de leur culte (1). »

Voici la peinture d'un des innombrables temples de cette cité sainte :

« La petite cour du temple était remplie, comme celle d'une ferme, de taureaux surchargés d'embonpoint, qui avançaient leurs museaux dans les mains ou dans les poches, pour y prendre les friandises dont les dévots ont soin de s'approvisionner. Les cloîtres sont remplis d'hommes nus, défigurés par le charbon et la bouse de vache, et criant tous, d'une voix glapissante : *Ram! ram! ram! ram!* bruit étourdissant pour un étranger. Cependant on remarque partout une grande propreté, et, au fond, les prêtres ne paraissent guère occupés qu'à laver leurs idoles et le pavé du temple. Ils se montraient fort empressés de me faire voir toutes leurs curiosités, observant qu'ils étaient aussi

(1) NOTE DU TR. Bénarès est la seule ville de l'Hindostan où le samscrit ne soit pas tout-à-fait une langue morte. Plusieurs brahmines n'y parlent que cette langue, et ne communiquent que par interprètes avec le reste de la population. Les pundits de Bénarès sont les dépositaires de tout le savoir de l'Inde antique, de ses traditions mythologiques, historiques, etc.; mais ce serait une erreur de croire qu'ils exercent une influence prépondérante sur le clergé hindou, comme le pape sur les prêtres catholiques, ou le muphti sur les ulemahs turcs. Il n'existe pas chez les Hindous de chef suprême de la religion, ni de conciles qui en tiennent lieu. L'organisation intérieure de leur culte se rapproche davantage de celle des églises protestantes que de l'église latine. S.

des *padres*, chose qu'ils faisaient valoir pour obtenir de moi un présent. »

Les affaires de notre empire d'Asie doivent nécessairement exciter beaucoup notre attention dans les deux Chambres, et, en général, dans tout le pays, pendant les quatre années qui restent à courir, avant qu'on décide la grande question de savoir s'il sera encore régi par une compagnie, ou directement par les ministres du roi. Le journal de l'évêque de Calcutta contient un grand nombre de faits et d'observations propres à éclairer cette question d'une si haute importance. Sous ce rapport, il présente un intérêt bien supérieur encore à celui des descriptions qu'il renferme, et des renseignemens qui s'y trouvent sur la littérature classique de l'Inde.

Nous voyons avec plaisir qu'à tout prendre M. Héber est favorable au gouvernement de la Compagnie. Il reconnaît les vices et les imperfections de notre système, et il est bien loin de parler du caractère et des dispositions des indigènes avec cet orgueil européen, malheureusement trop commun chez ceux que nous chargeons de régir nos possessions de l'Inde. Rien n'est exagéré ni dissimulé dans ses fidèles peintures. Il reconnaît que notre gouvernement a dégradé ou appauvri certaines classes de la population; mais il n'hésite pas à dire qu'en somme il a été utile à la généralité des habitans. M. Héber pense que, si nous continuons à améliorer graduellement la condition du peuple, nous ne devons rien craindre pour la durée de notre empire. Non, certes, que cet empire puisse rester indéfiniment sur le pied de colonie ou de dépendance d'un état aussi éloigné que l'Angleterre: ce n'est point là sa manière de voir; mais il suppose que, sous un système paternel et libéral, l'industrie de l'Inde peut être

stimulée à un degré que l'on n'imagine pas; le caractère de ses habitans amélioré et ennobli; leurs préjugés, même les préjugés religieux, lentement, mais sûrement déracinés; en un mot, que la condition de cette région immense sera tellement changée, que la séparation de l'Angleterre entraînerait nécessairement l'admission de plusieurs grands états indépendans dans le système social du monde civilisé, et même du monde chrétien. La haute raison de celui d'où émanent ces conjectures ne permet pas de les traiter de visionnaires, et elle les rend dignes d'un examen sérieux.

L'évêque de Calcutta visita aussi Mirzapour, ville dont l'importance ne date que de l'établissement de la puissance anglaise. Elle a aujourd'hui une population de deux ou trois cent mille ames, engagée dans un commerce très-étendu, et jouissant de beaucoup d'aisance et de liberté. Elle est décorée de nouveaux bâtimens de toute espèce, dont la magnificence ne le cède qu'à ceux de Calcutta.

« Le pays que je viens de traverser est, sans contredit, très-riche et très-intéressant. Dans moins de deux cents milles (environ 66 lieues), au bord du même fleuve, j'ai vu six villes, dont la plus petite n'est pas moins populeuse que Chester; deux, Patna et Mirzapour, le sont davantage que Birmingham; et une autre, Bénarès, est plus peuplée qu'aucune ville d'Europe, à l'exception de Londres et de Paris. Ce beau pays est, en outre, semé de villages innombrables. J'observai à M. Corrie, que je m'attendais à trouver l'agriculture florissante dans l'Inde, mais les grandes villes ruinées par suite de la détresse des nobles musulmans. Il répondit qu'en effet il y avait beaucoup d'anciennes familles en décadence, mais que cela était plus que compensé par l'amélioration du sort des

classes moyennes, dont le bien-être s'était singulièrement accru. Si quelques villes étaient abandonnées, continua-t-il, d'autres, en bien plus grand nombre, avaient vu s'augmenter, dans une forte progression, le nombre de leurs maisons et de leurs habitans. Un signe certain de l'accroissement de bien-être, c'était cette multitude de petites améliorations introduites dans les temples, et surtout dans les maisons particulières, construites en partie dans le style européen, mais habitées par des indigènes. Ceux-ci étaient évidemment devenus plus riches, et ils ne craignaient plus de le paraître. Les grandes villes du Douab offraient sans doute des scènes de désolation. Tout le pays, autour de Dehli et d'Agra, était couvert de débris en marbre des villas, des mosquées, des palais, des canaux, lorsqu'il y vint pour la première fois; mais ces ruines existaient avant que les armes britanniques eussent été portées jusque là : car le pays avait été exposé à la tyrannie et aux invasions continuelles des Persans, des Affghans et des Mahrattes. De grandes améliorations avaient déjà été introduites à Agra, avant son départ, et il espérait en trouver davantage à son retour. Dans son opinion, l'Inde tout entière avait gagné sous la domination anglaise, à l'exception peut-être de Dacca et de son voisinage, où les manufactures étaient presqu'entièrement détruites. »

A Allahabad, M. Héber eut occasion de voir un Musulman, d'une ancienne famille, et jouissant d'une haute considération.

« Comme la conversation se dirigea sur la chasse, j'observai qu'il y avait beaucoup de bois dans le voisinage, et je demandai s'il s'y trouvait des tigres. « Non, dit-il, il n'y en a plus depuis plusieurs années; les bois sont moins considérables, et il y a trois fois plus de terres cultivées

qu'il n'y en avait sous le visir. Nous avions aussi beaucoup de tigres à cette époque et assurément beaucoup trop. Ils ont été remplacés par des choses qui valent mieux: des champs de blé, des villages et des habitans. »

C'est une chose très-remarquable que la manière dont les bêtes féroces les plus formidables disparaissent devant la toute-puissance de l'homme, dans les contrées soumises à un gouvernement régulier. Bientôt le tigre ne sera guère plus commun dans nos possessions de l'Orient que dans celles de l'Occident. Naguère encore il était d'une férocité et d'une audace incroyables. Il n'était pas rare quand, du rivage, il apercevait quelque embarcation, de le voir se jeter dans les eaux du Gange pour aller attaquer l'équipage du bateau. Le matelot indigène, familiarisé avec ces attaques, attendait que le monstre plaçât ses pattes sur le bord du bâtiment pour s'y élancer, et il les abattait d'un coup de hache. On sent quelle présence d'esprit il lui fallait pour ne pas manquer son coup! S'il échouait, tout était perdu, et l'équipage devenait la proie de la férocité du tigre. On observe malheureusement que le serpent est bien plus opiniâtre. Aujourd'hui il infeste encore les forêts dont le tigre a disparu pour toujours. Il n'est guère moins dangereux; car, dans ces belles contrées, la nature tour-à-tour sublime, gracieuse ou terrible, a tout construit sur une grande échelle. Dans le bien, comme dans le mal, rien n'y est petit ou médiocre.

Nous trouvons plus loin, dans le journal de M. Héber, le passage suivant:

« Le jour a été beau, et quoique les routes fussent en fort mauvais état, c'était pour moi une vive satisfaction d'entendre nos porteurs et les villageois se féliciter mutuellement, et remercier la divinité de ce que la crainte de la

famine et de ses horreurs avait disparu. L'un de nous entendit un propos qui eut à nos yeux d'autant plus de prix, que celui qui le tenait ne savait pas qu'il fût écouté par un Européen. « Voilà une bonne pluie pour le blé, dit un villageois, en passant près d'un autre. — Oui, répliqua celui-ci, et nous avons aussi un bon gouvernement, sous lequel on peut manger son pain en sûreté. » Tant que ces sentimens prévaudront dans l'Inde, nous n'aurons aucune crainte à concevoir sur la possibilité de la conserver (1). »

(1) NOTE DU TR. Quand les Anglais ont conquis l'Inde, c'est en grande partie aux Mongols qu'ils l'ont prise ; car, depuis plusieurs siècles, à l'exception des provinces centrales et de quelques autres parties isolées, elle avait cessé de se régir elle-même. On conçoit sans peine qu'elle se trouve mieux dans les mains d'un peuple de marchands, nécessairement conservateurs, que dans celles de conquérans tartares. Il paraît, cependant, qu'elle a eu quelque peine à se faire au nouveau joug. Un des hommes les plus distingués de l'ancienne armée, le général Decaen, laissé à l'écart, on ne sait pourquoi, par le gouvernement actuel, demandait 10,000 hommes à Napoléon, lorsqu'il était gouverneur de l'Ile de France, pour enlever l'Hindostan aux Anglais. « Je me placerai sur un rocher, disait-il, et l'Inde accourra à moi. » Mais, depuis cette époque, tout a bien changé. Le Grand Mongol, vain simulacre de royauté, dont, de tems à autre, le gouverneur-général emploie le nom et le protocole pour obtenir une obéissance plus facile des Musulmans, est toujours gardé à vue, dans son palais de Dehli. Ses anciens feudataires sont, ou détrônés, ou vassaux de la Compagnie. Dans l'Inde centrale, les excursions des Pendaris et des Rajepoutes ont été réprimées, et une main puissante les contient dans un repos dont ils commencent à apprécier les avantages. Du tems de la domination anarchique de leurs chefs, certains districts rajepoutes avaient été tellement ravagés par leurs hostilités intestines, que les habitans avaient été forcés de les abandonner. Les tigres en avaient, à la lettre, pris possession, et ils en infestaient toutes les parties ; ils en ont été heureusement expulsés à leur tour, et des populations industrieuses sont venues rendre à la culture ces campagnes dévastées. Holkar, souverain d'un des états mahrattes, reconnaît la suzeraineté de la Compagnie. Il serait, d'ailleurs, dans l'impuissance de

Il ne faut pas se dissimuler, cependant, que beaucoup de nos jeunes et frivoles compatriotes ne craignent pas de bles-

rien tenter aujourd'hui. Son armée, qui était autrefois de 15,000 chevaux et de 10,000 hommes d'infanterie, est réduite à 3,000 chevaux et à 200 hommes d'infanterie pour garder son palais. Scindiah, l'autre chef mahratte, conserve toujours son indépendance nominale; mais la nécessité de remettre quelqu'ordre dans ses finances l'a forcé de faire les plus grandes réductions dans ses troupes. En 1817, elles se composaient de 13,000 chevaux, de 26,000 hommes d'infanterie et 396 pièces de canon, indépendamment des Pendaris et de quelques autres troupes mercenaires qu'il avait à sa solde. Il n'a plus aujourd'hui que 9,000 chevaux et 13,000 hommes d'infanterie. Avec cela il ne pourrait rien entreprendre : il paraît, au surplus, qu'il n'y songe pas, et qu'ainsi que ses sujets il n'aspire plus qu'à rester paisible. Les Anglais prétendent que l'opinion des femmes mahrattes leur est favorable: or, cela est très-important; car, chose remarquable, les femmes, dans ces tribus guerrières, n'exercent pas moins d'ascendant qu'en Pologne. Comme les Polonaises, elles ont, en général, une supériorité intellectuelle incontestable sur leurs maris, qui se livrent à des exercices gymnastiques violens, tels que la chasse des tigres, etc., tandis qu'elles cultivent leur esprit et leurs grâces naturelles. Elles jouissent d'une liberté à peu près égale à celle des femmes de l'Europe. Rarement elles portent un voile; elles ont un douaire assuré quand elles se marient, et elles donnent des fêtes chez elles, où les hommes étrangers à leurs familles sont admis. C'est une chose qui mérite d'être observée, que le respect des femmes s'associe presque toujours à l'esprit militaire. Le seul état indigène qui pourrait faire quelqu'ombrage à la Compagnie, c'est la confédération des Sickhs, populations belliqueuses, que leurs princes font enrégimenter à l'européenne par des officiers français; mais ce danger est bien éloigné, bien incertain, et, selon toute apparence, les Sickhs se contenteront de défendre leur indépendance, sans songer à disputer la Péninsule aux Anglais. D'un autre côté, ceux-ci n'ont rien à craindre des agressions du dehors. Pondichéri, Chandernagor, démantelés, et que nous ne conservons que sous leur bon plaisir, ne sauraient assurément nous servir de point d'appui pour agir contre eux, si jamais nous en avions la fantaisie. Dans le siècle dernier, Nadir Schah avait appris à ses sujets le chemin de l'Hindostan; aujourd'hui la Perse, palpitante sous les serres de l'aigle russe, ne peut plus songer à des conquêtes. Mais, dit-on, ce sont les Russes qui y pensent maintenant, et l'idée d'une invasion dans la Péninsule n'est guère moins

ser les préjugés des indigènes, et même leurs sentimens les plus respectables et les plus naturels. L'évêque de Calcutta

populaire dans leurs troupes, que celle de l'invasion de la Turquie? Les Anglais doivent se rassurer sur ce danger : ce qui se passe au pied de l'Hémus fait voir que ce n'est pas le tout, pour un gouvernement, d'enrégimenter de grandes masses ; qu'il faut aussi des intelligences supérieures pour les faire mouvoir; et que des barbares indisciplinés, mais pleins d'énergie et de feu, peuvent soutenir sans désavantage le choc de troupes bien dressées, mais sans élan. La Turquie pourra, quelque tems encore, donner assez d'occupation aux Russes, pour détourner leur attention de l'Hindostan.

Ce qui tend, par-dessus tout, à consolider la puissance de la Compagnie, c'est le respect qu'elle témoigne pour les usages, même les moins raisonnables des indigènes. Tous les ans, cinq ou six cents veuves se brûlent sous les yeux de ses agens, sans qu'ils osent mettre obstacle à ces odieux sacrifices, malgré l'horreur qu'ils en éprouvent. L'insurrection de Vellore a encore augmenté leur circonspection habituelle. La cause de cette insurrection, qui faillit compromettre la domination anglaise, était, en apparence, très-frivole. On avait voulu substituer, au turban des cipayes, un bonnet européen, qui avait l'inconvénient de cacher la marque de leur caste que les Hindous portent sur le front. La colère des cipayes fut au comble ; ils crurent que c'était un commencement d'attaque contre leur culte, et cette idée, en se propageant dans la Péninsule, aurait porté tous ses habitans au même degré d'irritation. On se hâta bien vite de satisfaire les cipayes, en leur rendant leur turban. Comme le marquis de Wellesley, pendant sa brillante administration, s'aperçut que les missionnaires anglicans ou presbytériens portaient ombrage aux indigènes, il se garda bien d'encourager leur prosélytisme, et il y mit même des entraves. « Les Hindous, dit M. Dubois, sont un peuple tout-à-fait différent des autres. Vous pouvez, si vous le voulez, exercer sur eux l'empire le plus tyrannique ; vous pouvez les accabler de taxes, et leur enlever leurs propriétés ; vous pouvez les charger de chaînes et les vendre avec leurs femmes et leurs enfans : il est probable qu'ils se soumettront à ces violences; mais si vous tentez de modifier quelques-unes de leurs institutions civiles ou religieuses, vous aurez affaire à un peuple intraitable, et je suis intimement convaincu que le jour où le gouvernement voudra intervenir dans ces matières, sera le dernier de son existence politique. » Cette manière de voir n'est pas tout-à-fait d'accord avec les espérances du zélé protestant qui a écrit l'article, d'ailleurs fort curieux, que nous venons de traduire; mais nous croyons que ce dernier écrivain s'exagère

en cite plus d'une preuve avec un vif sentiment de regret. Par exemple, un officier, voyageant sur le Gange, se faisait un jeu de tirer sur son bateau de cuisine. Sans doute,

un peu les facilités que l'introduction du christianisme trouvera chez les Hindous. Le dernier complot d'une certaine importance qui ait été tramé contre la Compagnie, par les indigènes, remonte à l'époque, déjà fort éloignée, de 1818. La guerre contre les Pendaris venait de finir, et le pays jouissait d'une tranquillité relative, quand une agitation soudaine fut provoquée par des noix de cacao qui passaient de village en village, avec une injonction mystérieuse de les remettre à une personne désignée, ordinairement la principale autorité locale. De Jeypour, au sud du Decan, et des frontières de Guzerate au territoire de Bhopal, ce signal singulier fut transporté avec une rapidité incroyable. Le *potail* de chaque village où arrivaient ces noix les portait, hors d'haleine, à un autre, pour échapper à une malédiction prononcée contre ceux qui les arrêteraient ou même qui les retarderaient dans leur course. Aucun événement postérieur ne vint jeter du jour sur cette ténébreuse affaire et sur le but positif que se proposaient les auteurs de ce complot. On fit une enquête; des personnes intelligentes furent envoyées sur la trace des noix de cacao, trace qu'elles suivirent pendant plusieurs centaines de milles, mais sans qu'il en résultât aucune lumière. Aujourd'hui même, un événement qui avait mis toute l'Inde en fermentation, pendant plus d'un mois, est encore un mystère impénétrable.

Un danger moins imaginaire, pour la domination anglaise, que ceux que nous examinions tout à l'heure, est celui qui pourrait résulter des populations métisses. Ces races, dans lesquelles le sang hindou et le sang anglais viennent se confondre, reçoivent, en général, de leurs pères, des habitudes et une éducation européennes, mais sans participer à aucun de leurs priviléges. D'un autre côté, elles sont l'objet des dédains des indigènes. On sent combien cette double réprobation doit leur paraître insupportable. Il y a quelques années, les métis avaient établi un journal à Calcutta, spécialement consacré à faire valoir les droits qu'ils ont à être traités comme des Anglais. Le ton véhément de ces réclamations déplut au gouverneur-général, et, comme la presse n'est pas libre dans le territoire de la Compagnie, le journal fut supprimé. Au surplus, n'exagérons rien; le tems où les métis seront assez nombreux et assez forts pour briser, dans l'Inde, le sceptre de l'Angleterre, et placer sous le joug les Hindous de sang pur, est encore bien éloigné, si même cette grande révolution doit jamais s'accomplir.

S.

il avait soin de tirer assez haut, pour qu'il ne pût pas arriver d'accident; mais on conçoit que ce jeu cruel devait laisser un profond sentiment de vengeance dans le cœur de ceux qui en étaient l'objet. Cette conduite est évidemment aussi dangereuse qu'elle est répréhensible. Détournons les yeux de ces fâcheux incidens, pour les fixer sur des scènes plus agréables. M. Héber donne des preuves multipliées de la reconnaissance avec laquelle les pauvres Hindous accueillent l'intérêt et les égards de leurs supérieurs européens. En parlant de sa nombreuse suite, il dit que ceux qui en faisaient partie étaient tous susceptibles de sentimens humains et compatissans, que la conduite de leur bon et aimable maître était, sans aucun doute, de nature à exciter. Par exemple, il raconte qu'un jour un enfant lui apporta un petit chevreau : comme il le réprimanda doucement d'avoir pris ce pauvre animal, dont on ne pouvait faire aucun usage à table, et qu'il ordonna de le reporter à l'endroit où on l'avait trouvé, tous les Hindous présens bénirent à haute voix le bon prélat. Une autre fois, comme il s'opposait à ce qu'on coupât la queue d'un cheval, en observant que Dieu n'avait point fait de membres inutiles, un vieillard observa que, depuis vingt-deux ans que les Anglais occupaient le pays, jamais il ne leur avait entendu tenir un propos aussi sage. « Je me rappelai Sancho Pança, dit le modeste évêque, et ses sages dictons; et je regrettai que ma connaissance trop imparfaite de l'hindostani ne me permît pas de leur tenir des discours qui valussent davantage. » Cependant ces observations isolées et ces leçons occasionnelles valaient mieux peut-être que des harangues plus étudiées. Les serviteurs de M. Héber lui demandaient souvent un ou deux jours de congé pour aller visiter leur famille, qui habitait près du fleuve. Il se fit beaucoup ai-

mer par la facilité avec laquelle il accordait ces autorisations. Jamais on ne chercha à abuser de sa bonté. Dans une occasion, il eut la satisfaction de se convaincre qu'une avance du salaire d'un mois avait servi exclusivement au père et à la mère infirmes d'un de ses domestiques. Dans le cours du voyage, il fut témoin d'un incident qui le toucha beaucoup. On lui dit qu'un de ses bateliers mettait chaque jour de côté une portion de son riz, et qu'il la donnait aux oiseaux, en disant : « Ce n'est pas moi qui vous nourris, c'est mon fils. » Il apprit ensuite que ce pauvre homme avait perdu son fils, quelques années auparavant, et que cet enfant était dans l'usage de nourrir les oiseaux de cette manière. C'était en sa mémoire que le père n'oubliait jamais de faire de même à midi : certes, des hommes tels que ceux-là méritent tout autre chose que des sentimens de mépris.

Le peuple des campagnes, dans les provinces du centre, est une des races les plus intéressantes de tout l'Hindostan. Il se distingue, en général, par un caractère gai et ouvert ; il est passionné pour la musique, et, quand le travail du jour est fini, il passe des heures entières à chanter en chœur. Le soir, lorsque les femmes reviennent d'un puits ou d'une rivière, où elles ont été chercher l'eau nécessaire à leur famille, elles entonnent ensemble quelque chanson favorite. Les mariages sont célébrés par des danses, où les deux sexes sont confondus, comme dans l'Occident. Ces populations ont aussi une espèce de carnaval ; car on retrouve dans ces contrées le principe de presque tous nos usages. Pendant ce carnaval, qui dure quatre semaines, toutes les distinctions sociales sont mises de côté : le plus pauvre peut jeter la poudre rouge sur le plus riche ; la femme est dégagée de son respect ordinaire

pour son époux; et partout on n'entend que le bruit des danses et de la musique. Au surplus, même dans les tems ordinaires, le paysan du Malwa parle à ses supérieurs avec une liberté antique qui étonne et qui plaît.

Les Hindous gardent, en général, un souvenir profond et durable des fonctionnaires qui les ont gouvernés avec bonté et douceur : M. Héber en cite diverses preuves. C'est ainsi qu'à Allahabad, lorsqu'il demanda quel était celui de tous les gouverneurs généraux de l'Inde que le peuple avait le plus aimé, il reconnut, par les réponses qu'on lui fit, que si lord Wellesley et Warren Hastings (1) étaient considérés comme les deux plus grands hommes qui eussent régi notre empire d'Asie, on parlait avec beaucoup plus d'affection de M. Duncan. « *Duncan saheb kha chota baï,* frère cadet de M. Duncan », est toujours l'expression ordinaire dont on se sert pour caractériser tout homme public qui traite avec justice les indigènes. A Boglipour, M. Héber trouva que la mémoire du juge Cleveland, mort à vingt-neuf ans, en 1784, était encore en honneur. Cet habile et judicieux administrateur avait fait beaucoup pour le district; il avait amélioré son agriculture, établi des bazars, et organisé une bonne police dans un district qu'on avait long-tems cité pour les désordres qui s'y commettaient. Quand il mou-

(1) Note du Tr. Qu'il ne faut pas confondre avec le marquis d'Hastings qui n'a été dans l'Inde que long-tems après lui. Warren Hastings est le même dont l'accusation fut si éloquemment soutenue, à la Chambre des Pairs, par Shéridan. L'administration du marquis de Wellesley est une des grandes époques de l'histoire de l'Inde anglaise. Lord Wellesley est frère aîné du duc de Wellington; mais, quoique son nom ait moins de notoriété sur le continent, il a sur son cadet une supériorité immense. C'est un des orateurs les plus remarquables de la Chambre haute; depuis qu'il ne fait plus partie de l'administration, il n'y parle que fort rarement, mais ses discours font événement par la supériorité des vues et du langage.

rut, les chefs des montagnes et les principaux Musulmans de la plaine réunirent leurs contributions pour élever un monument sur sa tombe. Comme ce monument est consacré à la mémoire d'un chrétien, on l'appelle une *griege*, c'est-à-dire une église. Encore aujourd'hui, le peuple s'y réunit, une fois par an, en grand nombre; et on a institué, en l'honneur de ce magistrat, un *pourah* ou spectacle religieux. Depuis, des honneurs semblables ont été décernés à la mémoire de M. Héber lui-même, par les Hindous et les Musulmans.

Le journal de l'évêque de Calcutta contient des preuves non équivoques de la diminution des préjugés des indigènes contre la foi chrétienne. Par exemple, un brahmine d'un haut rang, et de plus, dans un état de fortune qui garantissait son indépendance, sollicita une audience d'un prêtre anglican pour recevoir des instructions sur le christianisme. Plusieurs Hindous et Musulmans ne se font plus aujourd'hui aucun scrupule de manger des alimens préparés par les chrétiens, disant qu'ils considèrent ceux-ci comme aussi purs qu'eux.

Les Évangiles sont lus, à Bénarès, dans les écoles indigènes. Il paraît que la pure et douce morale qui respire dans ces divins livres a touché beaucoup de jeunes ames. Des garçons, des jeunes filles, ont demandé le baptême; mais on leur a constamment répondu d'obtenir, à cet égard, le consentement de leurs parens, ou d'attendre qu'ils fussent en âge de prendre une résolution par eux-mêmes. En attendant, ils s'abstiennent du culte des images. Leurs parens montrent, sous ce rapport, beaucoup d'indifférence : ce qu'un Hindou craint par-dessus tout, c'est d'être décasté; car alors, flétri d'un signe indélébile, il est confondu avec les parias. Un baron allemand ne craint pas davantage de

compromettre sa noblesse chapitrale, par une alliance bourgeoise, qu'un Hindou de sortir de sa caste. Mais la prière et le culte extérieur ne lui sont pas nécessaires pour s'y maintenir. Même à Bénarès, ce sanctuaire de l'hindouisme, il peut penser et faire ce qu'il veut, sans s'exposer à être décasté, pourvu qu'il ne reçoive pas le baptême, et qu'il ne mange pas avec des parias ou des chrétiens. Dans le cours de son trajet de Calcutta à Mirut, M. Héber s'aperçut que, dans beaucoup d'endroits, des indigènes, même des brahmines, témoignaient quelques égards pour la célébration du dimanche (1).

(1) Note du Tr. D'un autre côté, il paraît qu'il se fait aussi quelques conversions à l'hindouisme parmi les Européens. On raconte qu'un certain général anglais, lorsqu'il voyage dans la Péninsule, a sa voiture remplie d'idoles pour lesquelles il témoigne la plus profonde vénération. Cela est d'autant plus extraordinaire qu'on naît Hindou, comme on naît Juif, et qu'aucune cérémonie religieuse ne peut en conférer le caractère. Un étranger converti à l'hindouisme ne peut se placer dans aucune des cases de cette espèce d'échiquier, dans lequel est répartie et parquée la population indigène de l'Inde. Il reste donc confondu avec les individus décastés et les parias, c'est-à-dire avec le rebut des habitans de la Péninsule. Il n'est pas possible non plus de passer d'une caste inférieure à une autre plus élevée : on est brahmine comme on est soudra, par la naissance. Les Mahrattes, par exemple, appartiennent à ces deux castes, et ce qui est digne de remarque, c'est que leurs souverains sont de la caste inférieure ; aucune sorte d'anoblissement ne pourrait les élever à la première. Au surplus, dans cette partie de l'Inde, tous les prêtres ne sont pas brahmines. Il y a une espèce de clergé interlope, qui balance, chez les Rajepoutes, l'influence de la caste sacerdotale. Nous voulons parler des *charuns* et des *bâhts*. Le plus fier Rajepoute ne considère les charuns qu'avec une crainte respectueuse ; ce sont ses consolateurs, dans ses adversités, et les confidens de sa joie, dans son bonheur. En gardant les registres des familles, ils sont les conservateurs de la pureté du sang dans les différentes classes. Il est d'usage de les consulter dans les arrangemens matrimoniaux. Le premier principe du pouvoir des charuns, c'est que les Rajepoutes sont convaincus qu'on ne peut, sans se dévouer à une perte certaine, répandre leur sang ou celui des membres de leur famille, ni même

« La révolution française, s'écriait Mirabeau, fera le tour du monde. » Déjà elle avait commencé en Europe son ter-

le laisser couler. Aussi, dans ces contrées anarchiques, infestées de malfaiteurs, la présence d'un charun est la plus sûre garantie pour les voyageurs et pour les marchands auxquels ils servent d'escorte. Si un voleur s'approche, le charun tire son poignard et menace de s'en frapper, dans le cas où il ne s'éloignerait pas. Il est rare que cette menace ne fasse pas reculer le brigand. Que s'il persiste, cependant, le charun se frappe dans un endroit qui n'est pas dangereux. On a recours également au charun pour obtenir le paiement d'une ancienne dette. « On a vu, dit le général Malcolm, des charuns sacrifier leurs femmes et leurs enfans, et se détruire eux-mêmes, après avoir inutilement tenté de faire payer, par des débiteurs de mauvaise foi, des créances pour lesquelles ils avaient donné leur garantie. » Aussi, chez ces populations barbares dont les coutumes sont si étranges, la caution du charun est préférée à celle des plus riches banquiers; car on sait que, s'il le faut, il n'hésitera pas à répandre son sang, pour obtenir le paiement des créances qu'il a cautionnées. Les bâhts sont les chroniqueurs et les poètes de ces tribus guerrières. Ils chantent les hauts faits des héros qui ne sont plus, pour flatter l'orgueil de leurs descendans, ou exciter leur émulation. En un mot ils remplissent l'office des anciens bardes des races celtiques. Quelles que soient les latitudes, le même état social produit presque toujours des mœurs et des institutions analogues. C'est ainsi que la Grèce a eu ses preux et sa chevalerie dans ses siècles héroïques, comme nous dans le moyen âge, et que nous trouvons un équivalent de nos croisades, dans l'expédition de la toison d'or et dans la guerre contre Troie. Dans certaines portions du centre de l'Inde, l'état social est à peine supérieur à ce qu'il était, en Europe, aux onzième et douzième siècles. Comme à cette époque, parmi nous, les mœurs y sont à la fois héroïques et féroces.

Dans le voisinage des Rajepoutes se trouvent d'autres tribus qui sont encore bien moins avancées dans l'échelle sociale. Ce sont les Bhils, race rabougrie et de mauvaise mine, mais active, entreprenante et capable de supporter de grandes fatigues. Ils ne marchent jamais qu'armés de flèches, et sont des brigands de profession. Ils excitent l'horreur générale des classes supérieures, à cause de leurs brigandages, et surtout parce qu'ils mangent de la viande de buffle et même de la viande de vache; abomination qui les place immédiatement au-dessus des *chumars*, ou cordonniers, qui se nourrissent de vieilles carcasses, et sont considérés comme si im-

rible voyage ; mais elle a été arrêtée dans sa course. Si cet effrayant météore a jeté dans certaines contrées des germes féconds, dans d'autres il n'a porté que le ravage. Espérons que cette haute fortune, prédite par Mirabeau à la révolution française, est réservée à la civilisation de la moderne Europe ; qu'elle promènera dans le monde entier le niveau de ses habitudes ; qu'elle y soumettra les esprits les plus rebelles à la douce autorité de sa raison, les idolâtres, comme les Musulmans de l'Inde, et peut-être même ces Chinois, qui, pendant quarante siècles de civilisation,

purs, qu'on ne leur permet pas d'habiter dans l'intérieur des villages. Les Bhils diffèrent entièrement des autres populations de l'Inde, par leurs mœurs, leurs usages et les formes de leur culte. Ils étaient devenus la terreur des provinces centrales lorsqu'ils avaient Nadir Sing pour chef; mais ce dernier, s'étant rendu coupable d'un meurtre, fut condamné au bannissement par une cour de justice de la Compagnie. Un fait qui se passa pendant sa procédure, est tout-à-fait caractéristique des opinions et des mœurs de cette race singulière. « On interrogea, dit l'écrivain que nous avons déjà cité, quelques femmes prisonnières, et on se convainquit que le père et le mari de l'une d'elles, âgée de quatorze ans, avaient été les instrumens du crime dont Nadir était accusé. Comme on demanda à cette jeune personne si son père et son époux avaient tué celui dont le meurtre était l'occasion du procès : « Sans doute, répliqua-t-elle sans hésitation, mais ils n'ont agi que par l'ordre du *dhunni* ou seigneur. — Cela peut être, reprit le juge, mais cela ne les justifie pas, car c'était un meurtre fait de sang-froid, et non pas une rixe.— Qu'importe, dit la jeune fille, puisqu'ils avaient l'ordre du dhunni ? » Comme le juge, en secouant la tête, indiquait que cette justification ne serait pas admise, l'enfant, car elle l'était encore, se leva du sol où elle était accroupie ; puis, indiquant du doigt les deux sentinelles qui gardaient la porte, elle dit, d'un ton ferme et animé: «Voilà vos soldats ; vous êtes leur dhunni ; vos paroles sont leurs lois. Si, dans ce moment, vous leur ordonniez d'avancer et de nous mettre à mort, moi, ma mère et ma cousine, qui sommes devant vous, hésiteraient-ils à tuer trois femmes bhils ? Non certes. Si, cependant, nous étions innocentes, serait-ce vous, ou ces serviteurs fidèles, qui répondriez de notre sang ? » En se rasseyant, elle ajouta : « Mon père et mon mari étaient les soldats de Nadir. »

n'ont pu créer que des arts, sans s'élever jusqu'aux sciences qui en contiennent les principes.

La curiosité de quelques-uns de nos lecteurs aura sans doute été excitée par cet article, et ils désireront faire une connaissance plus approfondie avec les mœurs et les coutumes singulières des populations indigènes de la Péninsule. Ils ont un excellent moyen de satisfaire cette curiosité, en lisant les *Chefs-d'œuvre du Théâtre Hindou*, publiés en anglais par un orientaliste célèbre, M. Wilson (1). Cet ouvrage présente un intérêt très-supérieur à celui d'un ouvrage purement littéraire. C'est en même tems un monument historique et un tableau fort curieux, non-seulement des mœurs des différentes classes, mais aussi des différentes époques ; car plusieurs de ces drames appartiennent à des tems déjà fort reculés. L'ouvrage de M. Wilson doit jeter, sur l'Inde et sur le caractère particulier de ses habitans, les mêmes lumières que le roman traduit par un sinologue français a jetées sur le Céleste Empire (2).

(*Quarterly Review.*)

(1) MM. Dondey-Dupré viennent d'en publier la traduction française en deux volumes. Prix : 15 fr.

(2) NOTE DU TR. On trouvera d'autres descriptions de la Péninsule, pleines de vie et de charme, dans l'article inséré dans notre 1er numéro et intitulé *Esquisses de l'Inde.* Il faut excepter ce charmant livre et les écrits de l'abbé Dubois, de la réprobation générale, dirigée, au commencement de cet article, contre tous les ouvrages sur l'Inde moderne.

Angleterre,

Voici un docum dans le pays de Galles, du nombre des détenus et
des condamnés, près de 250 p. 100, depuis 1805 jusqu'en 1825.
L'augmentation m.c les onze années de 1805 à 1816, tandis que la
population ne s'est sultats, on se demande si ce sont là ceux auxquels
devait s'attendre u méliorer son bien-être, tant de prodiges industriels ·
et lorsqu'elle est

39 Huntingdon ..	41	29	10	29	[illegible]	29	31
40 Rutland......	8	9	10	14	8	18	7
Pays de Galles	257	215	167	165	171	214	223
Nombre total des é	14,254	13,710	13,115	12,241	12,263	13,698	14,437
Hommes.	12,075	11,595	11,173	10,369	10.342	11,475	11,889
Femmes.	2,179	2,115	1,942	1.872	1,921	2,223	2,548
Détenus pour des t	5,847	5,512	5,285	5,417	5,449	5,429	6,973
Déportés pour 7	1,724	1,655	1,675	1,316	1,327	1,492	1,419
14	219	342	272	84	78	107	129
la	138	221	155	132	116	117	126
Condamnés à mor	1,314	1.236	1,134	1,016	968	1,066	1,036
Condamnés......	9.510	9,318	8,788	8,209	8,204	9,425	9,664
Acquittés.......	2,635	2,511	2,511	2,348	2,480	2,611	2,788
Sans bills	2,109	1,881	1,826	1,684	1,579	1,662	1,685
Exécutés........	108	107	114	97	54	49	50
	337	283	294	322	261	302	276
	32	22	14	9	24	19	24
	142	111	129	102	135	104	165
	187	143	90	66	79	105	104
	271	168	206	183	174	204	174
Cet état contient	55	101	70	36	29	22	18
du nombre desi	164	272	180	1	—	—	—
pour chaque e	76	131	149	97	153	140	109
mes et de délits	183	163	211	182	147	142	176
onze années é	160	158	167	102	124	128	112
puis 1811 jusq	141	133	160	141	113	124	93
	134	119	148	121	117	184	131
	19	14	23	24	12	17	12
	6,274	6,499	6,152	5,946	5,977	6,941	7,292
	1819.	1820.	1821.	1822.	1823.	1824.	1825.

LES CONTEURS DE L'ORIENT.

C'est, sans contredit, une circonstance digne d'attention, même sous le point de vue philosophique, que les nations qui professent aujourd'hui la foi musulmane n'aient jamais eu de drame, ou, comme nous dirions, de théâtre, à aucune époque de leur existence. Les anciennes cours de Memphis, de Suse, de Jérusalem; les cours modernes de Bagdad, du Caire, de Cordoue, quoique éclipsant toutes les autres, ou rivalisant entre elles de luxe et de magnificence, n'ont point compté au nombre de leurs plaisirs l'imitation des scènes de la vie humaine par le talent combiné de plusieurs acteurs. Dans la Grèce et en Italie, cependant, comme dans l'Inde et à la Chine, il y avait des représentations théâtrales dans toutes les villes de quelque importance. Il n'y a pas jusqu'aux grossiers insulaires de la Mer du Sud, qui ne tâchent, dans des pantomimes, de reproduire les événemens de la vie réelle.

Il serait probablement superflu de chercher une explication générale à ce fait; car quel argument, applicable à l'état social de l'Égypte ou de la Perse, ne le serait pas aussi à celui de l'Inde ou de la Chine? Mais comme, sous toutes les formes sociales, l'homme désire s'amuser et se distraire, les peuples dont nous parlons ont dû chercher quelque équivalent aux jeux de la scène qui leur manquaient; cet équivalent, c'est dans le conteur qu'ils l'ont trouvé.

Des nations barbares, telles que nos gothiques aïeux, les Huns d'Attila, et les vieux Romains, selon Niebuhr (1),

(1) Note du Tr. On va publier une traduction française du grand ouvrage, dans lequel M. Niebuhr, avec une érudition patiente, mais pleine de sagacité et de philosophie, est parvenu à éclairer d'un véritable jour l'his-

avaient coutume, pour amuser leurs loisirs, d'écouter les récits des actions de leurs pères, chantés en langage mesuré, aux accompagnemens de la harpe ou de la flûte. Leurs poètes racontaient aussi des événemens imaginaires, et dont le merveilleux augmentait l'intérêt; et ces essais, en se perfectionnant, finirent par se convertir en drames plus ou moins réguliers. Mais, dans certaines parties de l'Asie, l'art de conter fut porté au plus haut point de perfection; et c'est peut-être pour cette raison qu'il ne s'y est pas formé de théâtre. Le conteur est, en effet, ce qu'est Matthews (1) relativement aux troupes de Drury-Lane ou de Covent-Garden; il réunit dans sa seule personne les talens de plusieurs, et la même somme de moyens de s'attacher et d'intéresser son auditoire.

Aussi, en trouve-t-on dans toute l'Asie musulmane: dans les villes, ils sont en si grand nombre, qu'ils forment, comme les diverses branches de commerce, une corporation qui a un chef particulier, sous le titre de *scheikul-meddah,* ou scheik des conteurs de café. En tout lieu et à toute heure, ils sont prêts à exercer leur industrie, et toujours certains d'avoir une audience empressée et attentive. Voguez sur le Tigre ou sur le Nil; traversez les déserts de l'Irac ou les plaines de la Syrie; enfoncez-vous dans l'Hedjaz ou dans les solitudes délicieuses de l'Yemen; partout vous rencontrerez des conteurs de profession, dont les récits font les délices du peuple. Vous en verrez également sous la tente du Bédouin et dans la hutte du Fellah (2); dans le café du village et dans ceux du Caire,

toire romaine, défigurée par les pédans à courte vue qui ont tenté de l'écrire.

(1) Note du Tr. C'est un homme d'un talent très-supérieur, qui joue ce que l'on nomme, en France, des scènes de paravent.

(2) Note du Tr. Le Bédouin est l'Arabe nomade et pasteur; le Fellah, l'Arabe cultivateur et sédentaire.

de Damas et de Bagdad. Le portrait d'un de ces conteurs est admirablement dessiné dans les amusantes aventures d'Hadgi Baba (1).

Un de leurs procédés ordinaires est de rompre le récit dans sa partie la plus intéressante, et d'en remettre la suite au lendemain; ruse au moyen de laquelle une ingénieuse sultane obtient, dans les *Mille et Une Nuits*, mille et un jours de répit, et enfin sa grâce définitive. Le lendemain, au lieu de continuer l'histoire de la veille, le narrateur en commence une autre, qu'il interrompt encore pour reprendre la première, ou pour en commencer une nouvelle; formant, de cette manière, un tissu varié de mille nuances, dont l'art a été senti et imité par l'Arioste. C'est aussi, pour le conteur, un moyen de s'assurer de son auditoire pendant plusieurs jours.

Mais le talent de conter ne se trouve pas seulement chez ceux qui en font métier; d'autres le possèdent également à un haut degré, surtout dans les camps des Arabes. Quand le soir commence à faire sentir sa fraîcheur, les Bédouins se groupent autour de l'un d'eux à qui ils reconnaissent ce talent, et ils écoutent d'une oreille avide l'histoire merveilleuse qui tombe de ses lèvres éloquentes.

C'est un spectacle curieux d'observer les impressions que ces histoires produisent sur les ames orageuses et ardentes des Arabes, race qui, comme l'a dit leur prophète, se plaît à écouter, à regarder et à agir. Mais ce n'est pas seulement dans les villes qu'il faut les voir, quand, inclinés nonchalamment sur les coussins et les sofas d'un café, ils

(1) Note du Tr. Roman de mœurs, composé par M. Morier, ancien chargé d'affaires d'Angleterre à la cour de Perse. Le héros est une espèce d'Anacharsis ou plutôt de Gusman d'Alfarache musulman. Ce roman est, selon nous, très-inférieur à un autre, qui paraît lui avoir servi de modèle, et que nous avons plusieurs fois recommandé à nos lecteurs. Nous voulons parler d'*Anasthase*, dont il existe en français une élégante traduction.

hument le mocka ou les vapeurs du narguillé, et se résignent aux impressions qu'un conteur habile provoque en phrases savamment cadencées, et rehaussées de tems à autre par le luxe des vers : le désert offre une scène plus animée et plus attachante, lorsque les Bédouins se pressent en cercles étroits autour du conteur, tandis que le soleil descend derrière des collines de sable, et que le sol altéré aspire la rosée du soir. Ce n'est pas moins avidement qu'ils dévorent ces fables qu'ils entendent, peut-être, pour la centième fois ; mais qui, grâce à leur imagination mobile et à l'art de celui qui les raconte, agissent sur eux avec toute la force de la nouveauté.

« Il faut avoir vu ces enfans du désert, s'écrie un voyageur, quand ils écoutent un de leurs contes favoris : comme ils s'agitent, comme ils se calment ! comme leur œil étincelle sur leur visage basané ! comme la colère succède à des sentimens tendres, et des rires bruyans à leurs pleurs ! comme ils perdent et recouvrent tour à tour la respiration ! comme ils partagent toutes les émotions du héros, et s'associent à ses joies et à ses peines ! C'est un véritable drame, mais dont les spectateurs sont aussi les acteurs. Les poètes de l'Europe, avec tous les moyens dont ils disposent, le prestige des beaux vers, le charme de la musique, la magie des décors, ne produisent pas, sur les ames engourdies des Occidentaux, la centième partie des impressions que produit ce conteur à demi sauvage.

» Le héros de l'histoire est-il menacé d'un danger imminent, les auditeurs frémissent, et s'écrient : « *La, la, la, istaghfer Allah!* Non, non, non, Dieu l'en préserve ! » Est-il au sein de la mêlée, combattant avec son glaive les troupes de son ennemi? ils saisissent leurs sabres, comme s'ils voulaient voler à son secours. Est-il enveloppé dans les piéges de la trahison? leur front se contracte péniblement, et ils s'écrient : *Malédiction aux traîtres!* A-t-il

succombé sous le nombre de ses adversaires? un profond soupir s'échappe de leur poitrine, suivi des bénédictions ordinaires pour les morts : *Que Dieu le reçoive dans sa miséricorde! qu'il repose en paix!* Que si, au contraire, il revient triomphant et vainqueur, l'air retentit de ces bruyantes acclamations : *Gloire au Dieu des armées!*

» Les descriptions des beautés de la nature, et surtout celles du printems, sont accueillies avec des cris répétés de *taib! taib!* bien! bien! Mais rien ne peut égaler le plaisir qui brille dans leurs regards, lorsque le conteur fait, avec développement et *con amore*, le portrait d'une belle femme. Ils l'écoutent en silence et la respiration suspendue; et quand il termine sa description en disant: *Gloire à Dieu, qui a créé la femme!* ils répètent tous en chœur, avec un accent pénétré, cette expression d'admiration et de reconnaissance : *Gloire à Dieu, qui a créé la femme!*

» Des phrases toutes faites, comme celle-là, et de nombreux proverbes servent de tems de repos au conteur et lui permettent de poursuivre son récit sans faire des efforts continuels d'imagination ou de mémoire. C'est ainsi que, lorsque l'Européen dirait simplement : « et ils continuèrent leur voyage, » l'Arabe dira au contraire : « et ils continuèrent leur route à travers des montagnes et des vallons, des forêts et des champs cultivés, de riantes prairies et de déserts arides, depuis le lever du jour jusqu'à son coucher. » Tandis qu'il laisse tomber ces formules machinalement et, pour ainsi dire, à son insu, il concentre son attention et combine la suite de sa narration, qu'il prolonge jusqu'au moment où ses forces épuisées l'obligent de finir, au grand regret de tout son auditoire. Les chameaux, les dromadaires qui, pendant la durée du récit, avancent leurs longs cous au-dessus de leurs maîtres, accroupis ou étendus, et semblent s'associer au plaisir commun; le bi-

vouac voisin, où cuisent les simples alimens des pasteurs, et dont les feux colorent leurs traits de teintes variées et mobiles, augmentent encore le caractère pittoresque de cette scène. »

Ces réunions sociales, durant lesquelles le Bédouin consacre de longues heures, au milieu de la fraîcheur des nuits, à écouter les histoires qu'on lui fait, ou à en conter lui-même, sont appelées en arabe *musamerit*, c'est-à-dire discours au clair de lune, ou nuits étoilées. Le narrateur arabe court peu de risques de voir ses fables accueillies avec cette incrédulité dont Horace menace les poètes trop hardis dans leurs inventions; car la vive imagination des peuples de ces contrées croit tout aussi facilement qu'elle crée. En général, on dirait qu'il s'applique à faire l'inverse de ce qui est recommandé par le poète latin. Ainsi, tandis que celui-ci nous dit :

Semper ad eventum festinat; et in medias res,
Non secùs ac notas, auditorem rapit;

l'Arabe, au contraire, reprend son histoire du plus loin qu'il peut; et, au lieu de se hâter de placer ses auditeurs au milieu de la scène, c'est un de ses artifices ordinaires de prolonger leur incertitude sur la direction qu'il veut prendre et sur l'endroit où il veut les conduire. Plus ses contes sont variés et merveilleux, plus il est sûr de réussir; ce sont ces qualités qui ont assuré le succès si légitime des *Mille et Une Nuits*, qui faisaient également les délices de Pope et de Voltaire (1).

Les conteurs de la Perse ne sont pas moins célèbres que

(1) MM. Dondey-Dupré viennent de mettre en vente la traduction française des *Contes inédits des Mille et Une Nuits*, publiés en allemand par M. de Hammer. Ces contes, choisis par un orientaliste plein de goût et de savoir, ont au moins un mérite égal aux contes publiés précédemment. 3 vol. in-8°. Prix : 21 fr.

ceux de l'Arabie. Les Persans sont, comme on sait, un peuple gai, spirituel et éminemment sociable. S'ils eussent touché, comme les Turcs, à l'Europe civilisée, ils en auraient, sans aucun doute, adopté les arts et les usages plus rapidement peut-être que les Russes, et avec une aptitude plus naturelle. Leur urbanité est citée dans toute l'Asie; ils se complaisent dans les réunions familières, et font tout ce qu'ils peuvent pour en augmenter l'agrément. Si les femmes étaient admises dans celles de Téhéran, elles ressembleraient beaucoup à ces sociétés françaises du dernier siècle, dont les mémoires contemporains nous ont laissé de si brillantes descriptions. Les princes, les grands, les plus hauts fonctionnaires s'appliquent, par l'aménité de leurs formes, à faire oublier la supériorité de leur rang, et à se rendre d'agréables compagnons. Les historiens et les poètes, quand ils excellent dans leur art, non-seulement sont reçus dans les cercles du grand monde, mais ils y sont traités avec des égards particuliers. Il n'est pas rare de voir des hommes revêtus des premières dignités laisser le pas à un homme de lettres qui doit, par les grâces de son esprit, faire le charme de la soirée. Les gens de lettres, de leur côté, par la convenance de leur maintien et de leur langage, montrent qu'on ne fait que les mettre à leur véritable place.

Mais c'est surtout le conteur qui est environné de la faveur générale. Celui qui est doué de l'imagination, de l'organe et du talent mimique, nécessaires pour exercer cette profession avec talent, n'est pas moins sûr de faire une fortune considérable en Perse, que les meilleurs acteurs en Europe. Il a de plus, sur ceux-ci, l'avantage d'avoir, dans le monde, une position moins équivoque. C'est souvent un moyen d'arriver à des emplois importans et lucratifs. Par exemple, Dervisch Jeffer, l'un des meilleurs conteurs de la Perse, occupe, à Chiras, le poste lucratif

de gardien des reliques de Sâdi et d'Hâfiz, deux poètes à la mémoire desquels on ne rend pas de moins grands honneurs qu'aux saints les plus fêtés du calendrier romain.

L'anecdote suivante donnera une idée de l'importance des contes dans cette partie de l'Asie, et de l'influence qu'ils exercent. Un jour que Sir John Malcolm (1), ministre d'Angleterre à la cour de Téhéran, demandait à Aga Mir si les Persans n'avaient pas d'autres lois que le Coran et les commentaires orthodoxes de ce livre : « Nous avons, répondit-il gravement, les histoires et les préceptes de Sâdi. » Et, dans le fait, ces contes, ces préceptes, connus de tout le monde en Perse, depuis le roi jusqu'au dernier des paysans, contribuent peut-être davantage à prévenir les excès du pouvoir et à empêcher l'arbitraire que les lois du Prophète. L'expérience a prouvé que les contes, les apologues, sont le meilleur moyen d'instruire les enfans. Or, sous beaucoup de rapports, les Asiatiques sont des demi-enfans. C'est l'imagination qui est la plus développée de leurs facultés intellectuelles. Tandis que, par des fables, des allégories mêlées de maximes, ils apprennent à juger leurs supérieurs, ceux-ci reçoivent à leur tour, par les mêmes moyens, des leçons d'humanité, de générosité et de justice.

(*London Magazine.*)

(1) Auteur des *Esquisses de la Perse*, dont il a été rendu compte dans notre 29e numéro.

Anthropologie (1).

O what a miracle to man is man !
How poor, how rich, how abject, how august !
A worm, a god (2).

Assurément, il n'y a pas deux choses qui se ressemblent moins, dans toute l'étendue de la création, qu'un homme et un autre homme. Des besoins et des infirmités semblables, des espérances et des expectatives analogues, une origine et une fin communes, paraîtraient devoir communiquer quelque chose d'uniforme aux désirs et à tous les sentimens de notre ame; de même qu'il devrait y avoir dans nos personnes une forte ressemblance, puisqu'en général nous avons tous un nez, deux yeux et une bouche avec deux mâchoires; que nous marchons debout sur nos pattes de derrière; et que la nature ne nous a pas donné de queue. Cependant, des circonstances particulières et imprévues modifient si complètement nos corps et nos esprits, qu'un éléphant et un oiseau-mouche, une autruche

(1) Note du Tr. *Anthropologie*, science ou étude de l'homme, comme *Ornithologie*, science des oiseaux, etc. Nous engageons nos lectrices à ne pas se laisser intimider par la dénomination savante de cet article; il est rempli d'*humour*, de cette gaîté sémi-sérieuse, l'un des traits caractéristiques de la nation anglaise, et qui contribue à donner un tour si original à plusieurs de ses productions littéraires. Un autre mérite de cet article, c'est l'observation de ces émotions intimes et fugitives que les Anglais savent si bien surprendre au passage. Dans notre existence toute en dehors, où la vanité a une si grande part, il est difficile que nous possédions ce genre de talent au même degré. Les impressions que nous produisons sur les autres nous occupent, en général, bien davantage que celles que nous éprouvons nous-mêmes. S.

(2) « Quel spectacle merveilleux l'homme offre à l'homme! Qu'il est pauvre, qu'il est riche! qu'il est vil, qu'il est auguste! un ver, un dieu! »

et une chevrette, ne diffèrent pas moins qu'un grand nombre d'hommes ne diffèrent entre eux.

Nous généralisons trop dans nos langues perfectionnées. Par exemple, nous donnons indistinctement le nom de nez à toute saillie percée de deux trous, qui se trouve au milieu du visage, sans considérer qu'un petit morceau de chair presque imperceptible, et qu'un grand arc fortement prononcé, sont des choses qui ne se ressemblent guère. Que si on soutient la convenance de l'uniformité de la désignation, attendu l'uniformité de l'usage, nous répondrons que certains nez ne peuvent pas distinguer l'hyacinthe, de l'assafétida, tandis que d'autres sont affectés agréablement par des brises qui ont passé sur quelque couche lointaine de violettes, ou promptement avertis de l'approche d'une substance fétide. Un organe nasal, qui aspire avec volupté la poudre du tabac, peut-il être comparé à un autre que le seul aspect d'une tabatière va plonger dans des éternuemens spasmodiques? Il en est de même de nos autres organes, et de toutes les parties constitutives de notre corps.

C'est l'éducation et l'habitude, et non pas la raison et l'observation, qui nous déterminent à user sans cesse de ces désignations spécifiques. La noble faculté de comparer et de juger, si nous en faisions un usage convenable, nous conduirait à des résultats bien différens. Si les zoologistes ne s'étaient pas laissé surprendre par des préjugés populaires, ils auraient divisé la race humaine en autant de genres qu'on en a attribué aux oiseaux et aux poissons, et ils n'auraient pas appliqué le mot banal d'*homo* aux moineaux et aux aigles, aux saumons et aux carrelets de notre espèce.

Je suivais, il y a quelques jours, une des plus belles rues du quartier à la mode, en me dirigeant vers les régions du commerce, de la fortune et des mœurs vulgaires,

lorsqu'une voiture, remarquable par la beauté des chevaux qui la traînaient, une livrée brillante, et la couronne qui surmontait d'anciennes et illustres armoiries, rasa vivement le pavé, tout près de moi, avec je ne sais quel air aristocratique, plein d'élégance et de noblesse. Au fond de cette voiture, j'aperçus une créature charmante, dans cette époque intermédiaire, si privilégiée et si courte, de l'existence féminine, où les charmes de la femme et de la jeune fille sont, en quelque sorte, confondus, et où, comme le disait un poète, « la matrone porte encore tes couleurs virginales, délicieux printems! »

Il y a des lieux et des personnes sur lesquels il suffit de jeter un seul regard, pour en garder un souvenir indélébile, soit à cause de leur attrait particulier, ou de la disposition d'esprit du spectateur. Ils conservent encore une place distincte dans notre mémoire, lorsque des objets plus familiers n'y laissent plus qu'une trace confuse ou sont totalement tombés dans l'oubli. Tel était l'être privilégié qui passa près de moi, avec la rapidité d'une vision; mais qui m'a laissé un souvenir éternel et enchanteur.

Elle tirait un de ses gants : mon œil s'arrêta un instant sur ce bras d'une blancheur si lisse et si pure, qu'entourait un bracelet de pierres fines. Je vis la courbe gracieuse et légère de son cou, la fraîcheur de ses joues, et ces boucles de cheveux dont rien ne paraissait pouvoir ternir l'éclat; mais je remarquai surtout ce noble port, cette expression indéfinissable d'une dignité native, qui annonçaient une longue suite d'aïeux illustres et de mères choisies parmi les plus belles du pays. Cette apparition charmante avait tout à coup allumé mon imagination, et j'aurais voulu que, dans ce moment, toutes les femmes de ma connaissance pussent lire dans mon cœur. Si jamais, dans un accès de spleen, j'avais été distrait ou peu galant avec elles, trop paresseux pour danser, trop raisonnable pour admirer des caprices,

trop sincère pour louer des imperfections; le nouveau tour de mes idées devait être une compensation suffisante pour apaiser les plus implacables de leur sexe, de ce sexe qui, dans ce moment, absorbait toute mon attention, et dont j'admirais la grâce et la séduction avec la ferveur d'un preux.

Tandis que j'étais plongé dans cette galante rêverie, mon monologue intérieur fut subitement interrompu par une violente secousse; et, avant que mes yeux eussent pu encore en découvrir la cause, mes oreilles furent étourdies par le plus bruyant et le plus grossier langage, par des juremens et des invectives impossibles à répéter. Je regardai, et je vis une *femme!* et quelle femme, grand Dieu!

Elle avait déposé un panier d'huîtres, pour pouvoir me menacer de ses bras, et insulter à son aise le mortel infortuné dont les méditations sur les agrémens de son sexe avaient arrêté sa marche. Ses bras rouges et gonflés; son visage allumé par l'ivresse et par la colère; ses jambes épaisses, qui auraient pu soutenir un rhinocéros; son triple menton; la peau calleuse de son cou et de sa poitrine; ses vêtemens sales et en désordre; cette physionomie où se peignaient ensemble l'audace, le vice, la grossièreté et la misère; produisirent sur moi la plus forte impression d'horreur et de repoussement. Je me hâtai de me dérober aux injures de cette furie, et aux dégoûts que m'inspirait sa vue.

Malheureusement tout le cours de mes idées était maintenant dérangé. La femme était tombée tout-à-coup de ce haut degré de gloire où l'avait élevée mon ardente imagination. Celle dont je venais, en quelque sorte, de déifier les charmes, dont tout ce qui était beau, gracieux, aimable, me semblait l'attribut nécessaire, ne me parut plus devoir qu'au seul hasard les avantages qu'elle possédait. Les naturalistes nous diront que la femme aux huîtres était seule-

ment une variété de l'espèce humaine; de même qu'une fleur ne cesse pas de l'être, parce qu'elle a perdu la délicatesse de sa forme ou de son parfum dans un sol grossier. Ils tâcheront de nous persuader que la différence qui existait entre cette mégère et cette fille charmante, née dans les plus hauts rangs de la société, résultait exclusivement de ce que l'*habitat*, comme ils disent, n'avait pas été le même.

Cette différence comprend cependant toutes les circonstances extérieures et tous les sentimens de l'ame : elle n'existe pas seulement dans le langage, l'aspect, les vêtemens, la nourriture; car aucun de ces deux êtres ne pourrait comprendre les goûts, les répugnances, les désirs de l'autre. Tandis que la tête de la première n'offre qu'une confusion charmante d'idées qui se rattachent à des fêtes, des plaisirs, des études faciles et de bon goût; de peines légères, promptement adoucies par d'indulgens amis; de soins passagers, dissipés par l'éclat et les mille distractions de l'opulence; la tête de la seconde, au contraire, n'est qu'un sombre et effrayant chaos d'ignorance, de misère et de crimes. Peut-être serait-il impossible de trouver une circonstance qui fît également verser les pleurs de ces deux femmes, et un aliment qui plût à la fois à leurs palais. Combien le genièvre ne paraîtrait-il pas intolérable à l'une, et que le vin de Moselle serait insipide pour l'autre! Qu'il serait inutile de lire à la marchande d'huîtres Pope ou Byron! et à quel point sa charmante sœur ne serait-elle pas choquée du ton cynique et grossier des livres qui excitent, chez la marchande, les éclats d'une gaîté convulsive! Chacune d'elles, cependant, craint la peine, mange quand elle a faim, boit quand elle a soif. Mais, sous ce rapport, elles ne se ressemblent pas davantage qu'un bœuf, un mouton, et bien d'autres animaux qui ont des noms spécifiques et distincts, à cause de toutes les dissemblances qui existent entre eux.

Assurément, dans cet âge de classifications précises, quand les genres, en botanique ou en entomologie, sont divisés et subdivisés à l'infini, à cause d'un cran dans la feuille d'un calice, ou d'un joint additionnel dans une antenne, on ne tardera pas à faire quelques essais pour se rendre un compte plus méthodique de l'espèce humaine. Nous devons nous contenter d'abord de grandes lignes de démarcation aussi tranchantes et aussi distinctes que celles qui divisent les types de Cuvier; mais, à mesure que la science se dégagera peu à peu des langes de son premier âge, elle deviendra plus précise; et l'anthropologiste, en revenant d'une réunion, pourra donner, à un ami absent, l'idée la plus vive et la plus exacte de ceux qui s'y trouvaient, en indiquant, d'une manière sommaire, les genres présens, les espèces prédominantes, et les variétés assises près de lui à dîner, ou ses *partners* dans un quadrille.

Quelques difficultés résulteront, sans doute, de ce que deux élémens distincts entrent dans la composition de l'homme, l'ame et le corps; d'où semblerait résulter la nécessité d'une double classification, selon que l'on considérerait l'un ou l'autre de ces élémens. Un peu de soins et d'étude ferait bientôt disparaître ces difficultés; et un œil judicieux et exercé découvrirait promptement une espèce curieuse et étouffée par les coutumes et les *comme il faut* du monde à la mode: de même que le botaniste aperçoit une plante rare, à demi cachée dans le feuillage vulgaire d'une haie. Cette nouvelle science profiterait à nos salons; elle exciterait l'ambition générale de réunir, dans nos parties, des espèces différentes et des variétés curieuses. Chacun cesserait de s'évertuer à paraître, à parler, à penser comme tout le monde. On trouverait tout aussi ridicule de remplir exclusivement sa maison de fats et de coquettes, que de n'avoir qu'une seule espèce de plante dans une serre chaude, ou un seul genre de coquilles dans un cabinet

de curiosités. Sans doute, dans le principe, beaucoup d'erreurs seraient commises : elles résulteraient surtout de cette singulière propriété que la race humaine possède en commun avec le caméléon, de changer d'un instant à l'autre ; si bien que l'homme du lendemain n'a souvent aucune ressemblance avec celui de la veille.

Prenons, par exemple, nos jeunes officiers aux gardes (1), dont plusieurs sont pour moi des anomalies inexplicables qui dérangent toutes les idées reçues, qui me font douter de l'adage du sage sur la force de l'habitude, et croire que le séjour d'Annibal à Capoue n'a pas eu, sur sa destinée, toute l'influence qu'on lui attribue. Examinez leur toilette de petit-maître, leur air efféminé, l'affectation de leurs manières. Voyez-les dissiper tout le jour dans les occupations les plus frivoles ; s'asseoir tard et longtems à un dîner délicat ; discourir, avec les plus insipides commentaires, sur le mérite de quelque plat étranger ; passer une partie de la soirée avec une jolie modiste, ou à bâiller à l'Opéra. Leur unique étude est la lecture du roman nouveau, et leur monotone existence n'a d'autre excitement que celui du jeu. Certes, il est impossible d'imaginer un genre de vie plus propre à entretenir la lâcheté, et à convertir Mars lui-même en Sybarite. Mais que la guerre éclate, et vous verrez ces fats parfumés rejoindre l'armée. Un seul instant a suffi pour convertir ces petits-maîtres en héros : ils ne tiennent aucun compte des fatigues ; ils recherchent les périls ; ils méprisent la mort ; ils sont prêts

(1) NOTE DU TR. Corps privilégié, plus accessible aux classes aristocratiques qu'aux classes riches. Les brasseries sont, comme on sait, l'une des industries les plus lucratives de l'Angleterre. Le fils d'un brasseur extrêmement riche, qui était parvenu à entrer dans les gardes, fut obligé d'en sortir, à cause des humiliations que ses camarades lui faisaient subir. Ces misérables distinctions sont une des plaies de l'Angleterre. Si la liberté y est protégée par des lois sages et fortes, le sentiment de l'égalité y est partout en souffrance.

à marcher tout le jour et à veiller toute la nuit ; ils dorment où et quand ils peuvent, se nourrissent comme des chiens et combattent comme des lions.

J'avais connu un colonel des gardes, qui était peut-être l'un des types de fatuité les plus complets que l'on pût voir. Je le rencontrai de nouveau à Portsmouth, à son retour de la Coronne ; et, jeune et inexpérimenté comme je l'étais alors, rien ne pouvait surpasser la surprise que j'éprouvai en l'entendant parler, avec une simplicité mâle et sans affectation, de tout ce qu'il avait fait et souffert ; de ses blessures, de ses bivouacs dans la boue avec des vêtemens en lambeaux. Ce fat, rempli de fausse délicatesse, qui n'excitait autrefois que mon mépris, s'était transformé en un soldat infatigable, intrépide, qui commandait mon admiration et mon respect. A quelques mois de là, je le rencontrai de nouveau, mais il avait repris sa forme primitive : toutefois, je ne pouvais plus, comme auparavant, le punir de mon mépris ; et jamais, depuis lors, je n'ai vu de ses frères d'armes, sans penser que ces singes minaudiers pourraient aussi devenir des hommes.

Des *specimens* tels que ceux là seraient de nature sans doute à embarrasser les observateurs ; mais on en trouve d'analogues dans les autres branches de la zoologie. La femelle du faisan prend quelquefois le plumage du mâle : cet embryon, qui, dans les tems paisibles de la république des abeilles, ne pouvait produire qu'une ouvrière, produira une reine, dans les tems difficiles. La chrysalide, de laquelle on ne s'attendait à voir sortir qu'un ver timide, a souvent produit un ichneumon cannibale.

D'autres difficultés résulteraient, pour les anthropologistes, des modifications plus durables et non moins surprenantes, produites par le tems et la société, sur nos esprits, nos habitudes, nos opinions, nos penchans. Quand

nous avons franchi le saut de seize à soixante ans, ce n'est pas seulement sur notre extérieur que les années ont exercé leur action ; et un miroir pour l'ame réfléchirait de plus grandes différences que celles que constate, dans nos traits, un miroir de toilette. Quelques-uns se détourneraient avec dégoût de l'image mentale de leur jeunesse, tandis que d'autres auraient raison de regretter la perte de ces vives affections, de cette généreuse confiance qui leur ouvrait le cœur, de cette bonté sympathique qui leur ouvrait la main. Celui-ci chercherait inutilement le fruit de ces vertus prédites à sa maturité, et dont la fleur parait son enfance. Un autre sentirait que sa licence et sa personnalité, que le monde excusait autrefois, à cause de la bonne humeur avec laquèlle elles se produisaient, dépourvues du gai feuillage qui jadis en voilait la laideur, ne peuvent plus qu'inspirer le dégoût.

L'adepte de la nouvelle science, conjointement avec le phrénologiste, pourrait espérer, par des investigations patientes et des expériences répétées, non-seulement de constater les dispositions et le caractère actuel de ses semblables, mais même d'en découvrir l'embryon ; comme le botaniste prévoit le fruit empoisonné que quelque belle fleur doit produire, et l'entomologiste la gloire du radieux papillon, encore renfermé dans une obscure chrysalide.

On voit, d'après cela, qu'un cours d'anthropologie serait une préparation indispensable pour toute personne prudente qui voudrait se marier. Mais, hélas ! la science qui doit un jour amener de si grands résultats n'est même pas dans son enfance ; elle n'est pas encore née, et il faudra des siècles pour la développer et la mûrir. D'après cela il est probable que, dans la durée de ma courte vie, je ne pourrai pas obtenir la sanction de l'usage, comme j'ai celle du sentiment et de la philosophie, pour donner une dénomination zoologique différente, à cette virago, descendue

d'un grenier dans la rue, dont elle est la honte, et à cette créature charmante, sortie d'un palais, portée dans un char, et le plus gracieux ornement de tous les lieux où elle se présente. (*New Monthly Magazine.*)

NOUVELLES DES SCIENCES,

DE LA LITTÉRATURE, DES BEAUX-ARTS, DU COMMERCE, DES ARTS INDUSTRIELS, DE L'AGRICULTURE, ETC.

Sciences Naturelles.

Combats de fourmis. — Sur les rives de la Plata, dans ces steppes immenses de l'Amérique du Sud, qui s'étendent jusqu'à sa pointe la plus méridionale, des combats singuliers, ou par troupes, s'engagent souvent entre les chevaux, qui semblent les maîtres de ces contrées sauvages. Une belle jument, odalisque résignée, ou même un harem tout entier, est le prix ordinaire de celui qui sort vainqueur de la lutte.

Il résulte des observations de MM. Huber et Hanhart, que des passions non moins violentes s'allument chez les fourmis, et qu'elles donnent lieu à de véritables batailles, où l'on observe des manœuvres très-régulières. M. Hanhart fait, en ces termes, le récit d'une de ces batailles, dont il fut témoin, entre deux espèces de fourmis : l'une la *formica rufa*, et l'autre une petite espèce de fourmi noire qu'il ne nomme pas, mais qui était, sans doute, la *fofusca.*

« Les insectes s'approchèrent dans un ordre de bataille composé de leurs divers escadrons, et marchaient dans le plus grand ordre. Les *formica rufa* marchaient sur une de

front, formant une ligne de dix à douze pieds de long, flanquée de différens corps, disposés en carrés et composés de vingt à soixante combattans. On voit que ces fourmis affectaient ce que le chevalier de Folard appelle l'ordre mince. La seconde espèce, plus nombreuse, avait une ligne beaucoup plus étendue, quoiqu'elle eût deux ou trois combattans d'épaisseur : cette disposition, plus savante, se rapprochait davantage de l'ordre profond. Les *fofusca* laissèrent des détachemens près de leurs collines ou fourmilières, pour les défendre contre une attaque imprévue. La grande ligne était flanquée sur sa droite d'un corps compact de plusieurs centaines de combattans; un corps semblable de plus de mille flanquait l'aile gauche.

» Ces différens corps avançaient dans le plus grand ordre, et sans changer leurs positions respectives. Les deux corps latéraux ne prirent pas part à l'action principale; celui de l'aile droite fit une halte, pour former une armée de réserve, tandis que le corps qui marchait en colonne à l'aile gauche manœuvra de manière à tourner l'armée ennemie, s'avança rapidement vers la fourmilière des *formica rufa*, et la prit d'assaut.

» Les deux armées s'attaquèrent avec acharnement, et combattirent long-tems sans rompre leurs lignes. A la fin, le désordre se mit sur différens points, et la bataille continua par groupes détachés. Après un combat sanglant, qui se prolongea de trois à quatre heures, les *formica rufa* furent mises en fuite, abandonnèrent leurs deux fourmilières, et se réfugièrent sur d'autres points avec les débris de leur armée.

» Ce qu'il y avait de plus intéressant dans cette scène singulière, ajoute M. Hanhart, c'était de voir ces insectes se faisant réciproquement des prisonniers, et transportant leurs propres blessés sur leurs derrières. Ils mon-

traient tant de dévouement pour leurs blessés, que les *formica rufa*, en les transportant, se laissaient tuer sans résistance par leurs ennemis, plutôt que d'abandonner leurs charges. » Il résulte des observations de M. Huber que, lorsqu'une fourmilière est prise par l'ennemi, les vaincus sont réduits à l'esclavage, et employés, dans l'intérieur, aux travaux domestiques. Ces faits paraîtraient presque incroyables, s'ils ne nous étaient garantis par la double autorité de deux observateurs tels que MM. Huber et Hanhart.

Voyage maritime d'un ourang-outang de Bornéo. — C'est le docteur Abell, passager à bord du même bâtiment, qui s'est fait l'historien de ce voyage : « A notre arrivée à Java, dit-il, on laissa l'ourang-outang entièrement libre, jusqu'à l'avant-veille de son embarquement à bord du *César*, qui devait le transporter en Angleterre. Tant que l'animal fut en liberté, il ne fit aucune tentative pour s'en aller ; mais il devint furieux quand on le plaça dans une grande cage en bois de bambous, que l'on avait faite exprès pour l'emmener de l'île. Dès qu'il s'aperçut de sa captivité, il prit les barreaux de la cage dans ses pattes, et les ébranla violemment, afin de tâcher de les briser ; mais, s'apercevant qu'il ne parviendrait pas à les rompre tous à la fois, il les mit successivement à l'épreuve, et, en ayant découvert un plus faible que les autres, il parvint à le casser et à s'enfuir. On ne tarda pas à le rattraper, et, lorsqu'il fut à bord, on chercha à s'assurer de lui par une chaîne fixée à un câble ; mais il réussit bientôt à dénouer sa chaîne, et il s'en fut sur le pont, en la traînant après lui. Comme elle le gênait dans sa marche, il la roula deux fois autour de son corps, et en laissa pendre l'extrémité sur son épaule. Quand ensuite il s'aperçut qu'elle n'y tenait pas, il la plaça dans sa bouche.

» Après quelques nouveaux essais, également infructueux, pour s'en rendre maître, on le laissa circuler librement à bord du navire, et bientôt il devint familier avec les matelots et les surpassa en agilité. Ils faisaient souvent la chasse après lui dans les cordages, et lui donnaient, dans leurs jeux, des occasions multipliées de déployer son adresse. Ordinairement il échappait à ceux qui le chassaient, par la plus grande rapidité de sa course; mais, quand il se sentait très-pressé, il saisissait une corde pendante, et se dérobait à leur poursuite en se balançant rapidement dans l'air, à l'aide de la corde qui le soutenait. Quelquefois on secouait le cordage avec tant de violence que je craignais, à tout moment, de le voir tomber; mais il réussissait à s'y maintenir par la vigueur de ses muscles. Quand il était en bonne humeur, il s'arrêtait quelques instans à la portée des bras de ceux qui lui donnaient la chasse, et, lorsqu'il était parvenu à en secouer un avec sa patte, il reprenait aussitôt sa course.

» Tandis que nous étions à Java, il logeait dans un grand tamarin planté près de mon habitation; et, le soir, il se faisait un lit, en entrelaçant les petites branches de l'arbre et en les couvrant de feuilles. Pendant le jour, il restait couché sur sa poitrine, la tête avancée hors de son lit, pour observer tout ce qui se passait au dessous : quand il apercevait quelqu'un avec du fruit, il descendait pour en obtenir une portion. Il se retirait toujours sur son arbre au coucher du soleil, et plus tôt, quand il était bien repu; il se levait avec l'aurore et il allait visiter ceux qui lui donnaient habituellement à manger.

» Tant qu'il était sous l'inspection des personnes de l'équipage, il paraissait peu s'occuper de quelques petits singes qui étaient à bord du *César*. Un jour, il essaya ouvertement de jeter à la mer une cage qui en contenait trois, sans doute parce qu'on leur avait donné des alimens

dont il n'avait pas eu sa part. Mais, quoiqu'il eût peu de relations avec eux, tandis qu'il était sous nos yeux, j'avais lieu de croire qu'il était moins indifférent à leur égard qu'il ne le paraissait. Un jour, on vint m'appeler pour me le faire voir jouant avec un petit singe mâle, au milieu des voiles et des cordages. Quand j'arrivai, il était couché sur une voile, qui le couvrait en partie : il paraissait considérer, avec une grande gravité, les gambades du singe qui bondissait au-dessus de lui; mais, à la fin, il le saisit par la queue et tâcha de l'envelopper dans sa couverture. Le singe, qui n'était pas content de cette espèce de captivité, parvenait toujours à lui échapper et recommençait ses gambades. Ses rapports avec les singes ne paraissaient pas, cependant, être sur un pied d'égalité, car il ne leur permettait point de le badiner, comme aux enfans du navire. Cela n'empêchait pas que les singes n'eussent grand plaisir à se trouver avec lui, et qu'ils ne vinssent le chercher, chaque fois qu'ils étaient libres. Du reste, leur intimité ne s'augmenta pas avec le tems; elle était tout aussi grande dès le premier jour, qu'à la fin de la traversée.

» L'ourang-outang était, en général, très-doux; mais, quand on l'avait irrité, sa colère n'avait point de bornes : il ouvrait la bouche, montrait ses dents, et mordait tout ce qui était près de lui. Deux ou trois fois, s'il eût été un être rationnel, on eût cru que, dans sa rage, il voulait se suicider. Lorsqu'on lui refusait une orange qu'il voulait avoir, il poussait des cris aigus, s'élançait avec fureur dans les cordages; puis revenait, et tâchait encore de l'obtenir. Si on la lui refusait de nouveau, il se roulait sur le pont comme un enfant en colère, en remplissant l'air de ses cris; puis se relevait tout à coup, et disparaissait de l'autre côté du navire. La première fois que cela arriva, nous crûmes d'abord qu'il s'était jeté dans la mer; mais,

après beaucoup de recherches, on le trouva caché sous des chaînes.

» Cet animal ne fait point les mêmes grimaces que les autres singes, et il n'est point disposé, comme eux, à faire perpétuellement de mauvais tours. Il était d'ordinaire doux, grave, et même mélancolique. Lorsqu'il se trouvait, pour la première fois, en présence d'étrangers, il promenait autour de lui des regards inquiets, et pouvait rester des heures entières la tête cachée dans sa patte; s'il était trop incommodé par leur examen, il allait se blottir sous le premier abri qui se trouvait à sa portée. Il faisait voir sa douceur par la patience habituelle avec laquelle il supportait les injures : il fallait qu'elles fussent bien violentes pour qu'il les ressentît; cependant, il avait toujours soin d'éviter ceux qui le tourmentaient. Il montrait, au contraire, beaucoup d'attachement pour les personnes dont il était bien traité : il allait s'asseoir près d'elles, s'en rapprochait le plus possible; et ce pauvre animal, dans sa tendresse, portait même souvent leur main à sa bouche. Le contre-maître, qui était son favori, attendu qu'il lui laissait prendre la moitié de sa portion, lui apprit à manger avec une cuillère. C'était un spectacle curieux que de le voir ainsi prendre du café avec une gravité grotesque. Ma qualité d'historien m'oblige cependant de dire, à la charge de mon héros, que, malgré sa reconnaissance pour les bienfaits du contre-maître, il lui dérobait souvent son eau-de-vie.

» Après le contre-maître, j'étais peut-être son ami le plus intime : il me suivait sur les points écartés du navire où je me rendais, afin de lire tranquillement, loin du bruit de l'équipage. Après s'être bien assuré que mes poches ne contenaient rien qu'il pût manger, il s'étendait à mes pieds, fermait les yeux, puis les ouvrait de tems à autre, pour observer mes mouvemens.

» Son plus grand plaisir, à Java, était de sauter dans les arbres, de branche en branche, et de monter au haut des toits; et, à bord, de se suspendre aux cordages par ses bras, et de jouer avec les enfans. Il les provoquait, en les frappant légèrement, quand ils passaient près de lui; il s'éloignait d'eux ensuite par des bonds; mais il leur ménageait de tems en tems le plaisir de le prendre. Il faisait à la fois usage de ses bras, de ses pattes et de ses dents. D'après ce qui se passait dans ces luttes simulées, il y a lieu de croire que, lorsqu'il se battait réellement, il essayait d'abord de renverser son adversaire, qu'il le maintenait ensuite, au moyen de ses pieds et de ses mains, et qu'enfin il le blessait avec ses dents. Pendant la traversée, il dormait ordinairement sur une voile du grand mât, dont il ramenait une partie sur lui, pour lui servir de couverture. Lorsqu'il disposait son lit, il prenait le plus grand soin d'écarter tout ce qui pouvait en rendre la surface inégale. Quelquefois, pour le contrarier, j'en prenais possession avant lui : il secouait alors la voile avec violence, pour m'en faire sortir; mais quand elle était assez large pour nous contenir tous les deux, il se résignait, et venait se coucher tranquillement près de moi. Si toutes les voiles étaient déployées, il allait à la recherche d'une autre couverture, dérobait les chemises que les matelots faisaient sécher, et se permettait même souvent d'enlever les draps des hamacs.

» A la hauteur du Cap de Bonne-Espérance, il souffrit beaucoup du froid, surtout le matin lorsqu'il descendait des mâts. La pauvre bête, habituée à la température brûlante de l'Archipel-Oriental, frissonnait de tous ses membres, accourait à ses amis, se précipitait dans leurs bras et les serrait étroitement dans ses pattes, pour se réchauffer contre eux. Quand on voulait se débarrasser de ses étreintes, il poussait des cris plaintifs.

» A Java, les fruits étaient sa nourriture ordinaire, sur-

tout les mangoustans, qu'il aimait avec passion. Il avait aussi beaucoup de goût pour les œufs, qu'il suçait avec voracité, et à la recherche desquels il allait souvent lui-même. A bord, sa diète n'était point uniforme ; il mangeait toute sorte d'alimens, mais surtout de la viande crue : il aimait beaucoup le pain, quoique cependant il lui préférât le fruit, chaque fois qu'il pouvait s'en procurer. A Java, il ne buvait que de l'eau; mais, sur le navire, ses boissons étaient aussi variées que ses alimens. Il préférait le thé et le café, mais le vin ne lui répugnait pas, et il montra un jour le goût qu'il avait pour les liqueurs fortes, en dérobant une bouteille d'eau-de-vie au capitaine. A Londres, la bière et le lait étaient ses boissons de prédilection.

» Dans ses tentatives pour satisfaire sa gourmandise, nous avions occasion d'observer toute sa sagacité naturelle. Il se mettait de mauvaise humeur, lorsqu'on ne lui donnait point de suite ce qu'il convoitait, et nous poursuivait d'un bout à l'autre du bâtiment, pour l'obtenir. Je venais rarement sur le pont, sans avoir des friandises ou des fruits dans mes poches, et c'était en vain que je cherchais à me cacher à son œil vigilant : quelquefois je tâchais de lui échapper en montant au haut du grand mât; mais j'étais toujours arrêté ou prévenu dans mon essor. Il me serrait fortement contre le mât, avec ses deux pattes et l'une de ses mains, tandis qu'avec l'autre il mettait mes poches au pillage. Souvent aussi il lui arrivait de s'élever à une grande hauteur, et ensuite, au moyen d'une corde, de tomber tout à coup sur moi. Que si, devinant son intention, je cherchais à descendre, il glissait rapidement, et venait me surprendre dans les haubans. Quelquefois aussi j'attachais une orange au bout d'une corde, et, du haut du grand mât, je la dirigeais sur le point où il se trouvait; et, quand il était

au moment de la saisir, je la retirais tout à coup. Après avoir plusieurs fois tenté inutilement de la prendre par des voies directes, il changeait de plan d'attaque. Il paraissait ne plus s'occuper de mon orange, se tenait à quelque distance, montait avec lenteur dans les cordages, puis, par un bond imprévu, se saisissait tout à coup de la corde qui portait le fruit; mais, quand je parvenais à prévenir son mouvement, et à retirer l'orange à tems, il paraissait désespéré, poussait des cris aigus, s'élançait sur moi et me serrait avec force, jusqu'au moment où, par violence, ou parce que je capitulais avec lui, il obtenait enfin l'objet de ses désirs.

» Dans deux occasions distinctes, je le vis témoigner les plus vives alarmes. La première fois que cela arriva, ce fut à la hauteur de l'île de l'Ascension, un jour qu'on venait d'apporter huit tortues à bord du navire. Il s'éleva sur-le-champ plus haut qu'il n'était jamais monté; et, de cette élévation, il considérait les tortues déposées sur le pont : ses longues lèvres, projetées en avant, avaient pris la forme du museau d'un chien, et il poussait un gémissement inaccoutumé, qui tenait à la fois du grognement du porc et du croassement du corbeau. Au bout de quelque tems, il descendit enfin; mais il continuait à jeter des regards craintifs sur les tortues, et il s'en tenait toujours à plusieurs toises de distance. Sa seconde terreur fut causée par l'aspect de quelques hommes nus, qui se baignaient dans la mer. »

Portée de la vue des vautours. — Cette portée est vraiment prodigieuse, comme le prouvent les observations faites par M. Lichstenstein, tandis qu'il voyageait dans l'Amérique du Sud. Il assure que, quelque désert que soit l'endroit où meurent une vache, un mouton, un cheval, etc.,

une demi-heure après, on ne manque jamais d'apercevoir, a une haute élévation dans le ciel, un certain nombre de petits points noirs qui s'abaissent en formant des spirales, et dont les dimensions semblent s'accroître à chaque évolution. On ne tarde pas à reconnaître que c'est une volée de vautours, qui, d'une hauteur inaccessible à l'œil humain, avaient vu tomber l'animal dont ils viennent faire leur pâture.

Sciences Médicales.

État actuel de la médecine en Allemagne (1).— Après la mort du grand Haller, qui fit faire de si prodigieux progrès à la physiologie, et qui, de son tems, avait tenu en Allemagne le sceptre de la médecine, les doctrines de l'école de Vienne prévalurent généralement. Van-Swieten, l'habile commentateur et l'élève favori de Boerhaave, posa les premiers fondemens de la réputation de cette école, qui se soutint par les travaux de De Haen et de Stoll, le principal soutien de la pathologie humorale, et l'un des plus habiles médecins qui aient existé. Frank, auteur de l'*Epitome de curandis hominum morbis*, ouvrage qui, quoiqu'inachevé, n'en est pas moins le *compendium* médical le plus remarquable qui ait été écrit dans aucune langue, continua et agrandit encore la voie de l'école de Vienne. Les théories de ces grands hommes furent répandues dans le monde civilisé, par les nombreux élèves qui

(1) NOTE DU TR. Il est inutile d'observer que nous ne nous rendons pas garans des opinions exprimées dans cet article; ici, comme toujours, nous ne sommes que de simples rapporteurs.

affluaient de toutes parts à leurs leçons, et qui suivaient leur clinique dans les hôpitaux de Vienne, dont ils avaient la direction médicale.

Tel était l'état de la médecine allemande, quand un nouveau système, inventé, dans la métropole de l'Écosse, par un homme presque inconnu dans son propre pays, commença à se répandre au-delà du Rhin, et à attirer l'attention de Pierre Frank. Ce système fut ensuite chaudement épousé par Joseph Frank, son fils, qui vit encore dans une terre près de Côme, et par plusieurs de ses disciples. Nous voulons parler de la doctrine de Brown, fondée sur ce principe : Que toutes les causes des maladies existantes peuvent se réduire à deux, la *sténie* ou l'excès de force, et l'*asténie*, ou état de débilité, qui est l'origine du plus grand nombre de nos affections morbifiques. La conséquence naturelle du triomphe temporaire de cette doctrine fut l'emploi immodéré et funeste des médicamens les plus toniques, tels que le quinquina, l'opium, etc., combinés avec le vin et d'autres stimulans, distribués dans des quantités inouies jusqu'alors. Ces médicamens meurtriers produisirent des ravages qui n'auraient pas manqué d'être promptement constatés, si l'on n'eût pas été dans un tems de guerre et de crises politiques qui absorbaient l'attention générale.

Il était impossible que cet état d'exaltation fébrile, dans le monde moral et physique, pût se prolonger long-tems. Les découvertes faites dans la philosophie et l'histoire naturelle, l'anatomie comparée et la chimie, répandirent le plus grand jour sur la situation déplorable de la science ; tandis que, d'un autre côté, l'épuisement et l'apathie morale, qui succédèrent aux hostilités dirigées contre Napoléon, développèrent un nouveau genre de maladies pré-

dominantes, que l'on peut faire remonter jusqu'à ce typhus que les soldats français laissèrent derrière eux, en se retirant, depuis les portes de Moscou jusqu'à Paris.

Les maladies régnantes sur le continent, et même dans l'empire britannique, commencèrent à prendre un caractère plus inflammatoire, qui fut cependant tempéré quelque tems par l'épidémie que produisirent, en 1817 et 1818, la saison pluvieuse et l'insuffisance des récoltes. La nécessité d'un système moins excitant, fut généralement sentie en Allemagne, et, quoique ce système n'ait pas été porté aux mêmes excès qu'en Italie, par Razori et ses disciples, et qu'en France, par le dr. Broussais, dans beaucoup de cas, cependant, on fit un plus fréquent usage de la lancette; et le calomel et autres médicamens du même genre furent, au grand avantage de la santé publique, beaucoup moins prodigués.

C'est seulement depuis 1825 que plusieurs grands praticiens allemands ont soutenu que les maladies commençaient à prendre un caractère moins inflammatoire; que le système nerveux était plus généralement attaqué dans les affections prédominantes, et que, par conséquent, il fallait faire des pas rétrogrades dans le mode de traitement.

La doctrine du dr. Broussais n'avait jamais fait une grande fortune au-delà du Rhin. On ne voyait point pourquoi il cherchait toujours le principe des maladies dans les solides, tandis que tant d'expériences démontrent aussi les altérations des liquides. On trouvait également qu'en prouvant que l'irritation était une cause plus commune des affections morbifiques qu'on ne le croyait généralement, il avait passé toute mesure, en en faisant une cause à peu près exclusive. C'était prendre l'inverse de Brown, mais l'exagération de cette marche conduisait à des résultats également funestes. Cependant Samuel Hanhemann, chimiste habile,

avait publié sa nouvelle théorie médicale, à laquelle il a donné le nom de *homéopathique*. Egalement mécontent de l'abus que l'école de Brown et l'école antiphlogistique faisaient de leurs médicamens, il suivit une direction tout à fait différente. Il voulut que l'on administrât le moins de drogues possible, et que l'on choisît précisément celles qui, dans l'état normal ou de santé, seraient propres à produire la maladie que l'on combattait.

L'Allemagne est une terre féconde en rêveries. Ce système bizarre, malgré la faveur qu'il a obtenue en Bohême, en Hongrie, et dans les provinces héréditaires de l'Autriche, ne peut guère être considéré que comme une rêverie nouvelle qui ne tardera pas probablement à être remplacée par une autre.

Le système *homéopathique* n'a point séduit le professeur Hufeland, de Berlin, chef de l'école éclectique. Ce grand praticien continue à choisir, avec sagacité et la plus rare impartialité, tout ce qu'il y a de bon dans les diverses doctrines, qu'il améliore et modifie par ses observations personnelles. Chaque mois, le résultat de ses observations et de ses lectures est exposé, d'une manière lumineuse, dans le journal qu'il publie.

Littérature.

Les Trois Revues. — Un journal hebdomadaire fort spirituel, qui paraît sous le titre de L'ATLAS, contient un jugement sur les trois *Revues* anglaises, un peu sévère, selon nous, à l'égard de la *Revue Trimestrielle* (Quarterly Review), qui a tant gagné depuis qu'elle est passée dans les mains d'un nouvel éditeur. Toutefois, ce jugement, produit sous une forme piquante, n'est pas assez éloigné

de la vérité, pour être exclu de notre recueil. En voici la reproduction exacte :

« La circulation et l'âge des trois grandes *Revues* ne diffèrent point davantage que leur caractère général et leur direction particulière. Ces différences tranchantes nous aideront à en déterminer les traits les plus saillans.

» On entend peu parler des rédacteurs de la *Revue Trimestrielle*. Un article isolé y fait rarement une grande sensation, et l'on ne cherche point à en découvrir l'auteur. La raison en est que les rédacteurs de M. Murray (1) sont des faiseurs d'articles ; ouvriers habiles, industrieux, expérimentés et très au fait du goût du lecteur. Ils cherchent des matériaux, ou on en trouve pour eux : ils les alongent, les réduisent, les taillent, les disposent; puis les expédient à leur patron. Comme ils ont reçu, en général, une éducation classique soignée, qu'ils voient assez bonne compagnie ; que d'ailleurs ils sont exactement et convenablement payés; et que, par cette raison, ils consacrent, à la rédaction de leur article, tout le tems nécessaire pour le bien faire; quand il sort de leurs mains, c'est une véritable production d'artiste. N'y cherchez

(1) NOTE DU TR. M. Murray est, comme on sait, un très-riche libraire de Londres, ou plutôt un *publisher* (éditeur), car il ne vend que ses livres. Il est l'unique propriétaire de la *Revue Trimestrielle;* et l'on a calculé que les profits nets de ce recueil devaient s'élever par an à plus de 8,000 liv. st. (200,000 fr.). C'est, comme on voit, un assez beau revenu. Il a cependant échoué dernièrement, après avoir dépensé beaucoup d'argent, dans une tentative qu'il a faite pour créer un journal quotidien. Nous avons déjà dit précédemment que les énormes perceptions que le fisc fait en Angleterre, sur les publications de ce genre, rendent la création d'un nouveau journal à peu près impossible. En France, cela est tout au moins fort difficile. M. Murray publie à lui tout seul presque la moitié des livres qui paraissent en Angleterre, ou du moins la moitié de ceux qui réussissent. Il montre, dans le choix des manuscrits qu'il prend à son compte, beaucoup de tact et de discernement. C'est aussi pour lui une énorme source de profits.

pas une haute éloquence ni une raison forte ou profonde; ce ne serait que bien rarement que vous y trouveriez ces qualités : mais si quelquefois la phrase est vide, elle est toujours élégante et sonore; si elle manque de profondeur, elle n'est jamais dépourvue de clarté; et si, après avoir lu l'article, l'instruction du lecteur n'est point fort augmentée, il est du moins forcé de convenir que la route par laquelle on l'a conduit était régulière, méthodique et facile. On peut se représenter un libraire à la tête de ce corps bien dressé de rédacteurs, leur donnant ses ordres de cette voix impérative qui sied à M. Murray, et avec l'autorité du commandement : « Rédacteurs! attention : gardez bien vos rangs; en avant; marche! halte! »

» La *Revue d'Edinbourg* nous rappelle au contraire tout autre chose qu'un régiment bien discipliné. D'abord les hommes sont de toutes les tailles, et, malgré leur uniforme bleu et jaune (1), ils offrent souvent l'aspect d'une masse confuse. Ici nous apercevons le tartan (2) écossais et l'habit rouge anglais : le dragon, le lancier, le cuirassier, le grenadier sont entassés pêle-mêle; et quoiqu'ils aillent à la charge avec courage, il n'est pas étonnant qu'ils se culbutent quelquefois les uns sur les autres, et fassent plus de confusion que de mal. Il y a cependant parmi eux plusieurs vétérans intrépides, qui savent habilement se servir de la baïonnette et du briquet, et faire vider l'étrier à leur adversaire; ils sont d'ailleurs conduits par un petit colonel fort habile, mais à qui ses engagemens particuliers font trop souvent oublier son régiment. Les rédacteurs de la *Revue Trimestrielle* agissent en corps; ceux de la *Revue d'Edinbourg* individuellement. Les premiers sont forts par leur

(1) Couleur de la couverture de la *Revue d'Édinbourg*.

(2) Vêtement écossais.

masse ; le succès des autres dépend des actes isolés de leur courage : on serait tenté de croire que la *Revue d'Edinbourg* a enrégimenté, à la fois, Ajax, Thersite, Ulysse et Agamemnon.

» Nous ne continuerons pas notre métaphore, en parlant de la *Revue de Westminster;* car ce journal n'aime pas les tropes, et avec lui ils ne seraient pas de mise. Nous trouvons, dans cette *Revue,* un degré d'uniformité bien plus grand encore que dans la *Revue Trimestrielle,* quoique le principe en soit différent; ce n'est point une peinture à nuances diverses, mais un camaïeu uniforme et grisâtre. Ses rédacteurs ont tous des idées fortes et arrêtées, une diction énergique; mais il y a, dans leur zèle, de l'opiniâtreté et de l'amertume. Ils ont des opinions particulières, et la dialectique vigoureuse avec laquelle ils concluent de leurs prémisses en fait des adversaires redoutables. Ce qui les distingue par-dessus tout, des rédacteurs de la *Revue d'Édinbourg,* c'est qu'ils ont un système bon ou mauvais, mais complet dans toutes ses parties, bien déduit, divisé et subdivisé selon les règles de la plus rigoureuse logique. La *Revue d'Édinbourg* n'a que des maximes sages ou frivoles, vides ou ingénieuses; souvent, il est vrai, ces maximes sont vivement colorées par une imagination facile, et produites avec enthousiasme et éloquence. Les rédacteurs de la *Revue de Westminster,* au contraire, sont dépourvus de cette imagination qui distingue leurs émules; ils ont, en revanche, de la pénétration, de la logique, de l'énergie. Chez eux les forts soutiennent le système, et le système donne de la force aux faibles. Le rédacteur de la *Revue d'Édinbourg* n'a point cet appui ; il ne peut compter que sur ses ressources individuelles. Si la *Revue de Westminster* était conduite dans une direction plus analogue aux goûts du public; si

ses articles étaient moins longs et plus adoucis dans leur forme; si la raison y était produite sous des dehors moins austères et répandue avec une main plus économe, nul doute que, dans l'état actuel de l'opinion, elle n'exerçât une très-grande influence. »

Statistique.

Rapprochemens statistiques entre les premières puissances continentales de l'Europe et les États-Unis. — Ces rapprochemens, fort curieux, ont déjà été insérés dans quelques journaux, mais ce n'était pas une raison pour les exclure de notre recueil; ils sont trop importans pour ne pas mériter une existence moins éphémère que celle d'une feuille quotidienne.

Cependant, tout curieux que soient ces chiffres, il ne faut pas en tirer des conséquences trop absolues. Par exemple, on peut conclure, de la moyenne des contribuables aux Etats-Unis, que le gouvernement y est fort économe; mais, de cette moyenne, en Russie, il ne faudrait pas conclure que le gouvernement russe l'est encore davantage. Tout ce qu'elle prouve, c'est que la Russie est toujours très-pauvre. La cour de Pétersbourg, loin d'être économe, a, au contraire, beaucoup de faste; faste, il est vrai, un peu barbare, car on y attelle des chevaux superbes avec des cordes, et, dans les *regalia* que l'on fait voir au Kremlin, le manteau du couronnement de l'empereur Alexandre y est, dit-on, d'un drap plus grossier que l'uniforme d'un soldat anglais ou français.

Autre considération. Les budjets des divers gouvernemens ne sont pas tous composés des mêmes articles de recettes et de dépenses. C'est ainsi qu'en Autriche, en Russie et ailleurs, il y a des prestations en nature qui n'y figurent

pas, qui n'en sont pas moins très-onéreuses pour le contribuable, et dont l'évaluation pourrait facilement se faire en argent. Le budjet de la France contient la totalité de nos dépenses publiques, à l'exception d'une soixantaine de millions absorbés par les dépenses communales. Le budjet de la Grande-Bretagne, au contraire, ne contient ni les revenus de son clergé, ni la taxe des pauvres, ni les dépenses des comtés. Aussi, la moyenne du contribuable y est-elle bien plus forte qu'elle ne paraît l'être d'après la note que l'on va lire.

Parce que la Russie lève un soldat sur 57 individus, il serait absurde de supposer que des nations plus riches pourraient, avec moins d'inconvéniens encore, faire des levées proportionnelles. Rien, certes, ne serait moins exact. Cinq ou six cent mille individus pourraient être rendus à leurs travaux, et dispersés dans cet immense et triste empire, sans que les produits en augmentassent beaucoup : qu'est-ce, en effet, que le travail d'un serf russe ? Mais il n'en est pas de même des populations intelligentes et industrieuses de l'Europe. Si, en France, dans les Pays-Bas, en Angleterre, on levait un soldat sur 57 habitans, le gouvernement serait bientôt averti du préjudice qu'il aurait porté à la richesse publique, par la diminution des produits du budjet.

On pourrait faire encore bien d'autres observations ; mais la sagacité du lecteur les rendrait inutiles, et nous nous bornerons maintenant à transcrire ces rapprochemens vraiment curieux.

RAPPORT DU REVENU A LA POPULATION.

Royaume-Uni (Angleterre, Écosse et Irlande), *par habitant,* 65 fr. 2 c.; France, 30 fr. 9 c.; Pays-Bas, 26 fr.

3 c.; Monarchie Prussienne, 17 fr. 2 c.; États-Unis d'Amérique du Nord, 12 fr. 1 c.; Empire d'Autriche, 10 fr. 9 c.; Empire russe, sans le royaume de Pologne, 6 fr. 2 c.

RAPPORT DE LA DETTE A LA POPULATION.

Royaume-Uni (Angleterre, Écosse et Irlande), *pour chaque habitant,* 869 fr.; Royaume des Pays-Bas, 635 fr.; France, 145 fr.; Empire d'Autriche, 45 fr. 6 c.; États-Unis de l'Amérique du Nord, 34 fr. 8 c.; Monarchie prussienne, 29 fr. 3 c.; Empire russe, sans le royaume de Pologne, 20 fr. 8 c.

RAPPORT DE L'ARMÉE A LA POPULATION.

Empire russe, sans le royaume de Pologne, 1 soldat sur 57 habitans; Monarchie prussienne, 1 soldat sur 80 habitans; Empire d'Autriche, 1 soldat sur 118 habitans; France, 1 soldat sur 138 habitans; Royaume des Pays-Bas, 1 soldat sur 142 habitans; Royaume-Uni (Angleterre, Écosse et Irlande), 1 soldat sur 229 habitans; États-Unis de l'Amérique du Nord, 1 soldat sur 1,977 habitans.

RAPPORT DE LA FLOTTE A LA POPULATION.

Royaume-Uni (Angleterre, Écosse et Irlande), 1 vaisseau de ligne ou frégate sur 82,979 habitans; Monarchie Suédo-Norwégienne, 1 vaisseau de ligne ou frégate sur 154,640 habitans; royaume des Pays-Bas, 1 vaisseau ou frégate sur 170,556 habitans; France, 1 vaisseau ou frégate sur 299,909 habitans; États-Unis de l'Amérique du Nord, 1 vaisseau ou frégate sur 316,000 habitans; Empire russe, sans le royaume de Pologne, 1 vaisseau ou frégate sur 700,000 habitans; Empire d'Autriche, 1 vaisseau ou frégate sur 2,909,091 habitans.

Commerce.

Société d'assurance sur la vie. — M. Morgan, qui a été secrétaire de la *Société équitable*, pendant plus d'un demi-siècle, a publié une brochure qui contient l'histoire du commencement et des progrès de l'association, avec des remarques judicieuses sur ses règles et son administration. Cette Société, par l'insignifiance de son fonds primitif, et la grandeur de ses capitaux actuels, est probablement l'exemple le plus étonnant de ce qu'on peut obtenir par une marche honnête et persévérante, dans un système bien combiné.

La Société, après quelques essais malheureux, dans les années précédentes, fut définitivement établie en 1762. Dans le cours des quatre premiers mois, les fonds assurés ne s'élevèrent pas à plus de 5,000 liv. st. (125,000 fr.). Malgré beaucoup d'efforts tentés pour accroître le crédit et les affaires de l'association, nous voyons que, quatre années après son établissement, les polices d'assurance ne s'élevaient encore qu'à 564, et les sommes assurées à 15,000 liv. st. (375,000 fr.). En 1792, quoique, d'après les recommandations du docteur Price, le taux des primes eût été réduit, le nombre des assurances montait seulement à 4,640, et le capital à un demi-million st. (12,500,000 fr.). Mais, en 1820, le nombre des polices était monté à 5,124, et le capital de la Société, avec sa réserve, à un million et demi st. (37,500,000 fr.). Dix ans après, le nombre des assurés était de 7,300, et le capital de la société montait à près de trois millions st. (75,000,000 fr.). Malgré la réduction des primes, et le partage d'une partie de la réserve, son capital, en 1819, était de plus de six millions liv. st.

(150,000,000 fr.), et la réserve de plus de trois millions (75,000,000 fr.). On calcule qu'aujourd'hui ses fonds s'élèvent à treize millions liv. st. (325,000,000 fr.). On ne trouverait assurément, dans le monde entier, aucune société particulière, industrielle ou commerciale, qui eût des capitaux équivalens. C'est un des exemples les plus remarquables de l'extension qu'a prise, en Angleterre, l'esprit d'association, et des étonnans résultats qu'il a obtenus.

Il paraît que, dans l'origine, il existait des préventions populaires contre ces Sociétés, entourées aujourd'hui d'une considération si légitime. En effet, nous voyons qu'en 1762 les directeurs s'engageaient, par serment, à ne jamais faire connaître les noms des personnes assurées, et, en général, à garder le plus profond silence sur toutes les transactions de la Société. Assurément aujourd'hui on ne trouverait personne qui voulût faire un secret de son intérêt dans la *Société équitable*; chacun, au contraire, se fait gloire de participer à des opérations qui ont pour base l'économie et l'esprit de prévoyance (1).

(1) NOTE DU TR. On trouvera, dans notre 24e numéro, un article emprunté à la *Revue d'Édinbourg*, sur le but, les principes et l'utilité de ces Compagnies, dont, malheureusement, l'action est encore, parmi nous, beaucoup trop circonscrite.

FIN DU DIX-NEUVIÈME VOLUME.

TABLE

DES MATIÈRES DU DIX-NEUVIÈME VOLUME.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

